This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

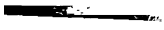
N. 9. 4.

The Marquis of Hastings

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A. 1738



BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.
TOME TROISIÈME.

A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME,
M. DCC. XL.

UNIVERSITY
OF ONTARIO

TABLE DES PIÈCES

Contenues dans ce

TROISIÈME VOLUME.

I. Histoire d'Iris, par Poisson. 1

II. Mémoires du Comte de Comminge. 69

III. Académie Galante.

Première Partie, 127

Seconde Partie, 205

Conclusion, 284

IV. Histoi-

TABLE DES PIÈCES.

IV. Histoire de Henri IV, Roi de Castille, surnommé l'Impuissant.

Livre Premier, 315

Livre Second, 354

Livre Troisième, 392

V. La Chartreuse, *Epitre en Vers.* 424

VI. Les Ombres, *Seconde Epitre.* 448

HISTOIRE D'IRIS,

PAR Mr.

POISSON.

HISTOIRE D'IRIS,

PAR Mr. POISSON.

NOUVELLE.

IL y avoit peu que le Jardin des Tuilleries étoit achevé, quand il prit envie à la Comteſſe de Marignan d'y aller prendre l'air. Après qu'elle y eut fait quelques tours, elle s'aſſit ſur un banc, où elle trouva une femme, dont il lui ſembla que le viſage ne lui étoit pas inconnu. Quelque idée qu'elle en eût conſervée, elle n'en pouvoit convenir avec elle-même : toutesfois, après avoir long-tems conſidéré cette Dame, qui de ſon côté regardoit attentivement la Comteſſe de Marignan, elles ſe reconnurent, & ſe firent toutes les carreſſes que ſe peuvent faire deux perſonnes qui ſe ſont beaucoup aimées, &, qui après une longue abſence, ont le plaiſir de ſe retrouver. Ces deux Dames avoient eu enſemble de fort grandes liaiſons avant qu'elles fuſſent mariées ; & elles s'étoient long-tems parlé ſous les noms d'Iris, & de Climène. Ce fut pour cette raiſon que la Comteſſe,

prenant la parole, ah! ma chére Iris, lui dit-elle, que j'ai de joie de vous revoir, & qu'en même tems je me plains de vous, d'avoir attendu que le hazard ait pris soin de nous rejoindre! Mes malheurs sont tels, répondit Iris, qu'ils ne m'ont point laissé d'Amis à l'épreuve de la calomnie, & de l'éloignement. Ainsi, Madame, je n'ai ôsé me flatter que vous voulussiez me faire grace, quand tout le monde me faisoit tant d'injustice. J'ai toûjours crû, reprit la Comtesse, que vos ennemis avoient plus de part que vous aux bruits qui ont couru de votre conduite. Je vous assûre, Madame, repartit Iris, que je n'ai jamais péché essentiellement contre la véritable gloire; mais je dois vous avouer, que j'ai souvent hazardé les apparences. Le même ascendant, qui disposoit les hommes à me vouloir quelque bien, faisoit que j'étois bien-aise de m'en voir aimée. Je vous avoüerai encore, que je n'oubliois rien pour leur plaire; & que l'envie de leur donner de l'amour faisoit l'unique application de ma vie. Une foule d'Adorateurs me paroissoit le plus grand de tous les biens; & je ne connoissois point de mérite, que celui d'en être environnée. Enfin, Madame, j'étois ce que l'on appelle une Coquette achevée. C'est le caractère de toutes les femmes, répondit la Comtesse de Marignan, pour peu qu'elles soient assez bien faites pour se le faire dire. Les plus aimables, & les plus jeunes, sont souvent les moins coupables: leur vanité est plus générale, elles ne veulent que faire des Amans; & leurs conquêtes se suivent de si près, qu'elles ne se donnent pas le loisir de prendre un sincère attachement. Celles, qui ont plus d'âge, & moins de charmes, s'engagent presque toûjours sur les apparences d'une feinte passion, & poussent quelquesfois l'Avanture jusques au crime. Il est toûjours dangereux, répliqua Iris, de suivre ce panchant; car, il est rare que le déſordre du

cœur

cœur n'en apporte dans la conduite, & n'attire une infinité de malheurs. Je voudrois bien, dit alors la Comteſſe, que vous vouluſſiez me dire ce qui vous eſt arrivé; car je ne l'ai ſçû qu'imparfaitement. Quand on ne ſçait point les choſes d'original, on ne les ſçait jamais comme elles ſe ſont paſſées. Je puis demeurer dans ce Jardin autant que je le voudrai; perſonne ne m'engage à me retirer ſi-tôt. Je vous conjure donc de me faire confidence de vos Avantures. Iris, ſans ſe faire beaucoup prier, dit qu'elle y conſentoit, & commença ainſi ſon recit.

HISTOIRE D'IRIS.

VOus ſçavez, Madame, avec quelle contrainte ma Mere m'a élevée, & comme elle ne me donnoit qu'à peine la liberté de ménager l'amitié que vous aviez pour moi? Il eſt vrai auſſi, que depuis que vous fûtes mariée, & que Monſieur votre Mari vous eut menée en Province, je n'eus plus aucun commerce avec le monde. La vie ennüieuſe, que je menois, me fit imaginer de fort grands plaiſirs à n'être plus ſujette aux fâcheuſes réprimandes de ma Mere, & à des volontez ſi oppoſées à mes inclinations. Je crûs follement, que quand je ſerois mariée, je ſerois maîtreſſe de mes actions. C'eſt-ce qui m'obligea d'accepter la premiére propoſition que ma Mere me fit de prendre un Mari; & ſans examiner ſi mon cœur conſentoit au choix de ma famille, j'épouſai le Vicomte de ***.

Cependant ma Mere, qui vouloit que ſa ſévérité me ſuivît par-tout, donna de grandes leçons à mon Mari ſur les choſes qu'il me devoit défendre, ou preſcrire. Il en eſt peu qui ne s'accommodent de ces ſortes de maximes. Ainſi, après les premiers jours de notre mariage, il me fit entendre ſes intentions, qui me parurent bien différentes de ce que je m'étois propoſé. Il falut borner mes viſites dans ma famille, ou chez quelques Dévotes des amies de ma Mere. On me marquoit les heures que je devois emploïer à la piété ; mais on ne m'en laiſſoit aucune pour le plaiſir.

Admirez, Madame, s'il vous plaît, comme les choſes arrivent. Mon Mari me dit un jour que la Préſidente de *** lui avoit demandé de mes nouvelles, en le priant de ſouffrir que j'allaſſe la viſiter. Elle paſſoit dans le monde pour avoir une vertu incommode : & comme ce caractère n'étoit pas à mon uſage, je n'eus pas d'empreſſement pour aller chez elle ; mais, on me l'ordonna ſi préciſément, que je fus contrainte d'obéïr. Je m'en étois formé une idée ſi déſagréable, que j'aurois eu peine à la détruire, ſi je n'avois trouvé dans cette maiſon la compagnie fort grande, & la converſation très-libre. La Préſidente me reçût avec mille honnêtetez, me donna force louanges, & me dit de la manière du monde la plus obligeante, qu'elle vouloit que je fuſſe de ſes Amies, & que je la viſſe ſouvent. Son Mari s'attacha beaucoup à me regarder ; & comme je me diſpoſois à ſortir, le Prince de *** & le Duc de *** entrèrent. Le premier venoit propoſer à la Préſidente d'aller voir une Revûe générale de la maiſon du Roi, qui ſe faiſoit ce jour-là à Vincennes. Elle en fit d'abord quelque difficulté ; mais enfin elle ſe rendit, à condition que je ſerois de cette partie. Nous entrâmes dans ſon caroſſe ; car, le Duc eut ſes raiſons pour aller ailleurs. Le Préſident avoit une

mine

mine grave & ſérieuſe, & une contrainte dans toutes ſes actions, qui n'étoit point de mon goût. Ce n'eſt pas que l'on pût dire qu'il manquât d'eſprit; mais ſes manières me parurent ſi oppoſées à celles des gens de la Cour, qui étoient chez lui, qu'encore que je n'euſſe aucune expérience du monde, je ne laiſſai pas de mettre entre eux une grande différence. Je vous avouerai même, Madame, que dès cette première viſite, je trouvai le Prince fort aimable. Il avoit l'air libre, l'eſprit enjoüé, penſoit les choſes délicatement, & les exprimoit avec juſteſſe. Je remarquai auſſi, que je ne lui déplaiſois pas; & qu'il chercha pluſieurs fois l'occaſion de me dire des choſes obligeantes. Je fus ſatisfaite de ma journée, parce que je n'en avois jamais paſſé une ſi agréable; mais, lors qu'aiant l'eſprit tout rempli de l'idée du Prince, je me trouvai ſeule avec mon Mari, cette idée, que je conſervai en dépit de moi, me rendit ſa préſence plus fâcheuſe, & plus importune, qu'elle ne l'avoit encore été.

L'Inclination, que j'avois pour le Prince, me fit aller loin en fort peu de tems. Il ne me fut pas poſſible de réſiſter au panchant qui me portoit à l'aimer; & je crois que l'empreſſement, qu'il eut pour moi, aida beaucoup à m'en faire avoir pour lui. Un jour la Préſidente me pria d'aller ſouper chez elle; & ne doutant point que le Prince ne s'y trouvât, je n'épargnai aucuns ſoins pour ma parure. Je ſçavois que les mouches donnent quelques agrémens aux jeunes perſonnes; mais, je n'ignorois pas auſſi, que mon Mari ne me permettroit pas d'en mettre. J'en pris dans une petite boëte, & je les plaçai à la lueur du flambeau qui éclairoit mon carroſſe. Je trouvai le Prince, qui arrivoit chez la Préſidente lors que j'y entrois. Je me ſçai bon gré, Madame, me dit-il, en m'aidant à deſcendre de carroſſe, de me ren-

contrer ici dans un tems où je puis vous rendre un petit ſervice, en attendant quelque occaſion de vous donner de plus grandes marques de la paſſion que j'ai pour vous. Il ne me ſouvient plus de ce que je lui répondis; car j'étois jeune, & ſans nulle expérience: mais je ſçai bien que je lui parlai en vraie innocente, & que cette déclaration excita un grand trouble dans mon cœur. Il m'a dit depuis, qu'il ne fut pas fâché de ce déſordre, & que ma ſimplicité lui plût davantage, que ſi je lui avois parlé avec plus d'art.

Le Préſident me marqua que ma vûe lui donnoit beaucoup de joie, & voulut avoir une converſation particulière avec moi. Enfin, Madame, je me vis en moins d'une heure dans la néceſſité d'écouter une ſeconde déclaration d'amour, à laquelle je ne répondis pas mieux qu'à la premiére, quoi que ce fût par des raiſons différentes: car, ſi l'inclination que j'avois pour le Prince, m'avoit rendu interdite, l'indifférence que j'avois pour le Préſident, ne m'inſpiroit rien à lui répondre. Le repas fut ſuivi d'un Concert de voix & d'inſtrumens, qui ne dura guéres, parce qu'il y avoit des femmes qui aimoient le jeu. Vous ſçavez, Madame, que celles, qui ont cette paſſion, ſont inſenſibles à tous les autres divertiſſemens.

Le Préſident, voïant que je ne joüois pas, me dit qu'il vouloit prendre ſoin de mes plaiſirs, pourvû que je vouluſſe en prendre des ſiens; & pour commencer à m'en donner de conformes à mon inclination, il commanda qu'on allât chercher des violons. Je me trouvai alors dans une conjoncture aſſez délicate pour une femme auſſi peu inſtruite que je l'étois dans le commerce amoureux; car, le Prince & le Préſident m'obſédoient tour à tour. Quand le premier me faiſoit danſer, celui-ci me diſoit que les gens de Cour ne ſçavoient point comment on aimoit, & qu'ils étoient

plus

plus ſenſibles au plaiſir de perdre la réputation d'une femme qu'aux faveurs qu'ils en pouvoient recevoir. Cette vérité ne m'empêcha point d'aimer le Prince ; au contraire, cette leçon augmenta l'averſion que j'avois pour celui qui me la donnoit.

Je continuai à voir la Préſidente avec aſſiduité. Mon Mari me témoigna qu'il en étoit bien-aiſe, & qu'il ſouhaitoit que je puſſe conformer toutes mes actions à celles de cette vertueuſe Dame. Ce ſont les termes dont il ſe ſervit pour me faire entendre ſes volontez. Je voïois le Prince preſque tous les jours chez elle ; mais, comme ce n'étoit pas encore avec aſſez de liberté pour nous entretenir des ſentimens que nous avions l'un pour l'autre, il prit le parti de m'écrire les ſiens, & me donna un jour ce Billet chez la Préſidente.

NE vous verrai-je jamais, Madame, qu'au milieu de mille gens, qui vous obſédent, & qui ne me permettent pas de vous parler de l'amour que vous m'avez inſpiré ? Hélas, Madame ! je crains tout, je n'eſpére rien, & vous ne prenez pas ſeulement le ſoin de me conſoler par un ſeul de vos regards ; &, quoi que les miens vous puiſſent dire, vous ne m'aimez pas aſſez pour entendre leur langage. Si vous voulez que ce grand miſtère demeure caché, prenez ſoin de l'entretenir par quelque marque de pitié ; car, ſi vous ne m'aidez, je vois bien qu'il me ſera impoſſible d'empêcher qu'il ne paroiſſe.

Je lûs cent fois ce Billet ; mais je me trouvai dans un fort grand embaras, quand je voulus y répondre. Ma Mere étoit de ces femmes des ſiécles paſſés. Elle s'étoit mis en tête, qu'une fille ne doit point ſçavoir écrire ; & ſelon cette maxime, elle ne m'avoit fait apprendre que ce qu'il faloit pour ſigner l'engagement de mon mariage. Je ne laiſſai pas de me déterminer à

écrire ; mais, je ne le pouvois ſans en faire confidence à une Demoiſelle qui me ſervoit, nommée Limelville, parce qu'elle écrivoit aſſez bien, & que je voulois me ſervir de ſa main & de ſon conſeil pour cette importante dépêche. Après avoir fait pluſieurs commencemens de Lettre, qui n'étoient pas à mon gré, enfin je m'en tins à celle-ci :

JE ne me ſuis pas réſolue ſans peine à vous écrire ; & je n'en ai pas moins à m'expliquer. Mais je ne veux pas que vous doutiez un moment de la reconnoiſſance que j'ai pour les ſentimens que vous m'avez découverts ; & je veux bien n'apprendre que de vous de quelle manière il faut s'expliquer ſur le chapitre de l'Amour.

Après avoir paſſé tout le matin à conſtruire ce Billet, je ne ſongeai plus qu'à le cacheter. Cela venoit d'être fait lors que mon Mari entra. Je tenois encore la Lettre ; & cherchant avec précipitation à la mettre dans ma poche, je la laiſſai malheureuſement tomber. Mon Mari, qui vit un papier tombé entre Limelville & moi, s'en ſaiſit adroitement ; & comme il eſt naturellement ſoupçonneux, il ſortit en même tems pour aller lire ce qu'il avoit ramaſſé. Je m'apperçus auſſitôt de la perte que j'avois faite. Je cherchai la Lettre inutilement, & vous pouvez imaginer quelles furent mes allarmes. Comme il n'y avoit point de tems à perdre en réflexions, nous concertâmes ce qu'il y avoit à faire pour me tirer de ce méchant pas. Le Billet étoit de l'écriture de Limelville, & elle s'aquitta avec autant d'adreſſe que d'aſſûrance du rôle qu'elle convint de joüer. Je l'en inſtruiſois encore, lors qu'elle apperçût mon Mari qui s'avançoit doucement pour écouter ce que nous diſions. Oui, Madame, me dit-elle en hauſſant la voix, vous me rendrez, s'il vous

vous plaît, le Billet que vous m'avez pris, ou vous me donnerez mon congé. Ce n'eſt point un crime d'écrire à un homme que je prétens épouſer; & je vous ſupplie très-humblement de ne me laiſſer pas plus long-tems dans l'inquiétude où vous me voïez. Pour ſoûtenir cette Scéne, je lui jurois que je n'avois point vû ſon Billet; mais, plus je l'en aſſûrois, plus elle feignoit de croire qu'il étoit entre mes mains.

Mon Mari prenoit un plaiſir extrême à écouter cette converſation. Limelville le ſupplia de vouloir s'emploïer auprès de moi pour m'obliger à lui rendre ſon Billet: & ce fut avec des marques de colère, qui paroiſſoient pleines de tant de ſincérité, qu'il s'en laiſſa ébloüir, & rendit enfin le Billet à Limelville, en lui faiſant la guerre d'avoir un commerce tendre avec un homme.

Elle en ſortit par une fauſſe confidence; & ce même Billet, qui avoit été quelque tems dans les mains de mon Mari, paſſa le ſoir-même en celles du Prince, à qui je le donnai chez la Préſidente. Depuis ce jour-là, je n'eus plus beſoin de Secrétaire, n'y d'Interprête. Ma paſſion m'en apprit plus en huit jours, que je n'en aurois appris en ſix mois, ſi l'amour ne ſe fût pas mis de la partie. Cependant, j'étois fort peu en repos du côté du Préſident. Il ne me parloit jamais que de ſa tendreſſe, & vouloit me perſuader que je devois lui en tenir compte. Comme il n'avançoit rien auprès de moi, & qu'il croïoit que mon Mari étoit un obſtacle à ſes déſirs, il attendoit impatiemment que le retour du Printems l'obligeât d'aller à l'Armée. Je voïois ſouvent ſa Femme, que je ne trouvois pas ſi ſévère qu'on ſe l'imaginoit dans le monde. Elle ſouffroit volontiers que le Duc loüât la beauté de ſes mains, & de ſa gorge, qu'elle ne couvroit pas trop régulièrement.

Le Roi, qui n'attend pas les beaux jours pour

étendre ſes conquêtes, partit dans le mois de Février pour celle de la Franche-Comté. Mon Mari eut ordre de ſe rendre à ſon Regiment, & je demeurai ſeule à Paris. Il ſembla même que toutes choſes dûſſent contribuer à mon bonheur. Ma Mere alla en Bourgogne. J'oubliois à vous dire, Madame, que mon Epoux pria le Préſident, & ſa Femme, de prendre ſoin de ma conduite, & qu'il m'ordonna de ne rien faire ſans leur conſeil. Le premier uſage, que je fis de ma liberté, après le départ de mon Mari, fut d'en avertir le Prince, & de lui donner un Rendez-vous au Jardin du Roi. Je me préparois à l'aller trouver, quand le Préſident arriva chez moi. Il commença ſa viſite par un long diſcours ſur l'obligation où j'étois de vivre dans une grande retraite, pendant que mon Mari ſeroit expoſé au ſort des armes; & que c'étoit-là où le monde m'attendoit, pour l'établiſſement de ma réputation. Il ajoûta, qu'on l'avoit prié d'en prendre ſoin. Mais, lors qu'après de ſi ſages avertiſſemens il voulut me parler de ſon amour, je lui demandai malicieuſement ſi cet Article étoit compris dans les droits qu'il prenoit ſur mes actions. Non, me répondit-il; mais je vous déclare, que ſi vous ne me ménagez, je ſçaurai bien me venger de l'indifférence avec laquelle vous m'avez toûjours traité. J'étois de la plus méchante humeur du monde; car je paſſois très-mal des momens que j'aurois pû emploïer dans un entretien plus agréable. Cependant, il falut ſouffrir deux heures de cette fâcheuſe converſation; & je ne ſçai ſi elle eut fini de tout le jour, ſans l'arrivée de la Préſidente.

Il nous laiſſa ſeules. Comme j'ai quelque choſe de particulier à vous dire, me dit-elle, je vous prie que perſonne ne nous interrompe. Je fis avertir mon Porter, qu'il renvoïât tous ceux qui me viendroient voir, & nous paſſâmes auſſi-tôt dans

dans mon cabinèt, où la Dame me parla à peu près de cette ſorte. Vous n'ignorez pas, ma chére enfant, (car c'eſt ainſi qu'elle m'appelloit,) que je n'aie pour vous une ſincère tendreſſe, & que je ne fuſſe ravie de vous voir heureuſe. C'eſt pour cela, que je veux vous donner de certains conſeils qui ne ſeront pas inutiles à votre repos; car c'en eſt un fort grand d'être dans le monde ſur le pied d'une perſonne d'une régulière & ſage conduite. Il faut donc, qu'une femme d'entendement ſonge à établir ſa réputation, avant que de penſer à ſes plaiſirs. Pour y parvenir, il faut preſque tout donner à l'extérieur, & ſe retrancher des bagatelles pour ménager le ſolide avec ſûreté. Celles, qui en uſent ainſi, ont de grands priviléges; & l'on donne toûjours une explication avantageuſe à toutes leurs actions. C'eſt ainſi que j'ai aſſez heureuſement réuſſi, aiant ſacrifié les plus belles années de ma vie, pour joüir des autres avec plus de liberté. Au reſte, je n'entrerois pas avec vous dans une ſi étroite confidence, ſi je n'avois remarqué que vous ne manquez pas de diſcrétion. Fixez donc vos regards, & votre cœur; donnez des bornes à vos déſirs, & prenez garde que l'envie de plaire à tous les hommes ne ſerve à vous en faire mépriſer. C'eſt un ſentiment ridicule à une femme d'avoir de ſi vagues prétentions: elle ſe perd, & n'y réuſſit jamais. L'amitié, que j'ai pour vous, vous donne un avantage, qui vous aidera extrêmement à vous ſauver de la cenſure générale; & tant que nous vivrons unies, vous ſerez fort à couvert de ce côté-là. Cependant, nous ne laiſſerons pas de nous faire une vie agréable, & douce; mais, mon enfant, continua-t-elle, je crois qu'il faut vous réſoudre à quelque complaiſance pour Mr. le Préſident. Je m'apperçois qu'il vous aime, & je ne ſerai pas fâchée de lui laiſſer cet amuſement, afin d'empêcher

qu'il ne pénétre dans le miſtère de ma conduite.

Après ce long préambule, la Préſidente m'avoua, qu'elle aimoit le Duc, & qu'elle en étoit aimée. Elle ajoûta, que pour n'entrer point en confidence avec ſes femmes, elle ſeroit bien-aiſe d'avoir une Amie dont elle n'eut rien à craindre pour faire des parties de promenade; & que nous mettrions le Prince de notre ſociété, parce qu'elle avoit bien compris, que nous avions enſemble ce que l'on appelle une Affaire. Je trouvai aſſez mon compte à tout ce que la Préſidente me diſoit, à la réſerve que je ne pûs convenir avec moi-même d'arrêter mes deſſeins ſur un ſeul objèt. Je me réſervai toûjours la liberté des regards ſur le général. Elle me dit encore, que le Chevalier du *** & le Comte de la ***, que j'avois vûs chez elle, n'étoient pas propres à entrer dans nos miſtères, & qu'elle me prioit de ne les pas voir. Je lui promis ce qu'elle voulut, & ne m'embaraſſai pas de lui manquer de parole.

Cette converſation étant finie, la Préſidente voulut que l'allaſſe ſouper avec elle. Mon Portier me dit, lorſque je ſortis, que le Prince étoit venu pour me voir. Je crûs que s'étant impatienté d'être ſeul au Rendez-vous, il étoit venu ſçavoir pourquoi j'y avois manqué. Le Préſident me reçût avec de grandes marques de joie, & me donna mille témoignages d'amitié. J'eus pour lui de légères complaiſances, qui l'ébloüirent: & il en fut d'autant plus charmé, qu'il n'y crut point d'affectation. Vous vous étonnerez, Madame, de me voir ſi éclairée en peu de tems dans les affaires de galanterie: mais, l'amour ne ſe fait pas plûtôt ſentir, qu'il enſeigne tout ce que l'on doit ſçavoir pour entrer dans ſes miſtères; & d'ailleurs je venois de recevoir aſſez de leçons pour en avoir retenu quelqu'une. Lorſque je fus retournée chez moi, j'y trouvai ce Billet du Prince.

Vous

VOUS êtes plus ſçavante que je ne penſois ; & je trouve que vous m'en pourriez beaucoup apprendre. Cependant, Madame, il n'eſt pas ſi aiſé de m'abuſer que vous l'avez crû ; & j'entens à peu près ce que veut dire ce procédé que vous avez tenu avec moi. On prend un Rendez-vous, où vous manquez : on va chez vous pour en ſçavoir la raiſon, vos gens diſent que vous n'y êtes pas ; & l'on voit le caroſſe du Préſident dans votre cour. Je vous cède à cet heureux & digne Rival, & vous ſuis fort obligé de la grace que vous me faites de vouloir bien me rendre à moi-même.

Je ne pus me réſoudre à laiſſer le Prince dans l'erreur où il étoit. Quoi qu'il fût plus de minuit, je lui fis cette réponſe dès ce moment même :

LES gens de bon ſens ne jugent jamais de rien ſur les apparences ; & je ſuis bien éloignée d'être coupable : mais vous l'êtes infiniment d'avoir conçû de moi une opinion ſi déſavantageuſe. Prenez ſoin de démêler la vérité : car je ne ſuis par ce ſoir aſſez de vos Amies, pour vous faire voir mon innocence ; & je ſens bien, que vous aurez plus de peine à réparer l'offenſe que vous me faites, que je n'en aurai à vous perſuader que je hais le Préſident, & que j'avois beaucoup de diſpoſition à vous aimer.

Si les Amans prennent aiſement de légers ſoupçons, ils ſont ſujets à les perdre avec la même facilité. Le Prince me vint voir le lendemain : nous nous éclaircîmes ; & la paix ſe fit. Quoique l'hiver ne fût pas encore paſſé, on ne laiſſa pas d'avoir de beaux jours, dont je prenois ſoin de profiter. Malgré les conſeils de la Préſidente, j'allois à Vincennes, où ce qui étoit demeuré de jeu-

jeunes-Gens à Paris ne manquoient pas de ſe trouver. J'y rencontrai le Chevalier du ***, que j'avois vû pluſieurs fois chez la Préſidente. Il vint joindre mon caroſſe, j'en deſcendis, & nous nous promenâmes aſſez long-tems. Vous vous imaginez bien, Madame, qu'il me dit des douceurs, & que je ne refuſai pas de les écouter. Nous commençâmes une eſpéce d'affaire, mais elle n'eut point de ſuite; parce qu'il partit le lendemain pour l'armée, & qu'il fut tué dans cette campagne. Je m'en fis une infinité d'autres de cette nature, dont je ne vous dirai rien, m'attachant ſeulement à celles qui ont cauſé tous les malheurs de ma vie.

Je contai à la Préſidente le démêlé que j'avois eu avec le Prince. Elle s'offrit généreuſement à nous reconcilier; mais notre cœur avoit prévenu ſes ſoins. Comme nous nous entretenions aſſez familièrement, elle me dit qu'elle n'avoit jamais eû de broüillerie avec le Duc. Je n'en ai pas, lui dis-je, meilleure opinion de ſa tendreſſe, & de la vôtre. Un amour tranquille reſſemble trop au mariage; il faut des quérelles, pour avoir le plaiſir de ſe raccommoder; il faut des difficultez, pour avoir la gloire de les ſurmonter; il faut du miſtère, pour ne partager avec perſonne les douceurs d'un tendre commerce. Que voulez-vous que je vous diſe? continuai-je, je ne haïrois pas un Amant, qui par un principe de jalouſie ſe porteroit à un peu de violence. Ah! pour cela, dit la Préſidente, on ne peut parler comme vous faites, ſans avoir le goût méchant. N'entrons point en diſpute ſur le goût, lui répondis-je: je ſuis fort perſuadée, qu'il n'y a point de femmes galantes, à qui ce que je dis, pût déplaire. L'emportement eſt preſque toûjours une marque d'amour. Mais, ma chére, reprit la Préſidente, je vous trouve bien ſçavante pour une Femme qui a été mariée jeune,

&

& dont le Mari eſt ſévère ; car, je crois que vous ne confondez pas en cette occaſion le Mari avec l'Amant. Non, aſſûrément, lui repartis-je. Ce qui me paroîtroit dans le premier une bizarrerie inſuportable, me tiendroit lieu d'un charme dans le dernier. Vous avez donc éprouvé l'un & l'autre, me dit la Préſidente ? Nullement, repris-je, Toutes ces différences ne ſe ſont faites que dans mon imagination. J'eus beau ſoûtenir mon opinion : la Préſidente n'en put convenir. Nous menâmes près de deux mois une vie aſſez tranquille, du moins dans notre ſociété ; car, en mon particulier, je ne fus pas ſans chagrins, & ſans plaiſirs.

Vous vous ſouviendrez, s'il vous plaît, Madame, que je vous ai dit que j'avois vû à une promenade à Vincennes le Chevalier du *** & que nous avions ébauché une Avanture pour ſon retour Le pauvre Garçon fut tué au ſiége de Dole ; & ce fut par le Comte de la *** que j'appris cette nouvelle. J'en pleurai amèrement ; &, ſur la foi de mes larmes, le Comte s'imagina que j'avois le cœur capable d'une véritable tendreſſe. Dans cette penſée, il entreprit de me conſoler. Je me ſouviens qu'il me parla plus de deux heures ſans pouvoir me faire entendre raiſon ; mais, lors qu'en me regardant fixement, il me dit qu'on ſeroit bien-heureux d'être aimé de moi, & qu'il m'aſſûra qu'il mettroit tout en uſage pour s'acquérir cette gloire, je l'écoutai, je le regardai, & je ne lui défendis pas d'eſpérer.

Quelques mois ſe paſſèrent ſans que je le viſſe ; mais ſon retour de l'armée ne laiſſa pas de me donner de la joie. Comme j'avois la Préſidente, ſon Mari, & le Prince, à ménager, je dis au Comte, qu'il ne faloit pas qu'il vint ſi ſouvent chez moi. J'avois liaiſon avec des Dames de ſes Amies chez qui je lui donnois quelques Rendez-vous ; & je me faiſois un fort grand plaiſir de

voir,

voir, qu'il y étoit toûjours le premier. C'eſt aſſûrément un homme d'une grande pénétration, & c'eſt pour cela, qu'il s'apperçût à toutes mes manières, qu'il n'y avoit rien de ſolide en mon eſprit: Il fit un Voïage à la campagne; &, lors qu'il revint, je ne penſois plus à lui. Apparemment je lui tenois peu au cœur, puiſque je n'en ai pas entendu parler depuis. Je faiſois un jour réflexion ſur cette demi-avanture, & je diſois en moi-même: Voilà ce qui arrive des amours de tranquillité. Si je trouvois de grands obſtacles à vaincre, de grands démêlez à appaiſer, & que mon eſprit & mon cœur fuſſent occupés, je ne chercherois pas comme je fais à me donner des affaires.

Cependant il paroiſſoit que mon bonheur étoit fort bien établi. Mon Mari, ni ma Mere, ne parloient point de revenir, & je ménageois le Préſident avec tant d'adreſſe, qu'il ſe prenoit à ma vertu de tous les chagrins que lui cauſoit mon indifférence. Il arriva toutesfois quelque changement dans mes affaires. J'en aurois paſſé de fâcheux momens, ſi j'euſſe été capable d'en prendre. Les parens du Prince l'obligèrent à ſe marier. Je crus, que ſi cet engagement ne rompoit pas tout-à-fait notre commerce, il faudroit du moins lui laiſſer la liberté des apparences. Cependant, les choſes tournèrent tout autrement. Il épouſa une femme ſans beauté, & ſans mérite, & qui ne pouvoit être conſidérée que par ſon bien. Ainſi, ne trouvant rien dans ſa perſonne, ni dans ſon eſprit, qui pût l'attacher à elle, il ſe diſpenſa bientôt de ces grands ſoins que demande un mariage bien aſſorti; & je n'eus pas lieu de le ſoupçonner de m'avoir ôté ſon cœur. Je me determinai même à avoir la Princeſſe, & elle me donna aſſez de ſujet de me loüer d'elle. Mais Madame, les plaiſirs de l'amour ſont établis ſur des fondemens ſi peu ſolides, qu'ils ſont ſujets à de grandes révolu-

volutions. Juſques-là, je m'étois endormie dans le ſein de la proſpérité, s'il eſt permis de parler ainſi; mais, enfin, il étoit tems que j'éprouvaſſe à quelles traverſes la galanterie expoſe les femmes.

Le Préſident, qui commençoit à s'ennuïer de ma réſiſtance, & qui ne vouloit pas voir qu'il n'en devoit imputer la cauſe qu'au peu de mérite qu'il avoit, s'aviſa de chercher à pénétrer dans mon cœur. Pour le faire avec plus de facilité, il gagna cette Demoiſelle, qui m'avoit ſi bien tirée de l'embaras du premier Billet. La perfide Limelville lui conta donc tout ce que je viens de vous dire, & n'oublia pas le Chevalier du *** & le Comte de la ***. Cependant, l'amour que le Préſident avoit pour moi, n'empêchant pas qu'il ne conſervât de la prudence, il voulut être convaincu de mes intrigues par ſes propres yeux. Un ſoir que le Prince étoit avec moi dans mon cabinèt, Limelville en fit avertir le Préſident. L'avis lui cauſa de l'inquiétude; mais, comme il eſt peu d'Amans qui n'aiment à ſe flatter, il crut d'abord que je ne prenois aucun intérêt à la viſite du Prince; & pour le ſçavoir, il dit à ſa Femme, qu'elle envoïât me prier de venir joüer à l'Hombre chez elle. Je dis à celui qui vint de ſa part, que je n'y pouvois aller, parce qu'il faloit que je répondiſſe à une longue lettre que j'avois reçue de mon Mari. Je crus que cette défaite me tiroit d'affaire; mais, elle ne fit qu'irriter le Préſident. Il vit bien que je cherchois à me conſerver un tête-à-tête; & pour m'en faire rougir, il propoſa à ſa Femme, & au Duc, de venir chez moi. Je n'avois pris nulle précaution pour les recevoir, & je ne les entendis que quand ils furent dans mon anti-chambre. J'y allai avec précipitation, & voulus les faire entrer dans un autre appartement; mais le Préſident me repouſſa, & prit un flambeau avec lequel il entra dans un cabinèt, où il trouva le

Prin-

Prince un peu en désordre. Ils se saluèrent de l'air qu'il est aisé de s'imaginer, & repassèrent ensemble dans le lieu où la Présidente étoit demeurée avec le Duc : après quoi le Président m'obligea d'aller avec lui dans la même chambre, où il avoit refusé d'entrer un moment auparavant.

Je n'eus pas le tems de faire de grandes réflexions sur ce que j'avois à lui alléguer, pour me justifier de n'avoir point voulu aller chez lui, & d'être demeurée tête-à-tête avec le Prince. Vous le dirai-je, Madame ? La jalousie, qu'il en prit, fut si violente, qu'il me donna un soufflet de toute sa force. Après ce terrible emportement, il me dit tout ce qui pouvoit m'accabler de honte. Je ne sçai comment je pus soûtenir tous ces outrages. Le peu que je m'y trouvai sensible, me fit convenir avec moi-même, qu'il faloit que je me fisse un plaisir d'être battue. Loin de repousser l'emportement par l'emportement, je m'imaginai que le Président, qui étoit l'homme du monde le plus modéré, ne s'étoit porté à une violence si injurieuse, que par un excès de jalousie, qui n'est jamais sans amour. Quand il eut cessé de parler, je voulus entrer en justification, en lui disant que je n'avois ôsé refuser au Prince l'entretien qu'il étoit venu me demander, de peur qu'il ne crût que quelque affaire de cœur m'eût empêchée d'avoir pour lui cette complaisance. Taisez-vous, perfide, interrompit-il, je sçai toute votre intrigue. En effet, il me dit ce qui m'étoit arrivé avec le Prince, le Chevalier, & le Comte ; & m'avertit, qu'il avoit été informé de tout par Limelville. Après cela, la soumission fut le seul parti que je vis à prendre. Ce fut assûrément le plus sûr pour moi.

Pendant que je m'attachois à dissiper les soupçons du Président, le Prince & la Présidente passoient des momens assez fâcheux. Le premier crai-

craignoit, que je ne me raccommodaſſe avec le Préſident aux dépens de ma fidélité ; & la Préſidente mouroit de peur, que je ne ſacrifiaſſe à ſon Mari tous les ſecrets qu'elle m'avoit confiés. Rien de tout cela n'étoit arrivé. J'avois ſeulement cherché à le convaincre, qu'il avoit eu tort d'être jaloux ; & l'intérêt, que j'avois à ménager ſon eſprit, m'avoit fait imaginer de ſi bonnes raiſons, & trouver des paroles ſi éloquentes, qu'enfin je le réduiſis à me demander pardon. Ainſi, nous retournâmes trouver la Compagnie en aſſez bonne intelligence, pour des gens qui avoient eu un ſi grand démêlé.

Le Prince & la Préſidente parurent un peu ſurpris, qu'un ſi grand trouble fut ſi-tôt appaiſé. Je cherchois à voir dans leurs yeux ce qu'ils en penſoient ; mais ils étoient ſi occupés à ſe regarder, qu'ils ne s'apperçûrent pas de ce que les miens leur vouloient apprendre. Comme le jeu n'étoit que le prétexte de cette viſite, & que le tems de joüer s'étoit paſſé à toute autre choſe, l'on ſe ſépara. Je chaſſai Limelville : & le Préſident ne voulut plus l'écouter. Je crus donc être aſſez bien ſortie d'une affaire dangereuſe ; mais je m'abuſai : car il arriva de grands changemens dans nos commerces. Limelville avertit la Préſidente de tout ce qu'elle ſçavoit, & ne le céla pas non plus au Prince. Je fus fort ſurpriſe le lendemain de trouver une fort grande froideur dans les manières de l'un & de l'autre. Ils ne m'en dirent point la raiſon. Je vous avoue même, que je ne cherchai guéres à la pénétrer. Nous nous promenions à l'Arſénal, & le Duc nous y vint joindre. Il donna la main à la Préſidente, & le Prince commença avec moi une converſation ſi contrainte, qu'il pût à peine me dire, qu'il étoit fâché de mon Avanture du jour précédent. Ces airs glacés me firent tirer des conjectures certaines de ſon changement.

gement. Le Duc ne fut pas non plus fort satisfait du procédé de la Présidente, & nous pensâmes à peu près les mêmes choses. Ce fut, Madame, en cette occasion, que je rappellai dans ma mémoire tout ce que le Président m'avoit dit de l'esprit du Prince. Il commença à me paroître moins digne de mon estime. Ce que j'avois trouvé en lui des manières du monde, me sembla alors une véritable brusquerie; au contraire, les actions du Président devinrent pour moi toutes pleines de graces. Il faut toutesfois vous avouer, que ces pensées se détruisoient dans mon esprit, à mesure qu'elles y passoient; mais, enfin, elles y revinrent si souvent, que si je n'eus pas dessein d'en faire un Amant heureux, j'eus du moins envie d'en faire un de ces Amis d'attachement qui durent autant que la vie. A dire vrai, je ne me connoissois pas encore: j'estois fort incapable de la conduite qu'il m'auroit falu tenir pour un semblable projet.

La Présidente, de son côté, s'ennuïant du long repos dont elle joüissoit avec son Duc, avoit goûté l'esprit insinuant du Prince. Je suppose même qu'elle avoit fait quelques avances; car, de l'humeur dont je le connois, il n'aime pas une Dame, qu'il puisse nommer sa Mere, ou sa Gouvernante. Je voïois bien que je ne lui étois pas moins redoutable avec le Duc. Elle craignoit avec raison, que se trouvant en concurrence avec moi, je ne défabusasse le monde en général, & son Mari en particulier, de la fausse opinion qu'on avoit de sa vertu; mais, comme elle avoit de l'esprit, & qu'un jeune Amour s'en mêloit, elle prit le parti de m'abuser.

Je me promenois un jour seule avec elle dans son Jardin. J'eus le plaisir de lui voir faire plusieurs tours d'Allée à grands pas, & de l'entendre soupirer comme si elle eut eu quelque profonde tristesse. J'attendois avec impatience où aboutiroient

roient toutes ces façons, lors qu'elle prit la parole, pour me dire, que l'esprit du monde étoit le plus dangereux ennemi des femmes; qu'il étoit incompatible avec le repos; qu'elle en avoit plus goûté dans l'austérité de sa retraite, qu'elle n'avoit trouvé de plaisirs dans la liberté qu'elle avoit voulu se donner. Enfin, Madame, me dit-elle, il n'a pas été en mon pouvoir de vous cacher cette mélancolie & ces soupirs, qui sont les effets d'un combat qui se passe en moi-même entre un reste d'attachement pour le monde, & la résolution de l'abandonner sans retour.

Je ne m'opposai point aux résolutions de la Présidente. Je connus bien qu'elles étoient affectées, & qu'elle tenoit toûjours au monde par d'étroits liens. Je la loüai extrêmement de s'attacher au solide; &, quand elle me dit que l'expérience la confirmoit dans cette pensée, je l'assûrai que quand j'en aurois autant qu'elle en avoit, je prendrois volontiers la résolution qu'elle alloit prendre. Cette matière nous servit d'entretien cinq ou six jours, pendant lesquels je rencontrai plusieurs fois le Duc, qui tâcha de me faire consentir à être de moitié de vengeance avec lui; mais je voulois en avoir toute la gloire, & je me serois fait un chagrin de la partager avec un autre.

J'appris cependant, que la Présidente voïoit le Prince chez sa Femme, qu'elle visitoit souvent sur le pied d'une Amie qui entroit dans leurs différens pour les remettre en intelligence, & que c'étoit en me sacrifiant. Je résolus à mon tour de la faire devenir la victime de mon ressentiment; mais je trouvai, qu'il y auroit eu de la bassesse à trahir les secrets qu'elle m'avoit confiés, & j'établis ma vengeance sur un fondement plus délicat.

J'étois chez la Présidente; & son Mari m'avoit entretenue assez long-tems en particulier. Elle me demanda, à son ordinaire, ce qu'il m'avoit dit.

Il

Il me parloit, lui dis-je, du ſoir qu'il trouva le Prince avec moi, & me repréſentoit le tort que ſe fait une femme d'avoir commerce avec un homme de ce caractère. Il n'eſt pas plus honnête, me dit la Préſidente, de l'avoir avec mon Mari, qu'avec le Prince. Comme les choſes n'ont pas changé depuis que vous les avez établies ſur le pied qu'elles ſont, repliquai-je, je ne vois pas quelle raiſon vous avez de les condamner aujourd'hui. Le ſcrupule d'y avoir contribué, repartit la Préſidente. Je le prens ſur moi, lui dis-je; & vous trouverez bon, que je me conſerve un Ami que j'eſtime infiniment. L'aigreur que la Préſidente avoit pour moi, & celle que j'avois pour elle, firent grand progrès en peu de tems. J'appris auſſi que l'inclination, qu'elle avoit pour le Prince, n'alloit pas moins vîte. Je n'en eus point de jalouſie; mais, il eſt conſtant, qu'une femme, qui prétend en beauté, ne ſçauroit voir ſans chagrin qu'une moins belle, & moins jeune, ait l'avantage de lui ôter un Amant. La curioſité, que j'avois de ſçavoir ce qui ſe paſſoit entre la Préſidente & le Prince, m'inſpira l'envie de gagner un des Laquais du dernier. Il ne me fut pas mal-aiſé de le ſéduire; & ce fut lui qui m'apprit que la Préſidente, & ſon nouveau Galant, devoient aller pour un jour en Brie à cinq ou ſix lieues de Paris, à une maiſon du Préſident, où il me ſollicitoit depuis long-tems d'aller paſſer quelques jours. Juſques-là je m'en étois défendue; mais, pour cette fois, ce fut moi qui l'en preſſai, auſſi bien que de garder le ſecrèt de notre deſſein, ſans toutesfois lui en dire la raiſon. Je le priai d'agréer que j'engageaſſe la Princeſſe à être de la partie: car elle commençoit à ſe déſabuſer des calomnies qu'on lui avoit faites de moi. J'allai chez elle, & lui propoſai de venir prendre l'air à Ruel. Je crus lui devoir ainſi donner le change, parce qu'elle

n'eſt

n'eſt pas femme avec qui on puiſſe prendre des meſures juſtes pour aucune choſe.

Je ne fis pas mal d'en uſer de cette ſorte ; car elle ne manqua pas de dire à ſon Mari, que nous allions le lendemain à Ruel. Il n'en fut pas fâché, dans la penſée qu'il eût qu'elle prendroit un chemin bien oppoſé à celui qu'il devoit tenir. Le Préſident n'eut pas moins de joie, quand ſa Femme lui dit qu'elle devoit aller le lendemain à l'Abbaye de S. Cyr, pour voir Madame Arangonnois qui s'y étoit retirée. Comme je ne voulois pas qu'il manquât rien à ma vengeance, pour la rendre complette j'écrivis un billet au Duc, & le priai de me venir trouver où j'allois ; mais je déſeſpérai qu'il y put venir, parce qu'on me dit qu'il étoit à Verſailles.

Je vis paroître avec une extrême joie le jour qui devoit me donner tant de plaiſir, & tant de confuſion à ma Rivale. Le Préſident n'en eut guéres moins que moi ; car, il ſe perſuada qu'il tireroit de grands avantages de cette partie. Il avoit donné ordre à ſes Officiers d'aller l'attendre chez lui ; & de nous aprêter à manger ; mais je fis ſi bien, qu'un de mes Laquais les amuſa en chemin, & me chargeant d'appaiſer le Préſident s'il s'en mettoit en colère, j'allai prendre la Princeſſe, à qui je dis que nous n'allions pas à Ruel, parce que la Ducheſſe d'Aiguillon y étoit. Elle ſe laiſſa conduire où l'on voulut, car elle eſt femme d'une facile défaite. Nous allâmes trouver le Préſident, qui nous attendoit à la Porte Saint Antoine avec l'Abbé B ***, & nous commençâmes notre voïage avec aſſez de gaïeté ; le Préſident, par de vaines eſpérances ; la Princeſſe, par l'envie de ſe divertir ; & moi, par la penſée de me venger pleinement de la Préſidente, & de mon perfide Amant. L'Abbé B *** ne fut pas de ſon côté ſans plaiſir, puiſqu'il ſe donna celui de reciter toute une piéce de Théatre,

qu'il avoit achevée depuis peu de jours. Cependant, il me paſſoit par l'eſprit de malignes joies qui me faiſoient faire des éclats de rire, dont il n'y avoit perſonne qui put pénétrer la cauſe. Nous découvrîmes enfin la maiſon, & nous y entrâmes ſans être apperçûs; car ce voïage ſe fit dans une ſaiſon où tout le monde étoit occupé à la campagne. Les gens de la Préſidente l'étoient auſſi à lui préparer un léger repas.

De l'anti-cour nous paſſâmes à pied dans la cour d'honneur, où le Préſident & la Princeſſe eurent le plaiſir de voir les laquais du Prince, & le carroſſe de la Préſidente. Quelque ſurpriſe que cette vûe leur cauſât, elle ne ſuffiſoit pas pour me ſatisfaire. Il faloit qu'ils en viſſent davantage; & pour ne donner le tems à perſonne d'aller avertir nos Amans de la Compagnie qui leur étoit arrivée, je pris les devans pendant que le Préſident interrogeoit un des laquais de ſa Femme. La Princeſſe me ſuivit, & nous allâmes avec toute la diligence que l'on peut s'imaginer dans un appartement bas que nous trouvâmes ouvert. Nous traverſâmes une grande ſalle, & pluſieurs chambres, ſans y rencontrer perſonne. Je commençois à craindre que nous ne nous fuſſions mépris; mais, enfin, j'ouvris la porte d'un cabinet, où la Princeſſe, le Préſident, & moi, trouvâmes le Prince & la Préſidente tête-à-tête.

Elle n'en parut, ni émûe, ni ſurpriſe, & me dit avec une hardieſſe étonnante: Vous ne penſiez pas, Madame, rencontrer ici ſi bonne Compagnie. Je n'ai pas voulu, continua-t-elle, que vous priſſiez la peine de venir dans une maiſon où j'ai quelque part, ſans m'y trouver pour en faire les honneurs. Je vous avoue, Madame, que, de la manière dont la Préſidente me parla, je penſai oublier que je n'y eſtois venue que pour la ſurprendre. Elle ſoûtint l'Avanture ſans être déconcertée;

certée ; & son air ouvert, & qui n'avoit rien d'embarassé, auroit confondu l'innocence même. Elle dit ensuite mille choses extravagantes au Président, à la Princesse, & à moi, sans épargner même l'Abbé B***. Et quand le pauvre Mari lui demanda ce qui l'avoit empêchée d'aller à S. Cyr, & pourquoi elle étoit enfermée avec le Prince, elle répondit, qu'elle vouloit se désabuser de ma conduite, & voir elle-même que j'étois indigne de son amitié. Pendant que la Présidente, & son Epoux, se disoient tout ce que l'effronterie & la jalousie sont capables d'inspirer à des gens qui sont possédés de l'une, & engagés à soûtenir l'autre, la Princesse se crut obligée d'entrer avec son Mari en des raisonnemens de même nature ; & sans avoir nul égard à la Principauté dont il l'avoit si glorieusement revêtue, elle lui dit quantité de choses qui obscurcissoient un peu ce titre éclatant. Le dénoûment n'auroit pas été dans les régles, ni ma vengeance parfaite, si le Duc eut négligé de venir. Il avoit reçu mon billet en revenant de Versailles, & il lui avoit été aisé de comprendre que je ne lui avois pas écrit, sans avoir dessein d'éclairer ses soupçons sur l'infidélité de la Présidente, qui depuis quelques jours lui faisoit entendre qu'un véritable remors la pressoit de rompre un commerce, qu'elle ne pouvoit accorder avec la piété.

Le Duc, ne la croïant pas dans ces sentimens, avoit fort envie de la convaincre. Ce fut pour cela, qu'il prit seulement le tems de changer d'habit, & que montant à cheval avec un seul Page, il vint à toute bride, où il étoit sûr de me trouver. Il ne pouvoit arriver plus à propos pour s'instruire. Il n'eut qu'à donner un peu d'attention : on lui eut bien-tôt appris ce qu'il ignoroit.

Ce fut la Princesse, qui prit le soin de l'en informer. Le Duc n'est pas homme à pardonner aisé-

ment les fautes de cette nature ; & s'il n'épargne pas les innocentes, on peut juger de ce qu'il fait contre les coupables. Il crut n'avoir point à balancer. Il s'abandonna au plaisir de la vengeance : & sans considérer que l'Amant & le Mari l'écoutoient, il prit la parole de ce ton railleur qui lui est naturel, aussi bien qu'à tous ceux qui sont voisins de la Garonne. Madame, dit-il, en s'adressant à la Présidente, je venois pour participer aux douceurs de vos méditations, vous demander quel fruit vous en avez tiré, & si elles ont achevé de détruire l'amour que vous m'avez si souvent jurée: mais je vois bien, continua-t-il, que votre nouveau Directeur a plus de part au changement de votre conduite, que les saintes résolutions que vous m'avez opposées ; & qu'il a tout-à-fait éteint des feux que j'avois à mon avis assez bien entretenus depuis un an. Je vous dirai même, que je vous voïois sans chagrin reprendre une route dont je croïois vous avoir tirée : mais je serois coupable de tous les crimes de votre nouveau commerce, si je ne vous exhortois à mon tour d'être plus fidéle à Monsieur le Président, que vous ne l'avez été jusques ici ; & si je ne l'avertissois de ne se plus laisser ébloüir au faux-brillant d'une vertu imaginaire.

Pendant que le Duc parloit ainsi, ce malheureux Mari, sa Femme, & le Prince, gardoient un silence tout plein de confusion. Ce n'est pas que les uns & les autres n'eussent assez de choses à dire ; mais on n'est pas éloquent, lorsqu'on joüe le rôle qu'ils joüoient tous trois.

La Princesse, qui écoutoit le Duc avec un plaisir inconcévable, ne put s'empêcher de s'écrier quand il eut fini : Ah ! que Monsieur le Duc a d'esprit ! Il n'étoit pas nécessaire qu'elle l'excitât à recommencer un discours sur lequel il avoit tant de matière de s'étendre. Quoi ! Monsieur le Pré-

si-

sident, reprit-il, êtes-vous insensible à la conduite de Madame votre Femme, & n'ouvrirez-vous jamais les yeux sur les injustices qu'elle vous fait? Ne sçavez-vous pas, que dans le tems que vous aviez un Procès de crime contre un homme de votre profession, avec lequel vous ne vouliez point d'accommodement, elle vivoit avec lui sans nulle querelle, & sacrifioit votre gloire & la sienne, à sa passion déréglée? Avez-vous ignoré, que le Marquis de Saint *** n'ait été fortement de ses Amis? Et comment ne vous êtes-vous point apperçû, que je n'étois pas mal avec elle?

Vous voïez bien, Madame, que ce que le Duc venoit de dire, n'étoit que trop suffisant pour donner au Président de grandes lumières de la fausse pruderie de sa Femme: mais, comme il en auroit pû dire encore davantage, la Présidente l'interrompit, pour répondre, disoit-elle, à ses impostures; car elle appelloit ainsi la raillerie qu'il faisoit de ses intrigues. Le Prince m'en paroissant irrité, j'eus peur qu'il ne querellât le Duc, & que je n'eusse à me reprocher d'avoir été cause de leur différent. Je tirai ce dernier à part. Allons, lui dis-je, Monsieur le Duc, laissons ces époux en paix; ils pourront sans nous terminer leurs démêlez.

En effet, je l'obligeai à sortir, & nous allâmes dans un très-beau Jardin, pendant que l'Abbé B*** entreprit de remettre la paix entre les Maris, & les Femmes. Quoi que le Duc sçût bien qu'il entroit un peu de jalousie dans mon procédé, & qu'il ne doutât point que je n'eusse véritablement aimé le Prince, il n'y fit point alors réflexion. Il me fit entendre, qu'il étoit ravi de l'infidélité de la Présidente; qu'elle avoit seulement prévenu de quelques jours le dessein qu'il avoit pris de la quitter, pour ne s'attacher qu'à moi; que tout ce qu'il venoit de lui dire, ne partoit point

d'un véritable chagrin pour ſon changement ; mais d'une ſecrette complaiſance qu'il avoit pour tous mes ſentimens.

Le Duc étoit bien-fait, libéral, & magnifique ; & je prévoïois bien, qu'après cet éclat je perdrois tout enſemble, le Prince, le Préſident, & ſa Femme. Enfin, Madame, il faut l'avouer. J'étois prévenue de la penſée, que le mérite d'une jeune perſonne n'eſt diſtingué que par le nombre des Amans qu'elle ſe fait ; & que, pour paſſer agréablement la vie, elle doit du moins en avoir un. J'écoutai donc le Duc, ſans répondre toutesfois aux proteſtations qu'il me faiſoit de m'aimer juſqu'à la mort ; mais je ne le rebutai pas aſſez, pour lui faire croire que ſes proteſtations me fuſſent indifférentes.

J'avois une extrême envie de voir la Cour, où il étoit avec tous les agrémens qui accompagnent la haute naiſſance, les grands biens, & les éminentes dignités. Comme il avoit l'eſprit pénétrant ; & qu'il connoiſſoit l'envie que j'avois de paroître dans le grand monde, il me flatta juſqu'à m'aſſûrer que je n'y verrois rien de ſi beau que moi. L'Abbé B*** me trouva fort occupée à écouter ce qu'on me diſoit. J'appris de lui, que le Préſident tâchoit de juſtifier ſa Femme ; qu'ils me chargeoient du malheur de cette journée ; & que l'un & l'autre ſe propoſoient bien de me perdre quand mon Mari ſeroit de retour. Le Duc, à qui cette ménace déplût par l'intérêt qu'il commençoit à prendre en ma perſonne, pria l'Abbé de dire à la Préſidente, qu'elle lui répondroit de l'événement, & qu'il publieroit dans le monde tout ce qu'il ſçavoit de ſes bonnes mœurs. L'Abbé s'acquitta de ſa médiation avec une adreſſe délicate ; & tout fut paciſié en apparence : mais, en effet, le Préſident ne put jamais ſe réſoudre à me pardonner.

Quoi

Quoi que tout ce que je vous dis, Madame, ait assez l'air d'un Roman, que les Héros fabuleux n'aient jamais besoin de manger, vous remarquerez, s'il vous plaît, que c'est ici une vraie Histoire, & que tous ceux qui la composent, n'étoient pas exemts de cette nécessité. En mon particulier, je m'en trouvois fort pressée. Je priai l'Abbé d'en faire souvenir le Président; & ses Officiers, qui avoient eu le tems d'arriver, préparèrent un repas fort propre. Pendant que l'on fut à table, l'Abbé s'avisa de parler des régles de la Tragédie, & des opinions de l'Abbé d'Aubignac sur le Poëme Dramatique. Peut-être traita-t-il cette matière, parce qu'il faisoit des Piéces; peut-être aussi qu'il ne la traita, que pour empêcher qu'on ne parlât des différens que l'on venoit d'appaiser.

Depuis ce jour-là, je ne vis plus toute cette société, & je ne pensai qu'à me montrer à la Cour, où j'allai avec une des sœurs du Duc. Mon visage, & ma taille, y firent plus de bruit que l'un & l'autre ne le méritoient; mais, vous sçavez, Madame, que la nouveauté donne un grand prix dans le monde, & qu'il n'y a presque personne à qui elle n'ait l'art d'imposer. C'est donc à elle, que je dois attribuer toutes les douceurs que le Comte de Saux, & le Marquis de Villeroi, me dirent. La vanité, que j'en fis paroître, donna lieu au Duc de se repentir de m'avoir fait respirer cet air; & ce qui acheva de me gâter, c'est qu'étant un jour à Trianon, je m'apperçus que le Roi lui demandoit qui j'étois, & qu'il me regarda d'une manière à me faire croire qu'il ne me trouvoit pas désagréable. Le Duc me dit que je ne m'étois pas trompée.

Il faut avouer, Madame, que, quand une Femme est prévenue de sa fausse gloire, & qu'elle à l'esprit de coquetterie, elle est sujette à de grands

égaremens. Le Duc m'aiant assûrée que je n'avois pas déplû au Roi, je conçûs de ridicules idées d'une félicité imaginaire ; & je crus pouvoir parvenir à toucher le cœur du Monarque. Je ne me montrois plus sans être parée comme si j'eusse dû paroître devant lui. J'eus aussi de grands égards pour ma conduite, afin qu'elle ne fût pas un obstacle à mes vaines espérances. Je dis vaines ; car il est vrai que tous ces projets se passoient seulement dans mon imagination. A mesure que ces illusions se dissipoient, je m'humanisois avec le monde, & le Duc prenoit soin de me donner de grands divertissemens, pour tuer, disoit-il, la chimère qui m'avoit tant persécutée. Il aimoit le faste, & il ne se passoit presque point de jour qu'il ne me donnât quelque Fête galante. J'y faisois entrer cent femmes, plûtôt par vanité, que par l'amitié que j'avois pour elles ; car il est certain que les Coquettes n'aiment rien : mais je ne prévoïois pas que cet éclat, dont je me faisois un vain honneur, avançoit ma perte, & m'alloit plonger dans de grands malheurs.

Mon Mari eut ordre du Roi de s'aboucher avec le Comte de Vignory, qui étoit alors Gouverneur de Binch, pour quelque expédition secrette. Il arriva des difficultez, qui apportèrent du retardement à leurs desseins, & qui obligèrent mon Mari de faire à Binch un plus long séjour qu'il n'avoit cru. Vignory, cherchant à le divertir, & peut-être à lui apprendre qu'il étoit homme à bonnes fortunes, le mena chez une Dame du voisinage de son Gouvernement, avec laquelle il sembloit n'être pas mal ; & pour lui faire mieux voir que son crédit étoit grand dans la maison de la Dame, il lui dit, qu'aiant sçû d'elle, qu'elle avoit besoin d'une Demoiselle pour la servir, il en avoit fait venir une de Paris, qui avoit été à moi.

Mon

Mon Mari ne fut plus porté à faire la visite qu'on lui proposoit, que par l'envie de sçavoir de quelle manière je vivois pendant son absence. Cette Demoiselle, dont Vignory lui parloit, étoit l'infidéle Limelville. Mon Mari la vit; & dans le désir de se venger de ce que je l'avois chassée, vous pouvez croire qu'elle lui conta tout ce qui pouvoit le rendre jaloux. Ainsi, comme elle avoit l'art de grossir les objets, & de donner l'apparence d'un grand crime à ce qui n'étoit qu'une bagatelle, elle ne manqua pas de lui dire, que j'étois broüillée avec le Président, sa Femme, & le Prince, & tout ce qu'elle sçavoit de mes intrigues. Il la pria fort de ne découvrir à aucun autre un secrèt si important; & l'assûra, que quand il m'auroit punie, il la rappelleroit auprès de lui, pour gouverner sa maison.

Après que Limelville l'eut si bien instruit, il ne pensa plus qu'à remplir les ordres qu'il avoit reçûs, pour avoir sujet d'en venir rendre compte au Roi. Vignory, & lui, réussirent assez bien dans leur entrepriſe. Ils enlevèrent un parti considérable des ennemis, & mon Mari revint enfin à Paris. Il étoit chargé d'une si bonne nouvelle, qu'il ne craignit pas d'être mal reçû de Sa Majesté, quoi qu'il fût venu sans un ordre particulier.

Pendant que toutes ces choses se passoient, je n'étois pas sans affaires: car le Duc n'est pas homme d'un commerce facile. Tout lui faisoit ombrage: les plus innocentes actions lui paroissoient criminelles; & je vivois dans une contrainte, qui commençoit à me devenir insuportable.

Un soir (& ce fut le plus terrible soir de ma vie) je m'avisai d'aller prendre l'air à la pointe de l'Isle. C'étoit le Quartier où je logeois. Vous vous souviendrez, Madame, que le Duc avoit reproché à la Présidente, qu'elle avoit eu une affaire degalanterie avec le Marquis de Saint ***. Mal-

heureuſement, ce fut ce Marquis que je rencontrai, & je ne pus me diſpenſer de ſouffrir qu'il me donnât la main, pour m'aider à marcher. Il m'avoit vûe en divers endroits, & depuis peu à Verſailles, & mes manières aſſez engageantes lui avoient fait prendre beaucoup d'inclination pour moi. Je me faiſois un plaiſir d'entendre parler un homme qui ne me grondoit point; car le Duc s'étoit mis avec moi ſur le pied du plus fâcheux de tous les maris du Monde. Je l'écoutai donc aſſez long-tems; & quand il m'eut dit tout ce qu'il avoit envie de me dire, je lui parlai du dégoût où j'étois pour tous les hommes en général; & je lui peignis le caractère d'un Amant tel que j'aurois ſouhaité d'en trouver un. J'exagérai enſuite la peine qu'on ſouffre à ménager un eſprit que trouble la jalouſie; & celle que l'on reſſent, quand on eſt capable de la même paſſion. Je contois ſous de faux noms les bizarreries de mon Mari, & celles du Duc; & les ſujets de plainte, que m'avoient donnés tous ceux qui m'avoient aimée. Enfin, je parlois à cœur ouvert au Marquis, ſans m'imaginer être entendue de perſonne. La nuit étoit obſcure, & je ne remarquois point que le Duc marchoit ſur nos pas, le viſage enveloppé dans un gros manteau. Je fis encore quelques tours, & je me retirai ſans vouloir ſouffrir que le Marquis me vînt conduire chez moi. En y arrivant, j'appris que le Duc m'attendoit. Je compris bien, qu'il ne me préparoit pas une agréable réception. Je ne me trompai point. Après m'avoir dit toute la converſation que je venois d'avoir avec le Marquis de S***, il paſſa rudement des paroles aux effets; &, quoi que ma faute ne conſiſtât qu'en une fort grande imprudence, il ne laiſſa pas de me punir auſſi rigoureuſement que ſi c'eût été un crime effectif.

Cependant, comme il eſt naturel de ſe plaindre dans

dans une pareille occaſion, je me trouvai fort éloquente en celle-ci. Je faiſois donc de grands reproches au Duc des outrages que j'en recevois, lorſque j'entendis un fort grand bruit dans la ruë. J'étois trop remplie de mes propres affaires, pour pouvoir penſer à celles des autres. Le Duc mit la tête à la fenêtre, pour voir ſi le déſordre, qui mettoit tout en rumeur, n'étoit point cauſé par ſes laquais. Ils ne l'avoient pas commencé: mais, aiant entendu de loin qu'il ſe faiſoit devant la porte de ma maiſon, ils étoient accourus; &, ſans diſcerner l'attaquant d'avec l'attaqué, ils frappoient indifféremment ſur tout ce qu'ils rencontroient. Pendant tout ce démêlé, je diſcernai une voix qui ne m'étoit pas inconnue, & qui appelloit tous les domeſtiques que mon Mari avoit laiſſés auprès de moi en partant. Ils n'étoient pas en lieu à pouvoir répondre, puiſque je les avois tous chaſſés. Vous pouvez juger avec combien de ſurpriſe je les entendois ainſi appeller. Je ne comprenois pas bien qui ce pouvoit être; mais cette nuit devoit être pour moi toute pleine de ſurpriſes, & de fâcheuſes avantures.

Pendant que je m'appliquois à écouter cette voix, je vis entrer mon Mari comme un homme à qui la colère a fait perdre la raiſon. Il s'en prit à tout ce qu'il trouva ſous ſa main, & ſans nul égard pour la perſonne du Duc, il alloit fondre ſur lui, ſi la perte de ſon ſang ne l'eût fait tomber dans une fort grande foibleſſe. Quand il fut revenu de ſon évanoüiſſement, on le porta à ſa chambre: ſes gens le mirent au lit; & j'appris par ſon Valet-de-chambre, qu'il étoit à Paris depuis deux jours, & qu'il avoit voulu venir ſeul pour me ſurprendre. Je ne pus en apprendre davantage de ce valet, qui apparemment ne ſçavoit que ce qu'il me dit. C'en fut aſſés pour me faire croire que j'avois beſoin de la protection du Duc.

Il me la promit, & j'envoïai prier un Parent de mon Mari de venir lui faire dire les ſujets de l'emportement qu'il avoit marqué. Ce Parent, qui m'avoit toûjours aſſez aimée, arriva lorſque les Chirurgiens achevoient de mettre le premier appareil à ſes bleſſures.

A quelque danger que mon Mari expoſât ſa vie en parlant beaucoup, il ne laiſſa pas de dire tout ce qu'il ſçavoit à ſon Parent. Il le pria de me faire enfermer juſqu'à ce qu'il eût réſolu avec ma famille de quelle manière il me traiteroit: mais, Madame, il eſt tems de vous apprendre ce qui avoit achevé de l'animer contre moi. Je vous ai dit qu'il étoit venu rendre compte au Roi de ſon expédition. Sa Majeſté le reçût aſſez favorablement, & lui permit de demeurer huit jours à Paris. Il en avoit paſſé deux entiers chez le Préſident, qui n'avoit rien oublié de ce qui pouvoit me noircir auprès de lui: & pour me rendre encore plus coupable aux yeux du monde, ils concertèrent, que mon Mari ſe feroit attaquer par des gens attitrés, pour avoir lieu de faire dire par tout, que j'avois voulu le faire aſſaſſiner. Le hazard permit, que les laquais du Duc le bleſſaſſent, pendant que leur Maître étoit chez moi. Il crut toutesfois, qu'il ne devoit ſe ſervir de cette impoſture qu'à mon égard. Ainſi, en ſe plaignant d'un deſſein ſi criminel, il juſtifia toûjours le Duc; ſçachant bien, que, quand il l'accuſeroit d'y avoir eu part, il lui ſeroit difficile de le faire croire. Le Parent de mon Mari me conſeilla prudemment de chercher quelque retraite avant qu'il eût reçû de nouveaux ordres pour m'enfermer. Je ſuivis ſon avis: j'emportai mes pierreries; & de l'argent, & j'allai chez la Comteſſe de *** qui me reçût avec beaucoup de généroſité. Après m'avoir dit tout ce qui pouvoit remettre quelque tranquillité dans mon eſprit, elle prit adroitement ſon tems pour

pour me parler du peu de soin que j'avois eu de conserver ma réputation; mais ce fut d'une manière si honnête, & si douce, qu'elle me donna du repentir sans confusion.

La blessure de mon Mari ne se trouva pas si dangereuse qu'on l'avoit crue; mais, à mesure que son mal diminuoit, sa colère devenoit plus violente, & je me vis dans la nécessité, non-seulement de quitter Paris, mais le Roïaume. Je me résolus donc à me mettre sous la protection de Madame la Duchesse de Savoye. Le Duc approuva mon dessein; & la charitable Comtesse me donna des lettres pour toute cette Cour, où elle avoit de fort grandes habitudes.

Je me fis nommer Madame de Courcilly, & je partis par la diligence de Lion, avec une Fille que je n'avois jamais vûe que lorsque je montai en carrosse, & un homme appellé Bernard, dont je connoissois la fidélité & la discrétion. Nous occupions trois places; & les autres étoient remplies par l'Abbesse de Bly, deux Religieuses, & un riche Banquier de Génes nommé Hieronimo Spichetti.

Par toutes les choses que je vous ai dites, vous jugez bien, Madame, que je devois avoir l'esprit occupé de mes fâcheuses Avantures, & de celles où j'allois être exposée; mais, je ne laissai pas d'avoir du chagrin, en faisant réflexion que le Duc m'avoit vûe partir avec une tranquillité, qui me fut plus insuportable que tous les mauvais traitemens de mon Mari. La pensée de me voir sans Amans me désola: car, par la froideur de ses adieux, je ne le mettois plus qu'au nombre de ceux qui l'avoient été.

Ces folles réflexions me tenoient dans une rêverie profonde, quand il prit envie à l'Abbesse de Bly de régaler la compagnie de mon Histoire. J'eus le plaisir de la lui entendre conter tout au

long, avec des circonſtances ſi fauſſes, & ſi ridicules, que je penſai vingt fois l'interrompre pour lui dire qu'elle ne diſoit pas vrai. Jugez de l'embaras où je pouvois être, quand elle m'adreſſoit la parole pour me faire convenir, que j'étois la plus coupable femme du Monde. Enfin, je fus réduite à leur faire un conte plein d'Avantures inventées, pour faire finir un entretien qui me faiſoit peine à écouter.

Voici, Madame, un endroit où vous pouvez remarquer la fatalité de mon étoile. A peine étions-nous arrivés à la première dînée, que je vis entrer le Marquis de Saint ***. Vous croirez peut-être, qu'il y étoit venu par mes ordres. Non aſſurément, Madame: ce fut le ſeul hazard qui s'en mêla. Il alloit en Savoye de la part du Roi, pour faire des complimens à Leurs Alteſſes Roïales ſur la convaleſcence de Madame la Ducheſſe de Savoye, qui avoit penſé mourir. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'aiant appris qu'il y avoit encore une place dans le caroſſe qui n'étoit pas occupée, il la prit, & quitta la Poſte ſans ſçavoir qu'il dût me rencontrer. Quand je ſçûs cette nouvelle, je raiſonnai avec Bernard, pour ſçavoir ſi je devois me faire connoître; & nous conclûmes, qu'il étoit impoſſible de me cacher à ſa pénétration, quelques ſoins que j'y apportaſſe. Je remontai pourtant en caroſſe, ſans me découvrir à lui: & comme il auroit pû connoître ma voix, je ne parlai point; mais l'Abbeſſe de Bly ne fit pas de même. Nous n'eûmes pas plûtôt fait une demi-lieue, qu'elle demanda au Marquis, s'il ne ſçavoit point l'Hiſtoire de cette Dame, qui avoit voulu faire aſſaſſiner ſon Mari. Il lui répondit, qu'il ne l'avoit pas entendue. La bonne Abbeſſe, qui la ſçavoit par cœur, la recommença, ſans omettre une ſeule parole, de la maniére que je la lui avois déja entendu dire une fois.

Lorſ-

Lorſqu'elle vint à me nommer, le Marquis lui impoſa ſilence, & lui dit, que quand elle voudroit faire des contes, elle trouveroit aſſés de matière pour cela dans ſon Couvent, ſans en prendre ailleurs. Cette réponſe fit tout l'effet que j'en pouvois eſpérer. L'Abbeſſe ſe tût, & il ſe fit un fort grand ſilence, qui dura tout le reſte de ce jour.

Je vous avoue, Madame, que je me ſentis fort obligée au Marquis, de m'avoir ſi honnêtement tirée de la médiſance de l'Abbeſſe. Le hazard voulut, qu'avant que nous arrivaſſions au lieu où nous devions coucher, on fut obligé de deſcendre de carroſſe pour paſſer un endroit un peu difficile, parce qu'il étoit nuit. Pour moi, j'y demeurai, & les hommes deſcendirent.

Le Marquis aiant compris, par la manière dont Bernard vivoit avèc moi, qu'il étoit mon Domeſtique, lui demanda qui j'étois; & l'on ne peut avoir plus de joie qu'il en montra, quand il apprit que j'étois la même perſonne pour qui il avoit tant d'eſtime, & d'inclination, & dont il venoit de prendre le parti contre l'Abbeſſe. Il étoit trop ſage pour me parler juſqu'à ce qu'il en eût une occaſion favorable.

En arrivant où nous avions à paſſer la nuit, le Marquis me donna la main, comme à une Dame inconnue, pour m'aider à deſcendre de carroſſe; & , en me conduiſant à la chambre, où les Religieuſes & moi nous devions coucher, il me témoigna tout bas la joie que lui donnoit ma rencontre, & l'envie qu'il avoit de me ſervir. Hieronimo Spiſhetti ne me faiſoit pas paroître moins d'empreſſement que le Marquis; mais je ne recevois pas ſes ſoins avec tant de complaiſance. Il n'en faloit pas tant pour donner matière de parler à l'Abbeſſe de Bly, & à ſes Religieuſes, qui voioient avec chagrin, qu'on leur donnoit plus de tems qu'elles n'euſſent voulu, pour faire leurs Prières.

En-

Enfin, nous arrivâmes à Lion, où, ne connoissant perſonne, nous allâmes loger en Belle-Cour, le Marquis & moi, en un lieu aſſez propre, où l'Italien nous mena. Celui-ci, ſuivant les maximes de ſa Nation, nous obſervoit fort ſoigneuſement; & jugeant bien, & par les manieres du Marquis, & par le procédé que j'avois avec lui, que nous nous connoiſſions d'ailleurs, il ne douta point que nous n'euſſions concerté notre rencontre. Il le diſſimula, auſſi bien que les ſentimens qui l'avoient rendu ſi curieux ſur mes affaires; & le Marquis & lui devinrent Amis.

Comme il n'auroit pas été de la bienſéance que je fuſſe arrivée à Turin avec le Marquis, Spichetti lui dit qu'il vouloit prendre ſoin de mon voïage, & m'épargner la fatigue de paſſer les Monts, qui du côté de la France ſont fort incommodes par leur hauteur, & par le froid exceſſif qu'il y fait. Quoi qu'il n'eut pas une entière connoiſſance de mes affaires, il ſçavoit pourtant que je fuïois la perſécution de mon Mari; ſi bien que, joignant l'opinion qu'il avoit avec le ſilence que j'avois obſervé pendant que l'Abbeſſe de Bly contoit mon Hiſtoire, il ne douta plus de la vérité. Il ne s'en expliqua toutesfois, ni avec moi, ni avec le Marquis, à qui il ſe contenta de dire, qu'il me vouloit faire voir la Provence; qu'il me feroit entrer en Savoye par l'Italie; & que partant de Lion en même tems que lui, & nous mettant ſur le Rhône, nous arriverions à Turin quinze jours après qu'il y ſeroit.

Je n'étois pas fâchée de voir la Provence; & j'acceptai la propoſition de Spichetti, d'autant plus volontiers, qu'il me dit que ſes affaires l'appelloient auſſi à Turin dans le tems que je prétendois y être. Il me fit embarquer ſur le Rhône juſques à Avignon.

Il ne faut pas, Madame, que j'oublie à vous dire

dire, que Bernard n'avoit pas vû ſans peine la facilité avec laquelle je m'abandonnois à la conduite de Spichetti. L'affection, qu'il avoit pour moi, lui faiſant ouvrir les yeux ſur mes intérêts, l'avoit fait murmurer plus d'une fois de mon imprudence; mais je ne pouvois éviter de remplir ma deſtinée.

Lorſque nous fûmes à Avignon, Spichetti me logea dans une très-belle Baſtide, qui étoit à un de ſes Amis. Elle étoit ſituée ſur les Terres du Pape, à deux mille pas de la Ville, dont il me fit voir toutes les beautez.

Après y avoir paſſé trois jours, je lui fis connoître qu'il étoit tems d'en partir. Je n'ai garde, Madame, me dit-il, de prendre le ſoin d'aller vous livrer moi-même dans les bras de mon Rival. Ces paroles me frappèrent comme un coup de foudre, & me firent enviſager tous les malheurs que j'avois à craindre.

Elles furent ſuivies d'une infinité d'autres, dont Spichetti ſe ſervit pour me déclarer qu'il m'aimoit, & qu'il n'y avoit rien de ſi difficile qu'il n'entreprit pour ſe faire aimer de moi; ni rien de ſi violent où il ne ſe portât, ſi ſa paſſion ne me touchoit pas. Je ne lui témoignai point que je cruſſe qu'il parloit ſincèrement. Je tournai en galanterie tout ce qu'il me dit: mais il ne me donna pas lieu de m'abuſer ſur cela; car il ne me quittoit plus, & ſa perſécution alla ſi loin, que je me vis obligée plus d'une fois de recourir aux plus fâcheuſes extrémitez pour éviter les effets de l'emportement brutal qu'il faiſoit paroître. Juſqu'ici, Madame, je n'avois été que trop ſenſible au plaiſir d'aimer, & d'être aimée; il faloit que j'en fuſſe punie par les peines que cauſe l'averſion.

Je haïſſois mortellement Spichetti. Si je prenois avec lui quelques apparences de douceur, elles nourriſſoient ſes eſpérances. L'aigreur l'irritoit; & je ne voïois qu'un miracle, où la fin de ma vie,

vie, pour terminer mes malheurs. Bernard, qui s'étoit établi un droit de conseil sur toutes mes actions, me persécutoit de son côté de ce que je n'avois pas voulu suivre ses avis; & je vous avoue, que je ne m'étois jamais trouvée dans un état si fâcheux. Enfin, Hieronimo m'appellant un jour par mon véritable nom me dit qu'il étoit instruit de toutes mes Avantures, & que si je ne me déterminois dans huit jours à reconnoître l'amour qu'il avoit pour moi, il avertiroit mon Mari que j'étois entre ses mains; & qu'en attendant il me feroit observer si soigneusement, qu'il me seroit impossible de m'échapper.

Je m'obstinai à lui dire que je n'étois point ce qu'il me croïoit; mais je ne pus le persuader. Il n'ignoroit rien de mes affaires, & je n'ai jamais bien sçû par où il avoit pû en avoir une si parfaite connoissance. L'état déplorable, où je me trouvai réduite, ne me laissa plus songer qu'à mourir. Je m'y résolus, plûtôt que de consentir à satisfaire la brutale passion de l'Italien. Cependant, comme je n'ignorois pas que j'étois obligée à tout entreprendre pour me mettre à couvert de ses poursuittes, avant que d'abandonner ma vie à mon désespoir, j'examinai en moi-même tout ce qui pouvoit contribuer à ma liberté. J'ôtai d'abord mes pierreries de ma cassette, des billets de Change pour une somme considérable, avec quelque argent qui me restoit, & les lettres de recommandation que j'avois pour Madame de Savoye. Je mis le tout entre les mains de Bernard, sans que Spichettis'en apperçût; &, en lui disant que ce seroit lui à l'avenir qui régleroit ma conduite, je le priai de trouver quelque moïen de me garantir des violences dont mon Tyran m'avoit ménacée. Nous convînmes, que, pour le faire plus facilement, il feindroit de me quitter. Il le fit en apparence, & gagna le Jardinier de la Bastide où j'étois, afin de me

me donner des nouvelles de ce qu'il avanceroit pour mon repos.

Le tems que Spichetti m'avoit marqué, approchoit, & je ne voïois pas mes affaires en meilleur état, lorſqu'il me vint dans l'eſprit de lui demander encore quelques jours. Il crut devoir me les accorder, parce que je lui faiſois entendre que la perſévérance de ſon amour commençoit à me toucher. Ce fut en ce tems-là, que, s'imaginant pouvoir m'éblouir par ſes richeſſes, il m'en fit concevoir des idées, qui, dans tout autre eſprit que le mien, auroient pû lui tenir lieu d'un fort grand mérite; mais je ne fus point ſenſible aux offres qu'il m'en faiſoit. Je n'avois plus qu'un jour à paſſer pour arriver à celui que Spichetti attendoit avec tant d'impatience, lorſque je fus avertie que tout étoit prêt pour me tirer de ſes mains; que je n'aurois qu'à deſcendre par une échelle de corde que l'on poſeroit la nuit à la fenêtre de ma chambre qui répondoit ſur le Jardin; que je trouverois deux habits d'hommes pour moi, & pour ma Femme-de-chambre, dans la maiſon du Jardinier; & qu'à cent pas du Jardin Bernard m'attendroit avec des chevaux. Quoique ce projet fût fort bien imaginé, il en eut cru le ſuccès plus difficile qu'il ne lui parût, s'il eût fait réflexion que Hieronimo étoit Italien, amoureux, jaloux, & ſoupçonneux; & que ce ſont de terribles Monſtres à endormir dans une entrepriſe de cette importance: mais, c'eſt dans les grands périls, que l'on prend les fortes réſolutions. Il arriva une choſe qui m'applanit de grandes difficultés. Spichetti fut pris d'une fiévre violente avec un tranſport au cerveau, qui toutesfois lui laiſſa aſſez de raiſon pour lui faire donner ordre qu'on m'enfermât dans ma chambre. Ce ſoin ne m'empêcha pas d'en ſortir de la maniére qu'on me l'avoit propoſé,

poſé,

posé; & nous marchâmes toute la nuit, sans voir quelle route nous tenions.

Enfin, lorsqu'il commençoit à faire jour, n nous trouvâmes sur le haut d'une montagne, c nous en découvrîmes une infinité d'autres qui moient une solitude extrêmement agréable. N allâmes jusqu'au lever du soleil par des chen peu battus, qui nous menèrent enfin à un He tage dans une situation fort solitaire.

Les charitables Hermites, que j'y trouvai, reçurent le mieux qu'il leur fut possible. Je vois jamais été à cheval; j'étois fatiguée, & vois besoin de me reposer. Je demandai un pour cela, & le plus ancien de ces Hermites m entrer dans une Cellule fort propre, où je mis quelque tems. Les inquiétudes qui occupo mon esprit m'aiant reveillée, j'allai rejoi l'Hermite qui m'avoit fait apréter un repa légumes & de fruits, dont la proprété répa le défaut de l'abondance. C'étoit dans le comm cement de l'Eté. Si j'avois eu le moindre chant à passer ma vie dans un Désert, éloign bruit & du commerce du monde, j'aurois trc cette solitude bien plus belle; mais je n'étoi en état d'entendre tranquillement le chant oiseaux, ni de faire retentir les échos des l voisins, & moins encore de contempler la b té des arbres & des rochers. J'avois assez d'au soins qui me rempliſſoient l'esprit.

L'Hermite, qui prenoit celui de m'entrete s'apperçût bien-tôt que j'avois de grands chag Il prit son tems, pour me dire tout ce qu'il propre à me consoler. Je remarquai dans tout discours plus de lumière, & de politesse, qu Hermites n'en ont ordinairement; mais, ce qu surprit plus que toute chose, c'est qu'après voir regardée attentivement, il me dit que je

tois un habit qui n'étoit pas de mon sexe. J'eusse pû croire, qu'il l'avoit connu à la délicatesse de mon visage, & de ma taille; mais, continuant à me regarder, il ajoûta, que l'amour avoit causé tous les malheurs de ma vie. Je lui donnai le moment de ma naissance, qu'il me demanda, & il me dit encore plusieurs choses en général, sur lesquelles il m'avertissoit de me précautionner.

Quoiqu'il me parlât de la manière la plus sérieuse, je m'en fis pourtant un sujet de rire, ne pouvant m'imaginer, que, pour être née un moment plûtôt ou plus tard, je dûsse être heureuse, ou malheureuse. Cependant il s'étendit fort sur l'avenir; & les prédictions, qu'il me fit, n'ont pas été fausses. Après cela, je songeois à quitter l'Hermite, & à lui demander en quel lieu je pourrois me retirer pour y attendre des nouvelles de mes affaires, quand ma Femme-de-chambre, qui s'étoit endormie par terre, fut piquée d'un Scorpion. Cet accident m'obligea de passer deux jours dans ce Désert. Pendant ce tems, l'Hermite eut tant de considération pour moi, qu'il me conta son Histoire, & se fit connoître pour un Homme de naissance. Sa vie étoit composée d'une infinité d'évènemens singuliers; mais j'en ai tant à vous dire qui me regardent; que je ne vous parlerai de l'Hermite que dans les choses qui peuvent servir à mon Recit.

Enfin, ma chére fille, me dit-il, vous voïez un Malheureux, qui s'est donné tout entier au Monde, & qui n'a lieu de s'en souvenir, que pour avoir une véritable douleur des égaremens où l'ont porté ses dangereuses maximes. La connoissance, que j'ai des disgraces qui accompagnent ceux qui n'en sont pas encore dégoûtés, me fait avoir beaucoup de compassion des vôtres, & m'inspire le dessein de vous servir. J'ai une de mes Amies

à deux lieues d'ici, chez qui vous pourrez passer quelque tems avec plus de commodité, & de bienséance, qu'en notre retraite. C'est-là où je suis d'avis que vous attendiez des nouvelles des choses dont vous voulez être informée; & moi, cependant, j'irai passer quelques jours à Avignon: je sçaurai ce que Spichetti est devenu, & j'établirai commerce avec un de ses Amis qui est le mien, afin de sçavoir toutes ses démarches. Je veux encore vous dire, que le lieu, où je vous conseille d'aller chercher votre asile, n'est pas moins agréable que celui-ci, & qu'il est fameux par plus d'une singularité. Le nom ne vous en doit pas être inconnu. C'est Vaucluse, qui fut autrefois la demeure du fameux Pétrarque, & de la charmante Laure. Vous y verrez cette source merveilleuse, qui a été celle de tant de beaux Vers; mais, si ces objets vous frappent assez pour rappeller dans votre mémoire les amours de ce Poëte & de sa Maîtresse, ces mêmes objets, dont il ne reste plus que de confus & tristes vestiges, vous doivent faire penser que tout périt dans le monde. Je priai l'Hermite de me conter l'Histoire des amours de Pétrarque; & après l'avoir entendue, j'eus encore plus d'envie de voir sa demeure.

Nous nous séparâmes. Je pris une lettre qu'il me donna pour son Amie, avec un livre des Poësies de Pétrarque en Italien, & lui marquai par mille remercîmens la reconnoissance que j'avois de ses bontez. Il recommanda fort à Bernard de ne me pas abandonner, & lui montra la route qu'il faloit tenir pour aller à Vaucluse.

Nous arrivâmes le soir chez Madame de Mézelon, dont la maison n'est qu'à un quart de lieue de la fontaine. Cette Dame, quoiqu'un peu avancée en âge, avoit encore bonne mine, & des restes de beauté qui faisoient connoître combien

il

il y avoit eu d'agrément dans ſa perſonne. Elle étoit propre ſans magnificence, & avoit beaucoup de politeſſe ſans nulle affectation.

J'avois envoïé Bernard lui porter la lettre de ſon Ami, & elle l'avoit reçue avec joie. J'eus le bonheur de ne lui déplaire pas, & elle me donna mille marques d'honnêteté. Le bon Hermite, qui lui apprenoit par cette lettre ce que je lui avois confié de ma naiſſance, lui découvroit auſſi mon déguiſement, & l'engageoit à me garder le ſecrèt ſur l'un, & ſur l'autre. Elle me le promit, & je n'ai pas eu ſujet de me plaindre qu'elle ait manqué de diſcrétion.

Lorſque j'arrivai chez elle, elle me préſenta ſa fille, que je ſaluai comme un Cavalier, avec l'embaras, où vous pouvez penſer que me mit un compliment que je n'avois pas accoûtumé de faire. Elle étoit d'une beauté ſurprenante; & je connus par la ſuite, qu'il n'y avoit pas moins de charmes dans ſon eſprit que dans ſon viſage. Cependant, les premières civilitez s'étant faites de part & d'autre avec aſſez d'agrément, je remarquai dans la Mere & dans la fille une profonde triſteſſe dont je fus ſurpriſe. Je n'en ignorai pas long-tems la raiſon; car la fille étoit en deuil, & la Mere ne pouvoit ſonger à ſon déplaiſir ſans verſer des larmes à tous momens. C'étoit pour la mort d'un fils, qui avoit été tué en Candie. Elles m'en parlèrent toutes deux comme d'un homme d'un mérite extraordinaire.

L'habitude que j'avois contractée avec la mélancolie, aiant un peu modéré ma gaïeté naturelle, j'avois quelque conformité avec l'état où Madame de Mézelon & ſon aimable fille ſe trouvoient. C'eſt ce qui fit entre nous une amitié fort étroite, à la vérité par des différens motifs: car la Mere avoit appris qui j'étois; mais la fille l'ignoroit, & ſe laiſſa ſurprendre pour moi d'une très-forte in-

inclination, qu'elle combattit par toutes les raiſons qui pouvoient l'en détourner: mais, c'étoit mon étoile, plûtôt que mon mérite, qui me faiſoit rencontrer l'amour ſous toutes les figures que je pouvois prendre. Après avoir paſſé quelques jours à Mézelon, j'envoïai Bernard à Turin, pour apprendre des nouvelles du Marquis de S***, & pour ſçavoir s'il y avoit apparence que je puſſe y demeurer agréablement pendant mon exil. J'écrivis auſſi à Paris; & Madame de Mézelon me donna une adreſſe à Sorgue, pour y recevoir les réponſes de mes lettres.

Le pauvre Bernard ne put me quitter ſans m'en faire voir un regret ſenſible. Il revint vingt fois de mon anti-chambre pour prendre congé de moi, & dix fois encore de plus loin; ſon affection lui fourniſſant toûjours de nouveaux conſeils à me donner pour ma ſanté, pour ma ſûreté, ou pour ma conduite.

Je viſitai Vaucluſe; & cet aimable ſéjour me fit faire de grandes réflexions ſur tous les lieux que Pétrarque & Laure y avoient choiſis pour paſſer dans une heureuſe retraite les plus doux momens de leur amour, & de leur vie. Je me diſois à moi-même, que je n'avois jamais eu de véritable bonheur; que le ſeul déſir de plaire m'avoit toûjours occupée; & que je ne connoiſſois point les douceurs charmantes que cauſe l'union de deux cœurs ſincèrement touchés l'un pour l'autre.

L'aimable Féliſe (c'eſt ainſi que s'appelloit la fille de Madame de Mézelon) étoit ſervie par une Demoiſelle qui avoit aſſez d'eſprit, & qui s'appelloit Théreſe. Ces filles prenoient tout le ſoin poſſible d'empêcher que je ne m'ennuïaſſe avec elles, & nous allions tous les jours du côté de Vaucluſe, parce que ce beau lieu nous inſpiroit de fort agréables converſations ſur tout ce qu'on publioit qui s'y étoit paſſé autrefois. Je ſçavois l'Ita-

l'Italien ; Félize, & Théreſe, ne le ſçavoient pas aſſez pour bien entendre les Poëſies de Pétrarque. Je leur expliquois, avec un fort grand plaiſir, ce qu'il avoit écrit le plus tendrement. Félize, qui témoignoit n'en prendre pas moins à m'écouter, me jettoit de tems en tems des regards pleins de langueur ; & j'étois aſſez ſçavante à ce langage muet, pour comprendre ſans autre explication tout ce que ſes yeux me vouloient dire : mais, je feignis de ne le pas deviner, & ſouhaitoit mille fois, qu'il ne lui prit pas envie de me découvrir ſes ſentimens plus ouvertement.

Tous mes ſouhaits furent inutiles, & la trop tendre Félize ne put ſe défendre de me déclarer qu'elle m'aimoit. Je reçûs cet aveu avec autant de confuſion, qu'elle en eut à me le faire. Comme les Amans ſont ingénieux à ſe tourmenter, elle ſe perſuada que mon cœur étoit prévenu de quelqu'autre objèt ; ſi bien que la jalouſie ſe joignant à l'amour, elle tomba tout à coup dans un chagrin, qui diminua beaucoup ſa beauté, & qui me fit une véritable compaſſion.

Madame de Mézelon s'apperçût ainſi que moi du ſujet de ce chagrin ; car cette Dame n'avoit pas ignoré les miſtères de l'amour : mais, ne voïant rien à redouter de celui que ſa fille avoit pour moi, elle ne la voulut pas détromper aux dépens de mon ſecrèt. Pour moi, je ne pus me réſoudre à l'abuſer plus long-tems. J'allai un jour dans ſa chambre, après avoir prié Madame de Mézelon d'occuper Théreſe, pendant que je parlerois à Félize. Je la trouvai ſeule, la tête appuïée ſur ſa main gauche, la vûe attachée à terre, & enfin dans une attitude propre à peindre une perſonne fort mélancolique. L'habit, qui cachoit mon ſexe, lui donnant quelque ſcrupule pour le tête-à-tête que je cherchois, elle ſe leva pour faire venir Théreſe ; mais je l'arrêtai par la robe.

Ma chére Félize, lui dis-je, je vous conjûre, par toutes les marques d'amitié, que vous m'avez juſqu'ici données, de vouloir bien m'accorder une audience dont perſonne ne puiſſe être témoin. Hélas! me répondit Félize, que pouvez-vous me dire, que mon malheur ne m'ait déja fait prévoir? Je veux, repris-je, vous déſabuſer de l'opinion que vous avez, que je ne ſuis pas aſſez ſenſible à la tendreſſe, que vous m'avez fait paroître, & vous donner de la mienne la plus grande marque, que vous en puiſſiez jamais recevoir.

A ces mots, elle me regarda, pour voir dans mes yeux ce que j'avois à lui dire, & par la langueur des ſiens il me fut facile de connoître, que ſon cœur étoit véritablement touché. Enfin, je lui avouai, que je ne pouvois répondre à ſon amour, que par la ſeule amitié, & lui découvris, que j'étois Femme. Mais, Madame, bien loin que cette confidence rétablît le calme dans ſon eſprit, elle ne ſervit, dans ce moment, qu'à lui cauſer plus de trouble. La confuſion de m'avoir découvert ſes ſentimens la fit rougir: & par une nouveauté particulière, elle avoit regrêt à un amour dont elle ſentoit qu'il lui ſeroit impoſſible de ſe défaire; quoi qu'elle n'en eût éprouvé que les rigueurs, & qu'elle ſçût bien que je n'y pouvois répondre. Je fis ce que je pus pour lui faire comprendre, qu'une amitié réciproque étoit le plus grand & le plus ſolide de tous les plaiſirs. Elle eut beaucoup de peine à m'en croire: toutesfois, ſa raiſon fit en peu de jours ce que tous les conſeils, que je lui donnai, n'avoient pû obtenir d'elle dans cette converſation. Elle ſurmonta la force de ſon panchant; mais je connus bien, quand je la revis, qu'il lui en avoit coûté quelques larmes.

Depuis ce tems-là, elle s'accoûtuma à mon

ſexe.

ſexe. Nous paſſâmes plus de quinze jours enſemble avec beaucoup de tranquillité & de douceur, Un ſoir, que nous étions allées à la fontaine de Vaucluſe, après un long entretien ſur différentes matières, je me laiſſai ſurprendre au ſommeil, & je dormois la tête ſur les genoux de Félize, quand deux Cavaliers paſſèrent. Félize ne les reconnut point, parce qu'ils détournèrent un peu la tête, & qu'ils n'étoient pas aſſez près de nous, pour lui donner lieu de diſcerner tous les traits de leur viſage. L'un des deux ne laiſſa pas de rappeller en elle l'idée de ce cher Frere, qu'elle avoit ſi tendrement aimé. Elle m'éveilla pour me le montrer; &, quoi que je ne le viſſe que de loin, je le trouvai très-bien fait.

Quand nous fûmes rentrées au logis, nous allâmes dans la chambre de Madame de Mézelon, qui étoit toute accablée de douleur. Ah! Chevalier, me dit-elle (car je me faiſois appeller ainſi) ne ſuis-je pas bien malheureuſe? Mon affliction commençoit à céder au pouvoir du tems, & je me faiſois une raiſon ſur la néceſſité de ſouffrir patiemment la perte de mon fils, quand on me vient dire, qu'on l'a vû paſſer à cent pas de cette maiſon. On me le dépeint dans le même état où il étoit, quand il vint me dire adieu. Cette tendre Mere ne put s'empêcher de donner des larmes à un ſouvenir ſi cher, & ſi douloureux. Nous lui dîmes ce que nous avions vû; & cela acheva de la déſoler. J'eus bien de la peine à ramener ſon eſprit, & à lui faire entendre, qu'il eſt des reſſemblances ſi juſtes, qu'on s'y trompe tous les jours. Je l'avois entretenue juſqu'à minuit, & je me retirois dans ma chambre, quand le Portier m'apporta un billet, qu'on lui avoit mis entre les mains, pour me donner. Voici ce qu'il contenoit:

JE ne veux pas entrer dans une maiſon, que vous avez déshonorée, juſqu'à ce que je vous aie ôté la vie, pour vous punir de votre ingratitude. Mes yeux m'ont convaincu de la honte que l'honneur m'oblige à laver dans votre ſang; & j'ai d'ailleurs de trop ſûrs témoins de votre lâche conduite, pour en pouvoir être déſabuſé. Je vous attendrai demain au lever du ſoleil, au même endroit où vous étiez hier avec mon indigne ſœur. Ne manquez pas à vous y trouver, & donnez lieu à ma juſte vengeance, ſi vous ne voulez que je prenne une réſolution plus violente.

Jugez, Madame, avec combien de ſurpriſe je connus, que j'avois une affaire ſur les bras. Je compris ſans peine ce qui me l'avoit attirée, & j'allai ſur l'heure montrer ce Cartel à Madame de Mézelon, qui en eut toute la joie, que l'on peut s'imaginer. Elle attendit avec une extrême impatience, que le jour parût, pour ſe trouver au lieu du combat. Elle y alla ſeule. Toute Mere qu'elle étoit, il falut qu'elle eſſuïât les reproches de ſon fils; car c'étoit lui-même. Elle les écouta en riant, & vous pouvez croire, qu'elle ne fut pas fâchée de le voir ainſi ſenſible à la gloire. Après l'avoir laiſſé quelques momens dans l'erreur, elle l'éclaircit, en lui apprenant une partie de mon Avanture, & lui confia le ſecrèt de mon ſexe, qui demeura entre la Mere, la fille, & le fils. Celui-ci exagéra fort le dépit, qu'il avoit eu de voir ſa ſœur, qui ſouffroit un homme endormi ſur ſes genoux. Il ajoûtoit à cela, qu'il avoit été prêt de nous venir tuer l'un & l'autre; mais, que pouvant croire que ſa ſœur avoit été mariée pendant ſon abſence, il s'étoit déterminé à s'en informer, avant que de commettre une action d'un ſi grand emportement; qu'il s'étoit adreſſé à un homme, qui avoit autre-

ſois

fois été domeſtique dans ſa maiſon ; & que cet homme lui avoit avoué, qu'on me voïoit tous les jours avec Félize, dans tous les endroits de Vaucluſe ; & que tout le Peuple en étoit ſcandaliſé.

Madame de Mézelon dit à ſon fils beaucoup de choſes à mon avantage, & elle me le preſenta, lorſqu'elle l'eut amené chez elle. Ce qu'il y eut de plaiſant en tout ceci, c'eſt que le bruit avoit déja couru parmi tous les domeſtiques, que Mézelon m'avoit envoïé un Cartel, pour ſe battre contre moi. Ainſi, quand il me vint embraſſer, les mêmes gens qui avoient crû, que nous étions ennemis, ſe mirent en tête, que j'étois mariée avec ſa ſœur, & qu'on vouloit tenir la choſe ſecrette.

Après cette première entrevûe, Mézelon donna quelques momens à ſe rafraîchir, & à ſe mettre en état de paroître devant moi. Enfin, Madame, que vous dirai-je ? Le frere fut prévenu, en arrivant chez lui, des ſentimens que ſa ſœur avoit eus pour moi, lorſque j'y allai demander une retraite.

J'étois dans la chambre de Félize, quand il y entra, & cette charmante fille, par preſſentiment, ou en raillant, me diſoit qu'elle étoit fort aſſûrée que ſon frere ne me verroit pas long-tems ſans rendre hommage à mes charmes. Auſſi-tôt qu'il fut aſſis, hé bien, mon cher frere, lui dit-elle, ne me trouveriez-vous pas auſſi coupable qu'hier, ſi vous n'étiez pas informé de la vérité ? Souvenez-vous, ma ſœur, répondit Mézelon, que ma colère ne tomboit pas ſur vous ; & je penſe que je vous excuſois en moi-même : mais je ne ſçai ſi je n'ai pas encore plus de ſujet de me plaindre de ce beau Cavalier, que je n'en avois, & ſi je ne pouſſerai point mon reſſentiment juſqu'à lui donner une ſeconde aſſignation à la fontaine de Pétrarque.

Comme le courage, lui dis-je, ne m'eſt pas venu depuis hier au ſoir, vous pourriez revenir ſans m'y trouver, comme vous avez fait ce matin. Sérieuſement, Madame, reprit Mézelon, je crois que vous en auriez fait autant que moi, ſi vous aviez été en ma place. Je vois un Cavalier fort bien-fait avec ma ſœur, il eſt auprès d'elle dans une poſture très-familière. Je demande s'ils ne ſont point mariés, on me dit que non. Après cela il me ſemble. . . . Je ne blâme point votre procédé, lui dis-je, en l'interrompant: je ſouhaite ſeulement, qu'il vous ſerve à vous apprendre qu'il ne faut jamais juger ſur les apparences, quelque fortes qu'elles ſoient.

Cette converſation, qui dura long-tems, me fit connoître que Mézelon avoit infiniment de l'eſprit; & celles, que j'eus depuis avec lui, ne me permirent pas de douter, qu'il ne m'aimât véritablement. Le moïen, Madame, d'avoir reſpiré cinq ou ſix mois l'air de Vaucluſe, ſans avoir le cœur touché d'amour, ce fut alors, que ce qui ſe paſſa dans le mien, me fit demeurer d'accord avec moi-même, que je n'avois jamais rien aimé, & que j'avois ſeulement ſouffert que l'on m'aimât! Je n'avois point ſenti juſques-là ces agréables inquiétudes dont le cœur eſt prévenu, quand il n'eſt pas encore fortement déterminé à s'abandonner à l'amour. J'avois toûjours ignoré ces plaiſirs ſenſibles, dont il eſt penétré dans les commencemens d'une paſſion; ces riens, qui font de ſi grands effets; enfin, toutes ces choſes que les indifférens appellent folie, & dont les Amans font leur plus agréable occupation. J'oubliai tous mes malheurs: & le ſeul, que je craignis, fut celui d'être obligée de me ſéparer de Mézelon. Je ne voulus pas même ſonger que le retour de Bernard pourroit m'engager à faire un voïage. J'accommodai encore ma morale à mon amour; & je me diſois ſou-

ſouvent, que la haine que mon Mari m'avoit fait paroître, ne rendoit pas la foi conjugale une obligation indiſpenſable pour moi. En un mot, Madame, je ne défendis que ce qui regardoit ma gloire autant que la ſienne; & je comptai le reſte pour rien.

Si la plûpart des femmes du monde étoient ſincères, elles avoueroient ingénûment ce que j'avoue aujourd'hui; car je ne crois pas être la première qui en ait uſé de cette ſorte. Le retour de Mézelon attira chez lui une infinité de perſonnes conſidérables. Il étoit extrêmement aimé: & tous ceux qui le voïoient, prenoient plaiſir à lui faire conter ſa fauſſe mort, & ſa réſurrection; & c'eſt de quoi nous ne lui avions point encore parlé.

Un ſoir, que j'étois avec ſa Mere, ſa ſœur, & une de ſes parentes, on l'engagea au recit de ce qui lui étoit arrivé pendant ſon voïage de Candie. Voici dans quels termes il le fit.

HISTOIRE DE MÉZELON.

JE m'embarquai dans le vaiſſeau de Monſieur le Duc de Beaufort, & je ne ſçaurois vous dire, Meſdames, ſi la Navigation fut agitée ou tranquille. Je ſçai ſeulement que je fus malade tant que nous fûmes ſur Mer, que j'arrivai en Candie ſans avoir paru ſur le tillac, que dans

tout le trajèt, ce que je ſouffris, m'occupa trop pour me permettre d'apprendre aucun terme de Marine. Lorſque j'eus pris terre, ma ſanté ſe rétablit parfaitement, & je m'attachai beaucoup à la perſonne de notre Général, dont l'exemple ne donnoit pas peu d'émulation à ceux qui vouloient en profiter.

Les Nouvelles générales ont pris ſoin de vous informer de tout ce qui ſe paſſa pendant le ſiége; ainſi, je n'entrerai point dans un détail qui eſt toûjours ennuïeux, quand on le fait de choſes connues. Auſſi-bien ſuis-je perſuadé que ce n'eſt, ni l'Hiſtoire des Turcs, ni celle des Vénitiens, que vous déſirez ſçavoir; & que c'eſt ſeulement la mienne. Sçachez donc, que je fus dangereuſement bleſſé à la dernière journée. J'étois, comme je l'ai dit, auprès de Monſieur le Duc de Beaufort, qui avoit envoïé ſes Aides-de-Camp porter ſes ordres en pluſieurs endroits. Il me commanda auſſi pour faire avancer quelques troupes afin de ſoûtenir un Bataillon, qui commençoit à plier devant les ennemis. Je ne le trouvai plus à mon retour, & dans le même moment le bruit de ſa mort commença à ſe répandre parmi nous. Je m'enfonçai dans la mêlée pour m'en éclaircir; mais, je n'en rapportai qu'un coup de ſabre ſur la tête, & un ſur l'épaule, qui ne m'empêchèrent toutesfois pas de demeurer avec ceux qui rentrèrent les derniers dans la Place.

Le malheur de cette journée fit qu'on ne me voulut pas recevoir à mon logis. Il n'y en avoit point à choiſir. Je me vis dans une grande peine. J'étois bleſſé: mes plaïes n'étoient point panſées; & je commençois à m'affoiblir. Le Patriarche de Candie, & ſa fille aînée, m'aïant rencontré en cet état, me menèrent charitablement dans leur maiſon. Le ſecours, qu'ils me prêtèrent, me délivra d'un grand embaras; mais, ce qui fut un bon-

bonheur pour moi, dans ce moment, devint par la ſuite une très-grande infortune.

La fille du Patriarche qui s'appelloit Euſtochie, panſa mes bleſſures, & me donna lieu de me louer de ſes ſoins ; mais j'ai toûjours tenu pour maxime, que les bienfaits qu'on reçoit d'une belle main, obligent beaucoup plus, que ceux qui viennent d'un objet difforme. Euſtochie étoit du nombre des laides. Jamais je ne vis un viſage ſi affreux : elle me tenoit caché avec tout le ſoin poſſible ; & les François s'embarquèrent, ſans qu'elle m'en avertit.

Je paſſai pour mort, parce que je n'avois point paru dans la Ville depuis le jour du combat, & mon Hôte n'oſa dire, qu'il m'avoit refuſé. Enfin, nos troupes partirent, & je demeurai.

Quand je fus guéri, Euſtochie prétendit que je paierois de mon cœur les bons offices qu'elle m'avoit rendus ; mais ma reconnoiſſance avoit à ſon égard des bornes de plus petite étendue. Euſtochie avoit une ſœur à qui j'aurois bien voulu être redevable de la vie ; &, ſans cette obligation, je n'aurois pas laiſſé de lui païer volontiers celle que j'avois à ſa ſœur. Je la regardois avec plaiſir. Euſtochie s'en apperçût ; & jugeant des ſentimens que cette ſœur m'avoit inſpirés, elle paſſa tout d'un coup de l'amour à la haïne, & au déſir de me perdre. Comme il n'y a rien de plus amoureux que le cœur des Grecques, il n'eſt rien auſſi de plus violent que leur animoſité. La Ville ſe rendit comme vous le ſçavez, & les Turcs y entrèrent victorieux. Euſtochie fit connoiſſance avec un Janiſſaire, qui regretoit un frere qu'il avoit perdu au dernier combat. Elle s'informa comme il étoit fait, quel rang il avoit dans les troupes, & lui dit quelques jours après, qu'elle croïoit que c'étoit moi qui l'avoit tué.

Le Janiſſaire, ſans faire réflexion qu'il n'y avoit

aucune apparence qu'elle pût ſçavoir ce qu'elle lui apprenoit, ne penſa qu'à venger la mort de ſon frere, & lui témoigna la paſſion qu'il avoit de me voir entre ſes mains. Elle s'engagea à me livrer. Mais ſa charitable ſœur, l'aiant découvert, ne pût ſe réſoudre à me voir périr ſi injuſtement; &, comme il n'y avoit point de tems à perdre pour mon ſalut, elle prit une réſolution auſſi hardie que généreuſe.

Elle ſçavoit que ſon Pere n'avoit pas aſſez de force pour réſiſter aux volontez d'Euſtochie, & que les meſures qu'elle prendroit de ce côté-là, ſeroient inutiles. Elle n'ignoroit pas auſſi, que le Grand-Vizir ne ſouffriroit pas qu'aucune violence fût commiſe contre le Traité de Capitulation, particulièrement en la perſonne d'un François. Ces raiſons l'obligèrent à ſe faire conduire devant ce Miniſtre, & elle lui parla ainſi en Grec, qu'il entendoit auſſi-bien que cette belle fille le parloit parfaitement:

Je viens, Seigneur, lui dit-elle, te demander juſtice, non pas contre tes ſoldats, ou les officiers de ton armée; mais contre ma propre ſœur, qu'un lâche ſentiment a ſéduite pour commettre une action ſi noire, que je n'y puis penſer ſans horreur. Un jeune François eſt demeuré dans la maiſon de mon Pere. Il eſt vrai, que ma ſœur, voïant ſes jours en péril, en a pris beaucoup de ſoin, & qu'elle l'a guéri de deux bleſſures: mais par un retour auſſi honteux pour elle que fatal au François, elle lui veut aujourd'hui faire ôter cette même vie qu'elle lui a conſervée; & joignant l'impoſture au reſſentiment, elle a fait croire au Janiſſaire Achidec, que le malheureux François a tué ſon frere dans le dernier combat, & lui a promis de lui livrer l'innocente victime qu'elle veut ſacrifier à ſa vengeance, plûtôt qu'à la douleur d'Achidec. Commence, Seigneur, à établir les Loix

de

de l'équité ; & fais que ma ſœur reçoive tes ordres, avant qu'elle ait le loiſir d'exécuter ſa cruelle réſolution.

Auguſta (c'eſt le nom de ma Libératrice) prononça ces paroles avec tant de grace, & de fermeté, que le Grand-Vizir s'en laiſſa toucher. Il m'envoïa ſur l'heure un Officier avec vingt ſoldats, & ils arrivèrent fort à propos pour moi, puiſqu'une heure plus tard la compaſſion d'Auguſta m'auroit été inutile. Je parus devant le Grand-Vizir à qui je ne déplûs pas. Il ſçait aſſez le François pour l'entendre ; mais il ne le parle point. Quoi que je ne chante pas trop bien, Euſtochie & Auguſta m'avoient quelquesfois trouvé la voix aſſez juſte pour en être ſatisfaites. La dernière, ſçachant que le Grand-Vizir aimoit la muſique, lui fit dire, que s'il vouloit me faire chanter, j'étois capable de lui donner du plaiſir ; de ſorte qu'après m'avoir fait diverſes queſtions ſur la Perſonne & ſur les conquêtes de notre grand Monarque, il tomba inſenſiblement ſur l'adreſſe des François, & ſur la perfection où ils ont porté tous les Arts, & particulièrement la Poëſie, & la Muſique. Il paſſa de-là à ce qui me regardoit, & me dit avec des honnêtetez qui me ſurprirent, qu'il ſçavoit que je chantois, & qu'il croïoit que je ne lui refuſerois pas la ſatisfaction de m'entendre. J'avois appris quelques airs du fameux Lambert, que je lui chantai le mieux qu'il me fut poſſible. J'euſſe bleſſé ſans doute des oreilles délicates ; mais enfin le Vizir en fut content. Il fit venir Achidec, & lui commanda de ne pas penſer à me nuire. Il voulut bien même ſe donner la peine de lui apprendre, qu'Euſtochie ne lui avoit parlé, comme elle avoit fait, que dans le deſſein de le faire entrer dans les intérêts de ſa vengeance, & qu'elle ne pouvoit pas ſçavoir ſi j'avois tué ſon Frere.

Après cela, le Vizir me congédia, & me fit donner un très-beau sabre. Vous avez peut-être sçû, qu'un des Articles de la Capitulation portoit, que les Candiots, qui ne voudroient pas demeurer sous la domination des Turcs, auroient la liberté de se retirer dans un mois, pour aller où ils voudroient. Quelques-uns passèrent en Sicile, & d'autres en Italie. Pour moi, je résolus de m'embarquer avec ceux qui alloient en Sicile, où les Messinois commençoient à se soûlever; mais, quand je le proposai à l'aimable Auguste, ses larmes, & ses soûpirs, vinrent à bout de toutes mes résolutions. Je consentis à ne point partir, & je l'assurai, qu'elle disposeroit toûjours à son gré d'une vie qu'elle m'avoit si généreusement conservée.

La furieuse Eustochie me suscitoit tous les jours quelques nouvelles affaires, pour me faire périr; & je vai vous en dire une, qui pensa avoir l'effet qu'elle en avoit attendu. Vous jugez bien, qu'après être sorti de la maison du Patriarche, je n'y rentrai plus. Auguste pria un de ses parens de me trouver maison où je pusse demeurer jusqu'à mon départ. Eustochie en eut avis. Elle pratiqua adroitement un Turc pour me perdre, & lui fit entendre, qu'il faloit qu'il fit connoissance avec moi, & qu'il me mit sur le chapitre de la Religion.

Ce Turc entendoit l'Italien. Elle sçavoit que je le parlois; & c'étoit pour cela, qu'elle l'avoit choisi. Comme c'est un crime irrémissible à un Chrétien de parler de Religion à un Turc, elle crut me tendre un piége qu'il me seroit impossible d'éviter.

Le Turc aiant reçû ses instructions, prit des mesures pour se faire connoître à moi. Il me rendit de petits services dans l'occasion, pour s'insinuer dans mon esprit, & pour m'obliger à lui parler avec plus de confiance. Enfin, après divers

en-

entretiens sur des matières indifférentes, il m'engagea insensiblement à raisonner avec lui des mistères de notre Foi. Je le fis, sans avoir conçû la moindre pensée de le convaincre des véritez dont je lui parlois; parce qu'il m'avoit toûjours paru fort éloigné de vouloir suivre d'autres maximes que celles de l'Alcoran. Cependant, il se mit si bien dans l'esprit tout ce que je lui avois dit de notre Religion, qu'il n'en oublia pas une parole; &, selon ce qu'il étoit convenu avec la cruelle Eustochie, il alla trouver le Grand-Vizir, & lui apprit que j'avois voulu lui persuader d'être Chrétien. Je ne pensois à rien moins qu'au dessein que l'on avoit formé contre moi, & je venois de quitter la belle Augusta, lorsque je fus arrêté par douze Turcs, qui me trainèrent violemment dans une obscure prison, en me disant apparemment des injures, car je n'entendois pas leur Langue; mais de la manière dont ils me traitoient, je n'avois pas lieu d'en espérer autre chose. Augusta, aiant appris mon malheur, prit encore une fois le parti d'aller trouver le Grand-Vizir, à qui elle tâcha de faire connoître que c'étoit une suite de l'animosité de sa sœur. Elle me peignit fort incapable du crime que l'on m'imputoit, & le supplia de suspendre son jugement, jusqu'à ce qu'elle eut trouvé les moïens d'éclaircir la vérité.

Ma personne, & ma voix, n'avoient pas déplû au Grand-Vizir. Il s'en souvint heureusement pour moi, & accorda douze jours à Augusta pour ma justification. Mais, comme elle se douta bien que sa sœur se serviroit de l'autorité du Patriarche pour l'empêcher d'y travailler, elle se retira chez une de ses parentes, dans la crainte qu'on ne lui laissât pas la liberté de sortir.

Il se passa plusieurs jours, sans qu'elle pût avoir aucunes lumières qui lui aidassent dans ce qu'elle avoit entrepris pour moi; & le terme que le Grand-

Vizir lui avoit donné, étant tout prêt de finir, on se préparoit déja dans la Ville à me voir empâler, lorſqu'une jeune fille, qui ſervoit dans la maiſon du Patriarche, vint voir Auguſta où elle s'étoit retirée, & lui apprit qu'Euſtochie parloit fort ſouvent au Turc qui s'étoit laiſſé corrompre. Auguſta engagea cette fille à déclarer ce qu'elle en ſçavoit en preſence du Vizir, & alla demander en même tems qu'il lui plût de me confronter avec mon Accuſateur. Ce Miniſtre me fit conduire auſſi-tôt de la priſon devant lui, & aiant mandé Euſtochie & le Turc pour les entendre, il commanda au dernier par *Alla* de dire la vérité, & par quel motif il m'avoit chargé du crime dont il s'agiſſoit. Ma preſence, & le ſerment que le Turc étoit obligé de faire, ébranlèrent de telle ſorte la fermété qu'il croïoit avoir, qu'il avoua qu'Euſtochie l'avoit engagé à dire tout ce qu'il avoit dit contre moi: qu'à la vérité, je lui avois parlé de la Religion Chrétienne; mais qu'il m'en avoit entretenu le premier: & que bien loin de m'être ſervi d'aucunes raiſons pour le porter à en être, je m'étois contenté de lui répondre ſur les queſtions qu'il m'avoit faites. Le Grand-Vizir, perſuadé de mon innocence, condamna le Turc au même ſupplice auquel j'étois deſtiné. Il fit une ſérieuſe correction à Euſtochie, loua la généroſité d'Auguſta, & me remit en liberté. Comme il ſçavoit bien, que le Patriarche étoit irrité contre Auguſta de ce qu'elle s'étoit retirée de ſa maiſon ſans en avoir eu ſon conſentement, il obligea le Pere à pardonner à cette généreuſe fille. Je lui demandai pluſieurs fois la grace du Turc; mais quelques inſtances que je puſſe faire là-deſſus, il me répondit toûjours, qu'il n'y avoit point de pardon pour de telles fautes.

Depuis ce jour-là, Auguſta fut la première à me prier de ſortir d'un lieu, où tôt ou tard il m'arrive-

riveroit quelque malheur. Je la quittai avec un regret extrême de la laiſſer expoſée à la haine de ſa ſœur, & je lui marquai dans mes adieux toute la reconnoiſſance qu'elle pouvoit attendre d'un cœur très-vivement penétré de toutes les obligations que je lui avois.

Je m'embarquai avec quelques Candiots qui avoient choiſi la Sicile pour leur retraite, & j'y arrivai heureuſement. Je n'y demeurai que huit jours, & je pris l'occaſion de paſſer en France dans un vaiſſeau Marchand, qui apportoit des ſoies de Meſſine. Vous pouvez penſer que mon équipage n'étoit pas fort magnifique. Je n'avois pour tout bien que le ſabre que le Grand-Vizir m'avoit donné. Lorſque je fus à Toulon, je ne ſongeai qu'à me mettre en état d'en partir pour Marſeille, où je trouvai un Marchand qui me donna de l'argent, des habits, & des chevaux, pour moi, & pour mon valet. Après y avoir ſéjourné un peu de tems, je me mis en chemin pour venir ici, où je ne doute pas que mon retour n'ait cauſé beaucoup de ſurpriſe dans le bruit qui s'y étoit répandu de ma mort.

Mézelon aiant fini ſon recit, on paſſa encore quelque tems à lui faire une infinité de queſtions, auxquelles il répondit toûjours avec beaucoup d'eſprit; & ce fut pour nous de grands ſujets de converſation; car je ne paſſai pas légèrement ſur le chapitre d'Auguſta.

Enfin, Madame, Bernard revint me trouver. Il avoit été d'abord à Turin, & n'y aiant pas trouvé le Marquis de Saint*** il s'étoit déterminé à aller à Paris, quoiqu'il n'en eût reçû aucun ordre; mais l'affection qu'il avoit pour moi, lui donnoit des autoritez que les gens de ſa ſorte n'ont pas trop accoûtumé de prendre. Il me dit que mon Mari en étoit parti, ſans que l'on ſçût de quel côté il étoit allé. Enſuite, il m'apprit que

le

le Président étoit mort; que ſa Femme étoit dans un Couvent; & que le Prince vivoit tranquillement avec la ſienne; que le Marquis de Saint*** étoit malade à l'extrémité; & que le Duc avoit paru fort indifférent à tout ce qu'il lui avoit conté de mes Avantures.

Je le fus du moins autant que lui, pour toutes les choſes que Bernard m'apprit. Elles ne m'inſtruiſoient, ni de ce qui s'étoit paſſé, ni de ce que j'avois à faire; mais l'arrivée du bon Hermite troubla un peu mes plaiſirs. Il s'excuſa de ne m'avoir point donné de ſes Nouvelles, ſur un voïage, qu'il avoit été obligé de faire à la Chartreuſe de Grénoble, & me dit, qu'à ſon retour il avoit appris, que Spichetti avoit penſé mourir de douleur, quand il avoit ſçû, que je m'étois échappée de la Baſtide; qu'après qu'il avoit été guéri de ſa fiévre, il avoit écrit à mon Mari, que, s'il vouloit ſe rendre à Avignon, il me livreroit entre ſes mains; que mon Mari y étoit venu en diligence; & que l'un & l'autre mettoient tous leurs ſoins à découvrir le lieu où j'étois; que le Jardinier, aiant été ſoupçonné d'avoir contribué à ma fuite, avoit reçû de fort mauvais traitemens de Spichetti; & qu'il avoit déclaré tout ce qu'il ſçavoit. Je crois, ajoûta l'Hermite, qu'à force de vous chercher, il ne ſeroit pas impoſſible, que l'on vous trouvât ici.

J'avois voulu qu'il parlât en préſence de Madame de Mézelon, & de ſes enfans, qui me dirent le plus honnêtement du monde, que je ne devois point appréhender, qu'ils ſouffriſſent, que l'on me fît violence.

Bernard ne pouvoit approuver, que tant de gens fuſſent informés de mes affaires; & le chagrin qu'il en eut, m'en fit eſſuïer plus d'un raiſonnement ridicule. Il s'appercevoit auſſi, qu'il y avoit une fort grande intelligence entre Mézelon & moi,

moi, & il ne voïoit que l'éloignement, qui pût y remédier. Ce fut pour cela, qu'il me conseilla de partir de Mézelon; mais il faloit quelque chose de plus fort que ses avis, pour m'en arracher. Ce n'est pas que je ne comprise bien, que si mon Mari m'y découvroit, il pourroit en arriver de très-grands malheurs; mais je ne pouvois me résoudre à quitter un lieu où j'aimois, & où je sçavois que j'étois aimée.

L'Hermite m'entretenoit, & nous raisonnions ensemble un jour, sur ce qu'il croïoit que je devois faire, quand on avertit Madame de Mézelon, & son fils, que des Cavaliers, que l'on ne connoissoit point, demandoient à leur parler. La chambre de Félize répondoit sur le pont-levis. Ce fut de-là, que je vis que mon Mari étoit à la porte, conduit par l'Italien.

Je ne vous dirai point, Madame, de quelles paroles il se servit, pour persuader à Madame de Mézelon, qu'elle devoit me remettre en sa puissance; ni quelles menaces il emploïa, pour lui donner de la crainte, & l'obliger à faire ce qu'il vouloit. Cette Dame soûtint tout avec une égale fermeté; & sans se laisser vaincre, ni intimider, par ce qu'il lui dit, elle demeura résolue à me garder, jusqu'à ce que l'aigreur qu'il marquoit pour moi, eût fait place à la raison. Mon Mari, ne pouvant se plaindre d'un semblable procédé, voulut la rendre Médiatrice de nos différens, & les soumettre à son jugement; ce qu'elle ne voulut pas accepter, que je n'y eusse consenti. Vous pouvez penser, Madame, que mes intérêts étoient en trop bonnes mains, pour ne les lui pas confier. On tomba d'accord dans cette entrevûe, qu'afin qu'il parût, que cet accommodement étoit volontaire, mon Mari se retireroit; qu'il reviendroit quelques jours après; & qu'il auroit avec moi une conférence, à laquelle Madame de Mézelon

selon seroit presente ; que, cependant, Monsieur de Mézelon donneroit sa parole à mon Mari, que je ne partirois point de sa maison jusqu'à la conclusion, où la rupture de notre accommodement. Le bon Hermite, qui étoit encore à Mézelon, ne voulut pas en partir, qu'il n'eût vû à quoi aboutiroit cette affaire. Il ne servit pas peu à gagner l'esprit de mon Mari, & à le disposer à la paix ; mais soit par instinct, ou par connoissance particulière, il le pria en prenant congé de lui, de ménager mieux sa confiance, & de songer qu'il n'en faloit pas avoir en toutes sortes de personnes.

L'Italien avoit un dépit inconcévable des dispositions qu'il voïoit pour notre réünion ; & afin de détourner mon Mari d'en prendre encore de plus fortes, il le voulut obliger à partir de Mézelon ; mais, quoi qu'il pût dire, & quelques raisons qu'il emploïât, il ne le put empêcher de revenir le jour qu'il avoit promis.

Je vous assûre, Madame, que, toute préoccupée que j'étois de Mézelon, je ne laissai pas d'être fort sensible à l'abattement que je remarquai dans mon Mari. Il me trouva en habit de femme, & tout mon ajustement étoit si modeste, qu'il eût sujet d'en être content. Le témoignage, que Madame de Mézelon lui avoit rendu de ma bonne conduite, adoucit extrêmement son esprit, & j'eus plus lieu de le plaindre, que d'appréhender son ressentiment. J'entrai donc en justification sur tout ce qu'on lui avoit dit de moi. Je suivis pied à pied les choses dont on m'avoit accusée ; mais ce qui le surprit davantage, ce fut lorsque je lui demandai justice sur son feint assassinat. Je lui avouai ingénûment, que j'avois écouté avec trop de facilité la galanterie du Prince, du Président, & du Duc ; mais, quand je lui eus dit de quelle manière la Présidente m'avoit engagée dans tout ce com-

commerce, & enfin les choſes comme elles étoient, il ſe repentit de m'avoir laiſſée à la merci de la fauſſe vertu de la Femme, & de l'amour du Mari. Il rejetta toutes les fautes de ma jeuneſſe ſur la trop ſévère régularité qu'il m'avoit preſcrite, & ſur l'obſtination qu'il avoit eue à vouloir, que je viſſe la Préſidente avec aſſiduité.

J'oublioís à vous dire, Madame, que Spichetti n'avoit pû ſoûtenir l'éclairciſſement, où il prévoïoit bien que j'entrerois avec mon Mari ſur ſes perſécutions; & le perfide avoit encore des raiſons plus fortes, pour ne pas l'accompagner à Mézelon: mais, lorſque pour achever de me juſtifier, je lui découvris le procédé de l'Italien, & que je lui fis atteſter ce qu'il avoit ôſé contre moi, & par l'Hermite, qui avoit appris ſes emportemens, & par mes gens, qui avoient été témoins de ſes violences, il parut extrêmement troublé, & il me reſta peu de choſes à lui dire, pour obtenir qu'il oubliât mes égaremens.

Cet entretien, qui ne devoit être que le prélude de notre réconciliation, la fit preſque toute entière. Je me repentis de bonne foi de toutes mes imprudences; & je me diſpoſois à paſſer mes jours avec mon Mari, d'une manière qui pût effacer la méchante impreſſion qu'on avoit priſe de moi, quand il tomba dans une foibleſſe, qu'on attribua à la ſenſibilité de notre entrevûe. On changea de ſentimens, lorſqu'en étant revenu il ſentit des douleurs inconcévables. Il retomba tant de fois dans le premier accident, qu'enfin il mourut, après avoir ſouffert, pendant deux jours, tout ce que l'on peut ſouffrir.

Il fit un Teſtament, par lequel il me juſtifia de toutes les choſes dont il m'avoit accuſée Il me donna même tout ce que la Loi lui permettoit de me donner, à condition que j'épouſerois Mézelon. Il avoit appris avec combien de fidélité Bernard,

nard, & ma Femme-de-chambre, m'avoient ſervie; & il prit ſoin de les en recompenſer.

Plus on examinoit ſon mal, plus on avoit lieu de croire, qu'il avoit été empoiſonné: il en dit même quelque choſe à celui, qu'on appella pour recevoir ſes derniers ſoupirs. On le fit ouvrir, & l'on trouva les effets viſibles du poiſon, que le traître Spichetti lui avoit donné. J'envoïai à Avignon, pour le faire prendre; mais le Ciel n'avoit pas attendu juſques-là à le punir. Celui que j'y envoïai, nous rapporta que la réputation, où il étoit d'avoir beaucoup d'argent & de pierreries, avoit tenté un de ſes domeſtiques, qui, l'aiant tué, avoit pris la fuite avec ſon butin.

Je donnai des larmes ſincères à la mort de mon Mari; mais le tems, & les conſolations que je recevois de tous côtez, calmèrent enfin mon affliction. Je ne voulus pas pourtant me marier, que le Teſtament, qu'il avoit fait, n'eût été exécuté; & quoi que pût faire Mézelon, je ne l'épouſai qu'après un an entier de veuvage. Ce fut avec une très-grande joie du côté de ſa Mere, & de ſa ſœur. Depuis ce tems-là, je n'ai point eu d'autre ſoin, que de plaire à mon Mari, & de m'établir par-là une vie auſſi douce qu'innocente. J'ai quelques affaires, que je ſuis venue régler ici; & ſi-tôt qu'elles ſeront terminées, j'irai le rejoindre, dans l'eſpérance de ne m'en plus ſéparer.

FIN.

MÉMOIRES
DU COMTE
DE
COMMINGE.

MÉMOIRES DU COMTE DE COMMINGE.

JE n'ai d'autre deſſein, en écrivant les Mémoires de ma Vie, que de rappeller les plus petites circonſtances de mes malheurs, & de les graver encore, s'il eſt poſſible, plus profondément dans mon ſouvenir.

La maiſon de Comminge, dont je ſors, eſt une des plus illuſtres du Roïaume. Mon Biſayeul, qui avoit deux garçons, donna au Cadet des terres conſidérables au préjudice de l'Aîné, & lui fit prendre le nom de Marquis de Luſſan. L'amitié des deux freres n'en fut point altérée; ils voulurent même, que leurs enfans fuſſent élevés enſemble: mais cette éducation commune, dont l'objet étoit de les unir, les rendit au contraire ennemis preſque en naiſſant.

Mon Pere, qui étoit toûjours ſurpaſſé dans ſes exercices par le Marquis de Luſſan, en conçût une jalouſie qui devint bien-tôt de la haine: ils avoient ſouvent des diſputes; & comme mon Pere étoit toû-

toûjours l'agreſſeur, c'étoit lui qu'on puniſſoit. Un jour, qu'il s'en plaignoit à l'Intendant de notre maiſon, je vous donnerai, lui dit cet homme, les moïens d'abaiſſer l'orgueil de M. de Luſſan: tous les biens qu'il poſſéde, vous appartiennent par une ſubſtitution; & votre Grand-Pere n'a pû en diſpoſer. Quand vous ſerez le maître, ajoûta-t-il, il vous ſera aiſé de faire valoir vos droits.

Ce diſcours augmenta encore l'éloignement de mon Pere pour ſon couſin; leurs diſputes devenoient ſi vives, qu'on fut obligé de les ſéparer. Ils paſſèrent pluſieurs années ſans ſe voir, pendant leſquelles ils furent tous deux mariés. Le Marquis de Luſſan n'eut qu'une fille de ſon Mariage, & mon Pere n'eut auſſi que moi.

A peine fut-il en poſſeſſion des biens de la maiſon, par la mort de mon Grand-Pere, qu'il voulut faire uſage des avis qu'on lui avoit donnés: il chercha tout ce qui pouvoit établir ſes droits; il rejetta pluſieurs propoſitions d'accommodement; il intenta un procès, qui n'alloit pas à moins qu'à dépoüiller le Marquis de Luſſan de tout ſon bien. Une malheureuſe rencontre, qu'ils eurent un jour à la chaſſe, acheva de les rendre irréconciliables. Mon Pere, toûjours vif & plein de ſa haine, lui dit des choſes piquantes ſur l'état où il prétendoit le réduire: le Marquis, quoique naturellement d'un caractère doux, ne put s'empêcher de répondre; ils mirent l'épée à la main. La fortune ſe déclara pour M. de Luſſan: il déſarma mon Pere, & voulut l'obliger à demander la vie. Elle me ſeroit odieuſe, ſi je te la devois, lui dit mon Pere. Tu me la devras malgré toi, répondit M. de Luſſan, en lui jettant ſon épée, & en s'éloignant.

Cette action de généroſité ne toucha point mon Pere: il ſembla, au contraire, que ſa haine étoit augmentée par la double victoire que ſon ennemi avoit remportée ſur lui; auſſi continua-t-il avec

plus

plus de vivacité que jamais les pourſuittes qu'il avoit commencées.

Les choſes étoient en cet état, quand je revins des voïages qu'on m'avoit fait faire après mes études.

Peu de jours après mon arrivée, l'Abbé de R*** parent de ma Mere, donna avis à mon Pere, que les titres d'où dépendoit le gain de ſon procès, étoient dans les archives de l'Abbaye de R*** où une partie des papiers de notre maiſon avoit été tranſportée pendant les guerres civiles.

Mon Pere étoit prié de garder un grand ſecrèt, de venir lui-même chercher ſes papiers, ou d'envoïer une perſonne de confiance à qui on pût les remettre.

Sa ſanté, qui étoit alors mauvaiſe, l'obligea à me charger de cette commiſſion, après m'en avoir exagéré l'importance. Vous allez, me dit-il, travailler pour vous plus que pour moi: ces biens vous appartiendront; mais, quand vous n'auriez nul intérêt, je vous crois aſſez bien né pour partager mon reſſentiment, & pour m'aider à tirer vengeance des injures que j'ai reçûes.

Je n'avois nulle raiſon de m'oppoſer à ce que mon Pere déſiroit de moi: auſſi l'aſſûrai-je de mon obéïſſance.

Après m'avoir donné toutes les inſtructions qu'il crut néceſſaires, nous convînmes que je prendrois le nom de Marquis de Longaunois, pour ne donner aucun ſoupçon dans l'Abbaye où Madame de Luſſan avoit pluſieurs parens: je partis accompagné d'un vieux domeſtique de mon Pere, & de mon Valet-de-chambre. Je pris le chemin de l'Abbaye de R*** mon voïage fut heureux. Je trouvai dans les archives les titres qui établiſſoient inconteſtablement la ſubſtitution dans notre maiſon: je l'écrivis à mon Pere; & comme j'étois près de Bagnières, je lui demandai la permiſſion d'y aller paſſer

le tems des eaux. L'heureux ſuccès de mon voïage lui donna tant de joie, qu'il y conſentit.

J'y parus encore ſous le nom de Marquis de Longaunois; il auroit falu plus d'équipage que je n'en avois, pour ſoûtenir la vanité de celui de Comminge. Je fus mené le lendemain de mon arrivée à la Fontaine. Il règne dans ces lieux-là une gaïeté & une liberté, qui diſpenſe de tout le cérémonial. Dès le premier jour, je fus admis dans toutes les parties de plaiſir: on me mena dîner chez le Marquis de la Vallette, qui donnoit une fête aux Dames. Il y en avoit déja quelques-unes d'arrivées, que j'avois vûes à la Fontaine, & à qui j'avois débité quelque galanterie que je me croïois obligé de dire à toutes les femmes. J'étois près d'une d'elles, quand je vis entrer une femme bienfaite, ſuivie d'une fille, qui joignoit à la plus parfaite régularité des traits l'éclat de la plus brillante jeuneſſe. Tant de charmes étoient encore relevés par ſon extrême modeſtie. Je l'aimai dès ce premier moment, & ce moment a décidé de toute ma vie. L'enjouement, que j'avois eu juſques-là, diſparut; je ne pûs plus faire autre choſe, que la ſuivre, & la regarder. Elle s'en apperçût, & en rougit. On propoſa la promenade, j'eus le plaiſir de donner la main à cette aimable perſonne. Nous étions aſſez éloignés du reſte de la Compagnie pour que j'euſſe pû lui parler: mais moi, qui, quelques momens auparavant avois toûjours eu les yeux attachés ſur elle, à peine ôſai-je les lever quand je fus ſans témoin. J'avois dit juſques-là à toutes les femmes, même plus que je ne ſentois: je ne ſçûs plus que me taire, auſſi-tôt que je fus véritablement touché.

Nous rejoignîmes la Compagnie, ſans que nous euſſions prononcé un ſeul mot, ni l'un, ni l'autre. On remèna les Dames chez elles, & je revins m'enfermer chez moi. J'avois beſoin d'être ſeul, pour

joüir

joüir de mon trouble & d'une certaine joie, qui, je crois, accompagne toûjours le commencement de l'amour. Le mien m'avoit rendu ſi timide, que je n'avois ôſé demander le nom de celle que j'aimois : il me ſembloit que ma curioſité alloit trahir le ſecrèt de mon cœur. Mais, que devins-je, quand on me nomma la fille du Comte de Luſſan ? Tout ce que j'avois à redouter de la haine de nos Peres, ſe preſenta à mon eſprit : mais de toutes les réflexions, la plus accablante fut la crainte que l'on n'eût inſpiré à Adélaide (c'étoit le nom de cette belle fille) de l'averſion pour tout ce qui portoit le mien. Je me ſçûs bon gré d'en avoir pris un autre: j'eſpérois qu'elle connoîtroit mon amour, ſans être prévenue contre moi ; & que, quand je lui ſerois connu moi-même, je lui inſpirerois du moins de la pitié.

Je pris donc la réſolution de cacher ma véritable condition, encore mieux que je n'avois fait, & de chercher tous les moïens de plaire ; mais j'étois trop amoureux, pour en emploïer d'autre que celui d'aimer. Je ſuivois Adélaide par-tout : je ſouhaitois avec ardeur une occaſion de lui parler en particulier ; & quand cette occaſion tant déſirée s'offroit, je n'avois plus la force d'en profiter. La crainte de perdre mille petites libertez, dont je joüiſſois, me retenoit : & ce que je craignois encore plus, c'étoit de déplaire.

Je vivois de cette ſorte, quand, nous promenant un ſoir avec toute la Compagnie, Adélaide laiſſa tomber en marchant un braſſelet où tenoit ſon portrait. Le Chevalier de S. Odon, qui lui donnoit la main, s'empreſſa de le ramaſſer ; &, après l'avoir regardé aſſez long-tems, le mit dans ſa poche. Elle le lui demanda d'abord avec douceur ; mais, comme il s'obſtinoit à le garder, elle lui parla avec beaucoup de fierté. C'étoit un homme d'une jolie figure, que quelque avanture de galante-

rie, où il avoit réuſſi, avoit gâté. La fierté d'Adélaide ne le déconcerta point : pourquoi, lui dit-il, Mademoiſelle, voulez-vous m'ôter un bien que je ne dois qu'à la fortune? J'ôſe eſpérer, ajoûta-t-il en s'approchant de ſon oreille, que quand mes ſentimens vous ſeront connus, vous voudrez bien conſentir au préſent qu'elle vient de me faire. Et, ſans attendre la réponſe que cette déclaration lui auroit ſans doute attirée, il ſe retira.

Je n'étois pas alors auprès d'elle : je m'étois arrêté un peu plus loin avec la Marquiſe de la Vallete. Quoique je ne la quittaſſe que le moins qu'il me fut poſſible, je ne manquois à aucune des attentions qu'exigeoit le reſpect infini que j'avois pour elle : mais, comme je l'entendis parler d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire, je m'approchai. Elle contoit à ſa Mere avec beaucoup d'émotion ce qui venoit d'arriver. Madame de Luſſan en fut auſſi offenſée que ſa fille. Je ne dis mot : je continuai même la promenade avec les Dames ; & auſſi-tôt que je les eus remiſes chez elles, je fis chercher le Chevalier. On le trouva chez lui. On lui dit de ma part, que je l'attendois dans un endroit qui lui fut indiqué ; il y vint. Je ſuis perſuadé, lui dis-je en l'abordant, que ce qui vient de ſe paſſer à la promenade, eſt une plaiſanterie : vous êtes un trop galant-homme, pour vouloir garder le portrait d'une femme malgré elle. Je ne ſçai, me repliqua-t-il, quel intérêt vous pouvez y prendre ; mais je ſçai bien, que je ne ſouffre pas volontiers des conſeils. J'eſpére, lui dis-je, en mettant l'épée à la main, vous obliger de cette façon à recevoir les miens. Le Chevalier étoit brave : nous nous battîmes quelque tems avec aſſez d'égalité ; mais il n'étoit pas animé, comme moi, par le déſir de rendre ſervice à ce qu'il aimoit. Je m'abandonnai ſans ménagement : il me bleſſa légèrement en deux endroits : il eut à ſon tour deux gran-

grandes bleſſures : je l'obligeai de demander la vie, & de me rendre le portrait. Après l'avoir aidé à ſe relever, & l'avoir conduit dans une maiſon qui étoit à deux pas de-là, je me retirai chez moi, où, après m'être fait panſer, je me mis à conſidérer le portrait, & à le baiſer mille & mille fois. Je ſçavois peindre aſſez joliment ; il s'en faloit cependant beaucoup que je ne fuſſe habile. Mais, de quoi l'amour ne vient-il pas à bout ? J'entrepris de copier ce portrait : j'y paſſai toute la nuit ; & j'y réuſſis ſi bien, que j'avois peine moi-même à diſtinguer la copie de l'original. Cela me fit naître la penſée de ſubſtituer l'un à l'autre : j'y trouvois l'avantage d'avoir celui qui avoit appartenu à Adélaide, & de l'obliger, ſans qu'elle le ſçût, à me faire la faveur de porter mon ouvrage. Toutes ces choſes ſont conſidérables quand on aime : & mon cœur en ſçavoit bien le prix.

Après avoir ajuſté le braſſelet de façon que mon vol ne pût être découvert, j'allai le porter à Adélaide. Madame de Luſſan me dit ſur cela mille choſes obligeantes. Adélaide parla peu. Elle étoit embaraſſée : mais je voïois, à travers cet embaras, la joie de m'être obligée ; & cette joie m'en donnoit à moi-même une bien ſenſible. J'ai eu dans ma vie quelques-uns de ces momens délicieux : & ſi mes malheurs n'avoient été que des malheurs ordinaires, je ne croirois pas les avoir trop achetés.

Cette petite Avanture me mit tout-à-fait bien auprès de Madame de Luſſan : j'étois toûjours chez elle : je voïois Adélaide à toutes les heures ; &, quoique je ne lui parlaſſe pas de mon amour, j'étois ſûr qu'elle le connoiſſoit, & j'avois lieu de croire que je n'étois pas haï. Les cœurs auſſi ſenſibles que les nôtres s'entendent bien vîte : tout eſt expreſſif pour eux.

Il y avoit deux mois que je vivois de cette ſorte, quand je reçûs une lettre de mon Pere,

qui m'ordonnoit de partir. Cet ordre fut un coup de foudre. J'avois été occupé tout entier du plaiſir de voir & d'aimer Adélaide. L'idée de m'en éloigner me fut toute nouvelle. La douleur de m'en ſéparer, les ſuites du procès qui étoit entre nos familles, ſe preſentèrent à mon eſprit, avec tout ce qu'elles avoient d'odieux. Je paſſai la nuit dans une agitation que je ne puis exprimer. Après avoir fait cent projets, qui ſe détruiſoient l'un l'autre, il me vint tout d'un coup dans la tête de brûler les papiers que j'avois entre les mains, & qui établiſſoient nos droits ſur les biens de la maiſon de Luſſan. Je fus étonné que cette idée ne me fût pas venue plûtôt. Je prévenois par-là les procès que je craignois tant. Mon Pere, qui y étoit très-engagé, pouvoit, pour les terminer, conſentir à mon mariage avec Adélaide : mais, quand cette eſpérance n'auroit point eu lieu, je ne pouvois conſentir à donner des armes contre ce que j'aimois. Je me reprochai même d'avoir gardé ſi long-tems quelque choſe dont ma tendreſſe m'auroit dû faire faire le ſacrifice beaucoup plûtôt. Le tort, que je faiſois à mon Pere, ne m'arrêta pas ; ſes biens m'étoient ſubſtitués, & j'avois eu une ſucceſſion d'un Frere de ma Mere, que je pouvois lui abandonner, & qui étoit plus conſidérable que ce que je lui faiſois perdre.

En faloit-il davantage pour convaincre un homme amoureux ? Je crus avoir droit de diſpoſer de ces papiers ; j'allai chercher la caſette, qui les renfermoit : je n'ai jamais paſſé de moment plus doux, que celui où je les jettai au feu. Le plaiſir de faire quelque choſe pour ce que j'aimois, me raviſſoit : ſi elle m'aime, diſois-je, elle ſçaura quelque jour le ſacrifice que je lui ai fait ; mais je le lui laiſſerai toûjours ignorer, ſi je ne puis toucher ſon cœur. Que ferois-je d'une reconnoiſſance qu'on ſeroit fâché de me devoir ? Je veux qu'Adélaide m'ai-

m'aime, & je ne veux pas qu'elle me ſoit obligée.

J'avoue cependant que je me trouvai plus de hardieſſe pour lui parler; la liberté, que j'avois chez elle, m'en fit naître l'occaſion dès le même jour.

Je vais bientôt m'éloigner de vous, belle Adélaide, lui dis-je: vous ſouviendrez-vous quelquefois d'un homme dont vous faites toute la deſtinée. Je n'eus pas la force de continuer: elle me parut interdite: je crus même voir de la douleur dans ſes yeux. Vous m'avez entendu, repris-je, de grace répondez-moi un mot? Que voulez-vous que je vous diſe? me répondit-elle: je ne devrois pas vous entendre, & je ne dois pas vous répondre. A peine ſe donna-t-elle le tems de prononcer ce peu de paroles, elle me quitta auſſi-tôt; & quoique je puſſe faire dans le reſte de la journée, il me fut impoſſible de lui parler. Elle me fuïoit: elle avoit l'air embaraſſé; que cet embaras avoit de charmes pour mon cœur! Je le reſpectai; je ne la regardois qu'avec crainte: il me ſembloit que ma hardieſſe l'auroit fait repentir de ſes bontez.

J'aurois gardé cette conduite ſi conforme à mon reſpect, & à la délicateſſe de mes ſentimens, ſi la néceſſité où j'étois de partir, ne m'avoit preſſé de parler; je voulois, avant que de me ſéparer d'Adélaide, lui apprendre mon véritable nom. Cet aveu me coûta encore plus que celui de mon amour. Vous me fuïez, lui dis-je: eh! que ferez-vous, quand vous ſçaurez tous mes crimes, ou plûtôt tous mes malheurs? Je vous ai abuſée par un nom ſuppoſé: je ne ſuis point ce que vous me croïez; je ſuis le fils du Comte de Comminge. Vous êtes le fils du Comte de Comminge! s'écria Adélaide: quoi, vous êtes notre ennemi? C'eſt vous, c'eſt votre Pere, qui pourſuivez la ruine du mien. Ne m'accablez point, lui dis-je, d'un nom auſſi odieux.

Je ſuis un Amant prêt à tout ſacrifier pour vous. Mon Pere ne vous fera jamais de mal : mon amour vous aſſûre de lui.

Pourquoi, me répondit Adélaïde, m'avez vous trompée ? Que ne vous montriez-vous ſous votre véritable nom ? il m'auroit averti de vous fuir. Ne vous repentez pas de quelque bonté que vous avez eue pour moi, lui dis-je, en lui prenant la main, que je baiſai malgré elle. Laiſſez-moi, me dit-elle : plus je vous vois, plus je rends inévitables les malheurs que je crains.

La douceur de ces paroles me penétra d'une joie, qui ne me montra que des eſpérances. Je me flattai, que je rendrois mon Pere favorable à ma paſſion : j'étois ſi plein de mon ſentiment, qu'il me ſembloit que tout devoit ſentir & penſer comme moi. Je parlai à Adélaïde de mes projets en homme ſûr de réuſſir.

Je ne ſçai pourquoi, me dit-elle, mon cœur ſe refuſe aux eſpérances que vous voulez me donner ? Je n'enviſage que des malheurs ; & cependant je trouve du plaiſir à ſentir ce que je ſens pour vous : je vous ai laiſſé voir mes ſentimens, je veux bien que vous les connoiſſiez ; mais ſouvenez-vous que je ſçaurai, quand il le faudra, les ſacrifier à mon devoir.

J'eus encore pluſieurs converſations avec Adélaïde avant mon départ. J'y trouvois toûjours de nouvelles raiſons de m'applaudir de mon bonheur : le plaiſir d'aimer, & de connoître que j'étois aimé, rempliſſoit tout mon cœur : aucun ſoupçon, aucune crainte, pas même pour l'avenir, ne troubloit la douceur de nos entretiens : nous étions ſûrs l'un de l'autre, parce que nous nous eſtimions ; & cette certitude, bien loin de diminuer notre vivacité, y ajoûtoit encore les charmes de la confiance. La ſeule choſe, qui inquiétoit Adélaïde, étoit la crainte de mon Pere. Je mourrois de dou-

douleur, me disoit-elle, si je vous attirois la disgrace de votre famille: je veux que vous m'aimiez; mais je veux sur-tout que vous soïez heureux. Je partis enfin, plein de la plus tendre & de la plus vive passion qu'un cœur puisse ressentir, & tout occupé du dessein de rendre mon Pere favorable à mon amour.

Cependant, il étoit informé de tout ce qui s'étoit passé à Bagnières. Le domestique, qu'il avoit mis près de moi, avoit des ordres secrets de veiller sur ma conduite: il n'avoit laissé ignorer, ni mon amour, ni mon combat contre le Chevalier de S. Odon. Malheureusement, le Chevalier étoit fils d'un Ami de mon Pere. Cette circonstance, & le danger où il étoit de sa blessure, tournoit encore contre moi. Le domestique, qui avoit rendu un compte si exact, m'avoit dit beaucoup plus heureux que je n'étois: il avoit peint Madame & Mademoiselle de Lussan remplies d'artifice, qui m'avoient connu pour le Comte de Commenge, & qui avoient eu dessein de me séduire.

Plein de ces idées, mon Pere, naturellement emporté, me traita à mon retour avec beaucoup de rigueur: il me reprocha mon amour comme il m'auroit reproché le plus grand crime. Vous avez donc la lâcheté d'aimer mes ennemis, me dit-il; &, sans respect pour ce que vous me devez, & pour ce que vous vous devez à vous-même, vous vous liez avec eux: que sçai-je même, si vous n'avez point fait quelque projet plus odieux encore?

Oui, mon Pere, lui dis-je en me jettant à ses pieds, je suis coupable; mais je le suis malgré moi. Dans ce même moment, où je vous demande pardon, je sens que rien ne peut arracher de mon cœur cet amour qui vous irrite: aïez pitié de moi; j'ose vous le dire, aïez pitié de vous: finissez une querelle qui trouble le repos de votre vie: l'inclination, que la fille de Monsieur de Lussan, de

moi, avons pris l'un pour l'autre, auſſi-tôt
nous nous ſommes vûs, eſt peut-être un aver
ment que le Ciel vous donne. Mon Pere,
n'avez que moi d'enfant, voulez-vous me re
malheureux? & combien mes malheurs me ſe
ils plus ſenſibles encore, quand ils ſeront v
ouvrage? Laiſſez-vous attendrir pour un fils
ne vous offenſe que par une fatalité, dont il
pas le maître.

Mon Pere, qui m'avoit laiſſé à ſes pieds,
que j'avois parlé, me regarda long-tems ave
dignation. Je vous ai écouté, me dit-il e
avec une patience dont je ſuis moi-même éto
& dont je ne me ſerois pas cru capable; auſſi,
la ſeule grace que vous devez attendre de mo
faut renoncer à votre folie, ou à la qualit
mon fils; prenez votre parti ſur cela, & com
cez à me rendre les papiers dont vous êtes ch
vous êtes indigne de ma confiance.

Si mon Pere s'étoit laiſſé fléchir, la dem
qu'il me faiſoit, m'auroit embaraſſé; mais ſa
té me donna du courage. Ces papiers, lui di
ne ſont plus en ma puiſſance; je les ai br
prenez, pour vous dédommager, les biens q
ſont déja acquis. A peine eus-je le tems de
noncer ce peu de paroles; mon Pere furieux
ſur moi l'épée à la main: il m'en auroit percé
doute, car je ne faiſois pas le plus petit e
pour l'éviter, ſi ma Mere ne fût entrée da
moment. Elle ſe jetta entre nous. Que faites-v
lui dit-elle, ſongez-vous que c'eſt votre fil
me pouſſant hors de la chambre, elle m'ord
d'aller l'attendre dans la ſienne.

Je l'attendis long-tems: elle vint enfin.
ne fut plus des emportemens, & des fureurs
j'eus à combattre; ce fut une Mere tendre
entroit dans mes peines, qui me prioit ave
larmes d'avoir pitié de l'état où je la rédu

Quoi? mon fils, me disoit-elle, une Maîtresse, encore que vous ne connoissez que depuis quelques jours, peut l'emporter sur une Mere? Hélas! si votre bonheur ne dépendoit que de moi, je sacrifierois tout pour vous rendre heureux. Mais, vous avez un Pere, qui veut être obéï: il est prêt à prendre les résolutions les plus violentes contre vous. Voulez-vous m'accabler de douleur? Etouffez une passion, qui nous rendra tous malheureux.

Je n'avois pas la force de lui répondre: je l'aimois tendrement; mais l'amour étoit plus fort dans mon cœur. Je voudrois mourir, lui dis-je, plûtôt que de vous déplaire; & je mourrai, si vous n'avez pitié de moi. Que voulez-vous que je fasse? Il m'est plus aisé de m'arracher la vie, que d'oublier Adélaïde: pourquoi trahirois-je les sermens que je lui ai faits? Quoi? je l'aurois engagée à me témoigner de la bonté, je pourrois me flatter d'en être aimé, & je l'abandonnerois? Non, ma Mere, vous ne voulez pas que je sois le plus lâche des hommes.

Je lui contai alors tout ce qui s'étoit passé entre nous. Elle vous aimeroit, ajoûtai-je, & vous l'aimeriez aussi: elle a votre douceur: elle a votre franchise; pourquoi voudriez-vous que je cessasse de l'aimer? Mais, me dit-elle, que prétendez-vous faire? Votre Pere veut vous marier, & veut en attendant, que vous alliez à la campagne: il faut absolument, que vous paroissiez déterminé à lui obéïr. Il compte vous faire partir demain avec un homme qui a sa confiance: l'absence fera peut-être plus sur vous, que vous ne croïez; en tous cas, n'irritez pas encore M. de Comminge par votre résistance, demandez du tems. Je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi, pour votre satisfaction. La haine de votre Pere dure trop longtems: quand sa vengeance auroit été légitime, il la pousseroit trop loin; mais vous avez eu un

très-grand tort de brûler ſes papiers: il eſt perſuadé, que c'eſt un ſacrifice que Madame de Luſſan a ordonné à ſa fille d'exiger de vous. Hà! m'écriai-je, eſt-il poſſible qu'on puiſſe faire cette injuſtice à Madame de Luſſan. Bien loin d'avoir exigé quelque choſe, Adélaide ignore ce que j'ai fait; & je ſuis bien ſûr, qu'elle auroit emploïé, pour m'en empêcher, tout le pouvoir qu'elle a ſur moi.

Nous prîmes enſuite des meſures ma Mere & moi, pour que je puſſe recevoir de ſes nouvelles. J'ôſai même la prier de m'en donner d'Adélaide, qui devoit venir à Bourdeaux. Elle eut la complaiſance de me le promettre, en exigeant, que ſi Adélaide ne penſoit pas pour moi comme je le croïois, je me ſoumettrois à ce que mon Pere ſouhaiteroit. Nous paſſâmes une partie de la nuit dans cette converſation; & dès que le jour parut, mon conducteur me vint avertir, qu'il faloit monter à cheval.

La Terre, où je devois paſſer le tems de mon exil, étoit dans les montagnes, à quelques lieues de Bagnieres, de ſorte que je fis la même route que je venois de faire. Nous étions arrivés d'aſſez bonne heure, le ſecond jour de notre marche, dans un Village, où nous devions paſſer la nuit. En attendant l'heure du ſouper, je me promenois dans le grand chemin, quand je vis de loin un équipage qui alloit à toute bride, & qui verſa très-lourdement à quelques pas de moi. Le battement de mon cœur m'annonça la part que je devois prendre à cet accident. Je volai à ce caroſſe: deux hommes qui étoient deſcendus de cheval, ſe joignirent à moi pour ſecourir ceux qui étoient dedans. On s'attend bien, que c'étoit Adélaide, & ſa Mere; c'étoit effectivement elle. Adélaide s'étoit fort bleſſée au pied: il me ſembla cependant, que le plaiſir de me revoir ne lui laiſſoit pas ſentir ſon mal.

Que ce moment eut de charmes pour moi! Après tant

tant de douleurs, après tant d'années, il eſt preſent à mon ſouvenir. Comme elle ne pouvoit marcher, je la pris entre mes bras: elle avoit les ſiens paſſés au tour de mon col, & une de ſes mains touchoit à ma bouche; j'étois dans un raviſſement qui m'ôtoit preſque la reſpiration. Adélaide s'en apperçût, ſa pudeur en fut allarmée; elle fit un mouvement pour ſe dégager de mes bras. Hélas! qu'elle connoiſſoit peu l'excès de mon amour: j'étois trop plein de mon bonheur, pour penſer qu'il y en eût quelqu'un au-delà.

Mettez-moi à terre, me dit-elle d'une voix baſſe & timide, je crois que je pourrai marcher. Quoi? lui répondis-je, vous avez la cruauté de m'envier le ſeul bien que je goûterai peut-être jamais? Je ſerrois tendrement Adélaide en prononçant ces paroles: elle ne dit plus mot, & un faux pas que je fis l'obligea à reprendre ſa première attitude.

Le Cabaret étoit ſi près, que j'y fus bien-tôt. Je la portai ſur un lit, tandis qu'on mettoit ſa Mere, qui étoit beaucoup plus bleſſée qu'elle, dans un autre. Pendant qu'on étoit occupé auprès de Madame de Luſſan, j'eus le tems de conter à Adélaide une partie de ce qui s'étoit paſſé entre mon Pere & moi. Je ſupprimai l'article des papiers brûlés, dont elle n'avoit aucune connoiſſance. Je ne ſai même ſi j'euſſe voulu qu'elle l'eût ſçû; c'étoit en quelque façon lui impoſer la néceſſité de m'aimer, & je voulois devoir tout à ſon cœur. Je n'ôſai lui peindre mon Pere tel qu'il étoit. Adélaide étoit vertueuſe. Je ſentois que, pour ſe livrer à ſon inclination, elle avoit beſoin d'eſpérer que nous ſerions unis un jour. J'appuïai beaucoup ſur la tendreſſe de ma Mere pour moi, & ſur ſes favorables diſpoſitions: je priai Adélaide de la voir. Parlez à ma Mere, me dit-elle, elle connoît vos ſentimens: je lui ai fait l'aveu des miens: j'ai ſenti que ſon amitié m'étoit néceſſaire pour me donner la for-

ce de les combattre, s'il le faut, ou pour m'y livrer ſans ſcrupule: elle cherche tous le moïens pour amener mon Pere à propoſer encore un accommodement; nous avons des parens communs que nous ferons agir. La joïe, que ces eſpérances donnoient à Adélaïde, me faiſoit ſentir encore plus vivement mon malheur: dites-moi, lui répondis-je, en lui prenant la main, que ſi nos Peres ſont inexorables, vous aurez quelque pitié pour un malheureux. Je ferai ce que je pourrai, me dit-elle, pour régler mes ſentimens par mon devoir; mais, je ſens que je ſerai très-malheureuſe, ſi ce devoir eſt contre vous.

Ceux, qui avoient été occupés à ſecourir Madame de Luſſan, s'approchèrent alors de ſa fille, & rompirent notre converſation. Je fus au lit de la Mere, qui me reçût avec bonté; elle me promit de faire tous ſes efforts pour reconcilier nos familles. Je ſortis enſuite, pour les laiſſer en liberté. Mon conducteur, qui m'attendoit dans ma chambre, n'avoit pas daigné s'informer de ceux qui venoient d'arriver; ce qui me donna la liberté de voir encore un moment Adélaïde, avant que de partir. J'entrai dans ſa chambre, dans un état plus aiſé à imaginer, qu'à repréſenter: je craignois de la voir pour la dernière fois. Je m'approchai de la Mere, ma douleur lui parla pour moi, bien mieux que je n'euſſe pû faire; auſſi en reçûs-je encore plus de marques de bonté, que le ſoir précédent. Adélaïde étoit à un autre bout de la chambre; j'allai à elle d'un pas chancelant. Je vous quitte, ma chére Adélaïde: je repétai la même choſe deux ou trois fois; mes larmes, que je ne pouvois retenir, lui dirent le reſte: elle en répandit auſſi. Je vous montre toute ma ſenſibilité, me dit-elle: je ne m'en fais aucun reproche; ce que je ſens dans mon cœur autoriſe ma franchiſe, & vous méritez bien que j'en aïe pour vous: je ne ſçai quelle ſera notre deſti-

deſtinée ; mes parens décideront de la mienne. Et pourquoi nous aſſujettir, lui répondis-je, à la tyrannie de nos Peres ? Laiſſons-les ſe haïr puiſqu'ils le veulent ; & allons dans quelque coin du monde joüir de notre tendreſſe, & nous en faire un devoir. Que m'ôſez vous propoſer ? me répondit-elle : voulez-vous me faire repentir des ſentimens que j'ai pour vous ? Ma tendreſſe peut me rendre malheureuſe, je vous l'ai dit ; mais elle ne me rendra jamais criminelle. Adieu, ajoûta-t-elle, en me tendant la main ; c'eſt par notre conſtance & par notre vertu, que nous devons tâcher de rendre notre fortune meilleure ; mais, quoiqu'il nous arrive, promettons-nous de ne rien faire qui puiſſe nous faire rougir l'un de l'autre. Je baiſois, pendant qu'elle me parloit, la main qu'elle m'avoit tendue ; je la mouillois de mes larmes : je ne ſuis capable ; lui dis-je enfin, que de vous aimer, & de mourir de douleur.

J'avois le cœur ſi ſerré, que je pûs à peine prononcer ces dernières paroles. Je ſortis de cette chambre : je montai à cheval ; & j'arrivai au lieu où nous devions dîner, ſans avoir fait autre choſe que pleurer. Mes larmes couloient, & j'y trouvois une eſpéce de douceur : quand le cœur eſt véritablement touché, il ſent du plaiſir à tout ce qui lui prouve à lui-même ſa propre ſenſibilité.

Le reſte de notre voïage ſe paſſa comme le commencement, ſans que j'euſſe prononcé une ſeule parole. Nous arrivâmes le troiſiéme jour dans un Chateau bâti auprès des Pirennées : on voit à l'entour, des pins, des cypres, des rochers eſcarpés & arides ; & on n'entend que le bruit des torrens qui ſe précipitent entre les rochers. Cette demeure ſi ſauvage me plaiſoit, par cela même qu'elle ajoûtoit encore à ma mélancolie : je paſſois les journées entières dans les bois : j'écrivois, quand j'étois revenu, des lettres où j'exprimois tous mes ſenti-

sentimens. Cette occupation étoit mon unique plaisir : je les lui donnerai un jour, disois-je ; elle verra par-là, à quoi j'ai passé le tems de l'absence. J'en recevois quelquesfois de ma Mere : elle m'en écrivit une, qui me donnoit quelque espérance. Hélas ! c'est le dernier moment de joie, que j'ai ressenti : elle me mandoit que tous nos parens travailloient à racommoder notre famille, & qu'il y avoit lieu de croire qu'ils y réussiroient.

Je fus ensuite six semaines sans recevoir de nouvelles : grand Dieu ! de quelle longueur les jours étoient pour moi ! J'allois dès le matin sur le chemin par où les messagers pouvoient venir ; je n'en revenois que le plus tard qu'il m'étoit possible, & toûjours plus affligé que je ne l'étois en partant. Enfin je vis de loin un homme qui venoit de mon côté. Je ne doutai point qu'il ne vînt pour moi ; &, au lieu de cette impatience que j'avois quelque moment auparavant, je ne sentis plus que de la crainte : je n'ôsois m'avancer ; quelque chose me retenoit : cette incertitude, qui m'avoit semblé si cruelle, me paroissoit dans ce moment un bien que je craignois de perdre.

Je ne me trompois pas. Les lettres, que je reçûs par cet homme qui venoit effectivement pour moi, m'apprirent, que mon Pere n'avoit voulu entendre à aucun accommodement ; & pour mettre le comble à mon infortune, j'appris encore que mon mariage étoit arrêté avec une fille de la maison de Foix ; que la nôce devoit se faire dans le lieu où j'étois ; que mon Pere viendroit lui-même dans peu de jours pour me préparer à ce qu'il désiroit de moi.

On juge bien, que je ne balançai pas un moment sur le parti que je devois prendre. J'attendis mon Pere avec assez de tranquillité ; c'étoit même un adoucissement à ma malheureuse situation, d'avoir un sacrifice à faire à Adélaïde : j'étois sûr qu'elle m'étoit

it fidéle, je l'aimois trop pour en douter; le
ble amour eſt plein de confiance.
illeurs, ma Mere qui avoit tant de raiſons de
tacher d'elle, ne m'avoit jamais rien écrit
ût me faire naître le moindre ſoupçon. Que
conſtance d'Adélaide ajoûtoit de vivacité à
ſſion! Je me trouvois heureux quelquesfois,
dureté de mon Pere me donnât lieu de lui
er combien elle étoit aimée. Je paſſai les
jours qui s'écoulèrent juſqu'à l'arrivée de
ere à m'occuper du nouveau ſujet que j'allois
r à Adélaide d'être contente de moi; cette
malgré ma triſte ſituation, rempliſſoit mon
d'un ſentiment qui approchoit preſque de la

ntrevûe de mon Pere, & de moi, fut de ma
leine de reſpect, mais de beaucoup de froi-
& de la ſienne, de hauteur & de fierté. Je
i donné le tems, me dit-il, de vous repen-
vos folies; & je viens vous donner le moïen
les faire oublier. Répondez par votre obéiſ-
à cette marque de ma bonté; & préparez-
recevoir comme vous devez Monſieur le
e de Foix, & Mademoiſelle de Foix, ſa fille,
vous ai deſtinée: le mariage ſe fera ici; ils
ront demain avec votre Mere, & je ne les ai
cé, que pour donner les ordres néceſſaires. Je
en fâché, Monſieur, dis-je à mon Pere, de ne
ir faire ce que vous ſouhaitez; mais je ſuis
onnête-homme, pour épouſer une perſonne
ne puis aimer. Je vous prie même de trouver
que je parte d'ici tout-à-l'heure: Mademoi-
e Foix, quelque aimable qu'elle puiſſe être,
feroit pas changer de réſolution; & l'af-
que je lui fais, en deviendroit plus ſenſi-
ur elle, ſi je l'avois vûe. Non, tu ne la
point, me répondit-il avec fureur: tu ne
pas même le jour: je vais t'enfermer dans
hot deſtiné pour ceux qui te reſſemblent.

Je

Je jure qu'aucune puiſſance ne ſera capable de t'en faire ſortir, que tu ne ſois rentré dans ton devoir : je te punirai de toutes les façons dont je puis te punir : je te priverai de mon bien : je l'aſſûrerai à Mademoiſelle de Foix pour lui tenir, autant que je le puis, les paroles que je lui ai données.

Je fus effectivement conduit dans le fond d'une tour. Le lieu où l'on me mit ne recevoit qu'une foible lumière d'une petite fenêtre grillée, qui donnoit dans une des cours du Chateau. Mon Pere ordonna qu'on m'apportât à manger deux fois par jour, & qu'on ne me laiſſât parler à perſonne. Je paſſai dans cet état les premiers jours avec aſſez de tranquillité, & même avec une ſorte de plaiſir. Ce que je venois de faire pour Adélaide m'occupoit tout entier, & ne me laiſſoit preſque pas ſentir les incommoditez de ma priſon ; mais quand ce ſentiment fut moins vif, je me livrai à toute la douleur d'une abſence qui pouvoit être éternelle. Mes réflexions ajoûtoient encore à ma peine : je craignois qu'Adélaide ne fût forcée de prendre un engagement : je la voïois entourée de Rivaux empreſſés à lui plaire, je n'avois pour moi que mes malheurs : il eſt vrai, qu'auprès d'Adélaide, c'étoit tout avoir ; auſſi me reprochois-je le moindre doute, & lui en demandois-je pardon comme d'un crime. Ma Mere me fit tenir une lettre, où elle m'exhortoit à me ſoûmettre à mon Pere, dont la colère devenoit tous les jours plus violente : elle ajoûtoit, qu'elle en ſouffroit beaucoup elle-même ; que les ſoins, qu'elle s'étoit donnés pour parvenir à un acommodement, l'avoient fait ſoupçonner d'intelligence avec moi.

Je fus très-touché des chagrins que je cauſois à ma Mere ; mais il me ſembloit, que ce que je ſouffrois moi-même, m'excuſoit envers elle. Un jour, que je rêvois comme à mon ordinaire, je fus retiré de ma rêverie par un petit bruit qui ſe fit à ma fe-

fenêtre : je vis tout de ſuite tomber un papier dans ma chambre ; c'étoit une lettre, je la décachetai avec un ſaiſiſſement qui me laiſſoit à peine la liberté de reſpirer. Mais, que devins-je après l'avoir lûe ? Voici ce qu'elle contenoit :

» Les fureurs de M. de Comminge m'ont inſtruite de tout ce que je vous dois, je ſçai ce » que votre généroſité m'avoit laiſſé ignorer. Je » ſçai l'affreuſe ſituation où vous êtes, & je n'ai, » pour vous en tirer, qu'un moïen qui vous rendra peut-être plus malheureux ; mais je la ſerai » auſſi-bien que vous ; & c'eſt-là ce qui me donne la force de faire ce qu'on exige de moi. On » veut par mon engagement avec un autre s'aſſûrer que je ne pourrai être à vous : c'eſt à ce prix » que M. de Comminge met votre liberté. Il » m'en coûtera peut-être la vie, & ſûrement tout » mon repos. N'importe, j'y ſuis réſolue. Vos malheurs, votre priſon, ſont aujourd'hui tout ce » que je vois. Je ſerai mariée dans peu de jours » au Marquis de Benavidés. Ce que je connois » de ſon caractère, m'annonce tout ce que j'aurai » à ſouffrir ; mais je vous dois du moins cette eſpéce de fidélité de ne trouver que des peines » dans l'engagement que je vais prendre. Vous, » au contraire, tâchez d'être heureux : votre bonheur feroit ma conſolation. Je ſens que je ne » devrois point vous dire tout ce que je vous dis ; » ſi j'étois véritablement généreuſe, je vous laiſſerois ignorer la part que vous avez à mon mariage : je me laiſſerois ſoupçonner d'inconſtance. » J'en avois formé le deſſein ; je n'ai pû l'exécuter. J'ai beſoin, dans la triſte ſituation où je ſuis, » de penſer que, du moins, mon ſouvenir ne vous » ſera pas odieux. Hélas ! il ne me ſera pas bientôt permis de conſerver le vôtre ; il faudra vous » oublier, il faudra du moins y faire mes efforts. Voilà de toutes mes peines celle que je

» ſens

» sens le plus ; vous les augmenterez encore, si » vous n'évitez avec soin les occasions de me voir » & de me parler. Songez, que vous me devez cet- » te marque d'estime : & songez combien cette » estime m'est chére ; puisque de tous les sen- » timens que vous aviez pour moi, c'est le seul » qu'il me soit permis de vous demander. »

Je ne lûs cette fatale lettre, que jusqu'à ces mots: » On veut par mon engagement avec un autre s'as- » sûrer que je ne pourrai être à vous. » La douleur, dont ces paroles me pénétrèrent, ne me permit pas d'aller plus loin. Je me laissai tomber sur un matelas, qui composoit tout mon lit. J'y demeurai plusieurs heures sans aucun sentiment, & j'y serois peut-être mort, sans le secours de celui qui avoit soin de m'apporter à manger. S'il avoit été effrayé de l'état où il me trouvoit, il le fut bien davantage de l'excès de mon désespoir, dès que j'eus repris la connoissance. Cette lettre, que j'avois toûjours tenue pendant ma foiblesse, & que j'avois enfin achevé de lire, étoit baignée de mes larmes, & je disois des choses qui faisoient craindre pour ma raison.

Cet homme, qui jusques-là avoit été inaccessible à la pitié, ne pût alors se défendre d'en avoir : il condamna le procédé de mon Pere, il se reprocha d'avoir exécuté ses ordres, il m'en demanda pardon. Son repentir me fit naître la pensée de lui proposer de me laisser sortir seulement pour huit jours ; lui promettant, qu'au bout de ce tems-là, je viendrois me remettre entre ses mains. J'ajoûtai tout ce que je crus capable de le déterminer. Attendri par mon état, excité par son intérêt, & par la crainte que je ne me vengeasse un jour des mauvais traitemens que j'avois reçûs de lui, il consentit à ce que je voulois, avec la condition qu'il m'accompagneroit.

J'aurois voulu me mettre en chemin dans le moment,

ment ; mais il falut aller chercher des chevaux, & l'on m'annonça que nous ne pourrions en avoir que pour le lendemain. Mon deſſein étoit d'aller trouver Adélaïde, de lui montrer tout mon déſeſpoir, & de mourir à ſes pieds, ſi elle perſiſtoit dans ſes réſolutions. Il faloit pour exécuter mon projèt arriver avant ſon funeſte mariage, & tous les momens que je différois, me paroiſſoient des ſiécles. Cette lettre, que j'avois lûe & relûe, je la liſois encore ; il ſembloit, qu'à force de la lire, j'y trouverois quelque choſe de plus. J'examinois la date, je me flattois que le tems pouvoit avoir été prolongé : elle ſe fait un effort, diſois-je ; elle ſaiſira tous les prétextes pour différer. Mais, puis-je me flatter d'une ſi vaine eſpérance ? reprenois-je. Adélaïde ſe ſacrifie pour ma liberté : elle voudra en hâter le moment. Hélas ! comment a-t-elle pû croire que la liberté ſans elle fût un bien pour moi ? Je retrouverai par-tout cette priſon dont elle veut me tirer. Elle n'a jamais connu mon cœur : elle a jugé de moi comme des autres hommes ; voilà ce qui me perd. Je ſuis encore plus malheureux que je ne croïois, puiſque je n'ai pas même la conſolation de penſer, que du moins mon amour étoit connu.

Je paſſai la nuit entière à faire de pareilles plaintes. Le jour parut enfin. Je montai à cheval avec mon conducteur. Nous avions marché une journée ſans nous arrêter un moment, quand j'apperçûs ma Mere dans le chemin, qui venoit de notre côté. Elle me reconnut ; & après m'avoir montré ſa ſurpriſe de me trouver-là, elle me fit monter dans ſon caroſſe. Je n'oſois lui demander le ſujet de ſon voïage : je craignois tout dans la ſituation où j'étois, & ma crainte n'étoit que trop bien fondée. Je venois, mon fils, me dit-elle, vous tirer moi-même de priſon ; votre Pere y a conſenti. Ah ! m'écriai-je, Adélaïde eſt mariée. Ma Mere ne me ré-

répondit que par ſon ſilence. Mon malheur, qui étoit alors ſans remède, ſe preſenta à moi dans toute ſon horreur : je tombai dans une eſpéce de ſtupidité ; & à force de douleur, il me ſembloit que je n'en ſentois aucune.

Cependant mon corps ſe reſſentit bientôt de l'état de mon eſprit. Le friſſon me prit, que nous étions encore en caroſſe : ma Mere me fit mettre au lit. Je fus deux jours ſans parler, & ſans vouloir prendre aucune nouriture : la fiévre augmenta, & on commença le troiſiéme à déſeſpérer de ma vie. Ma Mere, qui ne me quittoit point, étoit dans une affliction inconcévable ; ſes larmes, ſes prières, & le nom d'Adélaide qu'elle emploïoit, me firent enfin réſoudre à vivre. Après quinze jours de la fiévre la plus violente, je commençai à être un peu mieux. La première choſe, que je fis, fut de chercher la lettre d'Adélaide. Ma Mere, qui me l'avoit ôtée, me vit dans une ſi grande affliction, qu'elle fut obligée de me la rendre. Je la mis dans une bourſe qui étoit ſur mon cœur, où j'avois déja mis ſon portrait : je l'en retirois pour la lire toutes les fois que j'étois ſeul.

Ma Mere, dont le caractère étoit tendre, s'affligeoit avec moi ; elle croïoit d'ailleurs, qu'il faloit céder à ma triſteſſe, & laiſſer au tems le ſoin de me guérir.

Elle ſouffroit que je lui parlaſſe d'Adélaide ; elle m'en parloit quelquesfois : & comme elle s'étoit apperçûe, que la ſeule choſe, qui me donnoit de la conſolation, étoit l'idée d'être aimé, elle me conta qu'elle-même avoit déterminée Adélaide à ſe marier. Je vous demande pardon, mon fils, me dit-elle, du mal que je vous ai fait ; je ne croïois pas que vous y fuſſiez ſi ſenſible : votre priſon me faiſoit tout craindre pour votre ſanté, & même pour votre vie. Je connoiſſois d'ailleurs l'humeur inflexible de votre Pere, qui ne vous rendroit jamais

la liberté, tant qu'il craindroit que vous puſſiez épouſer Mademoiſelle de Luſſan. Je me réſolus de parler à cette généreuſe fille : je lui fis part de mes craintes ; elle les partagea ; elle les ſentit peut-être encore plus vivement que moi. Je la vis occupée à chercher les moïens de conclure promptement ſon mariage ; il y avoit long-tems que ſon Pere, offenſé des procédez de M. de Comminge, la preſſoit de ſe marier ; rien n'avoit pû l'y déterminer juſques-là. Sur qui tombera votre choix, lui demandai-je ? Il ne m'importe, me répondit-elle : tout m'eſt égal, puiſque je ne puis être à celui à qui mon cœur s'étoit deſtiné.

Deux jours après cette converſation, j'appris que le Marquis de Benavidés avoit été préféré à ſes concurrens : tout le monde en fut étonné, & je le fus comme les autres.

Benavidés a une figure déſagréable, qui le devient encore davantage par ſon peu d'eſprit, & par l'extrême bizarrerie de ſon humeur. J'en craignis les ſuites pour la pauvre Adélaide : je la vis pour lui en parler dans la maiſon de la Comteſſe de Gerlande, où je l'avois vûe. Je me prépare, me dit-elle, à être très-malheureuſe ; mais il faut me marier ; & depuis que je ſçai que c'eſt le ſeul moïen de délivrer Mr. votre fils, je me reproche tous les momens que je différe. Cependant, ce mariage que je ne fais que pour lui, ſera peut-être la plus ſenſible de ſes peines : j'ai voulu du moins lui prouver, par mon choix, que ſon intérêt étoit le ſeul motif qui me déterminoit. Plaignez-moi, je ſuis digne de votre pitié, & je tâcherai de mériter votre eſtime par la façon dont je vais me conduire avec M. de Benavidés. Ma Mere m'apprit encore, qu'Adélaide avoit ſçû par mon Pere même, que j'avois brûlé nos titres : il le lui avoit reproché publiquement, le jour qu'il avoit perdu ſon procès. Elle m'a avoué, me diſoit ma Mere, que

que ce qui l'avoit le plus touchée, étoit la générosité que vous aviez eu de lui cacher ce que vous aviez fait pour elle. Nos journées se passoient dans de pareilles converſations; & quoique ma mélancolie fût extrême, elle avoit cependant je ne ſçai quelle douceur inſéparable, dans quelque état l'on ſoit, de l'aſſûrance d'être aimé.

Après quelques mois de ſejour dans le lieu où nous étions, ma Mere reçût ordre de mon Pere de retourner auprès de lui. Il n'avoit preſque pris aucune part à ma maladie; la manière, dont il m'avoit traité avoit éteint en lui tout ſentiment pour moi. Ma Mere me preſſa de partir avec elle: mais je la priai de conſentir que je reſtaſſe à la campagne; & elle ſe rendit à mes inſtances.

Je me retrouvai encore ſeul dans mes bois. Il me paſſa dès-lors dans la tête d'aller habiter quelque ſolitude; & je l'aurois fait, ſi je n'avois été retenu par l'amitié que j'avois pour ma Mere. Il me venoit toûjours en penſée de tâcher de voir Adélaide; mais la crainte de lui déplaire m'arrêtoit.

Après bien des irréſolutions, j'imaginai que je pourrois du moins tenter de la voir ſans en être vû.

Ce deſſein arrêté, je me déterminai d'envoïer à Bourdeaux, pour ſçavoir où elle étoit, un homme qui étoit à moi depuis mon enfance, & qui m'étoit venu retrouver pendant ma maladie: il avoit été à Bagnières avec moi, il connoiſſoit Adélaide, il me dit même, qu'il avoit des liaiſons dans la maiſon de Benavidés.

Après lui avoir donné toutes les inſtructions dont je pûs m'aviſer, & les lui avoir repétées mille fois, je le fis partir. Il apprit en arrivant à Bourdeaux que Benavidés n'y étoit plus, qu'il avoit emmené ſa Femme, peu de tems après ſon mariage, dans des Terres qu'il avoit en Biſcaïe. Mon homme, qui ſe nommoit Saint-Laurent, me l'écrivit, & me demanda mes ordres. Je lui mandai d'aller en

Biſcaïe

Biſcaïe ſans perdre un moment. Le déſir de voir Adélaïde s'étoit tellement augmenté par l'eſpérance que j'en avois conçûe, qu'il ne m'étoit plus poſſible d'y réſiſter.

Saint-Laurent demeura près de ſix ſemaines à ſon voïage : il revint au bout de ce tems-là. Il me conta, qu'après beaucoup de peines & de tentatives inutiles, il avoit appris que Benavidés avoit beſoin d'un Architecte : qu'il s'étoit fait preſenter ſous ce titre ; & qu'à la faveur de quelque connoiſſance, qu'un de ſes oncles, qui exerçoit cette profeſſion, lui avoit autrefois donnée, il s'étoit introduit dans la maiſon. Je crois, ajoûta-t-il, que Madame de Benavidés m'a reconnu ; du moins me ſuis-je apperçû qu'elle a rougi la première fois qu'elle ma vû : il me dit enſuite, qu'elle menoit la vie du monde la plus triſte & la plus retirée ; que ſon Mari ne la quittoit preſque jamais ; qu'on diſoit dans la maiſon, qu'il en étoit très-amoureux, quoiqu'il ne lui en donnât d'autre marque que ſon extrême jalouſie ; qu'il la portoit ſi loin, que ſon frere n'avoit la liberté de voir Madame de Benavidés, que quand il étoit preſent.

Je lui demandai qui étoit ce frere. Il me répondit, que c'étoit un jeune-homme, dont on diſoit autant de bien, que l'on diſoit de mal de Benavidés, qu'il paroiſſoit fort attaché à ſa belle-ſœur. Ce diſcours ne fit alors nulle impreſſion ſur moi : la ſituation de Madame de Benavidés, & le déſir de la voir m'occupoit tout entier. Saint Laurent m'aſſûra, qu'il avoit pris toutes les meſures pour m'introduire chez Benavidés. Il a beſoin d'un Peintre, me dit-il, pour peindre un appartement : je lui ai promis de lui en mener un ; il faut que ce ſoit vous.

Il ne fut plus queſtion que de régler notre départ : j'écrivis à ma Mere, que j'allois paſſer quelque tems chez un de mes amis ; & je pris avec

Saint-Laurent le chemin de la Biſcaïe. Mes queſtions ne finiſſoient point ſur Madame de Benavidés ; j'euſſe voulu ſçavoir juſqu'aux moindres choſes de ce qui la regardoit. Saint-Laurent n'étoit pas en état de me ſatisfaire ; il ne l'avoit vûe que très-peu. Elle paſſoit les journées dans ſa chambre, ſans autre compagnie que celle d'un chien qu'elle aimoit beaucoup : cet article m'intéreſſa particulièrement. Ce chien venoit de moi. Je me flattai que c'étoit pour cela qu'il étoit aimé ; quand on eſt bien malheureux, on ſent toutes ces petites choſes, qui échappent dans le bonheur. Le cœur, dans le beſoin qu'il a de conſolation, n'en laiſſe perdre aucune.

Saint-Laurent me parla encore beaucoup de l'attachement du jeune Benavidés pour ſa belle-ſœur : il ajoûta, qu'il calmoit ſouvent les emportemens de ſon frere ; & qu'on étoit perſuadé, que ſans lui Adélaide ſeroit encore plus malheureuſe. Il m'exhorta auſſi à me borner au plaiſir de la voir, & à ne faire aucune tentative pour lui parler : je ne vous dis point, continua-t-il, que vous expoſeriez votre vie, ſi vous étiez découvert ; ce ſeroit un foible motif pour vous retenir ; mais vous expoſeriez la ſienne. C'étoit un ſi grand bien pour moi de voir du moins Adélaide, que j'étois perſuadé de bonne-foi, que ce bien me ſuffiroit : auſſi me promis-je à moi-même, & promis-je à Saint-Laurent, encore plus de circonſpection qu'il n'en exigeoit.

Nous arrivâmes après pluſieurs jours de marche qui m'avoient paru pluſieurs années. Je fus preſenté à Benavidés, qui me mit auſſi-tôt à l'ouvrage. On me logea avec le prétendu Architecte, qui de ſon côté devoit conduire des ouvriers. Il y avoit pluſieurs jours que mon travail étoit commencé, ſans que j'euſſe encore vû Madame de Benavidés ; je la vis enfin un ſoir paſſer ſous les fenêtres de l'appartement où j'étois, pour aller à la promenade : elle n'avoit

n'avoit que ſon chien avec elle, elle étoit négligée, il y avoit dans ſa démarche un air de langueur; il me ſembloit que ſes beaux yeux ſe promenoient ſur tous les objets, ſans en regarder aucun. Mon Dieu! que cette vûë me cauſa de trouble! Je reſtai appuïé ſur la fenêtre, tant que dura la promenade. Adélaide ne revint qu'à la nuit. Je ne pouvois plus la diſtinguer, quand elle repaſſa ſous ma fenêtre; mais mon cœur ſçavoit que c'étoit elle.

Je la vis la ſeconde fois dans la chapelle du Château. Je me plaçai de façon que je la puſſe regarder pendant tout le tems qu'elle y fut, ſans être remarqué. Elle ne jetta point les yeux ſur moi, j'en devois être bien-aiſe, puiſque j'étois ſûr, que ſi j'en étois reconnu, elle m'obligeroit à partir. Cependant je m'en affligeai: je ſortis de cette chapelle avec plus de trouble, & d'agitation, que je n'y étois entré. Je ne formai pas encore le deſſein de me faire connoître; mais je ſentois que je n'aurois pas la force de réſiſter à une occaſion, ſi elle ſe preſentoit.

La vûë du jeune Benavidés me donnoit auſſi une eſpéce d'inquiétude. Il venoit me voir travailler aſſez ſouvent: il me traitoit, malgré la diſtance qui paroiſſoit être entre lui & moi, avec une familiarité dont j'aurois dû être touché. Je ne l'étois cependant point: ſes agrémens, & ſon mérite, que je ne pouvois m'empêcher de voir, retenoient ma reconnoiſſance. Je craignois en lui un Rival, j'apperçevois dans toute ſa perſonne une certaine triſteſſe paſſionnée, qui reſſembloit trop à la mienne, pour ne pas venir de la même cauſe; & ce qui acheva de me convaincre, c'eſt qu'après m'avoir fait pluſieurs queſtions ſur ma fortune, vous êtes amoureux, me dit-il, la mélancolie, où je m'apperçois que vous êtes plongé, vient de quelques peines de cœur: dites-le-moi; ſi je puis quelque choſe pour vous, je m'y emploïerai avec plaiſir: tous

les malheureux en général ont droit à ma compassion ; mais il y en a d'une sorte que je plains encore plus que les autres.

Je crois que je remerciai de très-mauvaise grace Dom Gabriel (c'étoit son nom) des offres qu'il me faisoit. Je n'eus cependant pas la force de lui nier que je fusse amoureux ; mais je lui dis que ma fortune étoit telle, qu'il n'y avoit que le tems qui pût y apporter quelque changement. Puisque vous pouvez en attendre quelqu'un, me dit-il, je connois des gens encore plus à plaindre que vous.

Quand je fus seul, je fis mille réflexions sur la conversation que je venois d'avoir. Je conclus, que Dom Gabriel étoit amoureux, & qu'il l'étoit de sa belle-sœur : toutes ses démarches, que j'examinois avec attention, me confirmèrent dans cette opinion. Je le voïois attaché à tous les pas d'Adélaide, & la regarder des mêmes yeux, dont je la regardois moi-même. Je n'étois cependant pas jaloux : mon estime pour Adélaide éloignoit ce sentiment de mon cœur. Mais, pouvois-je m'empêcher de craindre, que la vûë d'un homme aimable, qui lui rendoit des soins, même des services, ne lui fit sentir d'une manière, plus fâcheuse encore pour moi, que mon amour ne lui avoit causé que des peines.

J'étois dans cette disposition, lorsque je vis entrer, dans le lieu où je peignois, Adélaide menée par Dom Gabriel. Je ne sçai, lui disoit-elle, pourquoi vous voulez que je voïe les ajustemens qu'on fait à cet appartement. Vous sçavez que je ne suis pas sensible à ces choses-là. J'ôse espérer, lui dis-je, Madame, en la regardant, que si vous daignez jetter les yeux sur ce qui est ici, vous ne vous repentirez pas de votre complaisance. Adélaide, frappée de mon son de voix, me reconnut aussitôt : elle baissa les yeux quelques instans, & sortit de la chambre sans me regarder, en disant que l'odeur de la peinture lui faisoit mal.

Je

Je reſtai confus, & accablé de la plus vive douleur. Adélaide n'avoit pas daigné même jetter un regard ſur moi : elle m'avoit réfuſé juſqu'aux marques de ſa colére. Que lui ai-je fait, diſois-je ? Il eſt vrai que je ſuis venu ici contre ſes ordres : mais, ſi elle m'aimoit encore, elle me pardonneroit un crime, qui lui prouve l'excès de ma paſſion. Je concluois enſuite, que, puiſqu'Adélaide ne m'aimoit plus, il faloit qu'elle aimât ailleurs ; cette penſée me donna une douleur ſi vive, & ſi nouvelle, que je crus n'être malheureux que de ce moment. Saint-Laurent, qui venoit de tems en tems me voir, entra, & me trouva dans une agitation qui lui fit peur. Qu'avez-vous, me dit-il, que vous eſt-il arrivé ? Je ſuis perdu, lui répondis-je ! Adélaide ne m'aime plus, elle ne m'aime plus, repétai-je, eſt-il bien poſſible ? Hélas ! que j'avois tort de me plaindre de ma fortune avant ce cruel moment ; par combien de peines, par combien de tourmens ne racheterois-je pas ce bien, que je préférois à tout ; ce bien, qui, au milieu des plus grands malheurs, rempliſſoit mon cœur d'une ſi douce joie ?

Je fus encore long-tems à me plaindre, ſans que Saint-Laurent pût tirer de moi la cauſe de mes plaintes : Il ſçût enfin ce qui m'étoit arrivé. Je ne vois rien, dit-il, dans tout ce que vous me contez, qui doive vous jetter dans le déſeſpoir où vous êtes. Madame de Benavidés eſt ſans doute offenſée de la démarche que vous avez faite de venir ici. Elle a voulu vous en punir, en vous marquant de l'indifférence : que ſçavez vous même, ſi elle n'a point craint de ſe trahir, ſi elle vous eût regardé ? Non, non, lui dis-je : on n'eſt point ſi maître de ſoi, quand on aime ; le cœur agit ſeul dans un premier mouvement : il faut, ajoûtai-je, que je la voïe ; il faut que je lui reproche ſon changement. Hélas ! après ce qu'elle a fait, de-

voit-elle m'ôter la vie d'une manière si cruelle ? Que ne me laissoit-elle dans cette prison ? J'y étois heureux, puisque je croïois être aimé.

Saint-Laurent, qui craignoit que quelqu'un ne me vît dans l'état où j'étois, m'emmena dans la chambre où nous couchions. Je passai la nuit entière à me tourmenter : Je n'avois pas un sentiment qui ne fût aussi-tôt détruit par un autre : je condamnois mes soupçons ; je me trouvois injuste de vouloir qu'Adélaide conservât une tendresse qui la rendoit malheureuse. Je me reprochois dans ces momens de l'aimer plus pour moi, que pour elle : si je n'en suis plus aimé, disois-je à Saint-Laurent, si elle en aime un autre, qu'importe que je meure : je veux tâcher de lui parler ; mais ce sera seulement pour lui dire un dernier adieu. Elle n'entendra aucun reproche de ma part : ma douleur, que je ne pourrai lui cacher, les lui fera pour moi.

Je m'affermis dans cette résolution : il fut conclu, que je partirois aussi-tôt que je lui aurois parlé ; nous en cherchâmes les moïens. Saint-Laurent me dit, qu'il faloit prendre le tems que Dom Gabriel iroit à la chasse, où il alloit assez souvent, & celui où Benavidés seroit occupé à ses affaires domestiques, auxquelles il travailloit certains jours de la semaine.

Il me fit promettre, que, pour ne faire naître aucun soupçon, je travaillerois comme à mon ordinaire, & que je commencerois à annoncer mon départ prochain.

Je me remis donc à mon ouvrage. J'avois, presque sans m'en appercevoir, quelque espérance qu'Adélaide viendroit encore dans ce lieu ; tous les bruits que j'entendois, me donnoient une émotion que je pouvois à peine soûtenir. Je fus dans cette situation plusieurs jours de suite ; il falut enfin perdre l'espérance de voir Adélaide de cette façon, & chercher un moment où je pusse la trouver seule.

Il

Il vint enfin ce moment. Je montois, à mon ordinaire, pour aller à mon ouvrage, quand je vis Adélaïde qui entroit dans ſon appartement; je ne doutai pas qu'elle ne fût ſeule. Je ſçavois que Dom Gabriel étoit ſorti dès le matin, & j'avois entendu Benavidés dans une ſalle baſſe parler avec un de ſes Fermiers.

J'entrai dans la chambre avec tant de précipitation, qu'Adélaïde ne me vit que quand je fus près d'elle: elle voulut s'échapper auſſi-tôt qu'elle m'apperçût; mais la retenant par ſa robe, ne me fuïez pas, lui dis-je, Madame, laiſſez-moi joüir pour la dernière fois du bonheur de vous voir: cet inſtant paſſé, je ne vous importunerai plus; j'irai loin de vous mourir de douleur des maux que je vous ai cauſés, & de la perte de votre cœur. Je ſouhaite que Dom Gabriel, plus fortuné que moi... Adélaïde, que la ſurpriſe & le trouble avoient juſques-là empêché de parler, m'arrêta à ces mots, & jettant un regard ſur moi: Quoi? me dit-elle, vous ôſez me faire des reproches? vous ôſez me ſoupçonner? vous...

Ce ſeul mot me précipita à ſes pieds. Non, ma chére Adélaïde, lui dis-je, non, je n'ai aucun ſoupçon qui vous offenſe: pardonnez un diſcours que mon cœur n'a point avoué. Je vous pardonne tout, me dit-elle, pourvû que vous partiez tout-à-l'heure, & que vous ne me voïez jamais. Songez, que c'eſt pour vous que je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde; voulez-vous faire croire que je ſuis la plus criminelle? Je ferai, lui dis-je, tout ce que vous m'ordonnerez: mais, promettez-moi du moins que vous ne me haïrez pas.

Quoiqu'Adélaïde m'eût dit pluſieurs fois de me lever, j'étois reſté à ſes genoux, ceux qui aiment, ſçavent combien cette attitude a de charmes: j'y étois encore, quand Benavidés ouvrit tout d'un coup la porte de la chambre. Il ne me vit pas plûtôt

aux genoux de ſa Femme, que, venant à elle l'épée à la main, tu mourras, perfide, s'écria-t-il. Il l'auroit tuée infalliblement, ſi je ne me fuſſe jetté au-devant d'elle : je tirai en même tems mon épée. Je commencerai donc par toi ma vengeance, dit Benavidés, en me donnant un coup qui me bleſſa à l'épaule. Je n'aimois pas aſſez la vie pour la défendre ; mais je haïſſois trop Benavidés pour la lui abandonner. D'ailleurs, ce qu'il venoit d'entreprendre contre celle de ſa Femme, ne me laiſſoit plus l'uſage de la raiſon : j'allai ſur lui, je lui portai un coup qui le fit tomber ſans ſentiment.

Les domeſtiques, que les cris de Madame de Benavidés avoient attirés, entrèrent dans ce moment : ils me virent retirer mon épée du corps de leur maître : pluſieurs ſe jettèrent ſur moi, ils me déſarmèrent ſans que je fiſſe aucun effort pour me défendre : la vûë de Madame de Benavidés, qui étoit toute fondante en larmes auprès de ſon Mari, ne me laiſſoit de ſentiment que pour ſes douleurs. Je fus trainé dans une chambre, où je fus enfermé.

C'eſt-là que livré à moi même, je vis l'abîme où j'avois plongé Madame de Benavidés. La mort de ſon Mari, que je croïois alors tué à ſes yeux, & tué par moi, ne pouvoit manquer de faire naître des ſoupçons contre elle. Quel reproche ne me fis-je point ? J'avois cauſé ſes premiers malheurs, & je venois d'y mettre le comble par mon imprudence. Je me repréſentois l'état où je l'avois laiſſée, tout le reſſentiment dont elle devoit être animée contre moi, elle me devoit haïr, je l'avois mérité. La ſeule eſpérance qui me reſta, fut de n'être pas connu : l'idée d'être pris pour un ſcélérat, qui, dans toute autre occaſion m'auroit fait frémir, ne m'étonna point. Adélaide me rendroit juſtice, & Adélaide étoit pour moi tout l'Univers.

Cette penſée me donna quelque tranquillité, qui étoit cependant troublée par l'impatience que j'avois

vois d'être interrogé. Ma porte s'ouvrit au milieu de la nuit. Je fus ſurpris en voïant entrer Dom Gabriel. Raſſûrez-vous, me dit-il en s'approchant : je viens par ordre de Madame de Benavidés ; elle a eu aſſez d'eſtime pour moi, pour ne me rien cacher de ce qui vous regarde. Peut-être, ajoûta-t-il avec un ſoupir qu'il ne put retenir, auroit-elle penſé différemment, ſi elle m'avoit bien connu. N'importe, je répondrai à ſa confiance : je vous ſauverai, & je la ſauverai ſi je puis. Vous ne me ſauverez point, lui dis-je à mon tour, je dois juſtifier Madame de Benavidés, & je le ferois aux dépens de mille vies.

Je lui expliquai tout de ſuite mon projèt de ne point me faire connoître. Ce projèt pourroit avoir lieu, me répondit Dom Gabriel, ſi mon frere étoit mort, comme je vois que vous le croïez ; mais ſa bleſſure, quoique grande, peut n'être pas mortelle, & le premier ſigne de vie, qu'il a donné, a été de faire renfermer Madame de Benavidés dans ſon appartement. Vous voïez par-là, qu'il l'a ſoupçonnée, & que vous vous perdriez ſans la ſauver. Sortons, ajoûta-t-il : je puis aujourd'hui pour vous ce que je ne pourrai peut-être plus demain. Et que deviendra Madame de Benavidés, m'écriai-je ? Non, je ne puis me réſoudre à me tirer d'un péril où je l'ai miſe, & à l'y laiſſer. Je vous ai déja dit, me répondit Dom Gabriel, que votre preſence ne peut que rendre ſa condition plus fâcheuſe. Hé bien, lui dis-je, je fuirai puiſqu'elle le veut, & que ſon intérêt le demande. j'eſpérois en ſacrifiant ma vie lui donner du moins quelque pitié : je ne méritois pas cette conſolation. Je ſuis un malheureux, indigne de mourir pour elle. Protégez-la, dis-je à Dom Gabriel, vous êtes généreux : ſon innocence, ſon malheur, doivent vous toucher. Vous pouvez juger, me repliqua-t-il, par ce qui m'eſt échap-

pé, que les intérêts de Madame de Benavidés me sont plus chers qu'il ne faudroit pour mon repos ; je ferai tout pour elle. Hélas ! ajoûta-t-il, je me croirois païé, si je pouvois encore penser qu'elle n'a rien aimé. Comment se peut-il que le bonheur d'avoir touché un cœur comme le sien ne vous ait pas suffi ? Mais, sortons, poursuivit-il : profitons de la nuit. Il me prit par la main, tourna une lanterne sourde, & me fit traverser les cours du Château. J'étois si plein de rage contre moi-même, que, par un sentiment de désespéré, j'aurois voulu être encore plus malheureux que je n'étois.

Dom Gabriel m'avoit conseillé ; en me quittant, d'aller dans un Couvent de Religieux qui n'étoit qu'à un quart de lieue du Château : il faut, me dit-il, vous tenir caché dans cette maison pendant quelques jours, pour vous dérober aux recherches que je ferai moi-même obligé de faire ; voilà une lettre pour un Religieux de la maison à qui vous pouvez vous confier. J'errai encore long-tems autour du Château, je ne pouvois me résoudre à m'en éloigner ; mais le désir de sçavoir des Nouvelles d'Adélaide me détermina enfin à prendre la route du Couvent.

J'y arrivai à la pointe du jour. Ce Religieux, après avoir lû la lettre de Dom Gabriel, m'emmena dans une chambre. Mon extrême abattement, & le sang qu'il apperçût sur mes habits, lui firent craindre que je ne fusse blessé. Il me le demandoit, quand il me vit tomber en foiblesse ; un domestique qu'il appella, & lui me mirent au lit. On fit venir le Chirurgien de la maison pour visiter ma plaïe ; elle s'étoit extrêmement envénimée par le froid & par la fatigue que j'avois soufferts.

Quand je fus seul avec le Pere à qui j'étois adressé, je le priai d'envoïer à une maison du Village que je lui indiquai, pour s'informer de Saint-Lau-

Laurent : j'avois jugé qu'il s'y ſeroit réfugié ; je ne m'étois pas trompé, il vint avec l'homme que j'avois envoïé. La douleur de ce pauvre Garçon fut extrême, quand il ſçût que j'étois bleſſé : il s'approcha de mon lit, pour s'informer de mes nouvelles. Si vous voulez me ſauver la vie, lui dis-je, il faut m'apprendre dans quel état eſt Madame de Benavidés : ſçachez ce qui ſe paſſe, ne perdez pas un moment pour m'en éclaircir ; & ſongez que ce que je ſouffre, eſt mille fois pire que la mort. Saint-Laurent me promit de faire ce que je ſouhaitois : il ſortit dans l'inſtant, pour prendre les meſures néceſſaires.

Cependant, la fiévre me prit avec beaucoup de violence : ma plaïe parut dangéreuſe, on fut obligé de me faire de grandes inciſions ; mais les maux de l'eſprit me laiſſoient à peine ſentir ceux du corps. Madame de Benavidés, comme je l'avois vûe en ſortant de ſa chambre fondant en larmes, couchée ſur le plancher auprès de ſon Mari que j'avois bleſſé, ne me ſortoit pas un moment de l'eſprit : je repaſſois les malheurs de ſa vie, je me trouvois par-tout ; ſon mariage, le choix de ce mari le plus jaloux, le plus bizarre de tous les hommes, s'étoit fait pour moi ; & je venois de mettre le comble à tant d'infortunes, en expoſant ſa réputation. Je me rappellois enſuite la jalouſie que je lui avois marquée : quoiqu'elle n'eût duré qu'un moment, quoiqu'un ſeul mot l'eût fait ceſſer, je ne pouvois me la pardonner. Adélaide me devoit regarder comme indigne de ſes bontez, elle devoit me haïr. Cette idée, ſi accablante, je la ſoûtenois par la rage dont j'étois animé contre moi-même.

Saint-Laurent revint au bout de huit jours : il me dit que Benavidés étoit très-mal de ſa bleſſure, que ſa Femme paroiſſoit inconſolable, que Dom Gabriel faiſoit mine de nous faire chercher avec

ſoin. Ces nouvelles n'étoient pas propres à me calmer: je ne ſçavois ce que je devois déſirer; tous les évènemens étoient contre moi: je ne pouvois même ſouhaiter la mort; il me ſembloit que je me devois à la juſtification de Madame de Benavidés.

Le Religieux, qui me ſervoit, prit pitié de moi: il m'entendoit ſoupirer continuellement, il me trouvoit preſque toûjours le viſage baigné de larmes. C'étoit un homme d'eſprit, qui avoit été long-tems dans le monde, & que divers accidens avoient conduit dans le Cloître. Il ne chercha point à me conſoler par ſes diſcours, il me montra ſeulement de la ſenſibilité pour mes peines: ce moïen lui réuſſit, il gagna peu à peu ma confiance; peut-être auſſi ne la dût-il qu'au beſoin que j'avois de parler, & de me plaindre. Je m'attachois à lui à meſure que je lui contois mes malheurs: il me devint ſi néceſſaire au bout de quelques jours, que je ne pouvois conſentir à le perdre un moment. Je n'ai jamais vû dans perſonne plus de vraïe bonté: je lui repétois mille fois les mêmes choſes, il m'écoutoit, il entroit dans mes ſentimens.

C'étoit par ſon moïen, que je ſçavois ce qui ſe paſſoit chez Benavidés: ſa bleſſure le mit long-tems dans un très-grand danger. Il guérit enfin. J'en appris la nouvelle par Dom Jérôme (c'étoit le nom de ce Religieux) il me dit enſuite, que tout paroiſſoit tranquille dans le Château; que Madame de Benavidés vivoit encore plus retirée qu'auparavant; que ſa ſanté étoit très-languiſſante: il ajoûta, qu'il faloit que je me diſpoſaſſe à m'éloigner auſſi-tôt que je le pourrois; que mon ſéjour pouvoit être découvert, & cauſer de nouvelles peines à Madame de Benavidés.

Il s'en faloit bien que je ne fuſſe en état de partir; j'avois toûjours la fiévre, ma plaïe ne ſe re-

refermoit point. J'étois dans cette maiſon depuis deux mois, quand je m'apperçûs un jour, que Dom Jérôme étoit triſte & rêveur : il détournoit les yeux, il n'ôſoit me regarder, il répondoit avec peine à mes queſtions : j'avois pris beaucoup d'amitié pour lui ; d'ailleurs les malheureux ſont plus ſenſibles que les autres. J'allois lui demander le ſujet de ſa mélancolie, lorſque Saint-Laurent, en entrant dans ma chambre, me dit, que Dom Gabriel étoit dans la maiſon, qu'il venoit de le rencontrer.

Dom Gabriel eſt ici, dis-je en regardant Dom Jérôme, & vous ne m'en dites rien ; pourquoi ce miſtére ? Vous me faites trembler ! que fait Madame de Benavidés ? par pitié, tirez-moi de la cruelle incertitude où je ſuis. Je voudrois pouvoir vous y laiſſer toûjours, me dit enfin Dom Jérôme en m'embraſſant. Ah ! m'écriai-je, elle eſt morte : Benavidés l'a ſacrifiée à ſa fureur. Vous ne me répondez point. Hélas ! je n'ai donc plus d'eſpérance. Non, ce n'eſt point Benavidés, reprenois-je ; c'eſt moi, qui lui ai plongé le poignard dans le ſein : ſans mon amour, elle vivroit encore. Adélaide eſt morte, je ne la verrai plus, je l'ai perdue pour jamais ! Elle eſt morte, & je vis encore ! que tardai-je à la ſuivre ! que tardai-je à la venger ! Mais non, ce ſeroit me faire grace, que de me donner la mort : ce ſeroit me ſéparer de moi-même, qui me fais horreur.

L'agitation violente dans laquelle j'étois, fit rouvrir ma plaïe, qui n'étoit pas encore bien fermée : je perdis tant de ſang, que je tombai en foibleſſe ; elle fut ſi longue, que l'on me crut mort : je revins enfin après pluſieurs heures. Dom Jérôme craignit que je n'entrepriſſe quelque choſe contre ma vie, il chargea Saint-Laurent de me garder à vûe. Mon déſeſpoir prit alors une autre forme. Je reſtai dans un morne ſilence. Je ne répandois

pas une larme. Ce fut dans ce tems, que je fis deſſein d'aller dans quelque lieu, où je puſſe être en proïe à toute ma douleur. J'imaginois preſque un plaiſir à me rendre encore plus miſérable que je ne l'étois.

Je ſouhaitai de voir Dom Gabriel, parce que ſa vûë devoit encore augmenter ma peine; je priai Dom Jérôme de l'amener: ils vinrent enſemble dans ma chambre le lendemain. Dom Gabriel s'aſſit auprès de mon lit: nous reſtâmes tous deux aſſez long-tems ſans nous parler; il me regardoit avec des yeux pleins de larmes: je rompis enfin le ſilence. Vous êtes bien généreux, Monſieur, de voir un miſérable, pour qui vous devez avoir tant de haine. Vous êtes trop malheureux, me répondit-il, pour que je puiſſe vous haïr. Je vous ſupplie, lui dis je, de ne me laiſſer ignorer aucune circonſtance de mon malheur; l'éclairciſſement, que je vous demande, préviendra peut-être des évènemens que vous avez intérêt d'empêcher. J'augmenterai mes peines & les vôtres, me répondit-il: n'importe, il faut vous ſatisfaire, vous verrez du moins dans le recit que je vais vous faire, que vous n'êtes pas ſeul à plaindre; mais, je ſuis obligé, pour vous apprendre tout ce que vous voulez ſçavoir, de vous dire un mot de ce qui me regarde.

Je n'avois jamais vû Madame de Benavidés, quand elle devint ma belle-ſœur: mon frere, que des affaires conſidérables avoient attiré à Bourdeaux, en devint amoureux; &, quoique ſes Rivaux euſſent autant de naiſſance & de bien, & lui fuſſent préférables par beaucoup d'autres endroits, je ne ſçai par quelle raiſon le choix de Madame de Benavidés fut pour lui. Peu de tems après ſon mariage, il l'amena dans ſes terres; c'eſt-là, où je la vis pour la première fois: ſi ſa beauté me donna de l'admiration, je fus encore plus enchanté des graces de ſon eſprit, & de ſon extrême douceur,

que

que mon frere mettoit tous les jours à de nouvelles épreuves. Cependant, l'amour, que j'avois alors pour une très-aimable perſonne, dont j'étois tendrement aimé, me faiſoit croire que j'étois à l'abri de tant de charmes; j'avois même deſſein d'engager ma belle-ſœur à me ſervir auprès de ſon Mari, pour le faire conſentir à mon mariage. Le Pere de ma maîtreſſe, offenſé des refus de mon frere, ne m'avoit donné qu'un tems très-court pour les faire ceſſer, & m'avoit déclaré, & à ſa fille, que, ce tems expiré, il la marieroit à un autre.

L'amitié, que Madame de Benavidés me témoignoit, me mit bien-tôt en état de lui demander ſon ſecours: j'allois ſouvent dans ſa chambre, dans le deſſein de lui en parler, & j'étois arrêté par le plus léger obſtacle. Cependant le tems qui m'avoit été preſcrit, s'écouloit; j'avois reçû pluſieurs lettres de ma maîtreſſe, qui me preſſoit d'agir: les réponſes que je lui faiſois, ne la ſatisfirent pas, il s'y gliſſoit, ſans que je m'en apperçûſſe, une froideur qui m'attira des plaintes; elles me parurent injuſtes, je lui en écrivis ſur ce ton-là. Elle ſe crut abandonnée; & le dépit, joint aux inſtances de ſon Pere, la déterminèrent à ſe marier: elle m'inſtruiſit elle-même de ſon ſort; ſa lettre quoique pleine de reproches étoit tendre; elle finiſſoit en me priant de ne la voir jamais. Je l'avois beaucoup aimée, je croïois l'aimer encore; je ne pus apprendre ſans une véritable douleur que je la perdois: je craignois, qu'elle ne fût malheureuſe, & je me reprochois d'en être la cauſe.

Toutes ces différentes penſées m'occupoient, J'y rêvois triſtement en me promenant dans une allée de ce bois que vous connoiſſez, quand je fus abordé par Madame de Benavidés: elle s'apperçût de ma triſteſſe, m'en demanda la cauſe avec amitié. Une ſecrette repugnance me retenoit, je ne pou-

pouvois me réſoudre à lui dire que j'avois été amoureux; mais, le plaiſir de pouvoir luì parler d'amour, quoique ce ne fut pas pour elle, l'emporta. Tous ces mouvemens ſe paſſoient dans mon cœur, ſans que je les démêlaſſe. Je n'avois encore ôſé approfondir ce que je ſentois pour ma belle-ſœur: je luì contai mon avanture, je lùi montrai la lettre de Mademoiſelle de N *** Que ne m'avez-vous parlé plùtôt, me dit-elle; peut-être aurois-je obtenu de Monſieur votre frere le conſentement qu'il vous refuſoit. Mon Dieu! que je vous plains, & que je la plains: elle ſera aſſûrément malheureuſe! La pitié de Madame de Benavidés pour Mademoiſelle de N *** me fit craindre, qu'elle ne prit de moi des idées déſavantageuſes; & pour diminuer cette pitié, je me preſſai de lui dire, que le mari de Mademoiſelle de N *** avoit du mérite, de la naiſſance, qu'il tenoit un rang conſidérable dans le monde, & qu'il y avoit apparence que ſa fortune deviendroit encore plus conſidérable. Vous vous trompez, me répondit-elle, ſi vous croïez que tous ces avantages la rendent heureuſe; rien ne peut remplacer la perte de ce qu'on aime: c'eſt une cruelle choſe, ajoûta-t-elle, quand il faut mettre toûjours le devoir à la place de l'inclination. Elle ſoupira pluſieurs fois, pendant cette converſation; je m'apperçûs même, qu'elle avoit peine à retenir ſes larmes.

Après m'avoir dit encore quelques mots, elle me quitta. Je n'eus pas la force de la ſuivre; je reſtai dans un trouble que je ne puis exprimer: je vis tout d'un coup, ce que je n'avois pas voulu voir juſques-là, que j'étois amoureux de ma belle-ſœur, & je crus voir qu'elle avoit une paſſion dans le cœur: je me rappellai mille circonſtances auxquelles je n'avois pas fait attention; ſon goût pour la ſolitude, ſon éloignement pour tous les amuſe-

amuſemens, dans un âge comme le ſien : ſon extrême mélancolie, que j'avois attribuée au mauvais traitement de mon frere, me parut alors avoir une autre cauſe. Que de réflexions douloureuſes ſe preſentèrent en même tems à mon eſprit ! Je me trouvois amoureux d'une perſonne, que je ne devois point aimer ; & cette perſonne en aimoit un autre. Si elle n'aimoit rien, diſois-je, mon amour, quoique ſans eſpérance, ne ſeroit pas ſans douceur : je pourrois prétendre à ſon amitié, elle m'auroit tenu lieu de tout ; mais cette amitié n'eſt plus rien pour moi, ſi elle a des ſentimens plus vifs pour un autre. Je ſentois, que je devois faire tous mes efforts pour me guérir d'une paſſion, contraire à mon repos, & que l'honneur ne me permettoit pas d'avoir. Je pris le deſſein de m'éloigner, & je rentrai au Château pour dire à mon frere, que j'étois obligé de partir ; mais la vûë de Madame de Benavidés arrêta mes réſolutions : cependant, pour me donner à moi-même un prétexte de reſter près d'elle, je me perſuadai, que je lui étois utile, pour arrêter les mauvaiſes humeurs de ſon Mari.

Vous arrivâtes dans ce tems-là : je trouvai en vous un air, & des manières, qui démentoient la condition ſous laquelle vous paroiſſiez. Je vous marquai de l'amitié, je voulus entrer dans votre confidence ; mon deſſein étoit de vous engager enſuite à peindre Madame de Benavidés ; car, malgré toutes les illuſions que mon amour me faiſoit, j'étois toûjours dans la réſolution de m'éloigner ; & je voulois, en me ſéparant d'elle pour toûjours, avoir du moins ſon portrait. La manière, dont vous répondîtes à mes avances, me fit voir que je ne pouvois rien eſpérer de vous ; & j'étois allé pour faire venir un autre Peintre, le jour malheureux où vous bleſſâtes mon frere. Jugez de ma ſurpriſe, quand à mon retour j'appris tout ce qui

s'étoit

s'étoit passé ; mon frere, qui étoit très-mal, gardoit un morne silence, & jettoit de tems en tems des regards terribles sur Madame de Benavidés. Il m'appella aussi-tôt qu'il me vit ; délivrez-moi, me dit-il, de la vûë d'une Femme qui m'a trahi : faites la conduire dans son appartement, & donnez ordre qu'elle n'en puisse sortir. Je voulus dire quelque chose, mais, Monsieur de Benavidés m'interrompit au premier mot : faites ce que je souhaite, me dit-il, ou ne me voïez jamais.

Il falut donc obéir. Je m'approchai de ma belle-sœur, je la priai que je pusse lui parler dans sa chambre : elle avoit entendu les ordres que son Mari m'avoit donnés ; allons, me dit-elle, en répandant un torrent de larmes, venez exécuter ce que l'on vous ordonne. Ces paroles, qui avoient l'air de reproche, me pénétrèrent de douleur, je n'osai y répondre dans le lieu où nous étions ; mais elle ne fut pas plûtôt dans sa chambre, que, la regardant avec beaucoup de triſtesse, quoi ! lui dis-je, Madame, me confondez-vous avec votre persécuteur, moi, qui sens vos peines comme vous-même, moi, qui donnerois ma vie pour vous ? Je frémis de le dire ; mais je crains pour la vôtre : retirez-vous pour quelque tems dans un lieu sûr ; je vous offre de vous y faire conduire. Je ne sçai si Monsieur de Benavidés en veut à mes jours, me répondit-elle : je sçai seulement que mon devoir m'oblige à ne pas l'abandonner ; & je le remplirai, quoiqu'il m'en puisse coûter. Elle se tût quelques momens, & reprenant la parole : Je vais, continua-t-elle, vous donner, par une entière confiance, la plus grande marque d'estime que je puisse vous donner ; aussi bien l'aveu que j'ai à vous faire, m'est-il nécessaire pour conserver la vôtre : allez retrouver votre frere, une plus longue conversation pourroit lui être suspecte : revenez ensuite le plûtôt que vous pourrez.

Je

Je ſortis comme Madame de Benavidés le ſouhaitoit. Le Chirurgien avoit ordonné qu'on ne laiſſât entrer perſonne dans la chambre de Monſieur de Benavidés ; je courus retrouver ſa Femme, agité de mille penſées différentes : je déſirois de ſçavoir ce qu'elle avoit à me dire, & je craignois de l'apprendre. Elle me conta comment elle vous avoit connu : l'amour que vous aviez pris pour elle le premier moment que vous l'aviez vûe : elle ne me diſſimula point l'inclination que vous lui aviez inſpirée.

Quoi ! m'écriai-je à cet endroit du recit de Dom Gabriel, j'avois touché l'inclination de la plus parfaite perſonne du monde, & je l'ai perduë ? Cette idée pénétra mon cœur d'un ſentiment ſi tendre, que mes larmes, qui avoient été retenuës juſques-là par l'excès de mon déſeſpoir, commencèrent à couler.

Oui, continua Dom Gabriel, vous en étiez aimé : quel fond de tendreſſe je découvris pour vous dans ſon cœur, malgré ſes malheurs, malgré ſa ſituation preſente ! Je ſentois qu'elle appuïoit avec plaiſir ſur tout ce que vous aviez fait pour elle : elle m'avoua, qu'elle vous avoit reconnu, quand je la conduiſis dans la chambre, où vous peigniez : qu'elle vous avoit écrit pour vous ordonner de partir : qu'elle n'avoit pû trouver une occaſion de vous donner ſa lettre. Elle me conta enſuite comment ſon Mari vous avoit ſurpris dans le moment même, où vous lui diſiez un éternel adieu ; qu'il avoit voulu la tuer ; & que c'étoit en la défendant, que vous aviez bleſſé Monſieur de Benavidés. Sauvez ce malheureux, ajoûta-t-elle : vous ſeul pouvez le dérober au ſort qui l'attend ; car je le connois, dans la crainte de m'expoſer, il ſouffriroit les derniers ſupplices plûtôt que de déclarer ce qu'il eſt. Il eſt bien païé de ce qu'il ſouffre, lui dis-je, Madame, par la bonne opinion que vous

avez

avez de lui. Je vous ai découvert toute ma foibleſſe, repliqua-t-elle; mais vous avez dû voir, que ſi je n'ai pas été maîtreſſe de mes ſentimens, je l'ai du moins été de ma conduite, & que je n'ai fait aucune démarche, que le plus rigoureux devoir puiſſe condamner. Hélas! Madame, lui dis-je, vous n'avez pas beſoin de vous juſtifier; je ſçai trop par moi-même, qu'on ne diſpoſe pas de ſon cœur comme on le voudroit: je vais tout mettre en uſage, ajoûtai-je, pour vous obéïr, & pour délivrer le Comte de Comminge; mais j'ôſe vous dire, qu'il n'eſt peut-être pas le plus malheureux.

Je ſortis en prononçant ces paroles, ſans ôſer jetter les yeux ſur Madame de Benavidés: je fus m'enfermer dans ma chambre, pour réſoudre ce que j'avois à faire. Mon parti étoit pris de vous délivrer; mais je ne ſçavois pas ſi je ne devois pas fuir moi-même. Ce que j'avois ſouffert, pendant le recit que je venois d'entendre, me faiſoit connoître à quel point j'étois amoureux: il faloit m'affranchir d'une paſſion ſi dangereuſe pour ma vertu; mais il y avoit de la cruauté d'abandonner Madame de Benavidés ſeule entre les mains d'un Mari qui croïoit en avoir été trahi. Après bien des irréſolutions, je me déterminai à ſecourir Madame de Benavidés, & à l'éviter avec ſoin. Je ne pus lui rendre compte de votre évaſion que le lendemain; elle me parut un peu plus tranquille: je crus cependant m'appercevoir, que ſon affliction étoit encore augmentée, & je ne doutai pas, que ce ne fût la connoiſſance que je lui avois donnée de mes ſentimens: je la quittai pour la délivrer de l'embaras que ma preſence lui cauſoit.

Je fus pluſieurs jours ſans la voir; le mal de mon frere qui augmentoit, & qui faiſoit tout craindre pour ſa vie, m'obligea de lui faire une viſite pour l'en avertir. Si j'avois perdu Monſieur de Benavidés, me dit-elle, par un évènement ordinaire,

naire, ſa perte m'auroit été moins ſenſible : mais la part que j'aurois à celui-ci, me la rendroit tout-à-fait douloureuſe. Je ne crains point les mauvais traitemens qu'il peut me faire ; je crains qu'il ne meure avec l'opinion, que je lui ai manqué : s'il vit, j'eſpére qu'il connoîtra mon innocence, & qu'il me rendra ſon eſtime : Il faut auſſi, lui dis-je, Madame, que je tâche de mériter la vôtre : je vous demande pardon des ſentimens que je vous ai laiſſé voir ; je n'ai pû, ni les empêcher de naître, ni vous les cacher. Je ne ſçai même, ſi je pourrai en triompher ; mais je vous jure, que je ne vous en importunerai jamais : j'aurois même pris déja le parti de m'éloigner de vous, ſi votre intérêt ne me retenoit ici. Je vous avoue, me dit-elle, que vous m'avez ſenſiblement affligée. La fortune a voulu m'ôter juſqu'à la conſolation que j'aurois trouvé dans votre amitié.

Les larmes, qu'elle répandoit en me parlant, firent plus d'effet ſur moi, que toute ma raiſon ; je fus honteux d'augmenter les malheurs d'une perſonne déja ſi malheureuſe. Non, Madame, lui dis-je, vous ne ſerez point privée de cette amitié dont vous avez la bonté de faire cas ; & je me rendrai digne de la vôtre, par le ſoin que j'aurai de vous faire oublier mon égarement.

Je me trouvai effectivement en la quittant plus tranquille que je n'avois été depuis que je la connoiſſois. Bien loin de la fuir, je voulus, par les engagemens que je prendrois avec elle en la voïant, me donner à moi-même de nouvelles raiſons de faire mon devoir. Ce moïen me réuſſit ; je m'accoûtumois peu à peu à réduire mes ſentimens à l'amitié ; je lui diſois naturellement le progrès que je faiſois : elle m'en remercioit comme d'un ſervice que je lui aurois rendu ; & pour m'en recompenſer elle me donnoit de nouvelles marques de ſa confiance : mon cœur ſe révoltoit encore quel-

quelquesfois; mais la raiſon reſtoit la plus forte.

Mon frere, après avoir été aſſez long-tems dans un très-grand danger, revint enfin; il ne voulut jamais accorder à ſa Femme la permiſſion de le voir, qu'elle lui demanda pluſieurs fois. Il n'étoit pas encore en état de quitter la chambre, que Madame de Benavidés tomba malade à ſon tour; ſa jeuneſſe la tira d'affaire, & j'eus lieu d'eſpérer que ſa maladie avoit attendri ſon Mari pour elle: quoiqu'il ſe fût obſtiné à ne la point voir, quelque inſtance qu'elle lui en eût fait faire dans le plus fort de ſon mal, il demandoit de ſes nouvelles avec quelque ſorte d'empreſſement.

Elle commençoit à ſe mieux porter, quand Monſieur de Benavidés me fit appeller: j'ai une affaire importante, me dit-il, qui demanderoit ma preſence à Sarragoſſe: ma ſanté ne me permet pas de faire ce voïage; je vous prie d'y aller à ma place: j'ai ordonné que mes équipages fuſſent prêts, & vous m'obligerez de partir tout-à-l'heure. Il eſt mon aîné d'un grand nombre d'années; j'ai toûjours eu pour lui le reſpect que j'aurois eu pour mon Pere, & il m'en a tenu lieu: je n'avois d'ailleurs aucune raiſon pour me diſpenſer de faire ce qu'il ſouhaitoit de moi: il falut donc me réſoudre à partir; mais je crus que cette marque de ma complaiſance me mettoit en droit de lui parler ſur Madame de Benavidés. Que ne lui dis-je point pour l'adoucir! il me parut que je l'avois ébranlé: je crus même le voir attendri. J'ai aimé Madame de Benavidés, me dit il, de la paſſion du monde la plus forte: elle n'eſt pas encore éteinte dans mon cœur; mais il faut que le tems, & la conduite qu'elle aura à l'avenir, effacent le ſouvenir de ce que j'ai vû. Je n'ôſai conteſter ſes ſujets de plainte; c'étoit le moïen de rappeller ſes fureurs. Je lui demandai ſeulement la permiſſion de dire à ma belle-ſœur les eſpérances qu'il me donnoit: il me

le

le permit. Cette pauvre Femme reçût cette nouvelle avec une ſorte de joie : je ſçai, me dit-elle, que je ne puis être heureuſe avec Monſieur de Benavidés ; mais j'aurai du moins la conſolation d'être où mon devoir veut que je ſois.

Je la quittai, après l'avoir encore aſſûrée des bonnes diſpoſitions de mon frere. Un des principaux domeſtiques de la maiſon, à qui je me confiois, fut chargé de ma part d'être attentif à tout ce qui pourroit la regarder, & de m'en inſtruire. Après ces précautions que je crus ſuffiſantes, je pris la route de Sarragoſſe. Il y avoit près de quinze jours que j'y étois arrivé, que je n'avois eu aucune nouvelle. Ce long ſilence commençoit à m'inquiéter, quand je reçûs une lettre de ce domeſtique, qui m'apprenoit que trois jours après mon départ Monſieur de Benavidés l'avoit mis dehors, & tous ſes camarades, & qu'il n'avoit gardé qu'un homme qu'il me nomma, & la femme de cet homme.

Je frémis, en liſant la lettre ; &, ſans m'embaraſſer des affaires dont j'étois chargé, je pris ſur le champ la poſte.

J'étois à trois journées d'ici, quand je reçûs la fatale nouvelle de la mort de Madame de Benavidés : mon frere, qui me l'écrit lui-même, m'en paroît ſi affligé, que je ne ſçaurois croire qu'il y ait eu part. Il me mande que l'amour qu'il avoit pour ſa Femme l'avoit emporté ſur ſa colére ; qu'il étoit prêt de lui pardonner, quand la mort la lui avoit ravie ; qu'elle étoit retombée peu après mon départ ; & qu'une fiévre violente l'avoit emportée le cinquiéme jour. J'ai ſçû depuis que je ſuis ici, où je ſuis venu chercher quelque conſolation auprès de Dom Jérôme, qu'il eſt plongé dans la plus affreuſe mélancolie : il ne veut voir perſonne ; il m'a même fait prier de ne pas aller ſi-tôt chez lui.

Je n'ai aucune peine à lui obéïr, continua Dom Gabriel ; les lieux, où j'ai vû la malheureuſe Madame

dame de Benavidés, & où je ne la verrois plus, ajoûteroient encore à ma douleur: il ſemble que ſa mort ait reveillé mes prémiers ſentimens; & je ne ſçai ſi l'amour n'a pas autant de part à mes larmes, que l'amitié: j'ai réſolu de paſſer en Hongrie, où j'eſpére trouver la mort dans les périls de la Guerre, ou retrouver le repos que j'ai perdu.

Dom Gabriel ceſſa de parler. Je ne pus lui répondre; ma voix étoit étouffée par mes ſoupirs & par mes larmes: il en répandoit auſſi-bien que moi; il me quitta enfin, ſans que j'euſſe pû lui dire une parole. Dom Jérôme l'accompagna, & je reſtai ſeul. Ce que je venois d'entendre, augmentoit l'impatience que j'avois de me trouver dans un lieu où rien me dérobât à ma douleur; le déſir d'exécuter ce projèt hâta ma guériſon: après avoir langui ſi long-tems, mes forces commencèrent à revenir: ma bleſſure ſe ferma; & je me vis en état de partir eu peu de tems. Les adieux de Dom Jérôme & de moi furent de ſa part remplis de beaucoup de témoignages d'amitié: j'aurois voulu y répondre; mais j'avois perdu ma chére Adélaide, & je n'avois de ſentiment que pour la pleurer. Je cachai mon deſſein, de peur qu'on ne cherchât à y mettre obſtacle: j'écrivis à ma Mere par Saint-Laurent, à qui j'avois fait croire que j'attendrois la réponſe dans le lieu où j'étois. Cette lettre contenoit un détail de tout ce qui m'étoit arrivé: je finiſſois, en lui demandant pardon de m'éloigner d'elle: j'ajoûtois, que j'avois cru devoir lui épargner la vûë d'un malheureux, qui n'attendoit que la mort; enfin, je la priois de ne faire aucune perquiſition pour découvrir ma retraite, & je lui recommandois S. Laurent.

Je lui donnai, quand il partit, tout ce que j'avois d'argent; je ne gardai que ce qui m'étoit néceſſaire pour faire mon voïage: la lettre de Madame de Benavidés, & ſon portrait que j'avois

vois toûjours ſur mon cœur, étoient le ſeul bien que je m'étois réſervé. Je partis le lendemain du départ de S. Laurent: je vins ſans preſque m'arrêter à l'Abbaye de la Trape. Je demandai l'habit en arrivant: le Pere Abbé m'obligea de paſſer par les épreuves. On me demanda quand elles furent finies, ſi la mauvaiſe nouriture, & les auſtéritez ne me paroiſſoient pas au-deſſus de mes forces? Ma douleur m'occupoit ſi entièrement, que je ne m'étois pas même apperçû du changement de nouriture, & de ces auſtéritez, dont on me parloit.

Mon inſenſibilité à cet égard fut priſe pour une marque de zèle, & je fus reçû: l'aſſûrance, que j'avois par-là, que mes larmes ne ſeroient point troublées, & que je paſſerois ma vie entière dans cet exercice, me donna quelque eſpéce de conſolation: l'affreuſe ſolitude, le ſilence qui regnoit toûjours dans cette maiſon, la triſteſſe de tous ceux qui m'environnoient, me laiſſoient tout entier à cette douleur, qui m'étoit devenue ſi chére, qui me tenoit preſque lieu de ce que j'avois perdu. Je rempliſſois les exercices du Cloître, parce que tout m'étoit également indifférent: j'allois tous les jours dans quelque endroit écarté des bois: là, je reliſois cette lettre, je regardois le portrait de ma chére Adélaide; je baignois de mes larmes l'un & l'autre, & je revenois le cœur encore plus plein de triſteſſe.

Il y avoit trois années, que je menois cette vie, ſans que mes peines euſſent eu le moindre adouciſſement, quand je fus appellé par le ſon de la cloche pour aſſiſter à la mort d'un Religieux: il étoit déja couché ſur la cendre, & on alloit lui adminiſtrer le dernier Sacrement, lorſqu'il demanda au Pere Abbé la permiſſion de parler.

Ce que j'ai à dire, mon Pere, ajoûta-t-il, animera d'une nouvelle ferveur ceux qui m'écoutent, pour celui, qui par des voïes ſi extraordinaires m'a

tiré du profond abîme où j'étois plongé, pour me conduire dans le port du ſalut. Il continua ainſi :

Je ſuis indigne de ce nom de Frere, dont ces ſaints Religieux m'ont honoré : vous voïez en moi une malheureuſe Pécheresſe, qu'un amour profane a conduite dans ces ſaints lieux. J'aimois, & j'étois aimée d'un jeune-homme d'une condition égale à la mienne : la haine de nos Peres mit obſtacle à notre mariage. Je fus même obligée, pour l'intérêt de mon Amant, d'en épouſer un autre. Je cherchai, juſques dans le choix de mon Mari, à lui donner des preuves de mon foi amour : celui, qui ne pouvoit m'inſpirer que de la haine, fut préféré, parce qu'il ne pouvoit lui donner de jalouſie. Dieu a permis qu'un mariage, contracté par des vûës ſi criminelles, ait été pour moi une ſource de malheurs. Mon Mari & mon Amant ſe bleſſérent à mes yeux ; le chagrin que j'en conçûs, me rendit malade. Je n'étois pas encore rétablie, quand mon Mari m'enferma dans une tour de ſa maiſon, & me fit paſſer pour morte. Je fus deux ans en ce lieu, ſans autre conſolation, que celle que tâchoit de me donner celui qui étoit chargé de m'apporter ma nouriture. Mon Mari, non content des maux qu'il me faiſoit ſouffrir, avoit encore la cruauté d'inſulter à ma miſére : mais, que dis-je, ô mon Dieu ! j'ôſe appeller cruauté l'inſtrument dont vous vous ſerviez pour me punir. Tant d'afflictions ne me firent point ouvrir les yeux ſur mes égaremens : bien loin de pleurer mes péchez, je ne pleurois que mon Amant. La mort de mon Mari me mit enfin en liberté : le même domeſtique, ſeul inſtruit de ma deſtinée, vint m'ouvrir ma priſon, & m'apprit que j'avois paſſé pour morte dès l'inſtant qu'on m'avoit enfermée : La crainte des diſcours, que mon Avanture feroit tenir de moi, me fit penſer à la retraite : & pour achever de m'y déterminer, j'appris qu'on ne ſçavoit aucune

cune nouvelle de la ſeule perſonne, qui pouvoit me retenir dans le monde. Je pris un habit d'homme, pour ſortir avec plus de facilité du Château. Le Couvent que j'avois choiſi, & où j'avois été élevée, n'étoit qu'à quelques lieues d'ici: j'étois en chemin pour m'y rendre, quand un mouvement inconnu m'obligea d'entrer dans cette Egliſe. A peine y étois-je, que je diſtinguai parmi ceux qui chantoient les louanges du Seigneur, une voix trop acoûtumée à aller juſqu'à mon cœur: je crus être ſéduite par la force de mon imagination; je m'approchai, & malgré le changement que le tems, & les auſtéritez avoient apporté ſur ſon viſage, je reconnus ce ſéducteur ſi cher à mon ſouvenir. Que devins-je, grand Dieu! à cette vûë? De quel trouble ne fus-je point agitée? Loin de bénir le Seigneur de l'avoir mis dans la voïe ſainte, je blaſphémai contre lui de me l'avoir ôté. Vous ne punîtes pas mes murmures impies, ô mon Dieu! & vous vous ſervîtes de ma propre miſére pour m'attirer à vous. Je ne pus m'éloigner d'un lieu, qui renfermoit ce que j'aimois; & pour ne m'en plus ſéparer, après avoir congédié mon conducteur, je me preſentai à vous, mon Pere. Vous fûtes trompé par l'empreſſement que je montrois pour être admis dans votre maiſon; vous m'y reçûtes. Quelle étoit la diſpoſition que j'apportois à vos ſaints exercices? Un cœur plein de paſſion, tout occupé de ce qu'il aimoit. Dieu, qui vouloit en m'abandonnant à moi-même me donner de plus en plus des raiſons de m'humilier un jour devant lui, permettoit ſans doute ces douceurs empoiſonnées, que je goûtois à reſpirer le même air, à être dans le même lieu. Je m'attachois à tous ſes pas, je l'aidois dans ſon travail autant que mes forces pouvoient me le permettre, & je me trouvois dans ces momens païée de tout ce que je ſouffrois. Mon égarement n'alla pourtant pas juſqu'à me faire con-

noître : mais, quel fut le motif qui m'arrêta ? la crainte de troubler le repos de celui qui m'avoit fait perdre le mien ; ſans cette crainte, j'aurois peut-être tout tenté pour arracher à Dieu une ame que je croïois qui étoit toute à lui.

Il y a deux mois, que, pour obéïr à la régle du ſaint Fondateur, qui a voulu par l'idée continuelle de la mort ſanctifier la vie de ces Religieux, il leur fut ordonné à tous de ſe creuſer chacun leur tombeau. Je ſuivois comme à l'ordinaire celui à qui j'étois liée par des chaînes ſi honteuſes : la vûë de ce tombeau, l'ardeur avec laquelle il le creuſoit, me pénétrèrent d'une affliction ſi vive, qu'il falut m'éloigner pour laiſſer couler des larmes, qui pouvoient me trahir. Il me ſembloit depuis ce moment, que j'allois le perdre : cette idée ne m'abandonnoit plus, mon attachement en prit encore de nouvelles forces, je le ſuivois par-tout ; & ſi j'étois quelques heures ſans le voir, je croïois que je ne le verrois plus.

Voici le moment heureux que Dieu avoit préparé pour m'attirer à lui. Nous allions dans la forêt couper du bois pour l'uſage de la maiſon, quand je m'apperçûs que mon compagnon m'avoit quittée ; mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru pluſieurs routes du bois, je le vis dans un endroit écarté, occupé à regarder quelque choſe qu'il avoit tiré de ſon ſein. Sa rêverie étoit ſi profonde, que j'allai à lui, & que j'eus le tems de conſidérer ce qu'il tenoit, ſans qu'il m'apperçût. Quel fut mon étonnement, quand je reconnus mon portrait ! Je vis alors, que, bien loin de joüir de ce repos, que j'avois tant craint de troubler, il étoit, comme moi, la malheureuſe victime d'une paſſion criminelle : je vis Dieu irrité appéſantir ſa main toute puiſſante ſur lui. Je crus que cet amour, que je portois juſqu'aux pieds des autels, avoit attiré la vengeance céleſte

ſur

ſur celui qui en étoit l'objet : pleine de cette penſée, je vins me proſterner aux pieds de ces mêmes autels, je vins demander à Dieu ma converſion, pour obtenir celle de mon Amant. Oui, mon Dieu ? c'étoit pour lui que je vous priois, c'étoit pour lui que je verſois des larmes, c'étoit ſon intérêt qui m'amenoit à vous. Vous eûtes pitié de ma foibleſſe : ma prière, toute inſuffiſante, toute profane, qu'elle étoit encore, ne fut pas rejettée, votre grace ſe fit ſentir à mon cœur. Je goûtai dès ce moment la paix d'une ame qui eſt avec vous, & qui ne cherche que vous. Vous voulûtes encore me purifier par des ſouffrances ; je tombai malade, peu de jours après. Si le compagnon de mes égaremens gémit encore ſous le poids du péché, qu'il jette les yeux ſur moi, qu'il conſidére ce qu'il a ſi follement aimé, qu'il penſe à ce moment redoutable, où je touche, & où il toucheta bientôt ; à ce jour, où Dieu fera taire ſa miſéricorde, pour n'écouter que ſa juſtice. Mais je ſens que le tems de mon dernier ſacrifice s'approche : j'implore le ſecours des prières de ces ſaints Religieux, je leur demande pardon du ſcandale que je leur ai donné ; & je me reconnois indigne de partager leur ſépulture.

Le ſon de voix d'Adélaïde, ſi preſent à mon ſouvenir, me l'avoit fait reconnoître dès le premier mot qu'elle avoit prononcé. Quelle expreſſion pourroit repréſenter ce qui ſe paſſoit alors dans mon cœur ! Tout ce que l'amour le plus tendre, tout ce que la pitié, tout ce que le déſeſpoir, peuvent faire ſentir, je l'éprouvai dans ce moment.

J'étois proſterné comme les autres Religieux. Tant qu'elle avoit parlé, la crainte de perdre une de ſes paroles avoit retenu mes cris ; mais, quand je compris qu'elle avoit expiré, j'en fis de ſi douloureux, que les Religieux vinrent à moi, & me relevèrent. Je me démêlai de leurs bras, je courus me

jetter à genoux auprès du corps d'Adélaide, je lui prenois les mains que j'arroſois de mes larmes. Je vous ai donc perdue une ſeconde fois, ma chére Adélaide, m'écriai-je; & je vous ai perdue pour toûjours. Quoi! vous avez été ſi long-tems auprès de moi, & mon cœur ingrat ne vous a pas reconnue? Nous ne nous ſéparerons du moins jamais; la mort, moins barbare que mon Pere, ajoûtai-je en la ſerrant entre mes bras, va nous unir malgré lui.

La véritable piété n'eſt point cruelle. Le Pere Abbé, attendri de ce ſpectacle, tâcha par les exhortations les plus tendres & les plus chrétiennes, de me faire abandonner ce corps, que je tenois étroitement embraſſé. Il fut enfin obligé d'y emploïer la force: on m'entraîna dans une cellule, où le Pere Abbé me ſuivit: il paſſa la nuit avec moi, ſans pouvoir rien gagner ſur mon eſprit. Mon déſeſpoir ſembloit s'accroître par les conſolations qu'on vouloit me donner. Rendez-moi, lui diſois-je, Adélaide: pourquoi m'en avez-vous ſéparé? Non, je ne puis plus vivre dans cette maiſon, où je l'ai perdue, où elle a ſouffert tant de maux. Par pitié, ajoûtai-je, en me jettant à ſes pieds, permettez-moi d'en ſortir: que feriez-vous d'un miſérable, dont le déſeſpoir troubleroit votre repos? Souffrez que j'aille dans l'Hermitage attendre la mort; ma chére Adélaide obtiendra de Dieu, que ma pénitence ſoit ſalutaire: & vous, mon Pere, je vous demande cette dernière grace, promettez-moi que le même tombeau unira nos cendres. Je vous promettrai à mon tour de ne rien faire pour hâter ce moment, qui peut ſeul mettre fin à mes maux. Le Pere Abbé, par compaſſion, & peut-être encore plus pour ôter de la vûë de ſes Religieux un objet de ſcandale, m'accorda ma demande, & conſentit à ce que je voulus. Je partis dès l'inſtant pour ce lieu. J'y ſuis depuis pluſieurs années, n'aiant d'autre occupation que celle de pleurer ce que j'ai perdu.

FIN.

ACADÉMIE GALANTE,

CONTENANT

DIVERSES HISTOIRES TRÈS-CURIEUSES.

NOUVELLE ÉDITION,

augmentée de la Concluſion.

PREMIÈRE PARTIE.

PRÉFACE.

COMME je prévois, qu'il pourroit ſe trouver des gens aſſez incrédules, pour s'imaginer que l'Académie Galante fût une fiction, je me ſens obligé de les avertir, qu'ils ne doivent pas tomber dans cette erreur. L'Académie Galante eſt réelle, & les portraits des Académiciens ſont tirés d'après nature. Il n'y a pas un mot de changé dans les Statuts. Pour les Avantures que l'on conte ici, je ne vous les garantis pas entiérement véritables; car je ſerois fort fâché de rien avancer, dont je ne fuſſe bien ſûr; mais je vous les garantis telles qu'elles ont été contées. Tite-Live ne vous en diroit pas davantage: & la foi de l'Hiſtoire ne va pas plus loin. Peut-être l'endroit du Bandeau trop bien attaché ne vous paroîtra pas de la plus exacte vrai-ſemblance: cela m'a paru auſſi; mais le Comte d'Albagna l'a maintenu vrai aux Académiciens, & je n'ai fait qu'un recit fidéle de ce qu'ils ont dit. Le ſecrét eſt ſi bien gardé parmi eux, que leur Académie ſubſiſte au milieu de Paris, ſans que perſonne le ſçache. Et tel, que vous verrez traiter tout ce Livre-ci d'une pure fable, ou même le critiquer, ſera peut-être le Marquis d'Ormilly, ou le Chevalier de Pontignan. Ainſi, Lecteur, ſi vous m'en croiez, ne dites point de mal de cét Ouvrage: car

vous ne ſçavez devant qui vous parlerez. Sur-tout, je vous prie d'avoir de la conſidération pour les Académiciennes : ce ſont les plus jolies perſonnes de Paris. Si elles entrent un peu aiſément dans des converſations galantes, elles n'en ſont pas dans le fond moins ſévères, ni circonſpectes. Je ſouhaite à ceux, qui n'approuveront pas ce petit Livre, des Maîtreſſes auſſi vertueuſes, & auſſi propres à les faire engager. Les filles, qui ont vû du monde, & vécu avec quelque liberté, ne ſont pas celles que cherchent les gens mal-intentionnés. Ils trouvent mieux leur compte avec des Agnès, qui n'ont jamais ouï parler d'amour qu'à leurs meres.

ACADÉMIE GALANTE.

IL y a quelque tems, qu'il se trouva chez Mademoiselle d'Ormilly une Compagnie composée des plus honnêtes gens de Paris. C'étoient Mademoiselle de Mirac, Mademoiselle de Turé, Mr. le Chevalier de Pontignan, Mr. le Comte d'Albagna, Mr. de Tréval, & Mr. le Marquis d'Ormilly, Frere de la Demoiselle qui recevoit ces visites. Comme il est besoin de faire connoître toutes ces personnes, en voici le portrait en peu de mots. Mademoiselle d'Ormilly est une Brune fort bien-faite, moins belle que touchante, mais touchante au dernier point. Il y a beaucoup d'agrément répandu sur toute sa personne, sur ses manières, & jusques sur ses défauts; car ses défauts même ont je ne sçai quoi qui plaît. Elle a l'esprit fort joli, & fort propre au commerce du monde. Je ne voudrois pas répondre, que son air n'imposât un peu; mais enfin il n'est guéres de femmes, qui, quoiqu'elles eussent plus d'esprit, ne gagnassent à changer avec elle. Pour le cœur, on n'en trouve point qui l'emportent sur le sien, s'il s'en peut trouver d'aussi bien-faits. Elle a un Amant, & ne s'en cache pas; mais la haine du Pere de cet Amant pour la Maison d'Ormilly a réduit le

fils à s'éloigner de sa Maîtresse, & à entreprendre des voïages assez longs. Il n'est pas parti sans faire beaucoup de sermens d'une éternelle fidélité, & sans en avoir reçû quelques-uns. Mr. le Marquis d'Ormilly a l'ame tendre naturellement : mais, à force d'avoir l'ame tendre, il n'aime presque jamais ; car il a peine à trouver des personnes dignes d'une passion aussi forte que la sienne le seroit, & disposées à en ressentir une semblable pour lui. Il meurt d'envie d'aimer, & son trop de délicatesse l'en empêche. Il fait ce qu'il peut pour devenir amoureux. Il s'attache auprès d'une jolie personne, & tâche à la croire plus aimable qu'elle n'est. Il s'en déguise tous les défauts le mieux qu'il lui est possible : mais il arrive souvent, qu'après avoir quelque tems essaïé son cœur, il trouve qu'il n'aime point ; & il est au désespoir d'y avoir perdu sa peine. On ne doit pas douter, que son cœur étant si délicat, son esprit ne le soit aussi. Il pense & s'exprime finement, mais toûjours avec une mélancolie douce, qui ne déplaît pas la première fois qu'on le voit, & qui charme dans une seconde visite. Mr. le Chevalier de Pontignan, & Mademoiselle de Mirac, sont tous deux de Gascogne, c'est-à-dire, pleins de feu, de vivacité, & d'imagination. Il y a cependant une assez grande différence entre leurs caractéres. Mademoiselle de Mirac est toûjours également enjouée. Elle brille toûjours ; mais le Chevalier est naturellement chagrin, & il n'a des emportemens de joie, que pour satisfaire l'inégalité de son tempérament, qui ne le peut laisser long-tems dans un même état. Il a l'extérieur brusque, indiscrèt, emporté ; mais il a dans l'ame tout ce qui est contraire à son extérieur. Pour ses passions, elles sont très-courtes, mais en recompense très-vives. Mr. le Comte d'Albagna est un Italien, qui a beaucoup voïagé, & qui s'est établi en France. Il est fort bien-fait,

&

& ſa perſonne prévient les gens en ſa faveur. Son air eſt aſſez froid ; &, quand on eſt mal-intentionné pour lui, on donne à cette froideur le nom de vanité. Il a du monde, & outre cela de l'eſprit. Quand il aime, c'eſt à la manière de ſon païs, toûjours avec beaucoup de jalouſie. Sa déclaration d'amour, ce ſera, par exemple, de demander l'excluſion d'un Homme qui l'incommode. On lui reproche avec aſſez de juſtice ſes diſtractions & ſes inquiétudes. La choſe, qu'il fait, eſt preſque toûjours celle à laquelle il penſe le moins ; & l'état, dont il eſt le moins content, eſt celui où il ſe trouve. Mademoiſelle de Turé a l'air doux, & pleine d'une langueur engageante. Elle eſt naturellement pareſſeuſe ; & pour s'épargner la peine de parler beaucoup, elle parle d'ordinaire aſſez finement, faiſant entendre plus qu'elle ne dit. Elle a dans l'eſprit beaucoup de juſteſſe, & de l'enjoûment même ; mais comme ſes manières n'aident point à faire paroître enjoué ce qu'elle dit, il faut qu'il le ſoit beaucoup pour le paroître. Elle a l'ame tendre, mais elle a fait trop de réflexions ſur la tendreſſe. Il ne tient pas à ſon cœur, qu'elle n'aime, il tient à ſon eſprit. Enfin, Mr. de Tréval eſt un ennemi déclaré du Mariage, grand Partiſan de l'Amour. Il fait des vers, & eſt cependant très-agréable. Il eſt fort ſçavant, & ne laiſſe pas d'avoir beaucoup d'eſprit naturel. Il a les paſſions vives, & ſa conſtance en amour va juſqu'à l'opiniâtreté ; mais ce qu'il y a de plus particulier en lui, c'eſt ſa franchiſe. Si quelqu'un lui déplaît, il iroit volontiers le chercher pour lui dire qu'il lui déplaît. Il eſt honnête Homme, juſqu'à en être preſque inſociable, ſi ce n'eſt avec un petit nombre de gens.

Voilà quelles étoient les perſonnes, qui ſe trouvèrent chez Mademoiſelle d'Ormilly. La converſation tomba inſenſiblement ſur les Académies. Tréval remarqua, qu'il y en avoit à Paris de toutes les

eſpéces imaginables : Académie pour la Langue, Académie des Sciences, Académie de Muſique, Académie de Peinture. Hélas ! dit alors Mademoiſelle de Mirac avec ſon enjoûment ordinaire, il n'y a que le pauvre Amour, qui n'a point d'Académie. Auſſi n'en a-t-il pas beſoin, reprit le Comte d'Albagna. L'Amour eſt la choſe du monde qui s'apprend le mieux ſans Maître ; & à laquelle l'expérience nuit le plus, ajoûta Mademoiſelle de Turé : car on n'aime jamais ſi bien que la première fois ; & plus on aime, moins on ſçait aimer. Cela n'empêche pas, dit le Chevalier de Pontignan, qu'il ne fût fort plaiſant d'établir une Académie d'Amour : n'y eût-il que le titre, il me réjoüit. Ces derniers mots du Chevalier furent ſuivis d'un applaudiſſement général. Le deſſein de faire une Académie d'Amour parut fort nouveau & fort divertiſſant. Le Marquis d'Ormilly, & ſa ſœur, propoſérent qu'on exécutât la choſe à l'heure-même. Ils diſoient, que ces ſortes de projets perdent tout leur agrément, quand on laiſſe refroidir la chaleur de l'imagination. Si j'en avois dit autant que vous, leur repliqua Pontignan, vous m'auriez bien traité d'étourdi. Vous vous figurez donc, qu'une Académie ſe bâtiſſe en un inſtant. Et des Réglemens, des Statuts, en avez-vous ? Bon, je m'en vais vous en faire tout-à-l'heure plus qu'il ne vous en faut, interrompit Mademoiſelle de Mirac. Voici encore mon étourdie, lui dit bruſquement le Chevalier. C'eſt grand-pitié, que ce ſoit à moi aujourd'hui à être plus ſage que les autres : mais, puiſque cela eſt, je vous ordonne à tous de retourner inceſſamment chacun dans votre chambre, de vous y renfermer ſeul, de vous y promener à grands pas, & d'y rêver mûrement aux Statuts de notre Académie. Vous les apporterez demain ici ; &, entre tous, on choiſira les meilleurs. Après cela, il fit lui-même ſortir tout le monde, & ſortit auſſi.

Le

Le lendemain, chacun se trouva chez Mademoiselle d'Ormilly, ses Statuts à la main. On l'obligea à lire les siens la première; & voici ce qu'elle lût:

STATUTS DE Mlle. D'ORMILLY.

I. *L'Académie s'assemblera dans une chambre, dont tout le meuble sera fait exprès sur quelque dessein galant que l'on imaginera.*

II. *Il y aura au milieu de l'Académie un Portrait de l'Amour.*

III. *Chaque Académicien sera obligé d'y mettre le Portrait de sa Maîtresse; & chaque Académicienne, celui de son Amant.*

Je vous assûre déja par avance, interrompit Mademoiselle de Turé, qu'il y manquera un portrait En effet, dit Tréval, Mademoiselle d'Ormilly est admirable. Ses affaires de cœur sont publiques: & elle veut que toutes les nôtres le soient aussi. Nous connoissons tous son Marquis de Belcour; & je crois bien qu'elle n'aura pas de peine à nous en donner le portrait: mais toutes les Belles n'ont pas leur Marquis déclaré. Ce ne seroit pas-là mon embaras, reprit Mademoiselle de Mirac: au contraire, si je n'avois point de portrait d'Amant à donner, je serois si honteuse, que je crois que je voudrois me bannir du Monde. Ne vous inquiétez point tous, cria Pontignan; donne qui voudra des portraits à l'Académie, je m'engage à l'en fournir: j'en donnerai d'abord une douzaine. Opposez-vous à mon Article tant qu'il vous plaira, dit à tout cela Mademoiselle d'Ormilly, je suis sûre, qu'au bout du compte vous le recevrez. Il n'y aura personne, qui ne soit bien-aise d'é-

d'avoir ce qu'il aime devant les yeux, tant qu'il ſera dans l'Académie : &, de plus, une ſi agréable vûë ne ſera-t-elle pas néceſſaire pour inſpirer les Académiciens ? Votre Article peut paſſer, répondit Tréval, pourvû qu'on y apporte un petit adouciſſement. Les Académiciens ne donneront les portraits, que du conſentement des perſonnes mêmes qui y ſeront peintes. Autrement, où ſeroit la Belle qui voudroit de nous ? Il n'y auroit plus de ſûreté à nous aimer. Pour les Académiciennes, on ne peut les comprendre dans cet Article : elles n'auront pas toutes, ajoûta-t-il en riant, ſi peu de réputation à conſerver, que Mademoiſelle d'Ormilly, & Mademoiſelle de Mirac. On approuva l'expédient de Tréval, & Mademoiſelle d'Ormilly continua de lire :

IV. *Il y aura ſur la porte de l'Académie une Inſcription, avec ces mots*, LOIN D'ICI INDIFFÉRENS, ET INDISCRETS.

Vous voïez bien, pourſuivit-elle, que, grace à cette Inſcription, les portraits ne courroient aucun péril ; car en la voïant, quel cœur ne ſe ſentira pas frappé d'une reſpectueuſe fraïeur ? Quelle bouche ôſera révéler nos miſtéres ? Vraiment, s'écria Mademoiſelle de Mirac, mes Statuts ont grand beſoin de l'Inſcription de Mademoiſelle d'Ormilly. Je fulmine auſſi bien qu'elle contre les Indiſcrets & les Indifférens. Voici mes Réglemens : écoutez. Et, alors, elle ſe mit à lire bruſquement, ſans s'informer ſi Mademoiſelle d'Ormilly avoit fini, où non.

STATUTS DE Mlle. DE MIRAC.

I. *On ne recevra perſonne, qui n'ait aimé, ou qui n'aime, ou qui ne donne bonne & ſuffiſante caution d'aimer au plûtôt,* II. On

II. *On ne croira pas sur leur parole ceux qui diront qu'ils auront aimé ; mais ils seront obligés de faire leurs preuves d'Amour, comme l'on fait à Malte ses preuves de Noblesse.*

Vous riez, continua-t-elle, voïant qu'effectivement tout le monde éclatoit de rire. J'ai pensé faire cet Article encore bien plus rigoureux. Je voulois, que l'on prouvât une Généalogie d'Amour c'est-à-dire, que l'on sortoit de Pere & de Mere, d'Aïeuls & d'Aïeules, qui avoient aimé : mais j'ai remarqué fort judicieusement, que cela avoit ses difficultez & ses embaras. Point du tout, dit Albagna avec son air froid. Pourquoi ne montreroit-on pas bien huit Quartiers d'Amour pour être Académicien, ainsi que l'on montre huit Quartiers de Noblesse pour être Chevalier de Malte ? Ce n'est pas tout, dit Mademoiselle de Mirac. Voïons le reste :

III. *On sera obligé de rendre à l'Académie un compte exact de l'usage que l'on fera de son tems. S'il se trouve que quelqu'un ait passé un tems considérable sans aimer, il sera interdit, & l'interdiction durera autant que son cœur aura été oisif.*

IV. *On ne pourra s'embarquer dans une affaire de Cœur, sans en avoir parlé à l'Académie, & sans avoir fait approuver son choix, à peine de nullité des soins, déclarations, & autres procédures qu'on aura faites.*

Ah ! cria Pontignan, vous me dérobez mes Statuts. C'est la chose du monde la mieux imaginée, que de casser de pleine autorité tout ce qui auroit été fait en Amour sans l'aveu de l'Académie, aussi-bien que d'interdire les gens oisifs ; & j'avois eû justement ces idées. Alors, il montra quelques-uns de ses Réglemens, qui en effet étoient la même chose que ces derniers de Mademoiselle de Mirac.

Pour

Pour ceux qu'elle ne m'a pas dérobés, continua-t-il, les voici : ils se lient assez naturellement avec les siens.

STATUTS DU CHEVALIER DE PONTIGNAN.

I. *Comme les Académiciens font profession d'être plus galans que les autres, ils seront obligés de se faire aimer des Belles en fort peu de tems, à faute de quoi ils seront chassés de l'Académie.*

Oui-dà, dit-il, en regardant Tréval, qui rioit & secouoit la tête. Je vous soûtiens, que cet Article est fort bon : &, de plus, je vous annonce qu'avec vos belles & longues passions vous ne tarderez guéres à être chassé. Un homme comme vous, qui est des années à se faire aimer, suffiroit pour décrier toute l'Académie. On croiroit, que nous ne sérions pas plus habiles que le reste du monde. D'accord, répondit Tréval, votre Article est admirable : mais moi, j'en ai un qui porte, qu'on chassera ceux, qui ne se feront pas long-tems aimer des Belles ; car ils décrieroient aussi l'Académie. Oh ! ce n'est pas de même, reprit le Chevalier : la difficulté est de gagner les cœurs promptement ; cela fait, il n'importe guéres qu'on les garde. Mais, je ne veux pas entrer en dispute avec vous : laissez-moi achever.

II. *On ne recevra point d'Académicien, qui n'ait eû qu'une passion.*

Ah ! Mr. le Chevalier, cria Tréval : grace, grace, aux pauvres Amans constans. Que vous ont-ils fait ? Tout le monde ne peut pas atteindre à cette perfection de légèreté & d'inconstance où vous

vous êtes parvenu. Bon ! répondit-il, ce seroient de plaisans Académiciens, que des gens qui n'ont aimé qu'une fois. Ils ne sçavent encore rien en amour. Il nous faut des experts. Hé bien, repliqua Tréval, vous serez l'Expert de l'Académie, & vous en brillerez davantage avec ces ignorans qui n'auront eu qu'une passion. Encore un coup, Tréval, reprit le Chevalier avec une colére fort plaisante, laissez-moi en repos lire mes Statuts. Il semble que vous soïez député de toutes les Maîtresses que j'ai quittées, pour me persécuter éternellement.

III. S'il y a quelque Académicien mal-traité, l'Académie ira en Corps trouver sa Maîtresse, & l'exhorter à en user mieux. Si elle n'a aucun égard pour nos prières, on l'exhortera lui-même à renoncer à sa Passion. S'il n'en fait rien, il sera dégradé.

Voïez, continua-t-il, avec quelle prudence merveilleuse j'ai ménagé tout cela. D'abord, je n'oblige pas l'Amant à quitter ce qu'il aime; cela seroit trop rude : mais on va négocier pour lui auprès de la Belle. Si cette négociation ne produit rien, alors il n'y a plus de milieu : il faut, ou qu'il se défasse de sa Passion, ou qu'il sorte de l'Académie. A ce compte, repliqua froidement Tréval, l'Académie sera toûjours en campagne, pour faire des exhortations. On se mit à rire de cette réponse; & Pontignan arracha de dépit le papier que Tréval tenoit en sa main, & où étoient ses Statuts. Nous allons un peu voir, dit-il, quels Réglemens vous avez fait avec votre esprit. Apparemment, ils favoriseront bien les Amans langoureux; &, alors, le Chevalier lût ce qui suit :

STATUTS DE TRÉVAL.

I. *Quiconque se mariera, sortira de l'Académie.*

Tout

Tout le monde ſe récria ſur cet Article, les uns en l'approuvant, les autres en le déſapprouvant. Je ſerois ravi qu'il ne valût rien, dit Pontignan : cependant, j'avoue qu'il eſt fort bien imaginé ; & je meurs de peur, que les autres ne lui reſſemblent. Ah ! reprit le Comte d'Albagna, cet Article a de terribles conſéquences. Hé quoi ! nous verrions, par exemple, toutes nos Académiciennes n'aſpirer qu'à ſortir de l'Académie ? Pour moi, repliqua Mademoiſelle de Mirac, je n'aurois pas beaucoup d'envie d'en être un jour la Doïenne. Et vous, belle Silencieuſe, dit-elle à Mademoiſelle de Turé, qu'en penſez-vous ? Moi, répondit-elle, je ſuis pour l'Article de Tréval. Je conçois tant d'oppoſition entre l'Amour & le Mariage, que ceux qui ſont engagés dans un parti, ne peuvent être ſoufferts dans l'autre. Qu'eſt-ceci ? reprit Mademoiſelle d'Ormilly ; voilà de ces chimères délicates que les beaux eſprits affectent de débiter : pour moi, qui, ſuis plus groſſière, n'en déplaiſe à vos rafinemens, je conçois bien, qu'une femme peut aimer ſon mari. Vous devinez bien (dit Tréval au Marquis d'Ormilly, mais ſi bas qu'il ne pût être entendu) vous devinez bien à qui cela s'applique. Mademoiſelle d'Ormilly entendit l'air dont Tréval parla, & rougit un peu. Mon Dieu ! ma ſœur, lui dit le Marquis, ne vous emportez point. Si l'Article de Tréval ſubſiſte, hé bien, nous vous chaſſerons de l'Académie le plûtôt qu'il ſe pourra ; voilà tout le malheur qui vous en peut arriver ; vous en ſerez aſſez conſolée d'ailleurs. Mr. le Chevelier, pourſuivit-il en parlant à Pontignan, achevez, s'il vous plaît ; & Pontignan continua de lire.

II. *La forme de chaſſer de l'Académie ceux qui ſe marieront ſera de leur lire publiquement leurs contrats de Mariage, de leur annoncer de la part de l'Amour, qu'il les prive de tous les Droits & de*

tous

tous les Priviléges qu'il leur accordoit, & de faire devant eux une petite Oraiſon funebre de leur liberté & de leurs plaiſirs.

Ah! Tréval, dit Pontignan, cela eſt outré: il faut que vous aïez fait ſerment d'abolir le mariage. Il n'y auroit aucune de ces Demoiſelles, qui ôsât ſoûtenir toutes les cérémonies de cet Article; & je ſuis ſûr, ajoûta-t-il en les regardant malicieuſement l'une après l'autre, qu'elles renonceroient à épouſer des Amans aimés, plûtôt que d'eſſuïer l'Oraiſon funebre. Nous vous ſommes fort obligées, reprit Mademoiſelle d'Ormilly, de la bonne opinion que vous avez conçûe de nous, & nous y répondrons aſſûrément, juſqu'à la premiére occaſion qui s'offrira de nous faire haranguer. Pour moi, dit bruſquement Mademoiſelle de Mirac, ce n'eſt pas que j'aïe envie de me marier; mais je ſerois bien-aiſe de vous donner à toutes l'exemple d'affronter l'Oraiſon funebre, & de vous apprendre à franchir ce pas-là. Vous viendriez toutes vous jetter à mes pieds, pour m'en remercier. Franchement, dit le Comte d'Albagna, l'Amour & l'Hymenée ne ſont point en ſi mauvaiſe intelligence, que Mr. de Tréval le prétend. C'eſt une brouillerie de deux parens fort proches, qui ſe peuvent raccommoder; & je ſuis ſûr que l'Amour lui-même ne trouveroit pas bon qu'on ne pût paſſer dans le parti de l'Hymenée, ſans une eſpéce d'infamie Académique. Ainſi, mon Ami Tréval, pour ce dernier Article, je ſuis votre Serviteur. Je ſçai bien qu'il eſt rude, répondit Tréval; mais j'ai voulu imiter les grands Légiſlateurs, qui font leurs Loix fort rigoureuſes, parce qu'ils ſçavent bien qu'elles ſe relâchent aſſez, & qu'on en rabattera toûjours quelque choſe. Cependant, ſi on le veut, je paſſerai volontiers condamnation à l'Article. Voici le reſte:

III. *L'em-*

III. *L'emploi de l'Académie ſera de. . . .*

Arrêtez, lui cria le Marquis d'Ormilly; cet Article-là aſſûrément ne paſſera pas non plus: c'eſt juſtement le contraire du premier de mes Réglemens, qui, ſur ma parole, eſt admirable. Voïons-les donc, dit Tréval; & le Marquis commença de les lire.

STATUTS DU MARQUIS D'ORMILLY.

I. *L'Académie ne fera rien.*

Eſt-ce-là ce Réglement admirable, dit Tréval? C'eſt-à-dire, que ce n'eſt plus l'Académie de l'Amour, mais l'Académie de l'Oiſiveté. Hé bien, reprit, Mademoiſelle de Turé, c'eſt toûjours la même choſe. Comment? repliqua Tréval. Si vous ne m'entendez pas, lui répondit-elle, tant pis pour vous. Mr. le Marquis, dit-elle en s'adreſſant à Ormilly, vous, que je défens, expliquez-lui un peu ma penſée; car je ne ſçaurois m'en donner la peine. Quoi! reprit le Marquis, parlant à Tréval, vous, qui ſçavez tout, vous ne ſçavez pas que l'Oiſiveté & l'Amour ſont deux Divinitez qui s'accommodent fort bien enſemble? Il n'y a rien qui convienne mieux à l'Académie Galante, que de ne rien faire. Cependant, comme dit le ſecond Article,

II. *Cela n'empêchera pas, qu'elle n'examine les queſtions galantes qui ſe preſenteront, & ne ſe faſſe pluſieurs autres ſortes d'emplois; mais elle ne fera rien de profeſſion.*

Tout le monde aiant approuvé l'Article, il continua:

III. *On*

III. *On s'assemblera quand on voudra.*

Point de jours réglés, poursuivit-il. L'Amour est un Dieu de fantaisie, qui ne s'accommode d'aucune Loi.

IV. *On ne se dispensera de se trouver aux Assemblées, que pour causes galantes, que l'on sera obligé de dire à l'Académie.*

On fut fort content des Statuts du Marquis: &, après lui, ce fut au Comte d'Albagna à lire les siens.

STATUTS DU COMTE D'ALBAGNA.

I. *Il n'y aura point de Directeur, mais une Directrice.*

Toute la Compagnie convint que l'Article étoit fort galant, & que, dans une Académie d'Amour, c'étoit aux Dames à tenir les premières places.

II. *Il y aura un Secrétaire.*

Les Demoiselles s'imaginoient déja, poursuivit-il, qu'elles auroient toutes les charges. J'en aurois été ravi; mais, par malheur, la charge de Secrétaire ne convient au beau sexe. Et pourquoi, s'il vous plaît, dit Mademoiselle de Mirac? Le seul mot de Secrétaire le dit, repliqua le Comte. Ah! reprit l'aimable Gasconne, vous nous offensez, pour avoir lieu de dire des pointes. Je vous déclare, que vous venez de gâter tout, & qu'à l'heure qu'il est, je ne vous tiens plus compte de votre charge de Directrice.

III. *La*

III. *La charge de Secrétaire ſe donnera à la nomination des Demoiſelles, & la charge de Directrice à la nomination des Hommes.*

Mr. le Comte, dit Mademoiſelle d'Ormilly, il faut vous féliciter ſur cet Article, rien n'eſt mieux imaginé. Ce ſont en effet les hommes, qui ſont les meilleurs Juges du mérite des femmes. Il n'importe pas beaucoup, que tout aille de travers dans notre Académie. Vous dites-là de fort jolies choſes, lui répondit Mademoiſelle de Turé; mais j'ai juſtement ce qu'il vous faut dans le Statut que j'ai fait; car, ajoûta-t-elle, en ſe tournant vers toute la Compagnie, vous vous contenterez, s'il vous plaît, d'un Statut unique de ma part. Le voici: il ſemble fait exprès pour le Chevalier de Pontignan.

STATUT DE Mlle. DE TURÉ.

Il y aura un des quatre Hommes de la Compagnie, qui ne ſera point du nombre des Académiciens.

Mon Cavalier, pourſuivit-elle en s'adreſſant à Pontignan, ceci vous regarde. Il n'y a aucun de ces Meſſieurs qui ſoit plus propre que vous à n'être point de notre Académie, pour vous remercier de ce que vous venez de dire à l'avantage des femmes: je vous aſſûre déja de ma voix, quand il s'agira de vous donner l'excluſion. Vous croïez donc, lui répondit le Chevalier, que votre Statut paſſera? Nous ſommes ici quatre hommes, qui nous liguerons contre trois filles que vous êtes; & nous verrons ſi vous l'emporterez. Et c'eſt-là juſtement, reprit Mademoiſelle de Turé, la raiſon de mon Statut. S'il y a plus d'Académiciens que d'Académiciennes, nous voilà perdues,

dues; le parti des hommes ſera toûjours le plus fort. Ils décideront toutes les queſtions galantes à notre déſavantage, & nous feront autant d'injuſtices qu'ils nous en ont déja fait dans l'établiſſement des Loix & des Coutumes; car, parce que les hommes, dès le commencement, ſe ſont trouvé ſaiſis de tout le pouvoir, les femmes ont été fort maltraitées. Là-deſſus, Meſdemoiſelles d'Ormilly, & de Mirac aplaudirent à ce que diſoit Mademoiſelle de Turé. Leur parti ſe fortifia du Marquis d'Ormilly, qui fut de leur ſentiment. Pontignan, Albagna, & Tréval, lui reprochèrent ſa déſertion: mais, il tint bon pour les Demoiſelles. Voilà déja une guerre civile qui s'élève dans l'Académie naiſſante. Les trois Demoiſelles ſoûtiennent, qu'il faut abſolument qu'il ſorte un homme. Trois hommes proteſtent qu'aucun d'eux ne ſortira. Pour le Marquis d'Ormilly, diſoit Pontignan, il s'eſt jetté entre les bras des Belles, comme dans un aſile dont on ne le ſçauroit tirer: cependant, ſi quelqu'un ſort, aſſûrément ce ſera lui. Nous avons ici trois voix qui lui donnent l'excluſion: & trois ici qui le retiennent, repliquoient les Demoiſelles. Ainſi d'Ormilly étoit dans une ſituation aſſez plaiſante, retenu par un parti, & chaſſé par l'autre. Mais le pauvre Chevalier de Pontignan fut bien étonné, quand il vit que le Marquis & les trois Demoiſelles lui donnoient leur voix d'excluſion. Comment, dit-il en s'échauffant, c'eſt à moi qu'on en veut? Et moi, je ſoûtiens, que, ſelon le Réglement même de Mademoiſelle de Turé, il faut que ce ſoit d'Ormilly, ou une de ces Demoiſelles, qui ſorte. Montrez-nous un peu cela, dit Mademoiſelle de Turé. N'eſt-il pas vrai, reprit-il, que s'il y avoit ici quatre Demoiſelles, & trois hommes, ce ſeroit à une Demoiſelle à ſortir? N'eſt-il pas vrai, Mademoiſelle la Légiſlatrice?

Oui, répondit-elle. Hé bien, repliqua-t-il, n'eſt-il pas vrai encore, que le Marquis d'Ormilly eſt une Demoiſelle, & qu'ainſi il y en a ici quatre contre trois hommes? Tout le monde ſe mit à rire de ce raiſonnement: mais, enfin, après beaucoup de conteſtations, on convint de part & d'autre, qu'un des hommes ſortiroit; mais qu'il auroit la première place d'Académicien, qui ſe donneroit dans l'Académie: &, pour juger qui des quatre devoit alors ſortir, il fut arrêté qu'ils conteroient tous quatre leurs Avantures, & que celui, que l'on reconnoîtroit pour le moins galant, ſeroit le malheureux.

On s'aſſembla donc à un jour qui fut pris. Les Demoiſelles furent d'avis que l'on fît jurer les quatre hommes, qu'ils alloient dire la vérité, & elles dreſſèrent elles-mêmes la forme du Serment en ces termes:

Je jure, devant le grand Dieu d'Amour, de dire la vérité ſur les Avantures qu'il lui a plu m'envoïer: & ſi je contreviens à ce Serment, je conſens d'être aſſez malheureux pour n'aimer jamais rien.

Ce Serment prêté entre les mains des Demoiſelles, qui repréſentoient l'Amour, on pria Mademoiſelle d'Ormilly de nommer celui qui parleroit le premier. Elle voulut s'en défendre, ſur ce que la Compagnie s'étant aſſemblée chez-elle, elle devoit faire honneur à Mademoiſelle de Mirac, & à Mademoiſelle de Turé; mais elles promirent qu'elles nommeroient chacune à leur tour: & alors Mademoiſelle d'Ormilly regarda Tréval avec un ſigne de tête, qui lui fit entendre qu'on ſe préparoit à l'écouter. Tréval n'attendit point d'ordre plus exprès, & il commença de cette ſorte.

HISTOI-

HISTOIRE DE TRÉVAL.

C'Est donc à moi, puiſqu'il plaît ainſi à Mademoiſelle d'Ormilly, de vous dire le premier quelles ont été mes Avantures galantes: mais avant que d'entrer dans ce recit, trouvez bon, Mademoiſelle, que je faſſe une légére peinture de moi-même, ne fût-ce que pour mettre une manière d'exorde au devant de mon Hiſtoire. Nous voilà bien, dit Pontignan en ſoûpirant: nous avons bien affaire de votre exorde. Il n'eſt que d'entrer tout d'un coup en matière. Mais, j'ai tort. J'oublioís que vous êtes un Sçavant, & les Sçavans ne parlent pas comme font les autres. Vous n'eſſuïerez pas un long prélude, répondit Tréval, & je viendrai auſſi-tôt au fait. Quoique je ne me pique pas d'être un Sçavant de profeſſion, il faut pourtant que je le confeſſe; l'étude juſqu'à un certain tems avoit été ma principale occupation. Je ne m'en ſuis jamais fait une honte comme la plûpart des gens: les livres me plaiſoient: mon eſprit y trouvoit ſon compte; & pour mon cœur, s'il faut dire tout, il ne m'avoit point encore fait d'affaires. Ah! cela ne ſe peut pas, interrompit Mademoiſelle de Mirac: nous ſçavons de vos nouvelles. Vous aviez déja eû plus d'une galanterie. Ne faites point le modeſte. Vous vous en moquez, continua-t-elle en regardant le Chevalier; mais Monſieur de Tréval fait des Vers. Il eſt bien avec les Muſes; & je doute fort, que parmi les tranſports aſſez violens qu'elles inſpirent, il ait conſervé toute ſa ſageſſe.

Je ſuis du ſentiment de Mademoiſelle de Mirac, ajoûta malicieuſement Pontignan. Vous verrez, que Tréval aura cauſé du ſcandale ſur le Parnaſſe; & c'eſt grand hazard, ſi, en faiſant ſa cour aux neuf Sœurs, il n'en a mis plus d'une en état d'être grondée d'Apollon. Cela veut dire, reprit Tréval, que j'aime à faire des Vers. Le métier eſt dangereux, & d'ordinaire la démangeaiſon d'en reciter met la patience des écoutans à de fâcheuſes épreuves. Ne craignez rien: je vous promets d'épargner la vôtre. J'avois donc, ſi vous voulez, grand commerce avec les Muſes, & j'aurois même tenu à honneur la qualité de leur Favory: mais, enfin, le moment arriva où je devois ſortir de cette bien-heureuſe tranquillité, où elles avoient ſervi à m'entretenir; & ce qui fut aſſez plaiſant, elles donnèrent naiſſance elles-mêmes à la paſſion, qui m'occupe aujourd'hui. Vous allez entendre comment elles produiſirent un effet ſi oppoſé à ma première inclination. J'étois à la campagne dans la maiſon d'un Ami, qui avoit été contraint de m'y laiſſer dès le lendemain de mon arrivée; & j'attendois ſon retour, pour être introduit chez la Nobleſſe de ſon voiſinage. Il fut à peine parti, qu'étant allé me promener ſeul, j'entrai dans un Jardin que je vis ouvert, où pluſieurs Allées de Charmes ſembloient m'inviter à joüir de l'ombre. Ce lieu étant tout propre à rêver, la tentation me prit de faire des Vers. Il me vint d'abord en fantaiſie de faire une peinture de la Beauté; &, ſans aucun autre choix, je m'arrêtai à cette matière. Comme elle étoit ſuſceptible des couleurs les plus brillantes, j'avois déja fait un magnifique larcin à toutes les fleurs, pour enrichir noblement mon idée de la blancheur du Lys, de l'incarnat de la Roſe, & ainſi du reſte; mais, enfin, tout cela n'étoit qu'une idée. Une très-jeune Perſonne, que je vis paroître, me fut d'un ſecours bien

pus

plus favorable. Il n'étoit plus queſtion de rien emprunter de l'art, pour achever le portrait que j'avois commencé. Je n'avois qu'à travailler d'après nature, & qu'à faire une ſimple copie du charmant Original que j'avois devant les yeux. Avouez-le ſans façon, dit Mademoiſelle d'Ormilly; vous vous imaginâtes pour le moins, que c'étoit Flore, ou quelqu'autre Divinité champêtre? A vous dire le vrai, reprit Tréval, je trouvois de l'enchantement dans mon Avanture. J'eus peine à revenir de ma ſurpriſe. Je ne pouvois aſſez admirer une ſi belle perſonne. J'examinois à loiſir tous ſes traits; & l'Amour, prenant le pinceau qui commençoit à m'être inutile, fut lui-même le Peintre, qui mit la dernière main au portrait que je n'avois fait qu'ébaucher. Mon imagination, qui en fut très-vivement frappée, le fit paſſer juſques à mon cœur. J'y ſentis naître une certaine émotion, qui, toute inconnue qu'elle lui étoit, ne laiſſa pas de lui plaire, en le prévenant agréablement. Enfin, après m'être un peu remis de ce trouble, auquel juſques-là je m'étois abandonné avec plaiſir, j'allois aborder la Belle, lorſqu'une autre Dame, aſſez jeune & fort bien-faite, parut tout à coup, & la vint rejoindre. Elle ſortoit d'une Allée, qui traverſoit celle où nous étions; & l'une & l'autre témoigna quelque ſurpriſe de voir un homme inconnu. Je crains bien, leur dis-je, d'avoir indiſcrettement troublé votre ſolitude. Vous vous promeniez dans des Allées ſéparées pour donner quelques momens à la rêverie; & j'aurai peut-être fait tort à quelqu'un, dont le ſouvenir vous occupoit agréablement. C'eſt juger un peu bien vîte, reprit la belle perſonne, qui m'avoit frappé d'abord. Nous ne rêvons pas toûjours ſur votre compte; mais, votre ſexe aime à ſe flatter, & ne fait point de façon, en devinant nos penſées, de les tourner

à ſon avantage. Quoi, dit l'autre Dame en l'interrompant, vous vous défendez de ce qu'on vient de vous dire? Il me ſemble que vous n'avez pas raiſon. Ne vous ai-je pas laiſſée ici rêveuſe; &, tandis que j'ai été vous cueillir des fleurs, ne ſongiez-vous pas à la perſonne à qui vous voulez donner un bouquet? Je l'avoue, répondit-elle: c'eſt aujourd'hui le jour de ſa Fête, & je prétens bien que cette perſonne en reçoive un de ma main; mais vous l'avez ſi bien commencé, qu'il faut, s'il vous plaît, que vous l'acheviez. Si vous avez beſoin de ſecours, voilà Monſieur, ajoûta-t-elle en me regardant, qui voudra peut-être bien en aſſortir les fleurs avec vous. Pour moi, j'ai beſoin d'aller penſer à la manière dont je ferai mon préſent. Après ces mots, elle prit une autre Allée, & me laiſſa ſeul avec la Dame. Je ne manquai point, dans le même inſtant, de lui demander qui étoit cette aimable Fille, avec un empreſſement qui lui découvrit tout le ſecret de mon cœur. Mon Cavalier, me dit-elle, prenez garde à vous. La belle perſonne, que vous ſouhaitez connoître, eſt bien digne d'être aimée; mais elle eſt d'une humeur inexorable. Il n'y a rien à faire auprès d'elle du côté du Sacrement; & je ne prévois pour vous que bien des ſoupirs à perdre. Ces paroles me charmèrent. Elles me firent entendre, que cette belle perſonne avoit pour le mariage une averſion pareille à la mienne; &, dans la joie où me mit ce rapport de ſentimens, je ne pûs m'empêcher de dire à la Dame, que ſi ſon Amie avoit le cœur aſſez ferme pour vouloir toûjours demeurer libre, elle méritoit d'être adorée, rien, ſelon moi, n'étant plus inſupportable qu'un engagement, qui obligeoit d'aimer par contrat, & qui faiſoit un devoir de ce qui devoit toûjours dépendre du cœur. La Dame ſe mit à rire de cette délicateſſe; &,

&, me priant de me ſouvenir du peu d'eſpérance qu'elle me laiſſoit de réuſſir auprès de la Belle, elle m'apprit ſon nom de famille, & que ſes Parens la lui avoient confiée pour paſſer l'Automne à la campagne. Il fut queſtion enſuite de travailler au bouquet à communs fraix. A la vérité, je ne rendois pas ce ſervice de fort bonne grace. Il entroit, dans la répugnance qu'y ſentoit mon cœur, une eſpéce de jalouſie anticipée, & j'enviois déja même l'heureuſe fortune de celui qu'on devoit favoriſer. Mais, dites-moi, Monſieur de Tréval, interrompit Mademoiſelle de Turé, comment votre cœur en ſi peu de tems avoit-il appris à être jaloux? A peine ſçavoit-il ce que c'étoit que l'amour, & il en avoit déja toutes les incommoditez. Ne ſe pouvoit-il pas faire d'ailleurs, que ce bouquet fut deſtiné pour une femme? Un Cavalier, qui vint joindre la Dame avec qui j'étois, pourſuivit Tréval, ne me permit pas de faire cette réflexion. Il l'aborda d'un air familier, qui commença à me donner de l'ombrage; mais ce fut bien pis, lorſque j'entendis que cette Dame lui dit, vraiment, Monſieur, vous n'êtes pas trop malheureux. Vous tenez au cœur d'une fort aimable perſonne, & elle veut bien aujourd'hui ſe mettre en fraix pour vous. Voilà qui va le mieux du monde, répondit-il. Vous n'êtes que trop capable de faire ma bonne fortune; mais, franchement, je ſuis un peu défiant, & je ne compte pas beaucoup ſur votre libéralité. Ne compterez-vous point ſur la mienne, interrompit la Belle, qui nous rejoignit dans ce moment; & pourrez-vous en douter, en recevant le préſent que je vous fais? Ce n'eſt qu'un bouquet, ajoûta-t-elle, en prenant des mains de ſon Amie celui que nous venions d'aſſortir; mais un galant-homme ne prend garde qu'à la manière dont on lui fait un préſent. Le Cavalier reçût le bouquet ſans répondre à ces paroles,

roles, que par une révérence; je fus aſſez ſatisfait de ne lui point voir ces tranſports ardens, que j'aurois marqués en ſa place. On ſe promena quelque tems, après quoi je donnai la main à la Belle, & le Cavalier à ſon Amie, chez qui toute la Compagnie entra. C'étoit une jeune Veuve logée à vingt pas de-là. Sa maiſon étoit ouverte à tous ſes Voiſins, & je n'eus pas de peine à m'y introduire dans la ſuite. Cependant, en moins de rien me voilà l'homme du monde le plus amoureux. Ce n'étoit plus chez moi que trouble, & qu'inquiétude. Jamais paſſion ne fut plus vive dans ſes commencemens; & comme je brûlois de la faire connoître, l'Amour me fourniſſoit toûjours divers prétextes pour toutes les viſites que je rendois. La liberté, que donne la campagne, les autoriſoit. Joignez à cela que le titre de Bel-Eſprit, qu'on me faiſoit l'honneur de me donner, contribuoit encore à me faire mieux recevoir; mais, enfin, ce n'étoit pas aſſez pour me ſatisfaire. Il faloit que la belle perſonne, à qui j'en voulois, expliquât pour elle mes aſſiduitez. Je tremblois, qu'elle ne les mit ſur le compte de ſon Amie, & que prévenue du Cavalier, avec qui je ne la trouvois que trop ſouvent, elle ne fût pas en état d'entendre tout ce que mes yeux lui diſoient. Enfin, je crus avoir rencontré une occaſion favorable pour me déclarer. Je l'avois vû entrer ſeule dans un petit cabinet de verdûre, & je me préparois à l'y ſuivre, n'aiant que l'Amour pour guide, lorſque j'apperçûs dans le même endroit le Cavalier couché ſur un lit de repos, & qui, ſortant des bras du ſommeil, fut reçû entre ceux de la Belle qui le reveilla. Ah! parbleu! interrompit bruſquement Pontignan, voici une plaiſante ſcéne qui ſe prépare. Mais, dites-moi, je vous prie, eûtes-vous l'honnêteté de la voir joüer tout au long, ſans la troubler? Vous euſſiez montré par-là, que vous ſça

viez

viez vivre. Je ne ſçai, continua Tréval, ſi vous vous fuſſiez piqué de paroître ſi commode. Quant à moi, le paſſetems ne me ſembloit pas aſſez agréable, pour en vouloir être le témoin; & je méditois déja la retraite, lorſque l'Amie de la Belle me ſurprit tout interdit. Elle ſe douta du ſujet, qui cauſoit mon trouble: & ne pouvant s'empêcher d'en rire, éloignons-nous un peu, dit-elle d'un ton railleur; on ne nous demande pas l'un & l'autre ici. Alors me prenant par le bras, elle me conduiſit preſque malgré moi dans un petit labirinthe de Cyprès. Hé! quoi, s'écria de nouveau Pontignan, ne compreniez-vous pas ce que cela vouloit dire? La Dame étoit charitable: on venoit de la prêcher d'exemple; &, à votre place, j'aurois bien mieux entendu la langue. Peut-être vous auroit-elle fait voir bien du païs, reprit Tréval. Mais, enfin, c'eſt trop vous laiſſer médire de l'une & de l'autre. La Dame, après avoir plaiſanté aſſez long-tems ſur mon chagrin, & en avoir joüi tout à ſon aiſe, il faut, enfin, me dit-elle, mettre à couvert l'honneur de mon Amie. Ne vous ſcandaliſez pas davantage, Mr. de Tréval; elle ne le mérite pas tant que vous vous l'imaginez: ou, ſi vous êtes jaloux du bonheur du Cavalier avec qui vous l'avez ſurpriſe, préparez-vous auſſi à lui envier la qualité de ſon Mari. De ſon Mari! m'écriai-je d'un air conſterné. Seroit-il poſſible, que le Cavalier..? Il n'eſt rien de plus vrai, reprit-elle. Un Galant n'a point eû de part dans tout ce que vous avez vû. Ce n'eſt rien moins, je vous aſſûre; & je gagerois, que préſentement vous vous voulez du mal d'avoir fait un jugement téméraire. Je le rétracte à l'heure qu'il eſt, répondis-je toûjours plus troublé. Mais, hélas! que la nouvelle que vous venez de m'apprendre, eſt cruelle pour mon cœur! Ne m'accuſez de rien, reprit-elle: j'ai bien fait mon devoir. Je ne vous

l'ai apprise qu'à l'extrémité, & lorsque je n'ai pû m'en défendre. Ce n'est pas d'aujourd'hui, que je me suis apperçûe que vous étiez amoureux. J'ai cru vous apprendre que la Belle étoit mariée, en vous disant, que vous ne deviez rien attendre d'elle du côté du Sacrement. Vous avez pris ces paroles pour une assûrance, qu'elle ne songeoit point au mariage. Vous m'en avez marqué de la joie; &, par un principe de charité dont vous devez me tenir compte, j'ai voulu vous épargner le chagrin de sçavoir si-tôt que votre Maîtresse étoit au pouvoir d'un autre. Il est vrai, qu'à dire tout, vous ne m'êtes pas si fort obligé d'avoir gardé le silence. Je me satisfaisois moi-même. J'agissois de concert avec mon Amie, à qui j'ai fait toûjours donner devant vous son nom de famille; & nous trouvions assez plaisant l'une & l'autre de nourrir en vous des sentimens de jalousie, qui sans doute n'auroient pas été si vifs, si vous eussiez été mieux instruit. Mais, maintenant, ajoûta-t-elle en soûriant, permis à vous de vous en défaire, & de la laisser, suivant l'ordre des choses, toute entière à son Mari. Faloit-il pour cela, repliquai-je, me laisser si long-tems confondre le Mari & l'Amant. Je me suis fait une habitude de regarder, sous cette dernière qualité, le Cavalier comme mon Rival. Je m'y tromperai toûjours; mais, si je le regarde sous la première, aurai-je moins lieu d'en être jaloux? Du moins, vous devez être assez content, reprit-elle, que votre jalousie ait été auprès de votre Belle l'interpréte de votre amour. C'est par elle, qu'elle a commencé à le connoître; &, quand vous n'en auriez tiré que ce fruit, ne devriez-vous pas me faire des remercîmens de vous avoir fourni ce secret de vous expliquer? Mais, allez, je veux être encore plus officieuse. Pour me raccommoder avec vous, je prétens être votre Confidente. Je suis toute propre à cela; & peut-

peut-être ne vous repentirez-vous pas d'avoir mis vos affaires entre mes mains. J'allois la remercier de l'offre qu'elle me faisoit, lorsque la Belle la vint joindre dans le même endroit où nous étions. Sa vûë me causa encore un nouveau trouble. Je changeai de couleur, & je ne pus si bien cacher mon désordre, qu'elle ne s'en apperçût. Elle voulut en sçavoir la cause : & son Amie, qui ne demandoit pas mieux que de l'en instruire, vraiment, Madame, lui dit-elle, vous avez aujourd'hui scandalisé terriblement Monsieur de Tréval, & j'ai eû toutes les peines du monde à le guérir de ses soupçons. Voïez comme sa rougeur le trahit. Mais, il se retire, & n'ôseroit soûtenir votre presence. Dans ce moment, je les laissai l'une & l'autre, fort disposées à se railler de l'erreur où elles m'avoient entretenu si long-tems. L'Avanture du cabinet fut mise sur le tapis ; & mes scrupules amoureux servirent fort à les divertir. Cependant, après les avoir quittées, mon esprit n'en fut pas plus tranquille : cent pensées différentes s'en emparèrent à la fois ; mais, enfin, il y en eut une qui me fit respirer, & à laquelle je m'arrêtai plus qu'aux autres. A bien examiner, disois-je, ce que l'on vient de m'apprendre, qu'y a-t-il de si funeste pour mon amour ? Il a pris l'allarme trop vîte. Dans le cœur de la personne qu'on aime, il est plus aisé de détruire un Mari qu'un Amant. L'un n'y tient pas si bien que l'autre ; &, sans doute, à present, j'aurai moins de peine à en trouver le chemin qu'auparavant. Je veux, que le Mari serve lui-même à m'y conduire, & que ce nom, que l'Amour ne respecta presque jamais, ouvre l'entrée à quelqu'autre, qui lui soit plus doux. Monsieur de Tréval, interrompit Mademoiselle d'Ormilly, dans ces belles réflexions faisoit honneur à notre sexe ; & nous lui devons être fort obligées d'une si judicieuse Morale. Vous la condamnerez tant qu'il

vous plaira, reprit Albagna : mais, l'expérience fait foi ; & je me ſuis toûjours trouvé le mieux du monde, de m'être adreſſé à des femmes mariées. Nous vous y verrons un jour, Meſdemoiſelles ; & peut-être alors vous aurez beſoin de nous plus que vous ne penſez. Il a raiſon, il a raiſon, s'écria plaiſamment Mademoiſelle de Mirac, en fermant la bouche à Mademoiſelle de Turé, qui vouloit parler ; &, en tout cas, je ſerois aſſez d'avis de le retenir par avance, ſans un petit défaut, que je lui trouve, & dont je ne m'accommoderois pas. Je devine ce que vous voulez dire, reprit Pontignan. Jaloux comme eſt Albagna, tout votre Amant qu'il ſeroit, il vous feroit preſque autant enrager qu'un Mari, & vous ne gagneriez rien avec lui : mais, pour moi, je ſuis votre affaire, & vous pouvez me retenir à coup ſûr. Tant d'infidélitez qu'il vous plaira ſur le compte de votre Mari, tant que vous voudrez ſur le mien, je ne m'en embaraſſerai point. Je ne ſuis point ſi délicat, & je vous paſſerai toutes choſes. Bon cela, répondit la belle Gaſconne ; mais mon pauvre Chevalier, d'un autre côté, vous ne ſeriez pas mon fait. De l'humeur dont je vous connois, vous voudriez publier à toute la terre vos bonnes fortunes, & je ne trouverois pas de ſûreté avec vous. Toute la Compagnie fut ravie, que Mademoiſelle de Mirac eût vengé Albagna de Pontignan, en le raillant ainſi à propos. On laiſſa enſuite parler Tréval, qui continua de cette ſorte. Je reprís donc courage, comme vous avez vû. Chacun revint à Paris, où je redoublai mes ſoins auprès de la Dame. L'Hiſtoire, que lui conta ſon Amie touchant ma jalouſie, fit plus que la divertir. Elle la convainquit de l'excès de ma paſſion. Il me fut permis de lui en parler, & j'en fus écouté aſſez favorablement. Il eſt vrai, s'il faut dire tout, qu'il entroit un peu de vanité dans la complaiſance,

ce, qu'on avoit pour moi. On me croïoit Bel-Eſprit, comme je vous l'ai déja marqué; & ſur ce pied-là on ſe faiſoit honneur de mes ſoupirs. Autre bonheur auquel je ne m'attendois pas. Le Mari ne fut pas moins entêté de mon mérite, & il me vantoit ſans ceſſe à ſa Femme. Je découvris même une aſſez plaiſante choſe; il ſouhaitoit preſque autant que moi, que j'en fuſſe aimé. Je ne pouvois comprendre d'abord ce qui l'obligeoit à ſe montrer ſi commode; mais, enfin, après l'avoir un peu examiné, j'en pénétrai la raiſon. Il étoit ſecrettement amoureux de l'Amie; & comme notre confidence m'engageoit à être ſouvent chez elle, il en prit plus d'ombrage, que de me voir preſque à tous momens chez lui. Il travailloit donc lui-même à me mettre bien avec ſa Femme, dans la crainte qu'il avoit, que ſi j'en étois trop rebuté, je ne cherchaſſe à m'en conſoler, en m'attachant tout-à-fait à ſon Amie. Pour l'entretenir mieux dans cette peur, je prenois quelquefois plaiſir à conter en ſa preſence des douceurs à cette Amie. J'affectois même un certain air paſſionné, qui, le pénétrant juſqu'au fond de l'ame, me vengeoit avec uſure de tout ce qu'il m'avoit fait ſouffrir avant que je le connuſſe mieux. Quelles délices pour moi de le faire entrer dans ſon humeur ſombre, lorſqu'outre cela ſon chagrin, ſi précieux pour mon amour, produiſoit toûjours l'effet que j'en attendois! Car enfin, auſſi-tôt, plus par pitié pour lui que pour moi, il m'alloit rendre de bons offices auprès de ſa Femme. Il lui loüoit mon eſprit, & ſe chargeoit même du ſoin de lui lire des Vers, où, de la manière la plus tendre, (car tout eſt permis aux Poëtes) je lui faiſois la peinture de ma paſſion. Ainſi, il m'auroit volontiers tranſporté tous les droits qu'il avoit ſur ſon cœur, pour s'en aſſûrer un autre, que je lui diſputois ſans y rien prétendre.

Politique amoureuſe des deux côtez : je feignois d'aimer ce que je n'aimois pas, & cette feinte me réuſſiſſoit. On me ſervoit auprès de ce que j'aimois, & l'on prétendoit par-là faire diverſion. Cependant, quoique les obligeans empreſſemens du Mari me fuſſent toûjours d'un admirable ragoût, mes affaires ne prenoient pas le train que j'euſſe voulu. Elles alloient aſſez lentement. J'avois affaire à une Femme, qui ne ſe déclaroit pas ſi vîte. J'avois beau lui reprocher ſes injuſtices, je n'avançois pas davantage. Dequoi vous plaignez-vous? me répondoit-elle aſſez ſouvent. Voulez-vous avoir place tout à la fois dans mon eſprit & dans mon cœur? La choſe eſt un peu difficile. Mais, croïez-moi, votre partage n'eſt pas malheureux. Je vous eſtime, c'eſt plus que ſi je vous aimois. Vous n'en demeurez pas d'accord. Mais, quoi, ne conviendrez-vous pas, que le cœur n'agit jamais que par une conduite aveugle, au lieu que l'eſprit eſt toûjours judicieux dans la ſienne? Hélas! lui répondois-je, eſt-ce là donc dequoi ſatisfaire ma tendreſſe? Et ne trouverois-je pas bien plus doux, qu'un certain je ne ſçai quoi, que vous ne connuſſiez pas bien vous-même, vous portât inſenſiblement à m'aimer, que non pas de me voir eſtimé de vous, avec réflexion même ſur un peu de mérite que vous voulez bien voir en moi? Que me ſert cette eſtime, ſi elle demeure ſtérile, & ſi elle ne produit rien de tout ce qu'elle devroit produire pour un Amant? J'en veux bien plus à votre cœur qu'à votre eſprit; &, ſi l'un ne me conduit à l'autre, je ſerai toûjours l'homme du monde le plus malheureux. Je ne vous le céle point, reprenoit-elle : ils ne ſont point du tout d'accord ſur votre chapitre; & je ne vois pas même d'apparence que leur démêlé finiſſe ſi-tôt. Mais, c'eſt encore beaucoup, que vous ne ſoïez pas mal avec tous les deux. Hé quoi donc, m'écriois-je, ne pourrai-je ja-

jamais eſpérer qu'ils deviennent d'intelligence en ma faveur ; & leur cruelle diviſion ſera-t-elle tout le prix de mon amour ? Ah Ciel ! eſt-ce ainſi .. ? Fort bien, interrompit d'Ormilly. Je me prépare à vous entendre apoſtropher toutes les étoiles. Oh ! cela fait tous les biens du monde, ajoûta Pontignan ; & dans mes tendres déſeſpoirs, je me ſens toûjours merveilleuſement ſoulagé, quand j'ai chanté pouille aux aſtres. Vous en riez, Meſdemoiſelles ; mais, ma foi, vous en devriez porter le péché : c'eſt plus votre faute que la mienne, quand je les inſulte. Vous n'avez qu'à changer de ton avec moi, j'en changerai bien-tôt avec eux. Je leur ferai réparation, & il ne tiendra qu'à vous, que je ne les nomme doux & bénins. Après cette petite digreſſion, Tréval pourſuivit ainſi. J'avois, comme vous venez de l'entendre, plus à me plaindre de la Femme que du Mari. Il continuoit mieux que jamais à faire ſon devoir. Il ſollicitoit en ma faveur avec un zèle qui me charmoit, & que je me gardois bien de laiſſer languir : c'eſt-à-dire, que peu s'en faloit, que, pour ſe mettre encore d'une manière plus preſſante dans les intérêts de ma véritable paſſion, je ne me déclaraſſe tout-à-fait ſon Rival : c'étoit un moïen toûjours certain pour arriver à mon but ; mais, enfin, j'obtins même plus que je ne demandois. L'Amie, pour qui mon cœur étoit un peu hipocrite, s'alla imaginer, que je lui en voulois tout de bon. Elle fut aiſément la dupe de quelques ſoupirs que je ne lui adreſſois qu'indirectement ; & ne s'en tenant plus aux bornes de la confidence, elle répondoit quelquefois trop favorablement aux moindres avances que je lui faiſois. Elle me plaignoit des rigueurs de la Dame ; mais, en même tems, elle me faiſoit entendre malicieuſement qu'elle étoit indigne que je m'y expoſaſſe davantage, & qu'un auſſi galant-homme que j'étois, trouveroit bien avec qui ſe con-

conſoler d'une fierté ſi peu méritée. Elle joignoit même à la charité de ſes remontrances une médiſance aſſez fine, quoique toûjours étudiée; & dérobant à ſon Amie une partie de ſes plus belles qualitez, elle ne marquoit que trop ouvertement par ce premier vol l'envie du ſecond qu'elle vouloit faire. Mais un cœur trop mandié ne ſe donne pas. Rien n'offenſe plus ſa délicateſſe; & quand le mien naturellement ne ſe ſeroit pas piqué de conſtance, il n'en eût pas falu davantage pour l'y maintenir. Cependant, il ſe ſentoit embaraſſé des tacites, mais trop fréquentes embuches qu'on lui tendoit pour le rendre infidéle. Il ſe reprochoit en ſecret d'avoir mis les choſes en cet état, & ne ſe le pardonnoit qu'avec peine. Vous aviez de plaiſans ſcrupules, interrompit bruſquement Pontignan, & votre conſcience en amour eſt bien délicate! Quoi donc, Monſieur le Chevalier, reprit auſſi-tôt Mademoiſelle de Turé, vous auriez voulu que Monſieur de Tréval eût fait faux-bond, ſans autre façon, à ſa première Maîtreſſe? Quel monſtre eût-ce été que cela? Pas tant monſtre que vous penſez, continua le Chevalier: & il ne fut entré tout au plus la-dedans qu'un grain d'infidélité. Eſt-ce une affaire pour le ſiécle où nous ſommes? Vous voilà bien ſcandaliſées, Meſdemoiſelles. Je le vois bien, vous ne comprenez pas ma penſée. Non, non, je n'aurois point conſeillé, non plus que vous, à Monſieur de Tréval, de renoncer à ſa Maîtreſſe; la choſe me paroît trop noire: mais, en ſa place, je n'euſſe point cru du tout la trahir pour prendre un peu d'engagement avec une autre perſonne plus humaine qu'elle. Qu'y a-t-il là qui vous doive faire tant hauſſer les épaules? Cette ſeconde paſſion auroit été ſubalterne de la premiére; l'une, ſi vous voulez, toute ſage & reſpectueuſe; & l'autre, pour m'en délaſſer un peu, plus coquette & plus badine. Toutes deux mêlées enſemble auroient entretenu

mon

mon cœur dans la ſituation la plus agréable du monde: & du moins faut-il convenir qu'à quelques irrégularitez près, cette méthode a de douces commoditez dans ſon uſage. Ce ne fut point la mienne, pourſuivit Tréval : l'attachement que j'avois, n'en ſouffroit point d'autre. J'en étois cependant aſſez mal païé. Il arriva même, que la Belle, qui s'apperçût que je n'étois pas entièrement indifférent à ſon Amie, fit tous ſes efforts pour m'embarquer avec elle. Si vous êtes, me diſoit-elle, véritablement à moi, comme vous m'en avez tant de fois aſſûrée, pourquoi ne voulez-vous pas que je vous donne? Laiſſez-moi, laiſſez-moi diſpoſer de vous en faveur d'une autre moi-même. Le Parti de toutes manières vous eſt avantageux : vous n'êtes pas haï : la perſonne eſt bien-faite ; & vous m'en remercîrez un jour. Je frémis, à dire le vrai, à la ſuite de cette propoſition : car, enfin, elle ne parloit pas moins que de me marier, &, en me preſſant très-fort d'obéïr, elle n'exigeoit que cette petite preuve de mon amour. Elle étoit aſſez nouvelle, puiſqu'en même tems il faloit m'ôter du cœur la ſeule perſonne qui l'avoit jamais touché. Auſſi vous pouvez juger, que je ne crus pas à propos d'être complaiſant. Le mariage naturellement me faiſoit peur: qu'eût-il fait accompagné d'une ſi terrible circonſtance? Je pris donc le parti de déſobéïr : mais la Dame ne s'en tint pas-là. Elle en parla à ſon Amie, qu'elle n'auroit peut-être pas eû tant de peine à perſuader ; & publia ſi bien, que nous étions le fait l'un de l'autre, qu'on s'imagina que c'étoit une affaire faite. Le dénoûment de l'intrigue ne fut pas moins particulier. Le Mari, toûjours fortement amoureux, ſe mit la choſe tellement en tête, que ſur les vives allarmes qu'il en prit, il devint dangereuſement malade. Cette imagination, dont il n'y eut pas moïen de la guérir, lui fut mortelle en fort peu de jours. J'eus beau l'aſſûrer par mille ſer-

ſermens, que ce qu'il craignoit, n'arriveroit pas, il fit la ſottiſe de ne me pas croire, & de mourir dans cet extravagant entêtement, dont il ne voulut point démordre, que ſa Femme, l'Amie, & moi, agiſſions tous trois pour le tromper. Je perdois en lui un Agent, qui ne m'avoit pas été entièrement inutile, & je ne pûs lui refuſer quelques ſoupirs qu'il avoit aſſez bien mérités. On n'accuſa point la Dame d'en avoir trop donnés à cette perte. On crut ſes larmes tout-au-plus de cérémonie, ſans que le cœur y eût part. Il courut même un bruit aſſez plaiſant. On diſoit, qu'elle n'avoit inventé le Roman de mon prétendu mariage, que pour chagriner ſon Mari, qu'elle voïoit avec dépit trop attaché à ſon Amie; & la médiſance ajoûtoit, qu'elle n'avoit point eû d'autre vûë que de porter ſon déſeſpoir juſqu'où il avoit été: mais on faiſoit tort à ce caractére de vertu qui ſied ſi bien à une femme, & que je ne lui avois jamais vû démentir. Je jugeai plus ſainement de ſon deſſein, & je ne conçûs que trop qu'elle n'avoit voulu ſe défaire que de moi-ſeul, en me donnant à ſon Amie. La voilà Veuve cependant, & plus en état par conſéquent de recevoir mes ſoins; mais je n'en étois pas en meilleure poſture. Ce pas, que j'avois fait ſi vîte pour elle de l'eſtime à l'amour, lui reſtoit encore à faire pour moi. Elle demeuroit toûjours ſur ſa première démarche. Je ne pouvois plus m'en prendre à ce ſcrupule délicat de gloire, qui, embaraſſant le cœur d'une femme qui n'eſt pas à elle-même, nous le dérobe quelquefois, lorſqu'il eſt ſur le point de ſe donner. Il avoit été levé par la liberté où elle ſe voïoit alors de diſpoſer du ſien à ſon gré, ſans que ſa gloire lui pût faire aucun reproche. Ainſi, pour me refuſer ce cœur, il faloit qu'elle ſe fît quelqu'autre ſcrupule qui ne vint purement que de lui ſeul; & c'étoit ce qui me déſeſpéroit. Je ne comptois pour rien, quand le reſte me manquoit, le

le privilège de la pouvoir voir à toute heure, de lui pouvoir écrire quand il me plaiſoit, & de recevoir même quelquefois de ſes lettres. Non, non, lui diſois-je à tous momens, tout cela ne me ſatisfait pas. Vous me marquez aſſez par-là, que vous m'eſtimez; mais rien ne me dit de votre part que je vous plais. Vous faites cas de mon eſprit, je n'en puis douter; mais qu'ai-je affaire de ſa bonne fortune, quand vous la laiſſez envier à mon cœur! Déclarez-vous autant pour celui-ci, afin qu'il ceſſe d'en être jaloux; ou prenez garde, qu'en favoriſant l'un plus que l'autre, vous ne les rendiez bien-tôt ennemis. Mon aimable veuve ſe ſoucioit fort peu d'allumer entre eux une guerre civile: elle ſe faiſoit au contraire un divertiſſement de cette diſpute, & prenoit toûjours grand ſoin, pour l'entretenir, de les mettre mal enſemble. Elle paſſa la première année de ſon veuvage ſans vouloir voir perſonne. Cette régularité me charmoit, & j'allois quelquefois juſqu'à me flatter, que la bienſéance n'en étoit pas la ſeule cauſe, & que j'y pouvois avoir quelque part. Mon erreur finit avec ce tems, qui fut auſſi court que précieux pour moi. Je ne fus plus le ſeul privilégié. La Dame reçût un aſſez grand nombre de gens chez elle, & j'eus bien-tôt des Rivaux. Par bonheur, elle ne ſe déclara pour aucun, & me donna même toûjours quelque marque de diſtinction. Comme on l'entendoit à tous momens vanter ſon heureux état de Veuve, je me gardai bien de lui faire la propoſition d'en ſortir. J'avois trop d'averſion pour les engagemens éternels, & j'étois ravi de trouver une raiſon qui m'empêchât de parler de mariage. L'Amie, avec qui je ne pouvois pas être trop bien, m'en fournit une ſeconde. J'aurois craint de me mettre encore plus mal avec elle, ſi j'avois parlé de Sacrement; & j'ai cru juſqu'ici, qu'il étoit de mon devoir de lui épargner ce chagrin, après lui avoir même

me retranché quelques douceurs, que ma bouche ne peut fournir pour elle, depuis que mon cœur n'en retire plus comme autrefois aucun avantage.

Tréval aiant ceſſé de parler, on raiſonna ſur ſon Avanture: & après d'aſſez plaiſantes remarques que fit Albagna, voïons un peu, lui dit Mademoiſelle de Turé, de quelle manière vous ſçavez aimer. Mademoiſelle de Mirac a jetté les yeux ſur vous, & je vois bien qu'elle veut que vous parliez. Très-volontiers, lui répondit Albagna. Un peu d'attention, s'il vous plaît: je m'en vais vous ſatisfaire.

HISTOIRE D'ALBAGNA.

QUI dit Italien, dit Jaloux; & ſi vous ne m'en croïez pas ſur ma parole, je m'en vais vous le prouver. J'avois vingt-deux ou vingt-trois ans, quand je vins en France la première fois. Comme j'étois accoûtumé de voir la manière triſte & reſſerrée dont les femmes vivent en Italie, je fus ſurpris, & en même tems charmé, de la liberté, qu'elles ont ici. Je diſois en moi-même, ſelon mon raiſonnement Italien, les hommes vont voir les femmes chez elles; ils demeurent ſeuls avec elles dans leurs chambres: il faut donc, de néceſſité abſolue, qu'ils en obtiennent tout ce qu'ils veulent. Voici un païs où il fait bon vivre: nous y ferons bien nos affaires. Plein de cette aſſûrance, je m'embarque à aimer une petite femme fort jolie.

jolie. Dès la première fois, que j'allai chez-elle, ce fut l'accueil le plus obligeant du monde, cent petites manières engageantes, de petits coups d'œil même assez favorables par-ci par-là. Enfin, je sortis fort persuadé, que l'affaire étoit finie, si ce n'eût été qu'il y avoit quelqu'un dans sa chambre. Je ne songeois plus qu'à la pouvoir trouver seule : cela supposé, je me tenois heureux.

Mon Dieu ! s'écria Mademoiselle de Mirac, il n'y a rien, que je ne fisse à l'heure qu'il est, pour favoriser vos amours. Je donnerois tout ce qu'on voudroit, pour vous faire trouver votre Belle toute seule. Il en arriveroit quelque chose de si ridicule . . . . Taisez-vous, Pontignan, dit-elle au Chevalier qui ouvroit la bouche pour parler vous allez dire une sottise. Moi ? répondit froidement Pontignan : je n'ai rien à ajoûter à ce que vous avez pensé. L'aimable Gasconne rougit, & Albagna continua, en s'adressant à elle.

Vous serez donc satisfaite, Mademoiselle. Dès ma seconde visite, je pris si bien mon tems, que je ne trouvai encore personne dans la chambre de la Dame. Dieu sçait la joie que j'en eus. Ah ! Madame, lui dis-je avec un transport extraordinaire, & m'avançant vers elle en ouvrant les bras, nous voici donc seuls ! Il est vrai, me répondit-elle en souriant ; mais cela pourra encore arriver bien des fois. Souffrez, repris-je, que je ne perde pas une si heureuse occasion de vous marquer à quel point je vous aime. Ah ! dit-elle, toûjours d'un air froid & assez plaisant, il n'est pas besoin en ce païs-ci de se servir si vîte des occasions. Il n'en va pas comme en Italie, où elles sont rares. Mais croïez-moi, nous n'en manquerons point quand nous voudrons. Là-dessus, je vous avoue que je commençai à être un peu déconcerté. Je n'ai jamais pû me souvenir de ce que je dis dans ce moment. Apparemment, ce n'étoit rien qui vaille ;

vaille ; mais je ſçai bien qu'elle me répondit : prenez un ſiége, Mr. le Comte ; & une autre fois nous nous aimerons encore plus que nous ne faiſons à preſent. Par bonheur, comme nous en étions-là, il entra quelqu'un, qui me fut d'un grand ſecours ; car j'allois être fort embaraſſé à entretenir la Dame tête-à-tête ; & c'eût été une triſte choſe, qu'une converſation qui eût été réduite à ſe tourner ſur la pluïe & ſur le beau tems, après avoir commencé d'une manière ſi vive.

Ma foi, dit Ormilly, ces Meſſieurs les Italiens ſont naturels. Ils ſont perſuadés, qu'il ne faut point tant de façons avec les Dames ; qu'il n'y a qu'un mot qui ſerve. Bien ſouvent, ſi nous en faiſions autant, je crois qu'il nous en prendroit mieux. Hò, reprit Albagna, vous ne me connoiſſez pas : les femmes d'Italie m'avoient accoûtumé à cette procédure précipitée ; mais de mon naturel, j'étois l'homme du monde le plus timide, & le moins entreprenant. Il me ſouvient d'une Avanture qui vous le montrera bien.

J'étois à Rome, encore Ecolier. J'avois cette première fleur de jeuneſſe, qui eſt ſi précieuſe auprès des femmes de mon païs. J'allai voir une Dame, qui étoit un peu de mes Parentes ; & par un hazard très-rare, je la trouvai ſeule. Je ſçavois bien que l'occaſion étoit belle ; mais j'étois retenu par cette fauſſe honte, que vous ſçavez qui eſt la ſource de tant de maux dans la Morale. Je regardois cette Belle avec des yeux brillans que je baiſſois auſſi-tôt. J'étois interdit. Je ne ſçavois ce que je diſois. Elle ſentit bien mon embaras ; & comme le tems, ce tems ſi cher en Italie, ſe paſſoit, elle fit un trait d'habileté, dont il n'y a qu'une Italienne qui ſe fut aviſée.

Je voudrois bien ſçavoir, ajoûta-t-il en riant, ſi quelqu'une de ces Demoiſelles auroit aſſez d'eſprit pour le deviner. Nous vous ſommes fort obli-

obligées, reprit Mademoiſelle de Turé, de vouloir bien prendre le ſoin de nous exercer un peu, afin qu'en pareille occaſion nous ſçachions nous tirer d'affaire. Oui-dà, dit Tréval, cela peut vous être d'un grand uſage, quand vous trouverez de jeunes-gens embaraſſés auprès de vous, & n'ôſant rien entreprendre. Devinez donc ce que fit l'Italienne. Elle ſauta au colet de Mr. Albagna, répondit bruſquement Mademoiſelle de Mirac : c'étoit ce qu'il y avoit de mieux à faire pour elle. Oh ! oh ! voici une Gaſconne encore plus vive que l'Italienne, reprit le Comte. Et vous, Mademoiſelle d'Ormilly, que devinez-vous ? En vérité, répondit-elle d'un air fort agréable, j'aurois beaucoup ſouffert, ſi j'avois été en la place de la Dame, & comme j'ai auſſi un peu de cette fauſſe honte que vous aviez, je crois que nous en fuſſions tous deux demeurés-là.

Il faut donc vous dire, reprit le Comte, dequoi s'aviſa mon Italienne. Elle s'évanouit ; & moi, qui n'entendis point ce que vouloit dire un évanouiſſement ſi ingénieux, je m'amuſai ſottement à appeller du ſecours. Elle fut bien-tôt revenue à elle, comme vous pouvez croire : &, me regardant d'une manière fine & malicieuſe, je vous ſuis bien obligée, me dit-elle à demi bas : on peut s'évanouir avec vous en ſûreté. Je ſortis ſi irrité contre moi-même, & ſi déſeſpéré de ma ſotte retenue, qu'à l'heure qu'il eſt, je n'y ſonge point encore, que je n'aïe envie de m'en punir. Je me promis bien, que jamais je n'appellerois du ſecours à des Dames évanouies ; & je vous aſſûre, que je les verrois plûtôt mourir.

Voilà comme j'étois fait dans ma Jeuneſſe ; & ce fut principalement cette Avanture, qui m'engagea à faire de violens efforts, pour vaincre ma reſpectueuſe & niaiſe timidité. J'en étois aſſez heureuſement venu à bout, comme vous avez vû, lorſ-

lorſque je devins amoureux de cette Dame françoiſe ; mais le mauvais ſuccès de ma ſeconde viſite me fit repentir d'avoir trop pris les manières Italiennes. Je conçûs, qu'il faloit faire une attaque plus régulière; & comme j'étois fortement épris, je m'y réſolus. Mais, ſçavez-vous ce qui faiſoit la force de mon amour ? C'étoit le nombre de mes Rivaux ; car la cour de la Dame étoit fort groſſe. Il y en avoit un principalement, que je ſoupçonnois fort d'être plus heureux que je n'euſſe voulu. Ma jalouſie ne manqua point de joüer ſon jeu, & d'enflammer furieuſement mon amour. Une tendre œillade, que la Belle avoit envoïée à mon Rival en ma preſence, me rendoit plus amoureux, qu'une qu'elle m'auroit envoïée à moi-même. Tous mes autres Rivaux déſeſpérés déſertoient peu à peu, & moi, je m'attachois davantage. Enfin, nous étions preſque demeurés les ſeuls qui compoſaſſions la cour de notre Belle, cet homme & moi. C'étoit un Financier, qui avoit quelque mérite de ſa perſonne, outre cette autre eſpéce de mérite, qu'il ne pouvoit pas manquer d'avoir. Il avoit épouſé par amour une fort jolie perſonne. Le mariage avoit remédié à ſa paſſion, & il étoit devenu amoureux ailleurs. J'imaginai un moïen bizarre de le détacher de la Dame que nous aimions ; & ce moïen-là, je le pris dans l'hiſtoire Romaine. Voilà ce que vous n'auriez peut-être pas cru. Vous ſçavez bien, que, pendant qu'Annibal ravageoit l'Italie, Scipion ne s'amuſa point à lui tenir tête. Il alla droit à Carthage, pour la ravager auſſi de ſon côté, & faire abandonner l'Italie à Annibal. De ce ſtratagême guerrier, j'en fis un amoureux. Je vis bien, que la partie étoit trop inégale entre le Financier & moi auprès de notre Belle. Je la quitte-là, & vais m'attacher à la Femme du Financier, pour rappeller mon homme chez lui, & faire lâcher priſe.

Je

Je n'aimois point la Femme, quoique fort aimable; mais, en recompenſe, je haïſſois bien le Mari: & la haine, que j'avois pour l'un, me tint lieu d'amour pour l'autre.

Cela eſt aſſez plaiſant, interrompit Mademoiſelle d'Ormilly. Voïez comme ces pauvres Femmes ſont ſujettes à être trompées. C'eſt une queſtion, quand on les aime, que de ſçavoir, ſi c'eſt elles que l'on aime, ou leurs Maris que l'on haït. Pour moi, dit Mademoiſelle de Mirac, je me tiens tout cela pour dit. Bien fin qui m'atrappera, après les hiſtoires de ces Meſſieurs. Eh! mon Dieu! reprit Pontignan, je vous garantis, que vous n'en ſerez pas plus ſage. Il y a long-tems, que le Monde dure; &, en fait d'amour, il ne profite guéres de la longue expérience qu'il a. Pourſuivons, s'il vous plaît, Mr. le Comte.

Je commençai donc, continua-t-il, à rendre des ſoins à la Femme du Financier, & j'en fus aſſez bien reçû. N'en tirez point de vanité, dit brulquement l'aimable Gaſconne. Je gage, qu'elle ne vous aimoit non plus, que par haine pour ſon Mari infidéle. Voilà une vilaine galanterie. Ce n'eſt que haine de tous côtez: il n'y entre pas un grain d'amour. Ce ſera tout ce qu'il vous plaira, repliqua le Comte. Je n'y regardois pas de ſi près, & pourvû que je donnaſſe de la jalouſie au Mari, j'étois content. Quand je fus en état de la remercier de quelques graces reçûes, mes tendres remercîmens ne rouloient preſque que ſur la haine que j'avois pour ſon Mari. Ah! Madame, lui dis-je, que votre Mari auroit de chagrin, s'il ſçavoit ceci! Que ſon importune jalouſie envieroit notre bonheur! & beaucoup d'autres jolies choſes moins amoureuſes que vindicatives.

Franchement, Monſieur le Comte, dit alors Tréval, j'ai ouï déja conter à peu près la même choſe, & mieux que vous ne la contez. Les oreil-

les de ces Demoiſelles n'auroient qu'à eſſuïer un petit mot, pour entendre l'Hiſtoire dans toute ſa beauté. C'étoit un homme, qui, la première fois qu'il parvint auprès de ſa Maîtreſſe au comble de ſes déſirs, s'écria, au milieu de ſes doux tranſports: enfin, Madame, rien ne manque plus à mon bonheur, voilà votre Mari inconteſtablement. . . . Vous pouvez ſupprimer le mot fâcheux, interrompit Pontignan: ces Demoiſelles l'entendent. Voïez combien elles ont de peine à prendre leur ſérieux. Riez, riez, Meſdemoiſelles: la choſe le mérite bien. Ces derniers mots les firent rire en effet. Elles ſoupçonnèrent ſans en rien dire, qu'Albagna étoit le Héros du petit Conte, & il continua ainſi.

J'avois un chagrin fort plaiſant. Je ne perdois pas mes ſoins auprès de la Dame: mais je les perdois auprès du Mari; c'eſt-à-dire, que le Mari me laiſſoit aſſez tranquille auprès de ſa Femme, & étoit toûjours fort attaché à ſon aimable Maîtreſſe. Qu'eſt-ceci? diſois-je en moi-même. Voilà, un homme bien difficile à arracher du lieu où il eſt. C'eſt peut-être, qu'il ne ſçait pas combien il eſt néceſſaire chez lui. A la fin, il me réduira à le lui aller dire; car je ne ſuis pas réſolu à perdre toutes les peines que je me ſuis données auprès de ſa Femme. C'étoit-là une ſituation aſſez extraordinaire. J'avois une Intrigue, dont je voulois que le Mari ſe doutât; &, pour me faire enrager, le Mari ne vouloit point s'en douter. Enfin, cependant, il me tira de peine. Sa paſſion pour ſa Femme ſe réveilla. Il revint chez lui plus amoureux d'elle que jamais, parce qu'il crut que je l'avois été, & que je l'étois encore. Vous pouvez croire, que je lui cédai volontiers la place, & que je courus avec joie me ſaiſir de celle qu'il avoit quittée. Je retrouvai cette petite Femme aſſez ſeule chez elle, parce que le Financier, du tems de

ſon

ſon règne, en avoit écarté tout le monde. Je crus, & il y avoit de l'apparence, que j'allois être entièrement heureux. Point du tout. Je n'avois plus de Rivaux : je ne ſentis plus de paſſion. Je me demandai mille fois ce que mon amour étoit devenu. J'aurois donné beaucoup pour le recouvrer ; mais il n'étoit pas poſſible. Mon amour ne va point ſans jalouſie. Le moindre petit Rival m'auroit remis en train d'aimer. J'en demandois un au Ciel tous les jours, & le Ciel en colére vouloit que je fuſſe ſeul auprès de ma Maîtreſſe. Je tâchois quelquefois à joüer le perſonnage d'Amant, & je ſentois bien que je le joüois mal. Quand je faiſois de tendres demandes, je les faiſois de ſi mauvaiſe grace, que j'euſſe été fort trompé, ſi elles euſſent produit quelque choſe. Mais, enfin, voici le bonheur que j'avois tant ſouhaité, voici un Rival. C'étoit un homme fort bien-fait, & fort agréable ; mais terriblement entêté de ſa bonne fortune. Il ne parloit d'autre choſe : il ne cherchoit preſque dans toutes ſes galanteries qu'à donner des ſpectacles au Public ; il ne reſpiroit que la ruine des réputations. Je lui eus l'obligation de me rendre tout l'amour que j'avois jamais eû. Si-tôt qu'il fut mon Rival, ma paſſion recommença à faire des merveilles ; mais il m'en coûta beaucoup : car en même tems qu'il me fit redevenir amoureux de la petite Femme, il fit devenir la petite Femme amoureuſe de lui ; & je ne lui en demandois pas tant. Figurez-vous combien j'aimois alors. Je gagnai la Suivante, pour apprendre les particularitez des amours de ma Maîtreſſe & de mon Rival. Je ſçûs d'elle, que je les importunois fort : & un jour elle me dit, que leur premier Rendez-vous étoit pris pour le lendemain ſur les onze heures du ſoir. Après que je me fus déſeſpéré autant que je le devois régulièrement en pareille occaſion, je m'aviſai de joüer à mon Rival un tour

aſſez extraordinaire. Je lui envoïai par un homme inconnu un billet conçû en ces termes :

Si vous n'avez rien de mieux à faire que de vous rendre demain ſeul auprès du cinquième pillier de la place Roïale, à main droite en entrant du côté des Minimes, à onze heures du ſoir, vous y trouverez une perſonne, qui vous conduira chez une Dame, dont la beauté & la tendreſſe vous empêcheront de vous repentir de la peine que vous aurez priſe.

Vous jugez bien qu'il fut un peu embaraſſé de deux Rendez-vous à la fois ; qu'il ſe plaignit de ſon mérite qui lui attiroit trop de bonnes affaires, & qu'il eût voulu être réduit à la condition des gens du commun, chez qui les bonnes fortunes ne ſe troublent point les unes les autres. Un homme de bon-ſens n'auroit ſeulement pas délibéré ; mais, comme il avoit l'imagination romaneſque, & fort gâtée par le déſir des belles avantures, il ſe détermina au Rendez-vous de la place Roïale. Il crut que le recit en ſeroit bien plus beau à faire que de l'autre, qui n'avoit rien que de fort vulgaire, & de fort bourgeois. Apparemment, il ſe figuroit quelque Princeſſe qui l'attendoit, incommodée par ſa qualité, preſſée par ſon tempérament, & obligée à paſſer par-deſſus les petites procédures en faveur du mérite du Cavalier. J'étois de mon côté aſſez inquiet. Je craignois quelquefois qu'il ne fût point aſſez fou pour donner dans le panneau que je lui avois tendu, & qu'il ne me fit perdre les préparatifs que j'avois faits ; mais, après y avoir bien penſé, l'extravagance que je lui connoiſſois, me raſſûroit.

Enfin, arrive le ſoir ſi ſouhaité de nous deux. J'avois placé quelques-uns de mes gens au guet autour de la place Roïale, pour voir tout ce qui ſe paſſeroit. Voici mon homme, qui vient paré comme l'Empereur du Mogol, & accompagné de quelques-uns de ſes Amis, qu'il vouloit toûjours

pour

pour témoins & pour admirateurs de ſes douces avantures. Il laiſſa cette troupe fidéle à l'entrée de la place Roïale, après leur avoir bien recommandé d'obſerver autant qu'ils pourroient tout ce qui lui alloit arriver. Il va d'un pas victorieux au cinquiéme pillier, & y trouve une Demoiſelle aiant ſes coëffes abattues, & deux chaiſes à porteurs auprès d'elle. Elle lui dit, que, pour des raiſons très-importantes, elle le prie de ſouffrir qu'elle lui bande les yeux; qu'après cela, il entre dans une de ces chaiſes; & qu'il ſe laiſſe conduire.

Je ne doute point que tout cela ne le charmât: La précaution de lui bander les yeux ſentoit fort la Princeſſe. Il ſe mit dans une chaiſe, & la Demoiſelle inconnue dans l'autre. On le promena une bonne heure, & enfin on l'arrêta dans une cour. La Demoiſelle le prit par la main, lui fit traverſer un grand appartement, & le mit dans un petit cabinet, en l'aſſûrant que dans un moment il alloit recevoir une viſite qui ne lui ſeroit pas déſagréable. Il n'eſt pas beſoin de vous dire les pompeuſes chiméres qui dûrent lui paſſer par l'eſprit. Quelque tems après, la même Demoiſelle lui vint dire, que, comme il péût être fatigué du long chemin qu'on lui a fait faire, on lui envoie des liqueurs pour réparer ſes forces. Il répond, que l'idée de l'adorable Perſonne qu'il attend, lui feroit eſſuïer bien d'autres peines. Mais cela n'empêcha pas qu'on ne lui fit avaler un verre d'une liqueur excellente, & fort rare: c'étoit une certaine compoſition d'Italie, qu'il crut propre aux choſes pour leſquelles il n'étoit point du tout appellé.

Cela étoit aſſez malicieux, dit Tréval; mais c'étoit le moïen de lui faire croire qu'il attendoit quelque Princeſſe un peu vieille, & qui avoit beſoin de préparer les gens avec ces liqueurs. Et où eſt-ce que tout cela ſe paſſoit, dit Mademoiſelle de Mirac? Vous ne le devineriez jamais, répondit

pondit Albagna. Dans ma chambre. Le pauvre Diable paſſa dans la chambre de ſon Rival une nuit qu'il devoit paſſer dans celle de ſa Maîtreſſe. J'étois à côté de lui, & je ne le perdois pas de vûë un ſeul moment. O! la délicieuſe nuit pour moi! D'abord, je le voïois dire à demi-haut: *Ah! quel plaiſir, quel bonheur, ma Chere, mon Adorable!* Juſtement dans ce tems-là, il entend commencer dans une autre chambre un très-bon Concert d'inſtrumens. Il crut ſans doute être dans un Palais enchanté, comme Pſyché, lorſqu'elle entre dans celui de l'Amour, & qu'elle y entend une Muſique admirable; car, il s'écria, *Ah! doux prélude de ma félicité!* Mais, comme cela duroit un peu trop, je lui entendis dire d'un air un peu chagrin: *Oüais, ceci eſt long, elle ne vient point.* Il me prenoit des envies de rire ſi violentes, que je penſai mille fois éclater, & gâter tout le miſtére. A la fin, il s'impatienta. Tantôt il frappoit la terre des pieds; tantôt il faiſoit tous ſes efforts pour arracher ſon bandeau; mais il étoit attaché d'une maniére particuliére, & il n'en put jamais venir à bout.

Après qu'il eut été régalé du Concert pendant deux groſſes heures, la Demoiſelle revint, & lui dit d'un air fort affligé: Hélas! Monſieur, à l'heure qu'il eſt, une des plus aimables perſonnes du monde eſt au déſeſpoir. Son Mari, qu'on n'attendoit point, eſt venu à ce Concert, qui vous étoit préparé. Il eſt impoſſible qu'elle vienne ici. Elle vous prie de vous laiſſer remener, & d'attendre, avec autant d'impatience qu'elle, l'heureux moment où elle pourra vous donner des marques de ſa paſſion. Je ne ſçai s'il fut véritablement la dupe de ce qu'on lui diſoit, ou s'il jugea que le meilleur étoit de ne point faire de bruit dans une maiſon inconnue. Enfin, il ſe laiſſa remettre doucement dans ſa chaiſe. Il demanda ſeulement qu'on

lui

lui débandât les yeux. La Demoiſelle répondit, qu'elle l'alloit ſuivre, & qu'à la place Roïale elle lui ôteroit le bandeau. Vous pouvez croire qu'elle n'en fit rien. Les porteurs de l'homme à bonne fortune le plantèrent avec la chaiſe dans la place Roïale ſur les trois heures après minuit, & s'en allèrent en diligence. Il eut beau peſter, il demeura-là. Il put faire, s'il voulut, un petit ſommeil dans ſa chaiſe juſqu'au jour. Mais, ce fut une choſe aſſez plaiſante qu'un Colin Maillard, qui s'alla préſenter aux gens les plus matineux qui paſſèrent par la place Roïale, les priant de le débander. Si les premiers, qui en furent ſollicités, lui rendirent ce charitable office, ou ſi on le laiſſa long-tems comme un fou ſans s'en approcher, je n'en ſçai rien. Il eſt toûjours ſûr, que voilà le plus bel exemple que l'on puiſſe jamais apporter de l'incertitude des choſes humaines, & des étranges revers de la fortune.

Ce Rendez-vous ridicule réjoüit beaucoup toute la Compagnie; &, après que les premiers éclats de rire furent paſſés, le Comte reprit ainſi. Je me doutai que mon Rival ne manqueroit pas d'aller le même jour chez la Dame, qui lui avoit donné le vrai Rendez-vous, auquel il avoit manqué, pour ſe juſtifier le mieux qu'il pourroit. J'y allai auſſi; car j'avois mon deſſein. Je voulois y demeurer après lui; & je laſſai ſi bien ſa perſévérance, qu'enfin il ſortit. J'oubliois à vous dire, qu'il avoit l'air fort mélancolique, & la Dame auſſi, & qu'il paroiſſoit bien qu'ils avoient paſſé tous deux une nuit aſſez mauvaiſe. Quand il fut ſorti, je laiſſai adroitement tomber dans la chambre un billet tout ſemblable à celui du faux Rendez-vous, écrit de la même main, & contenant les mêmes choſes; & je m'en allai preſque auſſi-tôt. Cela fait, je ne voulus plus importuner mon Rival; & je lui laiſſai tout

le jour ſuivant libre, pour ſe juſtifier tant qu'il voudroit.

Je ſçûs de la Suivante ce qui étoit arrivé; & c'étoit juſtement ce que j'avois prétendu. La Dame trouva le billet, & il l'inſtruiſit de ce qui avoit empêché ſon Amant de venir au Rendez-vous qu'elle lui avoit donné. Il ne faloit qu'être médiocrement femme, pour en concevoir bien de la colére & bien du dépit. Elle étoit dans ces belles diſpoſitions, lorſque voici ſon Amant, qui, d'un ton douloureux & déſeſpéré, vient ſe plaindre de ſa mauvaiſe fortune, qui l'avoit fait manquer au Rendez-vous, & lui conte une hiſtoire, qu'il avoit compoſée. Elle l'écoute tout du long, & ne lui répond qu'en lui jettant le billet au nez. Jamais homme ne fut plus confondu. Il rougit, il pâlit, il demeura ſans parole. Il crut, que c'étoit le même billet qu'il avoit reçû, & qui étoit tombé de ſa poche; que peut-être ſa Maîtreſſe ſçavoit la piéce qu'on lui avoit faite; & que, peut-être même elle étoit de la partie; toutes choſes plus fâcheuſes les unes que les autres. Son déſordre ſervit encore de preuve contre lui; &, quand ſa Maîtreſſe eût voulu douter, elle ne le pouvoit plus. Il n'ôſa jamais lui demander, ſi elle ne ſçavoit aucunes particularitez du Rendez-vous de la place Roïale. Il s'en tint quitte à bon marché, ſi elle n'avoit vû que le billet; & il fut toûjours dans une incertitude, dont je ſerois mort en ſa place. Dans une conjoncture ſi heureuſe, il ne me fut pas difficile de me faire aimer. Mon Rival, qui enrageoit de me voir profiter de ſa ruine, ſervoit beaucoup à redoubler ma paſſion; & comme il vint à me ſoupçonner de lui avoir donné le Rendez-vous de la place Roïale, il entra dans des déſeſpoirs, qui firent tous les biens du monde à mon amour. Heureuſement pour moi, il s'obſtina

ſtina à vouloir regagner les bonnes graces de la Belle ; &, plus heureuſement encore, il n'y put jamais réuſſir. Il me fit tirer l'épée dans une rencontre : j'en ſortis aſſez à mon avantage, & cent fois plus amoureux. Enfin, je n'oublirai jamais la reconnoiſſance que je lui dois pour tous les ſoins qu'il prit de m'aſſaiſonner agréablement le bonheur dont je joüiſſois.

Albagna finit : & le Marquis d'Ormilly, s'adreſſant à Mademoiſelle de Mirac, c'eſt à vous preſentement, lui dit-il, à choiſir qui parlera pour le compte de Mademoiſelle de Turé, comme elle a fait parler pour le vôtre. Je crois, repliqua Mademoiſelle de Mirac, qu'il ſera bon que vous commenciez, car Pontignan me paroît rêveur ; & c'eſt une marque qu'il n'a pas encore aſſez mis en ordre ce qu'il a deſſein de nous conter. Il eſt vrai, dit Pontignan, que j'ai mené juſqu'ici une vie d'amour très-avanturière. Je dirois trop, ſi je diſois tout. Ainſi, le grand nombre, que j'ai eû d'intrigues galantes, me fait ramaſſer les principales ; &, tandis que j'acheverai de les choiſir, Monſieur d'Ormilly fera fort bien de vous raconter les ſiennes. Me voilà tout prêt, reprit d'Ormilly ; mais je demande une choſe. On m'écoutera ſans me rien dire. Mon Avanture n'eſt point chargée d'incidens. Ce ſont ſentimens particuliers, ſur leſquels peut-être vous me trouverez trop délicat ; & ſi l'on m'interrompoit, j'aurois de la peine à leur donner une ſuite. Contez en toute aſſûrance, lui dit Pontignan. Je ſuis le plus grand Parleur de la Compagnie ; &, puiſqu'il me faut rêver au recit que j'ai à faire, je vous répons d'un ſilence général. Les Demoiſelles aſſûrèrent d'Ormilly en même tems, que, quoique d'un ſexe qui n'aimoit point à ſe taire, elles ſe feroient violence en ſa faveur. Enſuite, voïant tout le monde diſpoſé à l'écouter, il prit ainſi la parole.

HISTOIRE D'ORMILLY.

ON eſt amoureux le plus ſouvent ſans qu'on ait deſſein de le devenir ; &, pour ſoumettre un cœur, l'Amour n'attend pas toûjours, qu'on lui ait permis de s'en rendre maître. Il fait mieux voir ce qu'il peut, en nous faiſant aimer malgré nous, lorſque nous aimons, pour ainſi dire, de nous-mêmes, & que nous prenons occaſion de nous engager, ſans qu'il ait beſoin de chercher à nous ſurprendre. C'eſt de quoi l'amour me doit tenir compte. Le commencement de cette Hiſtoire vous le fera voir.

Mon cœur étoit oiſif depuis quelque tems. Sa tranquillité me déplaiſant, je cherchois à l'occuper, & je me mis à voir un aſſez grand nombre de femmes dans un pur deſſein de lui trouver de l'emploi. La choſe n'étoit pas trop difficile. Naturellement, j'ai l'ame tendre ; mais il s'agiſſoit de faire un choix ſur le rapport de mes yeux. Il faloit que mon cœur en fût content, & ce fut ce qui me cauſa d'abord un peu d'embaras.

Parmi quantité de Belles que je voïois, il n'y en avoit pas une à qui je ne trouvaſſe, dans ce qui m'en paroiſſoit, aſſez de mérite pour ſe faire aimer, & je les aimois déja preſque toutes en gros, ſans avoir encore déterminé à qui je devois particuliérement m'attacher. Cependant, comme je ne voulois point m'embarquer entiérement ſans précaution, je réſolus d'examiner leurs eſprits. J'étudiai leurs différentes manières, & tâchai de pénétrer le plus qu'il me fut poſſible, le caractére qui leur

leur étoit naturel. Ce n'eſt pas que je ne cruſſe qu'il m'en échapperoit toûjours quelque choſe : car, le moïen de bien connoître une femme ? Mais, je m'aſſûrois au moins de découvrir certains traits qu'il eſt preſque impoſſible de cacher, parce qu'ils trahiſſent toûjours celles-là même qui diſſimulent le mieux.

Je n'eus pas de peine à faire une remarque de cette nature dans une Perſonne auprès de laquelle j'avois commencé à me radoucir. Mon cœur convenoit aſſez qu'elle étoit aimable, & ſentoit déja pour elle un penchant de préférence. Auſſi n'eût-il pas manqué à ſe déclarer en ſa faveur, ſi ma raiſon, que je conſultois encore, me l'avoit pû permettre. L'humeur enjoüée de la Dame attiroit grand monde chez elle. Il y avoit, dans tout ce qu'elle diſoit, un je ne ſçai quel agrément qui la rendoit admirable dans la converſation. Elle faiſoit un conte de fort bonne grace, mais quelquefois elle y mêloit un peu de ſatyre. Surtout, elle ne manquoit jamais d'y faire entrer le portrait de beaucoup de gens, qui lui rendoient des ſoins aſſidus ; & elle n'en déguiſoit pas ſi bien les traits, qu'il ne fût aiſé de les reconnoître. On s'appercevoit même, qu'elle eût été bien fâchée qu'on ne les eût pas reconnus. Celles de ſon ſexe n'avoient aucun privilége. Pas une n'échapoit à ſa critique ; & ce qu'il y avoit de plaiſant, c'eſt qu'elle faiſoit le plus ſouvent le procès aux autres, ſur des choſes qu'elle affectoit elle-même.

Un jour, que la Compagnie étoit fort grande chez elle, ne voïez-vous point, me dit-elle, cette Beauté niaiſe, qui ſe vient d'aſſeoir auprès de vous ? Ne diroit-on pas d'une véritable Agnès ? A ces mots, je jettai la vûë ſur cette Belle que la Dame venoit de railler. Je ſentis, au même inſtant, un trouble ſecret, qui ne m'étoit pas ordinaire. Ses traits me parurent fort touchans, mais parmi les

charmes d'une riante jeuneſſe, rien ne me plût tant que ſa modeſtie.

Je commençai alors à m'appercevoir qu'elle attiroit les regards de tout le monde, ſans aucun ſoin de les mandier. A peine prenoit-elle garde qu'on la regardoit, & j'eus tout loiſir de la contempler ſans qu'elle ſemblât l'avoir remarqué. Je m'approchai d'elle rempli de ce trouble, que je pris pour un avis ſecret de l'Amour qui vouloit que j'en devinſſe l'Amant; & dès ce moment, je réſolus de quitter la Dame, qui m'avoit déja paru ne pouvoir être mon fait. Comme elle obſervoit mes regards, je crus lire dans ſes yeux, qu'elle m'accuſoit de mauvais goût; & je me fis un plaiſir de m'expoſer à ſa médiſance.

Cependant, la Belle, à qui j'avois dit quelques douceurs, ſe diſpoſa à ſortir: & comme je ne la vis accompagnée que d'une Suivante, je me hazardai à lui préſenter la main. Elle la refuſa d'abord d'un air modeſte; mais je fis ſi bien, qu'elle ne put ſe défendre de l'accepter. Je profitai du moment. Nous liâmes converſation. Je laiſſai même échaper quelques ſoupirs: car mon cœur me fit connoître, que j'étois pris tout de bon. Il me ſembla, qu'elle n'entendoit pas cette langue: & je ne remarquai pas moins de ſimplicité dans ſes paroles, que dans le reſte de ſes manières; quoique ce fût une ſimplicité toute ſpirituelle, & beaucoup plus engageante que ce faux brillant qui n'a rien de naturel.

Après que nous fûmes arrivés chez elle, je lui demandai, en la quittant, la permiſſion de la venir voir. Elle ſembla me l'accorder par le ſoûrire le plus obligeant du monde: & je lui dis adieu fort ſatisfait de mon Avanture. En effet, juſqu'alors j'avois cherché à me défaire de ma liberté, & heureuſement je trouvois un agréable moïen de la perdre.

Le lendemain, je rendis visite. Je découvris de nouveaux charmes dans cette aimable personne. Il s'agissoit de lui faire connoître que j'en étois amoureux. Mes yeux parloient; mais les siens, loin de répondre, ne marquoient pas même qu'elle entendit ce que les miens lui disoient. Je m'expliquai d'une manière intelligible, mais je ne me fis pas mieux entendre. On eût dit qu'elle ne sçavoit pas ce qu'elle valoit, ni quel usage elle pouvoit faire de son mérite. La chose me parut peu ordinaire; & je m'aplaudis de la découverte, fort résolu de la ménager.

Je me gardai bien de lui rien dire, qui lui fît ouvrir les yeux sur les avantages qu'elle avoit reçûs de la nature; & comme elle étoit d'un caractére tout particulier, je crus qu'il lui faloit un Amant qui ne fût pas fait comme les autres. Aussi, de peur de lui faire prendre une vanité qui l'eût trop enorgueillie, je l'admirois sans lui donner aucunes louanges: & plus je la trouvois digne de mon attachement, moins je lui disois qu'elle étoit aimable. Je souhaitois presque que son miroir ne la représentât pas à ses yeux aussi belle qu'elle étoit; & j'avois du chagrin, qu'il la pût instruire d'une chose qu'il m'étoit avantageux de lui laisser ignorer.

J'avois sçû, qu'elle voïoit peu de monde; & je découvris avec plaisir que j'étois le premier de ses Soupirans. Je lui rendois des soins, mais sans trop affecter d'en rendre. Je lui cachois une partie de l'amour que j'avois pour elle. A la vérité, mon cœur ne souffroit pas peu de la contrainte que je m'obstinois à lui imposer. Il ne m'obéïssoit pas toûjours. Aussi aurois-je été fâché quelquefois qu'il m'eût obéï trop exactement. Je lui pardonnois sans peine ses trahisons, lorsque, malgré ma défense, il laissoit échaper de tendres transports qu'il ne pouvoit plus retenir. Ce n'est

pas qu'il n'y eût des tems où je tâchois de m'en rendre maître ; car enfin je craignois, en me montrant trop paſſionné, de fournir moi-même à cette Belle des leçons de fierté, dont elle eût pû ſe ſervir un jour au déſavantage de ma paſſion. Je voulois avec moins de riſque lui apprendre que je l'aimois, & la réduire inſenſiblement à ne ſa pouvoir paſſer de me voir. L'entrepriſe étoit délicate : cependant, je la conduiſis ſi bien, que j'en vins à bout.

Je ne tardai guéres à m'appercevoir que j'étois aimé. Une je ne ſçai quelle langueur, que me firent voir les yeux de la Belle, me découvrit que je ne lui étois pas indifférent ; & je puis dire, que je ſçûs avant elle-même qu'elle ne me haïſſoit pas. Jamais commerce ne fut plus doux ni plus ſingulier que le nôtre. Il étoit rare de voir un Amant, qui ſe piquât de ne point dire à ſa Maîtreſſe combien elle lui ſembloit aimable, & qui crut, comme moi, qu'il étoit de l'intérêt de ſon amour d'empêcher qu'elle ne ſçût juſqu'où alloit ſon mérite. Il eſt vrai, que ſi ma bouche lui retranchoit les douceurs dont on accable les Belles, mes yeux lui faiſoient aſſez raiſon de cette injuſtice. Ils lui marquoient par des regards enflammés, que je la trouvois toute charmante ; & mon ſilence étoit réparé par eux d'une manière dont elle devoit être ſatisfaite.

Elle me parut même un jour ſi touchante, qu'oubliant la réſolution que j'avois priſe, il m'échapa de lui avouer que je n'avois jamais vû perſonne qui fût plus capable de plaire. Ce petit tranſport me fit hazarder de lui faire ſon portrait à elle-même, mais, loin de la flatter, comme j'y mettois les couleurs avec circonſpection, je lui dérobai, en lui donnant moins de reſſemblance, une partie de ces agrémens, qui auroient pû rendre ſans défaut la ſimple ébauche que j'entreprenois. Le lendemain, je voulus voir quelle impreſſion auroit fait ſur ſon eſprit

eſprit cette nouvelle manière d'agir avec elle. Je lui trouvai l'air plus fier qu'à l'ordinaire; cela me parut de mauvais augure : & reconnoiſſant le tort que je m'étois fait à moi-même, je me gardai bien de faire tomber l'entretien ſur les mêmes choſes que le jour d'auparavant. Hé quoi, me dit-elle, piquée de ma retenue, ne manque-t-il rien au portrait que vous commençâtes hier, & ne voulez-vous pas l'achever? Ces traits ſi beaux, dont vous le pariez, ne les devois-je qu'à votre idée qui me les donnoit? Ou s'ils ſont véritablement à moi, ne peuvent-ils mériter que vous me rendiez aujourd'hui la même juſtice? J'eus de la peine à lui cacher l'embaras où ce reproche me mit.

Je prévoïois les conſéquences, & je balançois ſur le parti que je devois prendre dans la ſuite, lorſqu'elle commença à voir un Cavalier, qui s'introduiſit chez elle par je ne ſçai quelle occaſion. Nous étions bien éloignés de nous reſſembler dans nos manières. Il étoit autant prodigue de loüanges, que je croïois devoir en être avare. D'abord, il ne fit le radouci auprès de la Belle, que par la coûtume qu'il avoit d'en conter généralement à tout le ſexe : mais à force de s'étendre ſur les belles qualitez, il en connut tout le prix; & il le connut ſi bien, qu'en peu de tems il devint mon Rival. Je m'en apperçûs preſque auſſi-tôt, & ma plus cruelle inquiétude fut que la Belle ne s'en apperçût auſſi-bien que moi. J'examinois de quelle façon elle recevoit les douceurs de ce nouveau Proteſtant. A peine, au commencement, les écoutoit-elle; mais peu à peu, elle s'en fit une agréable habitude. Nous nous rencontrions ſouvent chez elle l'un & l'autre, & faiſions toûjours un perſonnage aſſez différent. Sa beauté fourniſſoit à mon Rival un fonds de loüanges ſur lequel il ne s'épuiſoit jamais. Les miennes étoient plus réſervées, tant je craignois de la mettre tout-à-fait dans le chemin.

chemin de la vanité. Hélas ! disois-je en moi-même, pourquoi faut-il qu'un autre vienne renverser mes desseins, & peut-être ruiner mes plus chéres espérances ?

Cette crainte me faisoit passer de méchantes heures ; & enfin, pour éclaicir mes soupçons, qui ne me sembloient que trop bien fondés, je la conjurai de me marquer son estime par l'éloignement de mon Rival. Est-ce parce qu'il me trouve aimable, me répondit-elle aussi-tôt, & parce qu'il me le dit plus souvent que vous, que vous voulez que je lui défende de me voir ? Si vous m'aimez, ne devez-vous pas être ravi que l'on m'aime ? Je demeurai, je l'avoue, assez interdit de cette réponse, à laquelle je ne m'étois pas attendu. Je ne répliquai que par un soupir. Je ne vous puis dire si ce soupir partoit plus d'amour que de jalousie ; c'est ce que je laissai examiner à la Belle : elle se connoissoit déja assez en soupirs, pour démêler aisément ce qui les faisoit pousser. Rien ne lui étoit plus inconnu de ce que l'Amour est capable de produire. Elle avoit fait dans cette science des progrès qui m'étonnèrent. Je la cherchois inutilement en elle-même. Je n'y trouvois plus cette charmante simplicité, qui m'avoit gagné le cœur. Les choses étoient changées. Elle avoit appris à ses yeux à faire valoir tous leurs charmes ; & de la manière dont elle conduisoit ses regards, il étoit aisé de remarquer, qu'elle avoit dessein de plaire.

A dire le vrai, j'avois grande peine à m'accommoder de ce changement. Mon Rival étoit mieux écouté que jamais ; & la Belle redoubloit pour lui sa complaisance lorsqu'il la flattoit, comme si elle eût voulu me punir de ce que je ne m'étois pas mis sur le même pied avec elle. Je me déguisois ses défauts le mieux qu'il m'étoit possible, & je l'aimois toûjours autant que je l'avois aimée, quoiqu'il me semblât qu'elle commençoit à être indigne

de

de l'attachement que je lui marquois. Je n'ôsois plus presque me répondre que mon amour la touchât ; & j'eus d'autant plus lieu d'en douter, que l'aiant un jour pressée de se déclarer entre mon Rival & moi, elle refusa de s'expliquer pour aucun des deux. Il est vrai, qu'elle me regarda dans ce moment d'un air assez tendre: peut-être prétendoit-elle, par cette légére préférence, radoucir le coup qu'elle me portoit. Je ne laissai pas de m'y trouver très-sensible. Je l'aimois uniquement, & mon cœur ne se pouvoit contenter de cette espéce d'excuse qu'elle avoit affecté de me faire. Cependant, quel parti prendre ? Si j'éclatois, je me mettois en péril de l'irriter. Si je me taisois, mon silence autorisoit son injustice : et l'un & l'autre me paroissoit également dangereux.

Pour comble de maux, une Affaire indispensable m'obligea de la quitter pendant quelque tems. C'étoit l'abandonner à un Soupirant, qui pouvoit tirer de grands avantages de mon absence ; mais enfin c'étoit une nécessité absolue de partir. L'adieu fut tendre, & peut-être un autre auroit été satisfait des assûrances qu'elle me donna plusieurs fois de ne me point oublier : mais tout cela ne réparoit point l'offense qu'elle m'avoit faite, en me donnant un Rival. Mon amour la trouvoit toûjours criminelle de ce côté-là ; & si je partis sans m'en être plaint, ce fut seulement parce que je crus que les reproches, que je lui ferois de loin, seroient reçûs avec moins d'aigreur. Il m'en échapa quelques-uns dans la premiére lettre que je lui écrivis : mais quelque précaution que j'eusse pris pour ménager son esprit, sa réponse me fit voir qu'elle s'en étoit offensée. Elle m'accusoit à son tour, sans me dire pourtant qu'à demi en quoi elle me trouvoit coupable. Je tâchai de l'adoucir par d'autres lettres, quoiqu'en secret mon cœur murmurât contr'elle. Le changement, qui étoit arrivé dans

ses

ſes manières, avoit beau m'être ſenſible, je faiſois céder mon reſſentiment à la crainte que j'avois de m'attirer quelque nouvelle diſgrace. Il me ſembloit que l'abſence n'avoit ſervi qu'à redoubler mon amour. Mon idée me repréſentoit mon Ingrate plus aimable que jamais, & lui prêtoit même des charmes que j'étois ſûr qu'elle n'avoit pas. Nous nous écrivions toûjours. Il n'eſt pas fort difficile de s'imaginer ſur quoi notre commerce rouloit.

Enfin, après quelques mois d'abſence, je revins, & revins Amant fidéle. Je brûlois d'impatience de la revoir: je la revis. Mais, quelle fut ma ſurpriſe, lorſqu'au lieu d'un Rival que je craignois, je trouvai chez elle une foule de Proteſtans, dont elle ne paroiſſoit point être incommodée! A peine pûs-je ménager un moment pour l'entretenir ſeule. La rougeur, qui lui monta d'abord au viſage, me fit connoître ſon embaras. J'aurois bien voulu lui demander compte de tout ce qu'elle avoit fait pendant mon abſence; mais je vis bien qu'elle n'étoit pas d'humeur à me le rendre. Elle vouloit voir grand monde, & ſi-tôt que j'ouvris la bouche ſur cet Article: Il eſt vrai, dit-elle, ma cour eſt plus groſſe qu'elle n'étoit avant votre départ; mais, que cela ne vous épouvante pas, vous n'aurez pas lieu d'en être jaloux, & vous conſerverez toûjours auprès de moi votre droit d'ancienneté. J'eus beau faire dans la ſuite, elle ne voulut congédier aucun de ſes Soupirans. Chacun avoit ſon mérite, qui l'engageoit à le retenir; & celui, qu'elle recevoit le mieux, étoit celui qui la divertiſſoit davantage. Hélas! lui dis-je une fois dans l'accablement de ma douleur, y a-t-il quelqu'un parmi mes Rivaux, dont l'amour puiſſe entrer en comparaiſon avec le mien? Je veux bien en convenir, me répondit-elle. Le votre eſt le plus ardent; mais, enfin, ils m'aiment tous à leur maniére; & je prétens, s'il vous plaît, que vous m'aimiez

miez à la mienne. Point de défiance ſur-tout, ſi vous avez toûjours envie de me plaire. Repoſez-vous ſur la bonne-foi d'un cœur qui s'eſt déclaré en votre faveur; & ſongez ſeulement à mériter cette préférence, par la complaiſance que vous me devez.

Elle prononça ces derniers mots d'un ton qui marquoit qu'elle vouloit qu'on lui obéît. Cependant, à force de la preſſer, & de lui dire, que ſi elle m'aimoit véritablement comme je l'aimois, nous nous devions ſuffire réciproquement l'un à l'autre, elle me permit un jour de choiſir entre ſes Amans celui qui pouvoit me donner plus de jalouſie, avec promeſſe de me le ſacrifier auſſi-tôt en l'éloignant. Comme elle les recevoit tous preſque également bien, je m'imaginai qu'elle ne m'avoit fait cet offre, que pour m'embaraſſer ſur le choix. Ainſi, je ne lui en tins pas grand compte; & ne ſçachant en effet qui parmi tous mes Rivaux méritoit le mieux que je le banniſſe, je ne voulus prononcer contre aucun d'eux. Il eſt vrai que je fus aſſez tenté de donner l'excluſion au premier Rival, à qui j'avois lieu d'attribuer une partie de ma diſgrace. J'enviſageois même quelque choſe d'aſſez doux dans cette vengeance. Ses trop flatteuſes douceurs avoient gâté l'eſprit de la Belle. Il ne tenoit qu'à moi de le punir; mais ne pouvant être ſatisfait ſans un ſacrifice entier, je demeurai ferme ſur la première demande que j'avois faite. Mes raiſons ne la perſuadèrent pas. J'en fus au déſeſpoir; mais le mal étoit ſans aucun remède. Depuis ce tems-là, j'ai affecté de la voir plus rarement que de coûtume, dans la penſée que cette conduite pourroit apporter du changement à la ſienne. Voilà l'état où nous ſommes demeurés. J'attens ce miracle de jour en jour: & je l'aime toûjours, malgré les divers ſujets que j'ai de m'en plaindre.

D'Ormilly aiant ceſſé de parler, voilà comme tous

tous les hommes devroient être faits, dit auſſitôt Mademoiſelle de Mirac. Mr. d'Ormilly s'attache de bonne-foi; &, quand une fois il a commencé d'aimer, il ſe déguiſe les défauts de ſa Maîtreſſe, pour ne pas laiſſer affoiblir ſa paſſion. Mais, dit Albagna, ſi c'eſt un avantage pour cette Maîtreſſe, qu'il s'en déguiſe ainſi les défauts, ce n'en eſt pas un pour elle, qu'il ne veuille point lui laiſſer voir qu'elle a du mérite. Cette Politique rend l'amour bien languiſſant. Quand on aime fortement, rien n'eſt ſi doux, que de le dire à toute heure; & le moïen de le dire, ſans donner mille loüanges à la Perſonne qu'on aime? Si l'on parle avec tranſport, on eſt écouté avec plaiſir; & dans ces flatteuſes converſations, il ſe fait un épanchement de cœur réciproque, qui redouble fort la paſſion. Pour mériter d'être aimé, il faut loüer ſa Maîtreſſe. N'allons point ſi vîte, répondit Tréval. La Politique de Mr. d'Ormilly n'eſt point méchante pour ceux qui veulent un amour durable. Les Belles n'ouvrent que trop-tôt les yeux ſur leur mérite, ſans qu'en les flattant nous leur faſſions croire qu'elles en ont plus qu'elles n'en ont en effet. Elles en prennent une fierté, qui rend quelquefois leur empire inſuportable; & ce qu'il y a de plus dangereux, c'eſt que, quand vous les avez accoûtumées aux douceurs, elles s'ennuïent inſenſiblement de les entendre toûjours de la même bouche. Tous ceux, qui leur veulent dire qu'elles ſont aimables, ſont écoutés favorablement. On leur prête même l'oreille plus volontiers qu'on ne fait à ſon Amant, parce qu'il y a de la nouveauté dans leurs flatteries; & c'eſt ce qui fait les inconſtances. Il eſt vrai, que la mode n'eſt plus d'aimer conſtamment. Peut-être, reprit Mademoiſelle de Mirac, ceux qui ſont avares de douceurs n'ont pas ſi grand tort; mais, quoique vous prétendiez que la conſtance n'eſt plus à la mode, je vous a-

voue

voue, que celle de Mr. d'Ormilly me charme. Auſſi ai-je pris un ſi grand plaiſir à l'écouter, que quand il n'auroit pas demandé qu'on ne l'interrompit point, je l'aurois laiſſé parler ſans lui rien dire. Vous m'allez donc bien interrompre, lui dit Pontignan : car, Dieu merci, je ne me ſuis jamais piqué de conſtance ; & j'ai eû tant d'agréables intrigues, que, ſi je vous racontois tous mes menus faits d'amour, je n'aurois achevé de fort longtems. Franchement, Meſdemoiſelles, je me trouve embaraſſé ; car toute mon application à chercher les principaux, pendant qu'Ormilly parloit, m'a été fort inutile. Ils me ſemblent avoir tous quelque choſe de ſingulier, qui mériteroit la préférence ; mais, n'importe, je m'en vais donner tête baiſſée dans le recit de mes avantures. Je vous les dirai dans l'ordre qu'elles me viendront à l'eſprit. Quand vous ſerez laſſes d'écouter, vous n'aurez qu'à me le dire, ou qu'à bailler : je finirai. Tout le monde rit de ce début ; & il pourſuivit de cette ſorte.

HISTOIRE DE PONTIGNAN.

VOus ſçaurez d'abord, que, pour mon coup d'eſſai, je devins fortement amoureux d'une très-jolie Veuve. Je ſuis preſentement aſſez naturel, comme vous voïez ; mais je l'étois encore bien davantage en ce tems-là. Par-tout où je voïois mon aimable Veuve, je ne pouvois voir perſonne

ſonne. Je ne parlois qu'à elle. Je faiſois mille bruſques incivilitez, pour me placer auprès d'elle, quelque régle de cérémonie qui pût y être contraire. Si-tôt que je rencontrois ſes yeux, les miens faiſoient cent extravagances. Enfin, je fis ſi bien, qu'en moins de trois jours, j'eus inſtruit tout le monde de ma paſſion.

Par bonheur, j'avois affaire à une femme, qui vouloit être aimée follement. Elle ne faiſoit pas trop grand cas de ces manières d'aimer ſi diſcrettes & ſi reſpectueuſes; & elle ne ſe croïoit Maîtreſſe des cœurs, que quand elle avoit entièrement renverſé les cervelles. Jugez par-là, ſi elle s'accommoda de moi. Je ne ſuivis guéres l'ordre de toutes ces lentes procédures qu'on a établies dans les paſſions régulières. A peine lui avois-je encore expliqué mon amour, que je lui en demandois déja de fort grandes recompenſes. Elle étoit ravie de me voir ſi fou. Jamais elle n'avoit ſi bien triomphé d'aucune raiſon. Si je lui parlois de ma tendreſſe, je tombois dans les plus profonds galimatias du monde, & il y avoit une eſpéce de fureur dans tout ce que je faiſois auprès d'elle.

Véritablement, ma folie commençoit à ſe communiquer un peu à la Dame; mais par malheur, je me mis en ce tems-là à regarder, un peu plus que je n'avois fait juſqu'alors, une fort aimable Fille qu'avoit cette Veuve. Je remarquai, que, quand elle voïoit les ſoins que je rendois à ſa Mere, elle ouvroit de grands yeux languiſſans, qui ſembloient m'appeller de ſon côté, & condamner mon premier choix. Elle évitoit ſouvent de me voir, & me traitoit avec une froideur qui me parut de bon augure, lorſque j'y eus fait réflexion. Je ne laiſſois pas d'aimer encore la Mere; mais je fus curieux de voir s'il n'y avoit rien à faire avec la Fille. Je commençai donc à la chercher un peu davantage: je mis en avant quelques petits propos de paſſion.

paſſion. Dieu ſçait comme l'on me renvoïoit à la Mere, & comme l'on me ſoûtenoit que je me méprenois.

Quoi, me diſoit-elle, d'un certain air nonchalant, vous pourriez m'aimer? Hélas! comment vous accommoderiez-vous de moi? Je n'ai nulle expérience en amour. Ma Mere, qui en a bien plus que moi, eſt bien mieux votre fait. On n'eſt pas encore faite à l'âge que j'ai. On n'eſt propre à rien; mais ma Mere eſt bien plus capable d'entendre ce que vous lui dites, & d'y répondre. Je trouvois dans tout cela une malice qui me charmoit. J'étois ravi, qu'elle m'inſultât finement ſur mon premier amour, & qu'en me renvoïant à ſa Mere, elle me fournît des raiſons pour n'y pas aller. Franchement, Meſdemoiſelles, la Belle m'avoit un peu aimé dès qu'elle m'avoit vû. Ainſi je n'eus guéres de peine à lui faire trouver bon que j'abandonnaſſe ſa Mere pour elle.

Cependant, nous convînmes, que, pour mieux couvrir notre jeu, je feindrois d'aimer encore la Mere: &, s'il faut vous dire tout, ce parti m'accommodoit: car, quoique le grand feu de ma paſſion pour la Mere fût paſſé, j'avois pourtant de ce côté-là de certaines eſpérances que j'étois bien-aiſe de n'abandonner pas; & j'y étois bien plus avancé que du côté de la nouvelle conquête que je méditois. Me voilà donc dans la plus jolie ſituation du monde; Amant de la Mere, du conſentement de la Fille; Amant de la Fille, à l'inſçû de la Mere; & aimé de toutes deux.

Vous mentez, Chevalier, interrompit Mademoiſelle de Mirac. Vous êtes un franc Gaſcon. Vous vous faites ici des bonnes fortunes à votre gré. Quoi, reprit-il, vous ne voulez pas croire que j'aïe été Amant & aimé de la Mere & de la Fille? Eh bien, puiſque vous me fâchez, je vous dirai que je fus auſſi Amant aimé de la Suivante. Ah! dit

dit Mademoiſelle d'Ormilly, ne le fâchez plus: vous lui feriez aimer juſqu'à la Sommelière.

Ne vous en moquez point, repliqua Pontignan: la Suivante étoit fort agréable, une grande & groſſe créature, fraîche, ſanguine, un peu maſſive, mais d'un bon ſuc, la phiſionomie point trop déſeſpérante, & l'eſprit railleur, & plaiſant. Là, là, vous en direz ce qu'il vous plaira; mais tout cela valoit bien ſon prix. Je ne ſongeois point à elle, quand la Demoiſelle, que j'aimois, s'aviſa d'en faire la Confidente de notre paſſion, pour plus grande commodité du commerce. Je vis donc ſouvent cette Suivante. Elle avoit un Amant proportionné à ſa condition, & elle me parloit quelquefois de ſa tendreſſe pour lui, comme je lui parlois de la mienne pour ſa jeune Maîtreſſe. Confidence réciproque, comme vous voïez. Rien n'eſt plus dangereux: cela mène droit à l'amour.

La jeune Demoiſelle avoit le talent de me faire ſouvent enrager. Il lui paſſoit par la tête des ſoupçons, des jalouſies, des délicateſſes, des rafinemens, où je n'entendois preſque rien. Quand je m'en plaignois à Babet, (c'étoit la Suivante,) Babet ne manquoit point de me dire par manière de converſation, qu'elle n'en uſoit pas de même avec ſon Amant, qu'elle l'aimoit de bonne-foi, & le lui diſoit auſſi de bonne-foi autant que l'envie lui en prenoit, & qu'elle ne s'amuſoit point à le chicaner ſur cent mille petites bagatelles. Cela me fit envier la condition de l'Amant de Babet; & je me ſouviens qu'un jour que j'étois chagrin, je lui dis: Vois-tu, Babet; ſi tu n'étois point engagée, & que tu vouluſſes m'aimer, je planterois là ta Maîtreſſe. Je ſuis las des vaindes creuſes dont elle me repaît. Tu es bonne Fille: nous vivrions enſemble les plus ſatisfaits du monde. Babet me répondit d'une manière fort enjoüée, qu'elle acceptoit le parti. Je penſai me fâcher contr'elle

de

de ce qu'elle tournoit ma déclaration en plaiſanterie. Elle me juroit que non.

Mais, lui diſois-je, ſi vous recevez ſérieuſement ce que je vous dis modeſtement, que ne prenez-vous d'abord un air ſévére? Que ne me répondez-vous modeſtement, que je me moque? Enfin, que ne me battez-vous, que ne m'arrachez vous les yeux, plûtôt que de me traiter ſi doucement? Hé quoi! reprenoit-elle, pourquoi voulez-vous qu'on vous arrache les yeux? Je ſuis très-contente de votre paſſion. Vous me paroiſſez un fort joli Cavalier. Il ne tiendra pas à moi que nous ne nous aimions. Je n'entens point raillerie là-deſſus, repliquois-je. Je ne trouve nullement bon, que vous ne doutiez point de mon amour; car, enfin, devez-vous croire, que je quitte votre jeune Maîtreſſe pour vous? Je le crois ſans peine, répondit Babet: vous êtes aſſez inconſtant, & je ſuis aſſez aimable, pour cela. Je ſçai pourtant bien que ma jeune Maîtreſſe a plus de beauté que moi; mais auſſi, elle y prend plus de peine, & je n'ai pas le loiſir d'être auſſi jolie qu'elle.

Remarquez en paſſant, Meſdemoiſelles, que cela étoit aſſez finement dit. Vous en ſçavez bien, toutes tant que vous êtes. Mais, du moins, lui diſois-je, cet Amant, que vous avez, me le ſacrifiez-vous ſi aiſément? Sans-doute, répondit-elle: vous valez bien mieux que lui; & ſi vous me quittez, je le reprendrai toûjours bien. Si vous ne croïez pas tout ce que je vous dis, venez, que je vous embraſſe, pour vous le confirmer. Je ne veux point que vous m'embraſſiez, reprenois-je bruſquement: je veux, dans les commencemens, de belles & bonnes rigueurs. Et où voulez-vous qu'on en prenne pour vous, me diſoit-elle, avec un air de tendreſſe, & de langueur, affectées? Enfin, Babet, en ſe moquant de moi, comme vous voïez, & avec cette nouvelle ſorte de réſiſtance qu'elle

me faiſoit, me piqua & m'enflamma ſi bien, que je n'eus preſque plus qu'elle dans la tête. Je me fis une vraie affaire de la perſuader effectivement, & de lui faire changer de ton. Quelques jours après ma première déclaration, elle me dit, ſi vous m'aimez encore un mois, je vous promets des rigueurs. Cette promeſſe me charma; jamais celle d'aucunes faveurs ne m'avoit paru ſi douce. Voïez un peu de quelle étrange humeur j'étois alors?

Mais, interrompit Mademoiſelle d'Ormilly, vous n'aviez rompu, ni avec la Mere, ni avec la Fille: vous aviez donc Mere, Fille, & Suivante, ſur les bras? Comment ſuffiſiez-vous à toutes ces trois beautez? Il n'y a rien de plus aiſé à concevoir, reprit le Chevalier. J'aime la Mere; mais je ne laiſſe pas d'aimer encore la Fille. J'aime la Mere & la Fille; & je ne laiſſe pas d'aimer encore la Suivante. Et apprenez-nous un peu comment cela ſe fait, dit Tréval? Parbleu, répondit le Chevalier, voilà une plaiſante queſtion. Tout ce qui eſt beau n'eſt-il pas beau? & quand j'aime une belle perſonne, toutes les autres, dès ce moment-là, ceſſent-elles d'être belles? Ce ſeroit grand-pitié, que mon amour pour une ſeule dût enlaidir en un inſtant tout le reſte du ſexe. Oui-dà, répondit Tréval, il le doit enlaidir pour vous. Vous ne devez trouver rien de beau que ce que vous aimez. Il faudroit donc que je fuſſe fou, repliqua le Chevalier. Quoi, parce que ces yeux-là m'ont ſemblé beaux, cette bouche-ci ne ſçauroit me ſembler belle? Pour avoir trouvé ces yeux-là grands & bien-fendus, je ne ſçaurois trouver cette bouche-ci petite & bien-façonnée? Il me ſemble que l'un n'empêche point l'autre. Et tout ce que je trouve beau, pourquoi ne l'aimerai-je pas? J'ai donné de la tendreſſe à la beauté de cette Blonde-là; mais voici une Brune, qui n'a pas moins de droit de m'en demander. Si je lui en refuſe, c'eſt une injuſtice

juſtice épouvantable, que toute conſcience amoureuſe doit ſe reprocher bien vivement : car, enfin, l'amour eſt un tribut qui eſt dû à la beauté ; & toutes perſonnes, qui produiſent ce titre-là, ſont également bien fondées à exiger de l'amour.

Oui mais, me direz-vous Mr. de Tréval, vous ne préférez donc pas ce que vous aimez à tout le reſte de la terre ? A cela je répons franchement que non. Mon cœur n'eſt point d'un ſi haut prix, que je ne le veuille donner qu'à ce qu'il y a de plus aimable au monde. Je ne ſuis nullement entêté de cette fantaiſie-là. Ce que j'aime eſt joli, c'eſt aſſez. Je conçois bien, qu'il peut y avoir quelque choſe qui ſoit autant ou même plus joli. Si cela ſe preſente à moi, hé bien, je l'aimerai auſſi. Enfin, je ne veux point que l'amour ſoit un mariage. Ce qu'il y a dans le mariage de plus déſagréable, c'eſt que tout y eſt unique : Mari unique, Femme unique ; & ce ſeroit juſtement la même choſe en amour, ſi l'on n'avoit qu'une Maîtreſſe. On retomberoit dans cette ſolitude, qui rend le ſacré nœud d'Hymenée ſi affreux. Orça, Mr. de Tréval, avez-vous quelque choſe à répondre ? Rien du tout, dit Tréval : vous êtes trop éloquent ſur cette matière-là. Retournons à Babet.

Babet donc, pourſuivit le Chevalier, commença à me traiter comme je voulois, c'eſt-à-dire, un peu plus mal, & bien-tôt après aſſez bien. Entre nous, Meſdemoiſelles, je trompois la Mere, la Fille, & Babet. Je les aimois toutes trois, & j'étois bien-aiſe qu'aucune d'elles ne m'échapât. La Mere me ſoupçonnoit un peu de quelque intelligence avec ſa Fille. J'avois ſouvent à la raſſûrer, mais enfin je la raſſûrois. La Fille, avec qui j'étois tombé d'accord que je feindrois d'aimer ſa Mere, & qui m'avoit donné Babet pour Confidente, trouvoit bon que j'euſſe beaucoup de converſations particulières avec l'une & avec l'autre, &

je faiſois enfin entendre à Babet, que je ne pouvois pas la voir tous les jours, ſi je n'avois beaucoup de ſoins pour la Dame du logis, & pour la Demoiſelle, qui ne croïoit pas être ſa Rivale.

Mais, ce qu'il y avoit de plus plaiſant, c'eſt que j'étois convenu avec la Demoiſelle, que quand je la verrois en preſence de ſa Mere, je lui marquerois par un certain ſigne, que je n'adreſſois qu'à elle tout ce que je dirois à la Mere d'obligeant & de doux. Il y avoit encore un autre ſigne dont j'étois convenu avec Babet, pour lui appliquer les douceurs que je débiterois devant elle à la Mere, & à la Fille; de ſorte que, ſi par hazard je les rencontrois toutes trois enſemble, à chaque mot que je diſois à la Mere, il faloit faire des ſignes à droite & à gauche pour la Fille & pour Babet: & je crois que je m'y ſuis mépris quelquefois, c'eſt-à-dire, que j'ai fait à la Demoiſelle le ſigne de Babet, & à Babet le ſigne de la Demoiſelle.

Cependant, mes affaires proſpéroient de tous côtez. Je commençois avec l'une, j'avançois avec l'autre, & allois finir avec la troiſième, lorſqu'il m'arriva le plus grand malheur du monde. Elles allèrent toutes trois à une maiſon de campagne aſſez proche de Paris. Il falut leur écrire. J'écrivois à la Dame ſans aucun miſtére; mais il faloit un peu de précaution pour les deux autres. Le jour que je leur écrivis, après que j'eus compoſé la lettre de la Dame, je ne me trouvai point d'humeur à en compoſer encore deux différentes. Je ne fis que copier deux fois la première, & j'en envoïai une copie à Babet, & l'autre à la Demoiſelle: ainſi, elles eurent toutes trois la même lettre; car, je me tenois bien ſûr, qu'elles ne ſe montreroient pas leurs lettres l'une à l'autre.

Et Babet, dit Albagna, n'étoit-elle pas Confidente de la Demoiſelle. Point trop, répondit Pontignan. A la vérité, elle l'étoit d'abord; mais quand

quand je vins à aimer Babet, à qui je perſuadois que je n'aimerois qu'elle, je craignis que ſi la Demoiſelle lui faiſoit confidence de tout, Babet ne trouvât mon procédé avec elle trop tendre, pour n'être qu'une feinte. Ainſi, je fis entendre à la Demoiſelle, qu'il ne faloit avoir une Confidente, que pour le gros des avantures : mais, que tout ce qu'il y avoit de plus délicat dans les ſentimens, ne devoit être ſçû que de deux perſonnes ; & que l'Amour étoit ſi jaloux du miſtére, qu'il ne recevoit des confidens qu'à regrèt, & dans l'extrême beſoin. Sur ce pied-là, je ne devois point trop craindre que la Demoiſelle montrât à Babet ſa lettre, qui étoit fort tendre. Abſolument, pourtant, cela ſe pouvoit : mais je trouvai quelque choſe de ſi plaiſant à leur envoïer à toutes trois la même lettre, que je le fis pour la rareté, & ſans regarder de trop près aux ſuites.

J'eus d'abord ſujet d'en être content ; car, voici une réponſe la plus obligeante du monde, qui me vint de la part de la Demoiſelle. Elle me diſoit des tendreſſes, qu'elle ne m'avoit jamais dites. J'étois *mon Cher* : on languiſſoit pendant mon abſence : on comptoit les momens ; & peu s'en faloit qu'on ne mourût. Jugez ſi je fus charmé. Je baiſai la lettre deux ou trois cent fois. Elle me donnoit de très-grandes eſpérances. Or, c'étoit juſtement la Demoiſelle avec qui j'en avois le plus de beſoin. Deux jours après, autre lettre de la part de la Dame, ou plûtôt entièrement la même choſe. A dire vrai, je tombai de mon haut. Quoi ! diſois-je, de trois en voilà deux qui m'échapent ? Tant de ſoins, tant d'adreſſe, dont j'ai eû beſoin pour ménager la Mere, & la Fille, autant de perdu ? Je n'ai plus qu'une intrigue ? Hé bien, reprenois-je avec une eſpéce de dépit, qui ſembloit me conſoler de la perte des deux autres, pourvû que je ſauve Babet de ce débris d'amourettes, je ſuis

encore assez heureux. Babet est plus jolie, & plus aimable, que Dame ni Demoiselle ; & là-dessus je me faisois acroire à moi-même, que j'aimois Babet uniquement. Je craignois seulement, & non pas sans quelque apparence, que la connoissance de la lettre triplée n'allât jusqu'à elle. Enfin, j'en reçois une réponse. Je l'ouvre en mourant de peur d'y rencontrer ce que je sçavois déja par cœur, & justement je le rencontre.

Ah ! s'écria Mademoiselle de Mirac, j'irois volontiers vous embrasser, mon Chevalier : vous me ravissez. Je ne puis vous exprimer la joie que j'ai de ce qu'on vous rend si bien le change. J'ai eû autant de peur que vous à l'ouverture de la lettre de Babet. Je tremblois qu'elle ne fût différente des autres. Alors, le Chevalier, sortant brusquement de sa place, alla se jetter au cou de l'aimable Gasconne, & lui dit fort tendrement, la baisant des deux côtez, oui, ma belle Demoiselle, rien n'est plus vrai. Babet m'écrivit la même lettre que les deux autres. Mademoiselle de Mirac voulut se fâcher ; mais tout le monde tomba d'accord, qu'elle l'avoit bien mérité.

Pontignan retourna à sa place : &, recommençant gravement son Histoire, je n'étois pas en ce tems-là, dit-il, si content que je le suis aujourd'hui. Je pestois de bon cœur. Jamais une si belle moisson d'amour n'avoit été si promptement grélée. Mais, dit d'Ormilly, vous ne nous dites point comment les trois belles avoient découvert.... Ah ! reprit le Chevalier, vous avez raison : voici comment cela se fit, à ce que j'ai sçû depuis.

Elles étoient toutes trois, chacune en son particulier, fort contentes de ma lettre ; mais cette étourdie de Babet perdit la sienne. Il n'y avoit point de dessus ; apparemment, elle l'avoit déchiré en l'ouvrant. Le nom de Babet n'y étoit point ; il y avoit seulement, *ma Chère*, *ma Vie*, *&c.* La

Dame

Dame trouva cette lettre perdue, & auſſi-tôt elle s'imagina qu'elle appartenoit à ſa Fille. Figurez-vous la jalouſie. Un Amant qui la trahiſſoit, une Rivale dans la perſonne de ſa Fille: c'étoit-là de quoi faire bien du fracas dans ſa tête. Elle ne ſe laiſſa pourtant pas emporter à la colére contre ſa Fille; mais un jour qu'elle ſe promenoit avec elle, elle fit inſenſiblemens tomber le diſcours ſur l'amour; &, après avoir quelque tems demandé à ſa Fille, qui prenoit juſtement l'affirmative, ſi elle croïoit de bonne foi ſe pouvoir toûjours défendre d'aimer.

Quoi, lui diſoit-elle avec une froideur affectée, ſi, à preſent, par exemple, que vous êtes à la campagne, vous aviez un Amant à Paris, un Amant qui vous mandât qu'il n'eſt occupé que de vous, qu'il n'y a plus de plaiſirs qui le touchent, (& elle lui diſoit cela juſtement dans les mêmes termes que je le leur avois écrit à toutes trois,) cela ne vous attendriroit-il pas, & pourriez-vous lui refuſer ici quelques momens d'une douce rêverie? La Demoiſelle, que ſa Mere regardoit d'un air malicieux & à demi irrité, rougit, ſe déconcerta; &, perſuadée en ce moment, que ſi je ne l'avois trahie & même joüée, ſa Mere ne ſçauroit pas des nouvelles ſi particulières, elle tira ſa lettre de ſa poche, & la lui jetta, s'il n'eſt mieux de croire, qu'elle la lui donna un peu fiérement, en lui diſant: Il n'eſt point beſoin de tous ces tours-là, Madame: voilà la lettre; elle ne vous apprendra rien de nouveau.

Je ne ſçaurois m'empêcher de rire, quand j'y ſonge. Cette pauvre Dame apparemment fut bien étonnée, quand elle ſe vit entre les mains une troiſiéme lettre toute ſemblable aux deux autres. Elle dut croire, qu'il lui en viendroit à chaque moment. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'elle penſa (& elle n'avoit pas de tort) que celle, qu'elle avoit trou-

vée, appartenoit à Babet, & qu'ainſi j'avois eû l'habileté de les mettre toutes trois de la partie. Elle alla donc dire à ſa Suivante : mais, Mademoiſelle Babet, vous ne ſçavez guéres votre métier. Que n'avez-vous un porte-lettre ou une caſſette ? Ce ſont des meubles néceſſaires à des Beautez comme vous, qui reçoivent des lettres galantes. Le Chevalier de Pontignan à bien affaire qu'on ſçache qu'il eſt amoureux de vous, & qu'il vous écrit. La pauvre Babet, qui ſçavoit bien qu'elle avoit perdu ſa lettre, n'eut pas un ſeul mot à dire. Après tout cela, la Dame compoſe une lettre des plus tendres, & la fait copier par ſa Fille & par Babet. Elle m'envoye ces trois lettres dans l'ordre que je vous ai dit, met ſa Fille dans un Couvent, chaſſe Babet ; &, aiant fait maiſon nette, revient à Paris.

Grande révolution dans mes affaires. Je tâchois, dans ce naufrage, à m'acrocher où je pouvois. Je cherchai Babet ; mais il ne me fut pas poſſible de la trouver. Je ne voulois point aller chez la Dame, à qui je me prenois de tout ce déſordre, au lieu que la Demoiſelle & Babet me paroiſſoient deux pauvres victimes innocentes. Ainſi, je ſongeai à me faire une entrée au parloir du Couvent, où la Demoiſelle étoit renfermée. Un de mes Amis connoiſſoit l'Abbeſſe. Je lui confiai mon deſſein ; & comme il y avoit des ordres très-précis, qu'aucun Cavalier ne parlât à cette jeune Demoiſelle, je me déguiſai en Abbé. Je changai de nom, & mon Ami me mena chez l'Abbeſſe, à qui il avoit auparavant prôné mon mérite.

J'étois admirable dans cet équipage-là. Je ne ſçavois ſi bien faire, que mes airs ne fuſſent toûjours un peu évaporés. Quoique j'euſſe bien étudié des manières Abbatiales, il m'en échapoit toûjours de fort Cavalières. Je portois inceſſamment la main à l'endroit du Baudrier, pour le remettre en état ; ce qui eſt une action fort ordinaire aux

gens

gens d'épée. Je crus pourtant, qu'en prenant un peu garde à moi, je me tirerois d'affaire. Me voilà installé dans le parloir. Pour entretenir l'Abbesse de choses convenables à notre commune Profession, je ne lui voulus parler que du mépris du monde, & fis toûjours rouler l'entretien sur des matières morales. Mais, dans le tems que je me contraignois à baisser modestement les yeux, & que je donnois à tout mon visage la figure la plus réformée qu'il se pouvoit, il m'échapoit de dire à l'Abbesse: *Parbleu, Madame, c'est une sotte chose, que le Monde. Je me donne au Diable, si vous n'êtes ici heureuses comme des Reines:* & puis je me mordois les lévres.

Heureusement, l'Abbesse n'avoit pas trop d'esprit. Mon Ami trouva moïen d'excuser auprès d'elle ces petites expressions-là sur ce feu Gascon; & comme le fond de ma conversation étoit toûjours fort moral & fort édifiant, on fit grace au reste. Je m'en fus pourtant bien-tôt défait, jusques-là que quelquefois en habit Cavalier, je faisois l'Abbé. Je voïois presque toûjours avec l'Abbesse la Demoiselle à qui j'en voulois. Il est vrai, que la premiére fois que je la vis, elle pensa gâter tout le mistére, par son étonnement, & par des cris qui lui alloient échaper; mais j'en fus quitte pour la peur. Quoique je ne l'eusse point encore vûe seule, je remarquois bien dans ses yeux, qu'elle m'avoit à demi pardonné. Un peu d'inclination qu'elle avoit pour moi, ce que je faisois alors pour elle, le Couvent même, tout cela lui avoit parlé en ma faveur; car peut-être n'eussai-je pas obtenu d'elle ma grace si aisément dans le monde, que dans un Couvent, où un Chapeau est d'un prix ineſtimable. L'Abbesse, qui avoit envie d'en faire une Religieuse, me la donna plusieurs fois à entretenir seule, afin que je lui inspirasse mon dégoût du monde, & mon amour de la retraite.

Ce fut dans ces converſations, que je me juſtifiai autant que je le pouvois faire, & que j'appris tout ce qui s'étoit paſſé à la campagne. Mais, morbleu l'incommode choſe que ces grilles, principalement pour moi qui parle toûjours à des femmes que j'aime, avec un peu d'action! Vous voïez une belle créature plantée à un pas de vous, & pourtant hors de votre portée; cela vous fait enrager.

Effectivement, dit la belle Gaſconne, comme Pontignan eſt grand Geſticulateur, j'aimerois bien à voir une grille entre ſes mains & une jolie perſonne. Oh! reprit-il, cela n'eſt rien auprès d'une Avanture qui m'arriva un jour à la campagne. Il faut que je vous la conte. J'étois donc à la campagne avec deux aimables femmes, que j'aimois toutes deux à ma manière. Je leur avois déclaré à toutes deux ſéparément ma bonne volonté pour elles, & j'étois ſatisfait de leurs réponſes. Un beau ſoir, que j'étois retiré dans mon appartement, & déja en robe-de-chambre, voici les deux Dames qui me viennent trouver, & qui me diſent, que, pour faire une certaine piéce à un autre homme qui étoit avec nous, il faloit qu'elles m'emmaillotaſſent. Elles me dirent quelle étoit la piéce. Je la trouvai plaiſante, & conſentis fort gaïement à être emmailloté. Elles me prennent tout en robe-de-chambre comme j'étois, & m'enveloppent, je crois, de plus de cent aunes de toile coupée comme des linges. Je reſſemblois à une de ces Momies d'Egypte. Je riois de tout mon cœur avec elles de la malice que nous allions faire. Mais, voïez un peu les étranges révolutions de ce monde, Meſdemoiſelles, qui l'eût cru? Tout cet appareil retomba ſur moi.

Pontignan dit cela d'un certain air emphatique, qui fit rire tout le monde, & il pourſuivit. Quand je fus équippé en Momie, elles me dirent: or-ça, Pon-

Pontignan, un brave Cavalier ne refuſe point de venir coucher avec des Dames qui l'en prient. Nous t'avons toutes deux donné parole de te favoriſer dans l'occaſion : il faut nous en aquitter. Ah ! Scélérates, leur criai-je, ôtez-moi donc tout ce linge-là, & puis faites de moi tout ce que vous voudrez. Point, point, dirent-elles ; cela ne gâtera rien : & là-deſſus, elles me font porter chez l'une d'elles, me mettent dans un bon lit entre deux draps ; & les deux Friponnes viennent ſe planter à mes deux côtez.

La chambre étoit éclairée. Je les voïois dans un équipage de nuit très-joli, & très-galant, toutes deux fort ragoûtantes. Je n'avois, ni bras, ni mains, ni quoi que ce ſoit au monde. J'étois enſéveli ſous de la toile, & il ne me reſtoit que mes yeux qui me faiſoient enrager. Figurez-vous l'état où j'étois. Tantôt, je les priois de me rendre ſeulement un doigt : tantôt, je faiſois des efforts épouvantables pour me dégager de mes liens, juſques-là que les Dames crurent une fois que je les avois rompus, & ſautèrent hors du lit, criant l'une & l'autre, *Nous ſommes perdues.* Elles avoient aſſez de raiſon ; car, franchement, ſi j'euſſe pû me mettre en état de me venger, elles ſe feroient peut-être trouvées réduites à demander grace. Tantôt, je les menaçois de leur faire l'affront de m'endormir auprès d'elles ; ce qui ne manquoit pourtant pas de difficulté. Elles ne me répondoient, qu'en m'inſultant ſur la bonne fortune que je perdois, & en me faiſant de petites careſſes pour leſquelles je les euſſe volontiers battues. Jamais je n'ai paſſé une telle nuit, ſi ce n'eſt peut-être celle que je paſſai dans le Couvent de cette Demoiſelle que j'aimois ; & ce fut encore une nuit aſſez plaiſante. Mais, je crois qu'il vaut mieux que nous ne retournions point à ce Couvent : il eſt tard ; &

ſi vous n'êtes laſſes de m'entendre, je ſuis las de conter.

On tomba d'accord, qu'on ne pouvoit mieux finir, que par l'Hiſtoire de Pontignan emmailloté. On remit le reſte à une autrefois, & la Compagnie ſe ſépara.

Fin de la première Partie..

ACADEMIE GALANTE.

SECONDE PARTIE.

LE lendemain que l'on ſe fut ſéparé, il ſurvint au Chevalier de Pontignan des affaires qui l'obligèrent d'aller en Guïenne. On remit à ſon retour le reſte de ſes Avantures. Son voïage fut de quelques mois. Il revint enfin, & on prit jour de s'aſſembler chez Mademoiſelle d'Ormilly. Le Chevalier fut un des premiers qui s'y rendit; & lorſque toute la Compagnie fut arrivée, la Maîtreſſe du logis, ſe tournant du côté de Pontignan, lui dit, qu'il avoit fait un trait d'habile homme, de quitter Paris dans le tems qu'il l'avoit quitté. Vous commenciez à devenir peſant, Monſieur le Chevalier, pourſuivit-elle; & aſſurément vous aviez beſoin d'un petit voïage de Gaſcogne. Nous le voïons bien, mais nous n'ôſions vous le dire. Apparemment vous en avez profité. Dites-nous donc vite quelle a été la ſuite de votre Avanture avec cette Belle, que vous ne pouviez voir qu'au travers d'une grille: on a autant d'impatience de vous entendre, que vous en avez de parler. Vraiment, repartit le Chevalier, c'eſt me renvoïer bien loin, que de me renvoïer à mon Couvent. J'ai à vous apprendre bien d'autres Avantures. J'en ſi vingt de compte fait: cela ne doit pas vous

affaïer, ſi vous ſongez que c'eſt à moi qu'elles ſont arrivées. Il me ſemble, qu'après avoir aimé Babet, & ſes deux Maîtreſſes en même tems; & en peu de tems, il n'eſt pas extraordinaire que j'aïe eû vingt intrigues pendant pluſieurs mois; & vous en êtes quittes à bon marché, de ce que je n'en ai pas davantage à vous dire. Mais, je ne veux pas me vanter: il faut avouer, qu'elles ne me ſont arrivées, ni dans le même tems, ni dans le même lieu. J'avois affaire en divers endroits de la Province: &, par-tout où j'ai été, j'ai aimé. Je commencerai par mes dernières Avantures. Ce ſont celles dont je me ſouviens le mieux: de-là, je remonterai juſqu'aux premières.

SUITE DE L'HISTOIRE DE PONTIGNAN.

VOus ſçaurez donc, que *** eſt la dernière Ville où j'aïe fait quelque ſéjour. J'y ai eu trois Maîtreſſes: Madame du Luat, Madame d'Etailles, & Madame de Bélême. J'ai toûjours eû grand ſoin de les tenir éloignées l'une de l'autre. Les périls, que j'avois courus avec Babet & ſes Rivales, m'avoient rendu prudent: & vous verrez, que j'avois raiſon d'en uſer de cette ſorte; car, dès que ces trois Dames ſe ſont rencontrées, tout a été per-

perdu. Mais je ne veux plus vous amuſer par une idée générale de mes amours : écoutez-en toutes les particularitez.

Si-tôt que je fus arrivé à ***, je me jettai au milieu du beau monde de la Ville, & je devins amoureux dès le premier jour. Je ne ſuis pas de ces gens, qui ſont ſi difficiles : pour peu qu'on ait d'eſprit & de beauté, & que l'humeur me paroiſſe mêlée d'agrément, je n'en demande pas davantage. Quand je trouve quelque choſe de mieux, je le prens : ſi je ne trouve que cela, je m'en contente, & c'eſt juſtement ce que je trouvai en Madame du Luat. Elle étoit la Femme d'un Conſeiller au Parlement de ***. C'étoit une grande & groſſe créature, qu'un air réjoui, aſſez de beauté, quelque eſprit, beaucoup de préſomption, & un bénêt de Mari, rendoient pour moi fort aimable. Jamais vous n'avez vû un ſi bon Mari, que ce Monſieur du Luat. Oui, je vous le dis ſincérement. Quand je me repréſente encore l'air naïf & ſimple de ce bon Monſieur l'Officier de juſtice, je ſens mon cœur s'attendrir. Si-tôt qu'il m'eut vû chez lui, il me prit en ſi grande affection, il me fit tant de civilitez, il me pria ſi fort de lui accorder mon amitié, que je ne crus pas pouvoir honnêtement me diſpenſer d'aimer ſa Femme ; car, ſans cela, il n'y avoit pas moïen de ſe réſoudre d'être de ſes Amis. Je fis donc tout ce qu'il faloit pour le perſuader que je voulois en être, & il en fut ſi content, qu'il étoit charmé de moi autant que la Dame, qui l'étoit aſſurément beaucoup plus que je ne l'étois d'elle. Elle ſe faiſoit un ſi grand honneur de voir à ſes pieds un homme qui voïoit ſouvent Verſailles & le Roi, que quand il n'y auroit eû que la honte qu'elle trouvoit à me refuſer, elle m'eût aimé. Sans vanité, je faiſois bien l'homme de Cour, & nous étions tous deux aſſez également fous. Lorſque j'étois avec elle, perſon-

ne

ne n'eût ôsé parler que moi ; & lorsque je n'y étois pas, personne n'eût ôsé parler que de moi. Autre part qu'à deux cent lieues de Paris, je sçai bien que je me fusse exposé à être sifflé par ceux qui m'auroient vû. Je sentis même, que quelques gens d'esprit étoient étonnés d'une conduite si extravagante ; mais, cependant, je n'en changeai pas. Pour trois ou quatre jours qu'on a à demeurer-là, croïez-vous que l'estime de trois ou quatre personnes d'esprit soit une chose dont on doive beaucoup s'embaraſſer ? C'est bien-là ce que l'on cherche ! On n'en veut qu'à une jolie Femme.

Je trouvai auprès de Madame du Luat un Rival, qui me parût assez redoutable. C'étoit le Gouverneur de la Citadelle. D'abord, il me donna quelque peine, &, dans la suite, beaucoup de plaisir. Mes assiduïtez lui causèrent aussi de l'inquiétude, & lui firent prendre plus de soins qu'il n'en avoit encore pris pour divertir la personne qu'il aimoit. A vous dire vrai, il étoit un peu tard pour les redoubler : on ne les recevoit plus comme auparavant : ils n'avoient plus aucun succès ; ou, pour parler franchement, ils en avoient un peu trop. Quand il divertissoit son Rival aussi bien que sa Maîtresse, n'étoit-ce pas trop de la moitié ? Cependant, il ne se rebutoit point. Un jour, il prépara une Fête magnifique dans une maison de campagne qu'il avoit à une demi-lieue de la Ville. C'étoit un vieux Château, dont la description me coûteroit trop, s'il faloit vous la faire toute entière. Il suffit que vous sçachiez, qu'il y avoit un Parc d'une très-grande étenduë, garni de bois-taillis, & de bois de haute-futaye, au travers desquels on avoit coupé une infinité d'allées, dont les unes finissoient en aboutissant sur les autres, plusieurs se traversoient, quelques-unes se terminoient en tournant à de grands cabinets de verdûre, d'autres enfin conduisoient à de grandes places vuides, qu'un petit

tit ruiſſeau rendoit toûjours vertes par mille tours qu'il y faiſoit. Tout cela formoit une eſpéce de Labyrinthe, où il étoit aſſez difficile de démêler les gens qui s'y promenoient, & principalement ceux qui ne vouloient pas y être démêlés. Joignant le Château, dans l'enclos du Parc, étoit l'Egliſe du Vilage. Voilà les choſes dont il faut que vous ſoïez inſtruits pour l'intelligence de l'Hiſtoire.

La Fête étoit aſſez bien entendue : huit perſonnes autant de Dames que de Cavaliers, & tous gens bien aſſortis. Il n'y eut que le choix que le Gouverneur avoit fait pour lui, qui ne réuſſit pas ſi bien. Il s'étoit deſtiné Madame du Luat, qui ne s'étoit pas deſtinée à lui. Elle m'avertit de cette Fête, & m'ordonnà d'en être à quelque prix que ce fût. A un autre, la choſe lui eût ſemblé difficile ; mais, à moi, elle ne me parût qu'une bagatelle. Nous convînmes de tout ce qu'il faloit faire, & tout alla comme nous l'avions projetté.

Le cours de la ville étoit le long du chemin qui conduiſoit à cette maiſon de campagne. J'allai m'y promener à l'heure que la Compagnie devoit paſſer. A peine y étois-je arrivé, que le caroſſe du Gouverneur parût, ſuivi d'un autre. Madame du Luat, qui étoit dans celui du Gouverneur, m'aiant apperçû, le fit arrêter, pour me demander ce que je faiſois-là ſeul ? Je lui en dis quelques méchantes raiſons, après leſquelles je lui demandai à mon tour où elle alloit. Elle me le dit, & me conta fort au long tous les plaiſirs que le Gouverneur leur préparoit : puis interrompant bruſquement la deſcription qu'elle en faiſoit : vraiment, dit-elle, il faut que vous veniez les partager. Je m'aſſûre que vous en ferez un fort grand à Monſieur, ajoûta-t-elle, en montrant le Gouverneur, & que toute la Compagnie en ſera auſſi contente que lui. Vous nous direz après cela, ſi les choſes ſe font en Province auſſi mal que vous autres

tres gens de Cour vous le perſuadez. La Compagnie, qui ne ſe trouvoit point intéreſſée dans les complimens de Madame du Luat, en dit autant qu'elle; mais Monſieur le Gouverneur n'étoit pas tout-à-fait ſi ſenſible à l'honneur de ſon païs: &, s'il eût ôſé parler, ce n'eût été que pour ordonner qu'on avançât ſans me prendre. Cependant, il ne dit mot. Ce n'eſt pas qu'il manquât d'eſprit, vous l'allez voir: mais, c'eſt qu'il n'y a pas moïen de parer un coup auſſi rude & auſſi imprévû que celui-là. Je fis d'abord quelques petites difficultez; mais, enfin, Madame du Luat me donna de ſi bonnes raiſons, qu'il falut monter en carroſſe. J'entrai dans celui où elle étoit. Le Gouverneur fut obligé de partager avec moi le ſtrapontin qu'il occupoit déja avec un autre Cavalier, & de me céder la place qui étoit la plus proche de la Dame. Ce fut-là la première incommodité qu'il reçût de moi; mais, ce ne fut que la moindre de toute la journée. La converſation ne laiſſa pas de ſe lier; mais elle languiſſoit toûjours un peu, quand c'étoit au Gouverneur à la ſoûtenir.

Si-tôt que nous fûmes arrivés, je déclarai publiquement, que, quoique ſurnuméraire, je ne ſerois pas importun; &, me tournant du côté des Dames, je leur dis, que, lorſqu'elles ſeroient ennuïées de ces Meſſieurs, & qu'elles voudroient un peu reſpirer, je ſerois à elles. Je vous ſervirai de délaſſement, continuai-je, Meſdames; &, dès que vous aurez envie de les rappeller, je vous quitte. Il eſt juſte, que chacun jouiſſe de ce qu'il a en partage: moi, qui n'ai rien, je donnerai à tout. J'euſſe été pourtant fort embaraſſé, ſi l'on m'eût pris au mot; mais, j'étois ſûr qu'on avoit auſſi peu d'envie de recevoir mes ſervices, que moi d'en rendre. Le Gouverneur prit le temps que nous étions encore tous enſemble, pour aller donner quelques ordres. Madame du Luat, & moi, profitâmes

mes de ſon abſence, pour gagner le Parc. Le reſte de la Compagnie en fit autant, & perſonne ne s'apperçût, que celui qui donnoit la Fête, y manquât. Il avoit compté que nous l'attendrions à l'endroit où il nous avoit laiſſés. Il y revint, & n'y trouva plus perſonne. Il chercha d'abord dans les lieux les plus proches; mais on avoit déja gagné les plus éloignés. Si toutes ſortes de gens euſſent pû lui être propres, il ne lui eût pas été mal-aiſé de trouver compagnie; mais il n'en vouloit qu'à Madame du Luat, avec qui il croïoit bien que j'étois. Il va, il vient, il court de tous côtez: enfin, il nous apperçoit de loin. Heureuſement nous l'apperçûmes auſſi dans le même tems: il ne faloit pas être fort habile, pour deviner ce qu'il cherchoit. Nous prîmes autant de ſoin de l'éviter, qu'il en avoit de nous joindre, & nos ſoins eurent plus de ſuccès que les ſiens; il ne pût jamais nous attrapper. Las de courir, & de courir inutilement, ſçavez-vous ce qu'il fait, pour nous obliger à revenir malgré nous? Il s'en retourne, & fait ſonner le Tocſin. A l'alarme, tout le monde revient. Madame du Luat, & moi, ſentîmes bien ce que le Tocſin vouloit dire: il falut cependant revenir comme les autres, & avoir avec eux un air étonné, qu'ils avoient véritablement. La Compagnie étoit fort effraïée du Tocſin: elle n'en pouvoit deviner la cauſe; & l'épouvante fut telle, que les eſprits étoient ſuſpendus entre le feu qui pouvoit s'être pris à la cheminée de la cuiſine, & une armée Eſpagnole devant le Château. Nous rencontrâmes le Gouverneur à l'endroit où il nous avoit laiſſés. Les Dames lui demandèrent des nouvelles du Tocſin. C'a été pour vous faire revenir qu'on l'a ſonné, dit le Gouverneur. Vous vous promeniez tranquillement, comme s'il n'eût pas falu ſouper d'aujourd'hui, & le moïen de vous trouver dans le Parc les uns après les autres? Il y a une heure que j'y ſuis, ſans avoir pû rencontrer perſonne. Le Tocſin eſt bien plus court.

court, en un moment, vous voilà tous revenus. Le Soupé eſt prêt, mettons-nous à table. La manière d'appeller les gens pour ſouper parût aſſez nouvelle. Les Dames, qui en avoient été alarmées, n'en furent ſatisfaites. Madame du Luat, & moi, en rîmes; mais en ſecret. Nous eûmes tant de peur de n'être pas à table l'un auprès de l'autre, que nous nous y mîmes bruſquement, ſans faire de civilité à perſonne. A la réſerve du Gouverneur, perſonne n'y pouvoit prendre garde: chacun avoit bien d'autres affaires, que de s'amuſer à regarder ce que nous faiſions; & ſi je ne me fuſſe pas ſaiſi d'une place auprès de Madame du Luat, je ne penſe pas que le Gouverneur ſe fût piqué de faire aſſez bien les honneurs de chez lui pour me la donner. Il ſe mit donc de l'autre côté. J'avois le ſoin d'entretenir la Dame; lui, le ſoin de la ſervir. Je crois, qu'il ſouhaita mille fois que les viandes fuſſent froides, le vin chaud, les violons mauvais, & que tous les plaiſirs qu'il avoit préparés, s'évanoüiſſent, puiſqu'il n'avoit pas celui d'être ſeul avec Madame du Luat. C'étoit là-deſſus qu'il avoit compté: tout le reſte lui étoit indifférent. Cependant, il fut obligé d'aller juſqu'au bout, honnêtement au moins, s'il ne pouvoit heureuſement.

Vous penſez peut-être, que j'étois alors ſi fort occupé de Madame du Luat, qu'il m'étoit impoſſible de ſonger à autre choſe; point du Tout. Ce fut juſtement dans ce tems-là que je devins amoureux de Madame d'Etailles. Mon Dieu! interrompit d'Ormilly; n'entreprenez point tant de choſe à la fois. Vous nous avez dit que vos trois avantures n'étoient liées qu'à la fin: menez-les ſéparément juſques-là. Tout le monde n'eſt pas ſi habile que vous: trois intrigues en même tems ne vous ſont pas une affaire; mais, nous, nous ſerons gens à nous embarraſſer même du recit que vous en feriez, ſi vous le s mêliez enſemble. Eh! de grace, Monſieur

ſieur le Chevalier, aiez égard à notre foibleſſe. Je le veux bien, répondit-il, avec un air de complaiſance qu'il ſe donna, & il pourſuivit ainſi.

Enfin, la troiſieme ſemaine de mon amour arriva. Que voulez-vous dire, avec votre troiſième ſemaine, dit Tréval? Je veux dire, répondit le Chevalier, qu'il y avoit déja quinze jours que j'aimois, & qu'en tout ma paſſion ne dura que trois ſemaines. La premiere la vit naître, la ſeconde la vit dans toute ſa force, & la troiſième en vit le déclin; & c'eſt à la rélation de cette troiſième ſemaine que j'en ſuis. Ce n'eſt pas que je n'aïe fait encore plus long-tems le perſonnage d'Amant paſſionné auprès de Madame du Luat. Tant que j'ai demeuré à ***, j'y ai été aſſidu; mais, pour vous dire la vérité, ce n'étoit plus qu'un amour d'habitude, ou, ſi vous voulez, une habitude d'être aimé.

Au commencement donc de cette troiſième ſemaine, je fus deux jours ſans aller chez Madame du Luat. Elle, que j'avois accoûtumée de me voir des deux & trois fois par jour, reprit feu ſur cette petite abſence, de même que ſi c'eût été un ſiécle, & la regarda comme la marque certaine de quelque changement. Elle en devint de ſi mauvaiſe humeur, que perſonne, pendant ce tems-là, ne pouvoit vivre avec elle, pas même le pauvre Mari. Le chagrin de ſa Femme devoit aſſez l'avertir de ce qu'elle avoit dans la tête; mais, le Bon-Homme n'entendoit rien à ces ſortes d'avertiſſemens: au contraire, il ſe chargea de faire venir chez lui tout ce qu'il pourroit trouver de gens pour divertir ſa Femme. Rempli de ce grand deſſein, il me rencontre dans la ruë, m'apprend le chagrin de la Dame, & me conjure d'aller la réjoüir. Il avoit pourtant bien de l'eſprit, ce Monſieur du Luat; car, aſſûrément, il ne pouvoit s'adreſſer à perſonne qui en fût plus capable que moi. Dans ce moment-là,

il me parût si honnête & si bon, que je fus sur le point de lui faire confidence de ce que je pensois du chagrin que sa Femme faisoit voir. Je me contentai néanmoins de lui dire que mes affaires m'avoient fort occupé, & qu'elles m'empêcheroient même d'aller chez lui de tout le jour. Je disois vrai: je n'en manquois pas alors; mais, si j'eusse été encore bien amoureux, Madame du Luat eût trouvé sa place. Vos affaires! reprit-il, avec un certain bon petit air qu'il tâchoit de rendre vif: quand il s'agit de divertir les Dames, ne faut-il pas tout quitter? Ce sera donc malgré vous, puisque vous ne voulez pas le faire de bonne grace; car je ne vous abandonnerai point, que je ne vous aïe mené au logis. Voïez qu'il étoit prompt, & comme il vouloit être obéï. Nous arrivons chez lui: nous montons à la chambre de sa Femme, qui étoit seule; & tout fier de m'avoir à sa suite, vous avez de merveilleux Amis, Madame, dit-il, en parlant à elle: Monsieur a des affaires, quand on le prie de vous venir voir? Si je ne l'eusse amené moi-même, il ne seroit pas venu. Je vous le laisse, afin que vous lui en fassiez tous les reproches qu'il mérite; moi, je m'en vais au Palais. Madame du Luat tâcha d'abord de faire la fiére; mais, que la fierté lui séïoit mal! Deux jours sans me voir! me dit-elle: & il faut encore qu'on vous amène par force! Vous voïez, Mesdemoiselles, que la situation est favorable, & que deux Amans ont alors mille choses à se dire. Si je ne voulois faire qu'un conte, je vous assûrerois, que nous les dîmes: & je vous en ferois un recit, qui pourroit même être assez romanesque; mais la vérité est que nous ne dîmes rien. La Dame se contenta de me faire le même reproche vingt fois, & en mêmes termes. Vous me demanderez ce que je lui répondis? Je pensai ne rien répondre; & je suis sûr, que sans lui demander pardon, je l'eusse obligée

à

à me pardonner. Cependant, pour la forme, il se falut excuser, & jetter sur mes affaires la cause de mon absence. Elle s'en contenta, & nous nous séperâmes les meilleurs Amis du monde; mais, en effet, j'étois encore plus charmé du Mari que de la Femme, ou, si vous voulez, ennuïé de l'un comme de l'autre. Je ne sçaurois m'empêcher de vous faire encore ici une mention honorable de Monsieur du Luat, en vous apprenant une chose qui m'arriva dans l'état le plus floriſſant de mon amour. Un jour qu'il étoit au Palais, (car ce Palais est une chose enchantée pour des Amans), j'étois, moi, avec sa Femme assez tranquillement, ou, pour parler mieux, sans aucune inquiétude. Le jour étoit presque fini; & nous n'avions point de lumière. J'entens quelqu'un monter; & ce qu'elqu'un, c'est mon Sénateur. Je n'avois qu'à me tenir sur mon siége, & qu'à l'attendre; il ne se fût pas apperçû, qu'il nous manquoit des flambeaux: mais, parce qu'en sa place, j'eusse peut-être assez bien sçû ce que c'est que le monde, pour trouver cela à redire, je fus si bon, que je lui fis l'honneur de croire, qu'il y trouveroit à redire aussi. Sur ce pied-là, je me mets derrière la porte que j'entr'ouvre, afin que Monsieur le Conseiller, l'aïant trouvé ouverte, ne se donnât pas la peine de la fermer, & qu'à la faveur de l'obscurité je pûsse me retirer sans être vû. Il pensa tomber à la renverse, en m'appercevant derrière; & je ne fus pas moins étonné que lui. Voilà mon homme dans une grosse colére. Il prend le ton plus haut qu'il n'avoit accoûtumé; il se plaint de ce qu'on ne reçoit du chagrin que de ses meilleurs Amis: il me fait mille reproches; il en fait autant à sa Femme; il l'appelle complice du tour qu'on lui jouoit. Mais devinerez-vous bien de quoi il pretendoit nous accuser! C'étoit d'avoir voulu lui faire peur: il s'étoit imaginé, que je m'étois

tois mis derrière la porte exprès pour cela; & voilà ce qui lui faiſoit faire tant de bruit.

J'aime trop ma Patrie, interrompit Mademoiſelle de Mirac, pour vous paſſer ce Mari-là. Jamais il n'y en eut de ſemblables en Gaſcogne. Aſſûrément, c'eſt quelque Picard tranſplanté, qui ſe ſent encore du Terroir. Hé, ne ſçavez-vous pas, Mademoiſelle, repliqua le Chevalier, que tous Maris ſont bons, de quelque païs qu'ils ſoient? Moi, qui vous parle, & qui, ce me ſemble, n'ai pas trop de diſpoſition à devenir ſi bon, ſi j'étois une fois Mari, je deviendrois peut-être meilleur que perſonne. En vérité, il n'y a que les Femmes, qui devroient ſe marier: les hommes n'y peuvent trouver aucun avantage. Y a-t-il rien de ſi ſage qu'une fille, qui eſt à pourvoir? Toûjours dans un air tranquille, n'entendant rien, ne voïant rien. Cet état-là eſt un terrible état, on y eſt bien contraint: le mariage vous la tire de-là; & Dieu ſçait après cela quelle liberté l'on ſe donne, & combien l'on eſt jolie. Les hommes tout au contraire. Tant qu'ils ſont à marier, ils ſont charmans. Sont-ils mariés? ce n'eſt plus cela. Je ne ſçai ce que devient leur eſprit. A votre compte donc, dit Tréval, les femmes deviennent folles, & les hommes ſots? Voilà un beau raiſonnement, reprit Mademoiſelle de Turé. Prenez-vous déja quelque intérêt pour l'avenir, Mademoiſelle, repartit Tréval? Vous êtes fille; &, tant que vous la ſerez, on ne vous inquiette point ſur votre ſageſſe; mais, en cette conſidération-là auſſi, laiſſez-nous dire tout ce que bon nous ſemblera du Sacrement: c'eſt une matière qu'il faut qu'on nous abandonne. C'eſt bien m'encourager à continuer, que de me venir faire les incidens que vous me faites, dit Pontignan. Eſt-ce que je voudrois vous dire une choſe qui ne fût point: & n'y eût-il pas la moindre vraiſemblance dans ce que je vous dis, ma parole ſeule

ne

ne doit-elle pas ſuffire pour me faire croire ? Laiſſez-moi donc pourſuivre.

En recompenſe de ce bon Monſieur du Luat, que vous avez tant de peine à me paſſer, voici un jeune Marquis, à qui vous ne ferez pas les mêmes difficultez. Je m'aſſûre, qu'il ne deshonorera point par ſon flegme la chére patrie de Mademoiſelle de Mirac. Il s'appelle le Marquis de Bélis : c'eſt par ſon moïen que j'ai connu Madame d'Etaiſles ; & ce ſervice-là mérite bien que je vous le faſſe connoître auſſi. C'étoit un fort joli garçon, nouvellement ſorti de l'Académie. Il y avoit ſur ſon viſage une fleur de jeuneſſe merveilleuſe ; la tête encore plus jeune que l'air. Enflé d'un mérite qu'il n'avoit point, il parloit toûjours, n'écoutoit jamais, décidoit de tout ; & pour être crû un eſprit auſſi léger que l'on en pût voir, il ne lui manquoit que de l'eſprit. Quoiqu'il fût étourdi autant qu'homme de ſa ſorte, il lui ſembloit qu'il ne l'étoit pas aſſez. Les éclats de rire, qui ſuivoient ſes extravagances, lui paroiſſoient autant d'aplaudiſſemens ; & il travailloit fort ſérieuſement à ſe donner tout le mérite qu'il faloit pour s'en attirer ſouvent de ſemblables, & même de plus grands, s'il étoit poſſible. Dans ces belles diſpoſitions, il me trouve en ſon chemin, & me trouve plus étourdi qu'il n'étoit. Cela lui donna une grande idée de moi. Dès ce moment-là, il me regarda comme une perſonne extraordinaire, dont la connoiſſance lui ſeroit très-utile, pour parvenir à ce ſouverain degré d'étourderie où il aſpiroit avec tant de paſſion. Ne m'arrêtez pas ſur le mot d'*étourderie* : il eſt ſignificatif. Je rencontrai mon jeune Marquis chez Madame du Luat, & je m'apperçûs bien-tôt de l'extravagance du perſonnage. Elle me réjoüit, & je réſolus de devenir de ſes Amis, afin de m'en divertir auſſi long-tems que j'y trouverois mon compte. C'étoit un plaiſir de me voir lui accorder mon-

amitié ſans nulle raiſon, comme il n'en avoit aucune qui l'obligeât à la demander. En deux ou trois jours, nous voilà Amis, juſqu'à ne nous rien cacher. J'acquis ſa confidence par celle que je lui fis de mille belles proueſſes amoureuſes que j'inventai: & il n'y eut détail de famille, de parens, d'amis, & d'amours, dans lequel il n'entrât avec moi. Vous ſçaurez qu'il aimoit Madame d'Etailles. Dès la ſeconde fois que nous nous fûmes vûs, il me promit de me la faire connoître. Vous verrez, me dit-il, ſi j'ai raiſon d'en être fou comme je le ſuis. En vérité, je ne ſçai pas comment on peut vivre ſans quelque paſſion dans le cœur. N'aimez-vous perſonne en ce païs-ci? Non, répondis-je. Ah! vraiment, ajoûta le Marquis, je ſçai où eſt votre affaire. Madame d'Etailles a une Parente, qui eſt auſſi un peu la mienne. Elle eſt très-aimable: il faut que vous l'aimiez. Il eſt vrai, qu'il eſt aſſez difficile de la voir; elle a des parens d'une vertu farouche, qui ne laiſſent preſque jamais ſortir leur fille, & qui ne reçoivent viſite chez eux, que de leurs parens; encore faut-il qu'ils ſoient vieux, & que les viſites ſoient fort rares. Moi, qui vous parle, à peine la connois-je; mais, pour le peu que je l'ai vûe, je lui ai trouvé beaucoup de mérite. Enfin, l'on fera ſi bien, que vous la verrez: cela même me pourra être de quelque utilité dans mes affaires avec Madame d'Etailles, par des raiſons que je ne vous dis pas maintenant. Je ne vous en demande point, repris-je vivement: il me ſuffit que je puiſſe vous rendre ſervice en aimant cette Demoiſelle-là; ce ſeroit la moindre choſe, que je voudrois faire pour vous. Aſſûrez-vous que je l'aime déja; & ſi vous jugez même à propos de le lui faire ſçavoir, je vous le permets. Vous vous moquez, répondit le Marquis. Je ne me moque point, repliquai-je. Eſt-ce que vous vous imaginez, que je ne puiſſe pas aimer votre Parente ſur la parole

que

que vous me donnez qu'elle eſt aimable ? D'abord, il crut que je raillois, comme il étoit vrai : je m'apperçûs un moment après, qu'il commençoit à en douter. Le voïant ébranlé, je m'imaginai, qu'il ſeroit facile de lui perſuader que je parlois ſérieuſement. Vous craignez peut-être, pourſuivis-je, que je vous déſavoue ? Tenez, ceci vous ſervira de ſûreté. J'écrivis ſur le champ le billet que vous allez voir, & je le priai de le donner à Mademoiſelle de Sardonne : c'eſt le nom de celle que je promettois d'aimer. Vous croïez déja, que cela va produire de grands évènemens ; & vous vous étonnez ſans doute, que je ne vous aïe pas nommé cette Demoiſelle au nombre de mes Maîtreſſes. N'allez pas ſi vite : tous ces préparatifs vont retomber tout d'un coup ſur Madame d'Etailles.

LETTRE
A
MADEMOISELLE
DE SARDONNE.

AU portrait qu'on m'a fait de vous, Mademoiſelle, je vous aime. Vous en douterez peut-être, parce que je ne vous ai jamais vûe ; mais, j'ai entendu parler de vous. J'aurois cependant été bien-aiſe, pour vous dire le vrai, de vous voir auparavant ; mais on m'a dit que cela étoit ſi difficile, qu'il me l'a paru moins de vous aimer. Je commence donc par vous aimer ; & je vous verrai, quand il vous plaira. Si vous voulez même, je ne vous verrais de ma vie. Ma paſſion eſt déja ſi grande, que votre preſence ne l'augmenteroit pas : l'abſence non plus ne peut la diminuer. Vous voïez bien, que, de la ma-

nière dont je vous aime, je puis vous aimer à deux cent lieues d'ici, comme à deux pas.

Vous êtes bien fou avec vos visions, Monsieur le Chevalier, s'écria Mademoiselle de Mirac ! Que vous vous connoissez mal en folies, répartit Pontignan, en la regardant avec un air de pitié ! Demandez-le à mon Marquis, & vous verrez ce qu'il vous dira. Ce que je faisois, lui parut admirable : & la vénération qu'il avoit pour moi, en augmenta de moitié. Mais, espériez-vous, dit Mademoiselle de Mirac, que sa Parente fût aussi folle que lui, & qu'elle pût s'accommoder d'un Amant invisible ? Pour moi, je vous avoue, que ce ne seroit pas là mon fait. Vous avez le goût très-bon, reprit le Chevalier avec un air malicieux: un Amant, que l'on ne verroit jamais, seroit une pauvre chose. Mais, laissez-moi poursuivre. Le Marquis rendit ma lettre à Mademoiselle de Sardonne. Il est inutile de vous dire comment. Voici sa réponse.

REPONSE
DE
MADEMOISELLE DE SARDONNE.

JE crois que vous avez un mérite extraordinaire: vos manières, qui le font, me le persuadent. Je ne sçai si votre cœur l'est aussi; mais je vous avoue que le mien est fait comme les autres. J'aime à voir à qui j'ai à faire. Que sçai-je moi, si, après nous être bien engagé, il ne pourroit pas nous prendre envie de nous voir ? Ce seroit la chose du monde que je voudrois le moins garantir : & s'il arrivoit alors, que

nous ne nous trouvaſſions pas au gré l'un de l'autre, quel étonnement pour nous, de nous être tant aimés! Cependant, quelque choſe qui m'arrive, ſoïez ſûr, que vous aurez toûjours dans mon eſtime la première place parmi les gens que je ne connois point.

Je fus alors véritablement charmé de l'eſprit de Mademoiſelle de Sardonne, pourſuivit le Chevalier; & je cherchai tout-de-bon le moïen de la voir. Son Parent trouva celui de lui apprendre l'empreſſement que j'avois; mais un Pere, & une Mere, comme les ſiens, valoient pour le moins quatre murailles. Je fus quelque tems dans cet état. Le Marquis lui fit tenir quelques billets de ma part. Enfin, je lui écrivis fort ſérieuſement, que je ne pouvois plus vivre ſans la voir; & voici la réponſe qu'elle me fit.

LETTRE
DE
MADEMOISELLE
DE SARDONNE.

LA première ardeur des Amans eſt bien-tôt ralentie. Vous aviez d'abord tant de paſſion, qu'elle n'avoit pas beſoin d'être ſoûtenue par ma preſence: maintenant, vous en avez ſi peu, que vous ne ſçauriez plus vivre ſans me voir. Croïez-moi, Monſieur: revenez à vos premiers ſentimens. Si cependant vous ne le pouviez abſolument, il faut bien faire quelque choſe en faveur des gens qui nous aiment. Je conſens que vous veniez tous les jours au logis me chercher. Votre empreſſement ſera ſatisfait par-là, & l'ancien plan de notre amour ne laiſſera pas de ſubſiſter: vous ne me trouverez jamais.

En vérité, dit Tréval, vous nous donnez une fort grande idée de Mademoiſelle de Sardonne, du côté de l'eſprit. Et ſa perſonne? Attendez que je l'aïe vûe, repliqua Pontignan. J'avois demandé à Madame du Luat ce que c'étoit que cette Mademoiſelle de Sardonne: elle m'en avoit fait un portrait ſi déſavantageux, que je ne l'avois cru que de bonne ſorte. Voici de quelle manière j'en fus inſtruit. Le Marquis ne m'avoit point encore mené chez Madame d'Etailles: mes affaires, qui avoient alors augmenté, m'avoient fait oublier de l'en preſſer. Je crois qu'il avoit emploïé ce tems-là à la préparer à la vûë d'un Confident; à quoi, ſans ce petit retardement, il n'auroit pas aſſûrément ſongé. Le jour pris pour cela, ils convinrent tous deux de me tromper, & de me faire prendre l'une pour l'autre: cela étoit fort aiſé, je n'en connoiſſois aucune. Je ne ſçai pas où étoit le fin de cette plaiſanterie; mais vous allez voir comme elle tourna.

Le Marquis me mène chez ſa Maîtreſſe, &, en entrant, il me préſente à une Madame d'Etailles, qui ne me parut point du tout jolie. C'étoit une grande créature, déſagréable, ſans être laide; dont l'air étoit ſpirituel, mais extravagant; & ce qu'elle diſoit ne démontoit point ſon air. Tout le monde eut d'abord part dans la converſation. Elle y prenoit toûjours le parti le plus extraordinaire, qui ſouvent eſt le moins raiſonnable; & lorſque Bélis en eut inſenſiblement lié avec elle une particulière, elle lui dit mille choſes toutes pleines d'eſprit, mais hors du bon-ſens, & qui me le paroiſſoient d'autant plus, qu'elle les diſoit au Marquis. Je ne l'écoutai qu'un moment; la Mademoiſelle de Sardonne, auprès de qui j'étois, m'occupa bien-tôt auſſi tout entier. Elle me plut fort: ce que Madame du Luat m'en avoit dit, me la fit peut-être trouver plus belle. Je commençois tout-de-bon à aimer comme il faut cette

te Mademoiſelle de Sardonne-là, & je l'entretenois avec aſſez de plaiſir de la manière extraordinaire dont je l'avois connue, lorſque je les vis tous éclater de rire. On m'apprit qu'on m'avoit donné le change. J'en eus du dépit ; &, pour m'en venger, je réſolus dans le moment de donner le change auſſi. Ce fut de feindre d'aimer Mademoiſelle de Sardonne, & d'aimer en effet Madame d'Etailles. Voilà de mes Confidens, interrompit Mademoiſelle de Turé. Qui eſt-ce qui l'avoit prié de me prendre pour ſon Confident, reprit le Chevalier ? J'euſſe été plus fou que lui, ſi j'euſſe cru que la confidence qu'il m'avoit faite, m'eût ôté la liberté d'aimer une jolie femme. Vraiment, le ſecret ſeroit admirable. Auriez-vous quelque honnête homme à craindre, vous iriez, malgré qu'il en eût, lui faire confidence de votre paſſion. Que les indiſcrets ſeroient heureux ! eux, qui content leurs affaires à tout le monde, ils ſeroient exempts d'avoir des Rivaux. Ce n'eſt pas, à vous parler ſincérement, que ſi le Marquis ne m'eût pas fait cette plaiſanterie-là, je ne me fuſſe peut-être accoûtumé à regarder Madame d'Etailles comme ſa Maîtreſſe ; & de-là, quand on a le cœur un peu bien fait, on ne va guéres juſqu'à l'amour. Mais, voïez vous-même ſi j'ai tort. On m'avoit promis de me faire voir Mademoiſelle de Sardonne : moi, de mon côté, j'avois promis d'en être amoureux. Sitôt que je vois une Mademoiſelle de Sardonne, je m'aquitte de ma parole, j'aime. Un moment après, on me montre une autre Mademoiſelle de Sardonne ; mais je ne m'étois pas engagé d'en aimer ainſi deux l'une après l'autre. Eſt-ce que je n'avois pas raiſon de m'en tenir à la première ? Pour peu, cependant, que j'euſſe craint le Marquis, j'aurois eû pour lui la complaiſance de m'attacher à la ſeconde. Elle n'avoit point de paſſion dans le cœur ; & peut-être ne m'eût-il pas été trop difficile de

lui en inſpirer : mais, outre que Madame d'Etailles me plaiſoit bien plus, je penſai qu'il y auroit pour moi beaucoup plus de gloire à m'établir auprès d'elle ſur la ruine du Marquis. Vous riez, Meſſieurs, de ce que je vous dis, que cette entrepriſe-là étoit bien plus honorable que l'autre. Sur la peinture que je vous ai faite de Bélis, vous vous imaginez, qu'il n'y avoit rien de ſi aiſé : car, ſoit qu'il faille faire ouvrir les yeux à Madame d'Etailles ſur le mérite de ſon Amant, ſoit qu'il faille le duper lui-même pour lui faire quitter Madame d'Etailles, le moindre effort vous paroît encore trop grand. Je voudrois bien vous avoir vû en ma place : vous y euſſiez été auſſi embaraſſés que moi. J'aimerois mille fois mieux avoir à faire à des gens d'eſprit ; avec un peu d'adreſſe, on les trompe : mais, des ſots, ils donnent des peines infinies ; on ne ſçait par où les prendre. Il y en a même, qui ſont ſi ſots, qu'il eſt impoſſible de les tromper. Bélis n'étoit pas tout-à-fait dans cette extrémité ; il faut lui rendre juſtice : il n'en étoit pourtant pas bien loin. Pour Madame d'Etailles, elle avoit aſſûrément de l'eſprit ; mais, comme elle n'en faiſoit point d'autre uſage, qu'à trouver le Marquis digne d'être aimé, on peut dire qu'elle en avoit alors beaucoup moins que lui. Elle étoit charmée d'un peu de bonne mine qu'une foule de mauvaiſes qualitez devoit rendre inutile. L'étourderie de Bélis paſſoit chez elle pour vivacité ſpirituelle, & ſon indiſcrétion, pour la marque d'une paſſion qui ne pouvoit être renfermée. Quand une Dame en eſt-là, & qu'elle a pû s'accommoder une fois d'un Amant ſans diſcrétion & ſans eſprit, croïez-moi, Meſſieurs, c'eſt une merveille, ſi ce choix-là n'eſt pas pour le reſte de ſa vie : car, qui eſt-ce qui pourroit la faire revenir ? Ce ſeroient des défauts ; & ces défauts, elle les aime. Voilà les gens à qui j'avois à faire. Hé bien, la choſe vous pa-

paroît-elle si aisée maintenant ? Je vous avoue que j'y fus trompé, tout comme vous l'auriez pû être. Je ne croïois pas trouver Madame d'Etailles si fort prévenue en faveur de Bélis : je pense néanmoins, qu'avec le tems je l'aurois désabusée ; mais il eût falu que ce tems eût été bien long, & je craignois fort que les affaires qui m'avoient mené en Guïenne, n'eussent été plûtôt achevées. Je changeai de batterie, & je m'attachai uniquement à détruire Madame d'Etailles auprès du Marquis. Je me contentai pour lors de demeurer Confident de l'un & de l'autre. Il ne me fut pas difficile de le devenir de Me. d'Etailles ; car le Marquis lui avoit dit que j'étois déja le sien. On m'apprenoit d'un côté les extravagances de Bélis, qu'on prenoit pour des marques de tendresse ; & de l'autre, je sçavois jusqu'où alloit la passion de Madame d'Etailles. Cependant je feignois toûjours d'aimer Mademoiselle de Sardonne. Je ne sçai si elle en fut la dupe : je n'y pris pas même garde ; j'avois bien d'autres choses en tête.

Etourdi & vain comme étoit Bélis, je crus que je le ferois aisément douter qu'on eût pour lui toute la tendresse que je lui disois qu'il méritoit ; mais il ne doutoit de rien. Peut-être eussiez-vous pensé, qu'on eût eû moins de peine à lui faire commettre quelque infidélité : car il semble qu'il avoit des dispositions assez heureuses pour cela : je n'en pus néanmoins venir à bout. Vous ne devineriez jamais l'obstacle que j'y trouvai. Il estimoit infiniment Madame d'Etailles, & le mérite de cette Dame paroissoit beaucoup au-dessus de celui des autres. Ce sentiment-là étoit très-raisonnable : c'est la seule fois, qu'il eût démenti son caractére ; mais il pensoit en même tems une chose qui en étoit bien digne. Comme il avoit encore une plus haute idée de lui-même, que de qui que ce soit, il s'étoit imaginé, je ne sçai pas sur quoi, qu'on avoit répondu

à ſon amour dès le moment qu'il en avoit eû. Il me l'avoit dit vingt-fois ; & ſur ce pied-là il avoit compté qu'il faloit que toutes les femmes fiſſent des pas vers lui, puiſque Madame d'Etailles, qui valoit beaucoup plus qu'elles, avoit été contrainte d'en faire : ainſi il n'y avoit pas moïen de l'en dégager, à moins que quelque jolie perſonne ne vint l'en tirer de force. Jugez ſi elle étoit aiſée à trouver. Encore l'extravagance d'un Amant eſt-elle bonne à quelque choſe, ſi elle l'empêche d'être infidéle.

Je vis bien qu'il étoit impoſſible de le détacher tout d'un coup, & qu'auſſi-bien qu'à l'égard de Madame d'Etailles, il faloit du tems. Je ne ſongeai plus qu'à l'éloigner pendant que je ſerois à ***, dans la vûë que l'abſence feroit peut-être en l'un & en l'autre ce que mon adreſſe n'avoit ſçû faire. Je tâtai Bélis du côté de la bravoure : vous avez, lui diſois-je, de la naiſſance, de grands biens, du mérite, il ne vous manque que d'être connu. En ce tems-là, le Roi équippoit une flotte. Embarquez-vous en qualité de Volontaire, continuois-je ; il y a là beaucoup d'honneur à acquérir : ou bien levez une Compagnie de Cavalerie, on en délivre des commiſſions. Vous pouvez croire, qu'il ne m'importoit pas beaucoup qu'il rendit de grands ſervices à l'Etat : je l'éloignois, & c'étoit-là le point. Sa vanité lui donna d'abord quelque petite tentation ; mais il fut retenu, ou parce qu'il aimoit Madame d'Etailles, ou parce qu'il aimoit le ſéjour d'une bonne Ville. Quoi, dis-je alors en moi-même, irrité de ſa réſiſtance, un homme tel que Bélis ne fait pas ce que je veux ? J'en ai dupé de plus habiles, & je ne viendrois pas à bout de lui ? Cela ne me ſera jamais reproché. Mon honneur y eſt maintenant plus intéreſſé que mon amour : il n'y a rien que je ne faſſe pour le ſauver ; &, ne puſſai-je y réuſſir qu'en mariant Bélis, je le marierai. Je vois bien à votre air, que vous traitez

tez mon projèt de ridicule. Vous ne croïez pas qu'une femme puiſſe faire oublier une Maîtreſſe; &, quand même cela ſeroit poſſible, vous ne comprenez pas qu'un jeune-homme aſſez bien-fait, maître d'un grand bien, & aimé fort tendrement, ſe puiſſe réſoudre au mariage, & moins encore qu'il fût en mon pouvoir de lui faire prendre ce deſſein. Cela eſt fort extravagant, je l'avoue: mais, mon Dieu! eſt-ce que vous ne connoiſſez pas encore Bélis? C'eſt parce que la choſe étoit fort extravagante, que je comptai qu'elle réuſſiroit auprès de lui; & je comptai fort bien. Que vous êtes genéreux, s'écria Mademoiſelle de Mirac! Il y a mille gens qui ne feroient pas conſcience d'ôter une Maîtreſſe au meilleur de leurs Amis, ſans rien donner en échange. Monſieur de Pontignan eſt bien plus conſciencieux que cela; au moins, pour une Maîtreſſe qu'il prend, il donne une Femme. Et de plus, reprit-il, une Femme qu'on m'avoit donnée pour Maîtreſſe (c'étoit Mademoiſelle de Sardonne). Voici comme je m'y pris. Pendant quelques jours j'entretins continuellement le Marquis de la grandeur de ſa Maiſon. Après lui en avoir donné une magnifique idée, je lui fis concevoir combien il lui ſeroit injurieux, qu'un nom, que tant d'illuſtres ancêtres avoient ſi glorieuſement porté, finit avec lui. Je l'ébranlai. La vûë d'une poſtérité, que je lui laiſſai imaginer auſſi nombreuſe qu'il voulut, le frappa ſi vivement, qu'elle fut ſur le point de lui tirer les larmes des yeux: & il eut pitié de tant d'honnêtes gens, qu'il n'avoit pas encore penſé à mettre au monde. Cependant, lui diſois-je, il ne faut pas être ſi ſenſible aux intérêts de ſa poſtérité, qu'on ne ſonge auſſi un peu aux ſiens. On doit ſe marier; mais, il eſt bon de regarder à qui l'on ſe marie. Pour moi je voudrois qu'une femme eût de l'eſprit, peu de beauté, & encore moins de bien. Entre nous, Meſdemoiſelles, c'étoit juſtement-là le Portrait de Mademoiſelle de Sar-

donne. La vie eſt ſans agrément avec une bête, continuois-je: pleine d'inquiétudes avec une belle; & l'on eſt eſclave d'une Femme riche. Vous ſçavez outre cela, mon cher Marquis, que l'on peut fort bien accorder enſemble la galanterie & le mariage. Il fut tout glorieux de ſe trouver capable d'entendre tant de belles choſes; & il ſe crut fort éclairé par toutes les fauſſes lumières que je lui mettois dans l'eſprit. Si vous vouliez pourtant me rendre quelque juſtice, Meſdemoiſelles, vous conviendriez, qu'il y a dans ce que je viens de vous dire aſſez de bon-ſens par-ci par-là répandu. Il n'y a tout au plus que l'application que j'en fais, qui puiſſe paroître extravagante; encore ne l'eſt-elle pas trop, puiſqu'elle me ſert à aller à mes fins. Que des gens, que Bélis eût eſtimés ſages, lui euſſent parlé de la ſorte, il s'en fût moqué; mais, parce que ces avis venoient d'un homme qu'il croïoit encore plus fou que lui, il les trouva dignes de quelque conſidération: & je lui fis faire autant de réflexions qu'il en faloit pour faire une ſottiſe. Il ſongea à ſe marier. Nous parcourûmes tous les partis de la Ville, car il étoit en état de choiſir: & nous n'en pûmes trouver qui l'accommodât, que Mademoiſelle de Sardonne, dans laquelle je lui fis remarquer tout ce que nous étions convenus qu'il faloit trouver dans une Femme; point de bien, peu de beauté, & beaucoup d'eſprit. Nous jugeâmes en même tems, qu'il faloit conduire l'affaire avec un fort grand ſecret, de peur que Madame d'Etailles, venant à l'apprendre avant qu'elle fût hors d'état d'être rompue, ne la traverſât; au lieu que ſi elle ne la ſçavoit, que lorſqu'elle ne pourroit plus la rompre, il faudroit bien qu'elle prît ſon parti. Vous voïez, que nous étions gens de grande précaution. La choſe ſe propoſa à la famille de Mademoiſelle de Sardonne. Comme elle lui étoit avantageuſe, elle fut auſſi-tôt agréée; en

deux

deux jours tout fut signé. Je m'offre au Marquis pour porter cette nouvelle à Madame d'Etailles. Vous ne sçauriez croire avec quelle reconnoissance il reçût mon compliment, & combien il s'estima heureux d'avoir des Amis qui vouloient bien lui épargner les premiers transports de sa Maîtresse. Il m'embrassa à cause de cela plus de vingt-fois. J'allai donc chez Madame d'Etailles, & je lui dis cette nouvelle avec tous les adoucissemens nécessaires pour ne pas attirer sur moi le chagrin qu'on a contre ceux qui en portent de mauvaises, & pour laisser à Bélis toute la part qui lui en appartenoit. Comme je fis voir à la Dame la chose sans remède, je la mis dans un état, non pas sans doute moins cruel, mais peut-être plus tranquille, que si je lui eusse laissé l'espérance de la rompre. Le Marquis vint un moment après moi, ainsi que nous en étions convenus. Il lui parla de son Mariage comme d'une affaire de famille, qui n'étoit pas capable d'en faire finir une de cœur. Je le pense aussi-bien que vous, répondit-elle : je suis fâchée seulement, que vous ne m'aïez pas cru assez dans vos intérêts, pour m'en demander avis avant qu'elle fût faite ; j'aurois été la première à vous y porter : maintenant je l'approuve, & je vous en félicite. Ce discours fut fait avec un air assez tranquille ; & vous jugez bien, que la conversation après cela devoit prendre un tour doux & languissant. Mais Bélis n'avoit pas compté là-dessus. Il s'étoit figuré que Madame d'Etailles s'emporteroit furieusement contre lui, & il avoit préparé une réponse à l'emportement. La Dame ne s'emporta point, & il ne laissa pas de dire sa réponse. Quoi, c'est ainsi que vous me traitez, Madame, s'écria-t-il ? Faut-il m'accabler de reproches ; ne suis-je pas assez malheureux ? Et bien, voilà mon épée ; tuez-moi, ou je m'en vais me tuer. Qui vous parle de mourir, répartit froide-

ment Madame d'Etailles ? De ma part, je conſens que vous viviez. Vous remarquerez, s'il vous plaît, Meſdemoiſelles, que le pauvre garçon étoit ſi tranſporté, que, quoiqu'il eût promis de mourir, jamais il ne ſongea à tirer ſon épée hors du foureau : apparemment il ſe repoſoit ſur ſa douleur, du ſoin de le tuer. J'eus peur qu'il n'en étouffât : je le tirai promptement de-là, & le menai au cours, pour laiſſer évaporer ce qu'il y avoit de plus véhément dans ſon ame. Peu à peu je le remis dans un état plus modéré. Francheiment, ſi je n'avois pas connu la légéreté du perſonnage, ce moment de paſſion m'eût inquiété ; mais j'étois ſûr que deux jours de mariage le détacheroient entièrement. En effet, au bout de quatre il ſe maria : dès le lendemain, le voilà amoureux de ſa Femme autant qu'il l'avoit été de Madame d'Etailles, & la pauvre Maîtreſſe eſt oubliée. En vérité, dit d'Ormilly, vous n'avez pas envie qu'on vous croïe. Eſt-il poſſible, que vous aïez pris tant de peines, ſeulement afin de vous donner une Maîtreſſe, que vous ſçaviez bien que vous quitteriez bien-tôt après ? Ah ! vous ne connoiſſez pas Madame d'Etailles, reprit Pontignan avec une eſpéce d'entouſiaſme qui fit rire toute la Compagnie, parce que cela avoit quelque air de tendreſſe. Si vous l'aviez vûe, mon cher d'Ormilly, vous-même vous n'en euſſiez pas fait moins que moi. On peut avoir plus de beauté, mais non pas plus d'agrément : plus d'eſprit, & non pas plus engageant. Elle eſt jeune, gaïe, étourdie, aimant les plaiſirs, n'exigeant point un reſpect extraordinaire. Que faut-il davantage ? N'en eſt-ce pas aſſez pour devenir fou ?

Madame d'Etailles, pourſuivit le Chevalier, étant abandonnée par le Marquis, connut le peu qu'il valoit, & le mépriſa. Si-tôt que je m'en apperçûs, je lui déclarai que je l'aimois. Qu'on ne

ne m'aille pas dire, qu'il n'y a guéres de délicateſſe à être Amant après avoir été Confident : je vous aſſûre, moi, que ce plaiſir-là n'eſt fait que pour les gens d'un goût rafiné. Rien n'eſt plus joli ; l'amour eſt à demi fait, quand on le commence ; on ſçait que la Belle, à qui on s'adreſſe, n'eſt point ſauvage, & de plus elle ſçait bien qu'on le ſçait. Que reſte-t-il encore de difficile ? Rien du tout : on ſe trouve tout d'un coup bien au-delà de ces dehors de vertu, qu'il faut preſque toûjours eſſuïer au commencement d'une paſſion ; car quelque peu qu'une Belle ſoit ſévére, elle ne manque jamais de l'être d'abord un peu : mais à un homme qui a été Confident, que dire ? Il falut que Madame d'Etailles, qui n'avoit garde de me reprocher que je doutois de ſa vertu, ſe retranchât à vouloir douter de ma tendreſſe.

Mon Dieu, que j'étois alors occupé ! J'avois à me conſerver auprès de Madame du Luat, qui ſentoit bien que je lui faiſois quelque infidélité, mais qui n'avoit pas aſſez d'eſprit pour m'en convaincre : Bélis à retenir auprès de ſa Femme ; & le cœur de Madame d'Etailles à atrapper. Pour ſurcroît d'embaras, il me ſurvint un Rival : & pour diminuer cet embaras-là, j'eus quelques jours après une troiſiéme Maîtreſſe. Il faut prendre les choſes par ordre. Commençons par ce Rival, auſſi-bien nous mène-t-il à Madame d'Etailles, & à Madame de Bélême, dont j'ai encore à vous parler. Monſieur de la Lande (c'eſt le nom de ce Rival) étoit une aſſez plaiſante eſpéce d'homme ; & je m'aſſûre qu'une petite hiſtoire de ſes amours vous divertira autant que l'hiſtoire des miennes : ce ſera une manière d'Epiſode. Monſieur de la Lande donc ne ſçavoit aimer que comme l'on aime dans les Romans : auſſi ſe méloit-il d'avoir de l'eſprit. Il ne vouloit que de ces unions qui commencent par le cœur, & qui vont enſuite où elles peuvent.

Pour

Pour moi, je me ſuis toûjours fort bien trouvé de commencer par où je puis; vienne le cœur après, ſi bon lui ſemble. Que ce pauvre garçon étoit fou! Il cherchoit dans une Maîtreſſe de la raiſon, de l'eſprit, du goût. Vous nous faites beaucoup d'honneur, dit Mademoiſelle de Turé. Eh, mon Dieu! Mademoiſelle, repliqua Pontignan, faut-il m'interrompre pour cela? Ne ſçavez-vous pas bien que, quelque mal qu'on diſe du général, les gens, devant qui on parle, ſont toûjours exceptés. Monſieur de la Lande, pourſuivit-il, avoit auprès de Madame d'Etailles les mêmes circonſpections qu'on auroit auprès d'une perſonne dont le cœur ſeroit tout neuf. Il ne s'apperçût pas même d'abord que j'étois aimé; & je m'en étonne: car, aiant de l'eſprit, & aiant déja aimé en plus d'un lieu, il ne devoit pas être tout-à-fait ſi dupe: cependant il le fut aſſez long-tems. Pour moi, je crois qu'il aima trop fortement: au moins voilà le moïen de l'être. Il alla même juſques à s'imaginer que Madame d'Etailles commençoit à l'aimer. En effet, elle joüa parfaitement bien le perſonnage d'une femme qui ſe rend peu à peu. Je voïois avec plaiſir l'amour de mon Rival augmenter: ſes vers & ſes lettres me l'apprenoient; & les réponſes, que Madame d'Etailles & moi lui faiſions, l'avertiſſoient du ſuccès de ſa paſſion. Que je me ſçai bon gré de l'avoir tourné en ridicule! Ces gens-là s'imaginent qu'avec leur eſprit, comme ſi en amour il ne s'agiſſoit que d'eſprit, ils viendront à bout de tout; qu'il n'y a point de femmes qui puiſſent leur réſiſter, point de cœur ſi dur qu'ils n'amoliſſent. Le cœur de Madame d'Etailles ne l'étoit pas trop, & cependant il ne l'amolit point. Il ne laiſſa pas, comme je vous ai déja dit, de s'en flatter; &, dans cette vûë, il lui montra je ne ſçai combien d'Ouvrages galants, qu'il avoit faits pour d'autres Maîtreſſes. Encore paſſe pour les lui montrer; cha-

cun

cun ſe pare de ce qu'il a : mais vouloir qu'elle lui en dit ſon ſentiment, il faloit être bien amoureux. Moi, qui aſſûrément avoit moins d'eſprit que lui, je me fuſſe bien gardé de faire tant d'honneur à Madame d'Etailles. Peut-être vouloit-il lui donner de la vanité ; mais ce n'étoit pas là le foible de la petite femme : il le connut par la négligence qu'on eut à lire ſes galants ouvrages. Il en fut irrité comme Auteur & comme Amant ; c'étoit pour être bien en colére. Il les redemanda ; & on les lui rendit avec la même tranquillité qu'on les avoit reçûs & gardés. Il jugea que, puiſqu'on ne les avoit point lûs, il faloit que Madame d'Etailles eût en tête quelque affaire plus preſſante que la ſienne ; & il ne jugea pas mal. Il ne trouva que moi, qu'il dût craindre. Il s'en plaignit à Madame d'Etailles, qui s'en moqua : il la menaça d'une ſatire ; mais elle ne s'en effraïa point. Ces beaux eſprits ſont d'ordinaire de ſi bonnes gens, qu'on ne craint point de les inſulter : on eſt perſuadé, que leur vengeance ne va jamais loin. Le dépit de Monſieur de la Lande dura pourtant deux jours cette fois-là. Au bout de ce tems, il revint ſe plaindre. Madame d'Etailles, à qui ce retour ne coûtoit rien, le laiſſa parler tant qu'il voulut, & ſe raccommoda avec lui. Il ne put tenir bien long-tems caché de certains vers qu'il avoit faits contre elle dans ſa colére : il lui en fit confidence dès le lendemain ; mais ſes injures ne réuſſirent pas mieux que ſes douceurs. Madame d'Etailles n'en fut point émûe. Il s'enfuit encore avec ſes papiers : un jour après il revint : le lendemain, il ſe retire tout de nouveau ſur je ne ſçai quel ſujet qui ſe préſenta : enfin, il paſſoit ſa vie à ſe brouiller avec Madame d'Etailles, à ſe raccommoder avec elle, à lui donner des ouvrages galants, & à les reprendre. Il méritoit bien qu'on le traitât de la ſorte : il n'en avoit guéres mieux uſé envers

vers une pauvre créature, qui l'avoit aimé d'auſſi bonne-foi, qu'il aimoit Madame d'Etailles; & cette perſonne-là, c'étoit Madame de Bélême: En vérité, cela faiſoit pitié. Elle étoit aſſez jolie, beaucoup de douceur dans ſes manières, le cœur naturellement tendre; & elle eût eû de l'eſprit, ſi elle n'eût pas trop pris de peine pour en avoir. Monſieur de la Lande, aiant eû chez elle quelque habitude, & la voïant avec cet empreſſement d'avoir de l'eſprit, crut que ce ſeroit ſon fait. Il s'attacha à elle: mais ne pouvant faire réuſſir les ſoins qu'elle prenoit, ni l'en défaire, il la quitta bruſquement pour Madame d'Etailles; mais Madame de Bélême ne le quitta pas. Elle le pourſuivit juſques chez ſa nouvelle Maîtreſſe, avec qui elle fit connoiſſance, pour avoir au moins le plaiſir d'importuner Monſieur de la Lande. Encore l'eût-on ſoufferte, s'il n'y eût eû que lui d'importuné; mais Madame d'Etailles, & moi, l'étions auſſi. Cela nous mit dans la néceſſité de la renvoïer chez elle, à quelque prix que ce fût; & je me chargeai de ce ſoin-là. Que croïez-vous que je fis? Je l'aimai. En vérité, Madame d'Etailles vous étoit fort obligée de la peine que vous preniez, dit d'Ormilly. Comment, obligée, repliqua Pontignan? Vous n'avez que faire de railler: je le prétens bien comme cela. C'étoit aſſûrément un peſant fardeau pour nous, qu'une créature triſte, dont les viſites duroient des journées entières: & Madame d'Etailles étoit fort heureuſe d'avoir un Amant comme moi, qui, ſans lui faire tort, pouvoit l'en défaire. Sans lui faire tort, reprit Mademoiſelle de Turé? On ne vous entend pas. C'eſt que je n'aimai Madame de Bélême, répondit le Chevalier, qu'afin de pouvoir aimer Madame d'Etailles un peu plus à mon aiſe. La raiſon eſt excellente, continua Mademoiſelle de Turé; &, à ce que je vois, vous êtes un Amant bien plus fidé-

le que vous ne penſez. Ah! Mademoiſelle, dit le Chevalier, que je ſuis fâché de vous voir tant d'ignorance! Quoi, eſt-il poſſible, que des gens d'eſprit puiſſent s'imaginer qu'on ne ſçauroit aimer pluſieurs perſonnes à la fois, ſans commettre d'infidélité? Je vois bien ce qui vous abuſe. Vous avez remarqué, que ceux, qui avoient deux Maîtreſſes, avoient les mêmes ſentimens pour toutes deux. Vous avez trouvé que c'étoit être infidéle que cela; & vous avez eû raiſon: mais vous croïez que, dès qu'on aime deux perſonnes, on a les mêmes ſentimens pour l'une & pour l'autre; & vous vous trompez. On peut ſi bien régler ſon cœur, qu'on aimera chacune d'elles d'une manière particulière, & alors il n'y aura point d'infidélité. Vous, par exemple, Mademoiſelle, qui voulez que les reſpects d'un Amant aillent juſqu'à l'adoration, hé bien, ſi je vous aimois, je vous adorerois. Si dans le même tems, Mademoiſelle de Mirac me permettoit de l'aimer auſſi, comme elle voudroit peut-être qu'on l'aimât un peu moins ſérieuſement, je ſerois avec elle plus vif qu'avec vous; & s'il arrivoit alors que j'en trouvaſſe une troiſième, qui voulût être aimée encore plus follement, eſt-ce qu'il me ſeroit défendu de l'aimer? Je ne le crois pas: car vous voïez bien, que les ſentimens que j'aurois pour elle, ne ſeroient pas ſemblables à ceux que j'aurois pour vous; & comme elle ne devroit point ſe mettre en peine de ceux que vous m'inſpireriez, auſſi ne devriez-vous pas vous plaindre de ceux que j'aurois pour elle. Vous vous rendez à cela: je le vois bien. Vous avez beau dire, & beau vous vanter, reprit Mademoiſelle de Turé; vous ne nous tromperez point: vous n'avez aſſûrément qu'une manière d'aimer. Je vous entens, Mademoiſelle, repartit le Chevalier: vous voulez dire folle; mais je veux bien que vous ſçachiez, que la plus folle manière d'aimer, qui n'eſt pas néan-

néanmoins la seule dont je me serve, n'est pas la plus mauvaise. Je n'ai garde d'en accuser le temperament des Dames : mais, il faut pourtant que j'aïe un bonheur bien particulier ; car jamais je n'ai été si heureux, ni si-tôt heureux, que lorsque j'ai été bien fou. Laissez-moi continuer mon Histoire avec Madame de Bélême.

Son foible, comme je vous l'ai déja dit, étoit de vouloir avoir de l'esprit ; & je la pris par ce foible-là. Je me donnois un air fin & malicieux quand je parlois. N'eussai-je dit que des bagatelles, elle me répondoit par un soûrire semblable à mon air ; & c'étoit m'apprendre sans parler, qu'elle entendoit ce que je lui voulois dire. Souvent elle soûrioit à faux ; car la plûpart du tems, il n'y avoit autre mistére dans mon air, que l'air mistérieux tout seul. Elle avoit si bien accoûtumé à ces prétendus airs de finesse deux ou trois de ses Amis, qu'ils entendoient finesse par-tout : de sorte qu'on n'avoit qu'à s'aprocher de l'oreille de ces gens-là, qu'à soûrire malicieusement, & ouvrir la bouche, sans rien dire néanmoins, ils entendoient les plus belles choses du monde : enfin, je contrefis si bien le bel esprit, qu'on crut que je l'étois en effet. Quelques douceurs persuadérent que j'avois pris de l'amour. Monsieur de la Lande fut oublié, & Madame de Bélême demeura chez elle : c'étoit tout ce que je voulois. Vous voïez, Mesdemoiselles, que je n'ai pas grand-peine à me faire aimer. Quand je n'aurois que ce mérite-là, il me semble qu'il devroit être mis en quelque considération au sujet de la place que je brigue dans l'Académie ; mais, je fais bien plus, je me divertis en même tems de mes Rivaux. Il faut cependant vous dire tout : ils ont pensé m'atrapper ; & vous trouverez sans doute que je m'en suis assez bien tiré.

Vous sçaurez donc, que le Gouverneur, & la Lande, étoient Amis. Je ne sçai comment ils s'ap-

s'apprirent l'un à lautre leur mauvaise destinée; mais il est certain qu'ils s'en firent confidence. Pour moi, je m'imagine qu'ils se trouvèrent quelque jour tous deux fort chagrins; qu'ils s'en demandèrent la raison; qu'ils ne se la dirent pas d'abord; mais qu'enfin ils se l'avouèrent réciproquement. Je pense qu'ils furent bien étonnés, & un peu joïeux en même tems, de ne se voir que le même Rival; car enfin ce n'étoit qu'un ennemi à combattre. Ils s'attachèrent tout-de-bon à me ruiner. Le Gouverneur fut plus assidu chez Madame du Luat, & la Lande chez Madame d'Etailles. Celui-ci même trouva moïen de renouer avec Madame de Bélême, afin de m'importuner davantage. Ils étoient si bien instruits des heures que je prenois pour aller voir ces Dames, que je ne manquois jamais de les y trouver, ou de les y voir venir un peu après moi. Je vous avoue, qu'ils m'incommodoient. Si j'eusse cru demeurer encore long-tems à ***, j'eusse pris autant de soin de me défaire d'eux, qu'ils en prenoient à se défaire de moi; & je ne sçai qui auroit le mieux réussi de nous: mais, comme mes affaires alloient finir, je ne crus pas devoir remuer de grands ressorts pour me délivrer de deux Rivaux à qui j'étois prêt de quitter la place. Ils n'eurent pas tant de patience que moi.

Un jour que Monsieur du Luat étoit à demi-lieue de la Ville, où il devoit être encore le lendemain; que j'avois soupé seul avec Madame du Luat; & que j'y étois demeuré après soupé, on vint frapper rudement à la porte. A vous dire vrai, cela nous surprit. Il étoit un peu tard, & nous n'attendions personne. Comme on ne se pressoit pas trop d'ouvrir, les coups redoublèrent avec tant de violence, que l'on ne put déviner qui ce pouvoit être; car le Maître de la maison ne devoit pas revenir: &, d'ailleurs, ce n'étoit pas-là sa manière de frapper. Pendant qu'on alloit

loit s'inſtruire du hardi frappeur, je me jettai dans un grand coffre qui étoit dans la garderobe de Madame du Luat. J'aimai mieux qu'elle m'enfermât là-dedans, que dans un cabinet. Dans ces cabinets, un Amant eſt preſque toûjours attrappé, ou obligé de ſauter par la fenêtre. Je fus fort étonné, un moment après, d'entendre dans la chambre de Madame du Luat la voix du Gouverneur, & celle de Monſieur de la Lande, ſans pouvoir bien démêler ce qu'ils diſoient. Il me ſembla néanmoins qu'on parloit de chercher; mais du lieu où j'étois, je pouvois bien l'entendre ſans qu'on le dît. Un peu après, Madame d'Etailles & Madame de Bélême, arrivèrent. Franchement, je me vis alors dans un état très-embaraſſant, & je ne comprenois pas qu'il pût y avoir rien de bon pour moi dans une Aſſemblée de gens ſi bien choiſis; mais, ce fut encore pis, quand on vint dans l'endroit où j'avois pris mon aſile. J'entens que l'on cherche dans la chambre: de-là on vient au coffre; le Gouverneur en demande la clef. Madame du Luat répond que ſon Mari y met des papiers, & qu'il l'a emportée. A peine achevoit-elle de parler, que Madame d'Etailles dit hautement, qu'elle empêcheroit bien qu'on ne l'ouvrît; qu'elle étoit venue exprès pour cela; & que le Gouverneur avoit mauvaiſe grace de chercher des prétextes pour venir prendre ſes papiers. Madame de Bélême de ſon côté diſoit, qu'on avoit beau chercher, qu'aſſûrément il n'y étoit point. Elle ne nommoit perſonne: & ne pouvant que m'imaginer de tout cela, je fus bien plus effraïé, lorſque Madame d'Etailles dit, que ces conteſtations finiroient bien-tôt, puiſque Monſieur du Luat, qu'elle avoit envoïé quérir, ne pouvoit tarder long-tems. Cette nouvelle cauſa un ſilence merveilleux dans toute la Compagnie, & on s'en alla dans la chambre de Madame du

Luat,

Luat, qu'on ne quitta point jusqu'à l'arrivée de son Mari. Pendant ce tems-là, j'essaïai de me sauver; mais ce fut en-vain, le coffre étoit trop bien fermé. Cependant, il m'arriva un bonheur auquel je ne m'attendois pas. Je m'apperçûs en me remuant, que le coffre avoit deux fonds. Je quitte le premier, & me fourre dans le second: mais, ce n'est pas sans laisser dans le premier une partie de mes habits; trop heureux encore de pouvoir me cacher à ce prix-là. Je remets ensuite fort proprement la planche qui se levoit. Enfin, Monsieur du Luat arrive; & dans le même tems le Gouverneur avec le reste de la Compagnie revient à mon coffre, en assûrant Madame d'Etailles, qu'il ne cherche point ses papiers; Madame de Bélême, qu'il ne cherche point son parent; & Monsieur du Luat, qu'il étoit bien fâché d'être obligé de faire dans sa maison une recherche si exacte. A propos, je ne sçai pas trop bien comment la clef du coffre pouvoit être venue entre les mains de Monsieur du Luat. Vous vous souvenez, à ce que je crois, Mesdemoiselles, que c'étoit Madame du Luat qui l'avoit fermé? Eût-elle pû se résoudre à s'en désaisir? D'un autre côté, à quoi bon la refuser? Il faloit que le coffre fut ouvert; & le moins de façon qu'elle pouvoit faire, c'étoit le mieux: mais peut-être aussi que ce coffre avoit deux clefs comme deux fonds; & que Monsieur du Luat en avoit une. Voilà tout ce que je puis m'imaginer de plus vrai-semblable; car, sur ce point-là, je n'en sçai pas plus que vous: j'étois enfermé dans mon coffre, je n'ai garde de vous dire ce qui se passoit au-dehors. Enfin, de quelle manière que ce soit, le coffre est ouvert. Qu'ils furent tous étonnés de n'y trouver qu'un chapeau, un justaucorps, & un baudrier! La pauvre Madame du Luat croïoit que j'y étois; & je pense que dans le moment elle ne songea point

point au ſecond fond. Madame d'Etailles avoit compté d'y voir ſes papiers ; Madame de Bélême un parent. Pour le bon Monſieur du Luat, il ſçavoit bien qu'il n'y avoit rien mis. Le Gouverneur & la Lande, plus étonnés encore que perſonne, s'en allèrent ſur le champ, ſans avoir pû, à ce que je crois, deviner comment mes habits pouvoient être-là ſans moi. Madame d'Etailles & Madame de Bélême demeurèrent : je m'imagine que ce fut pour regarder un peu plus attentivement ce que c'étoit que ces habits. Elles pouvoient faire tout ce que bon leur ſembloit, elles qui étoient à leur aiſe ; mais, moi, qui n'y étois pas tout-à-fait tant, rien ne m'obligeoit d'avoir cette patience-là. Je ſortis donc de mon coffre, en diſant : parbleu, Meſdames, il n'y a pas moïen d'y demeurer plus long-tems ; je créve. La ſurpriſe qu'elles eurent, leur fit faire un cri. Un moment après, Monſieur du Luat entra : il revenoit de conduire le Gouverneur & la Lande ; & il parut juſtement dans le tems que je mettois la tête hors du coffre. Il demande à ſa Femme à qui étoient ces habits qu'on avoit trouvés ? Ils ſont à moi, lui dis-je, Monſieur ; car je crus qu'il m'avoit apperçû : & je ſuis bien fâché que..... Franchement, je ne pouvois dire de quoi j'étois fâché ; mais il me tira lui-même d'embaras. A vous, Monſieur le Chevalier, reprit-il ? Comment, c'eſt vous que l'on cherche ? Vraiment, je ne m'étonne plus qu'on n'ait pas voulu me dire ce que l'on cherchoit : on ſçait que je ſuis votre Ami, & le Gouverneur s'eſt bien douté, que j'aurois voulu me ſervir d'un peu de credit que j'ai auprès de lui, pour l'empêcher de chercher ſi exactement. Mais, de quoi vous aviſez-vous auſſi d'avoir des correſpondances avec l'Eſpagnol, & des deſſeins ſur notre citadelle ? Bon, dis-je alors en moi-même : je ſçai maintenant ce que j'ai fait ; &

il pourſuivit de cette ſorte. Vous étiez perdu, ſi l'on vous eût trouvé. Je ſçai bon gré à ma Femme de vous avoir caché : c'eſt une marque qu'elle s'intéreſſe pour mes Amis : je l'en aime encore davantage. Pour Madame d'Etailles, elle a eu grand tort de s'être donné la peine de venir ici, & de m'avoir donné celle d'y venir. Je ſuis votre Arbitre, lui dit-il, entre vous & le Gouverneur. Quand des papiers ſont une fois entre mes mains, ils y ſont en ſûreté : il vous faloit dormir en repos de ce côté-là ; on vous a donné une fauſſe allarme. Encore je le pardonne à Madame de Bélême. Elle pouvoit croire que ſon Parent, qui eſt ſorti du Royaume, ou caché depuis l'affaire qui lui eſt arrivée, étoit céans, & que c'étoit lui que l'on cherchoit ; car il eſt auſſi de mes meilleurs Amis. J'excuſe ſon empreſſement, quoique peut-être il eût été inutile, ſi ſon Parent eût été trouvé. Monſieur du Luat ne fit pas ce diſcours tout d'une haleine, il n'avoit pas les poumons aſſez forts ; mais, c'eſt le ſens d'une petite converſation qui ſe fit pendant que je remettois mon juſtaucorps. Je l'interrompois de tems en tems pour l'obliger à s'expliquer encore mieux, afin que je ſçûſſe parfaitement pourquoi je m'étois caché. Voilà à peu près tout ce qu'il me dit. Il ne me fut pas difficile de déviner d'où me venoient ces intelligences avec les ennemis de l'Etat. Je compris bien-tôt que c'étoit une invention du Gouverneur & de la Lande ; qu'aiant ſçû tous deux que j'étois chez Madame du Luat, ils avoient imaginé cela, pour être en pouvoir de m'y chercher : & que, pour y faire venir Madame d'Etailles & Madame de Bélême, ils avoient trouvé moïen de leur faire donner de faux avis ; à l'une qu'on vouloit ſe ſaiſir de ſes papiers ; à l'autre, arrêter ſon Parent : & je penſe, que c'étoit la Lande lui-même, qui avoit été leur donner

cette allarme-là, sous prétexte de leur rendre service Vous concevez bien, que le projet étoit admirable, pour me perdre auprès de mes trois Maîtresses; mais apparemment on ne s'étoit pas attendu que Monsieur du Luat viendroit. Il eût fallu avoir plus de méchanceté qu'ils n'en avoient; ou peut-être même qu'on avoit compté, que, quand bien il viendroit, il ne verroit rien au-delà de la prétendue conspiration. Voïez, cependant, comme les choses, qu'on appréhende le plus, sont quelquefois celles qui nous servent davantage. La présence de Monsieur du Luat m'avoit fait trembler: vous allez voir de quelle utilité il me fut. Madame de Bélême, & Madame d'Etailles, ne pouvoient me regarder comme un criminel d'Etat. L'heure où l'on me trouvoit chez Madame du Luat, l'absence de son Mari, l'inquiétude qu'elles lui avoient remarquée pendant qu'on cherchoit, & l'air gai avec lequel j'étois sorti de mon coffre, leur fit penser de tout cela à peu près la même chose qu'à moi. Elles virent bien pourquoi la Lande les avoit fait venir, & ce qui avoit porté le Gouverneur à me jouer ce tour-là. Il ne leur fut pas difficile après cela de s'imaginer qu'il falloit que je fusse aimé de Madame du Luat, & que cet amour m'avoit attiré la jalousie du Gouverneur. Je vous laisse à penser quelle irruption elles eussent fait sur moi, si Monsieur du Luat n'y eût pas été. Sa présence calma tout; les Dames s'en allèrent, & il me retint. Il ne voulut jamais souffrir que je m'en allasse; de peur, disoit-il, qu'on ne m'arrêtât en sortant de chez lui. Ma conscience ne me reprochoit rien du côté de l'Espagnol: il n'y avoit que ces Dames, qui m'embarassoient un peu. A tout évènement, je fis semblant de croire le péril aussi grand que Monsieur du Luat me le représentoit; & je demeurai chez lui, bien résolu de songer com-

comment je me tirerois d'intrigue. Je penſe que la nuit ſe paſſa bien différemment par tous ceux qui avoient paru ſur la ſcéne. De toute la Compagnie, le ſeul Monſieur du Luat étoit en état de repoſer tranquillement; la joie qu'il avoit, que le Gouverneur ne m'eût point trouvé, devoit le faire dormir vingt-quatre heures de ſuite: cependant, le bon-homme m'avoüa le lendemain, qu'il n'avoit pû fermer l'œil. Mais, dévineriez-vous bien pourquoi? Parce qu'il n'avoit fait autre choſe que ſonger comment je pourrois me ſauver, tant il m'aimoit: pour moi, j'eus bien-tôt pris mon parti. Mes affaires ſe trouvoient alors achevées: rien ne m'arrêtoit. Je pris la réſolution de revenir ici, ſans dire adieu à perſonne, qu'à l'aimable Monſieur du Luat. Je crois que ſa Femme ne ſongea qu'au péril qu'elle & moi avions couru, & qu'elle ne s'étoit point du tout apperçûe des ſentimens de Madame de Bélême, & de Madame d'Etailles. Comme ces deux Dames avoient en quelque façon déviné les ſiens, & qu'elles ſe crurent trahies, elles réſolurent de leur côté de s'en éclaircir entiérement; mais, apparemment, elles demeurérent auparavant d'accord entre elles que je leur en contois à toutes deux. Elles vinrent donc chez Madame du Luat, qu'elle étoit encore au lit. Vous jugez bien qu'il ne leur fut pas difficile de faire tomber la converſation ſur l'Avanture de la nuit paſſée. On ſe moqua de mes deſſeins ſur la citadelle; & on travailla à perſuader à Madame du Luat, que c'étoit un tour que le Gouverneur me joüoit. Je crois que la pauvre Dame eut d'abord quelque joie d'apprendre que ma vie n'étoit plus en danger; & je m'imagine en même tems, qu'on ne la laiſſa guéres dans un état ſi doux. Après qu'on m'eut bien juſtifié des crimes qui regardoient l'Etat, on me traita un peu moins favorablement ſur le reſte.

Ces deux Dames n'avoient autre choſe en tête, que de la convaincre de ma fourberie; c'eſt ainſi qu'elles appelloient le ſoin que j'avois eû de leur plaire à toutes: voïez un peu l'injuſtice qu'on me faiſoit? Mais, dire avec un air chagrin que j'avois des aſſiduïtez pour elles, c'étoit avoüer que ces aſſiduïtez ne déplaiſoient pas. Il n'importe: on vouloit ſe venger; l'occaſion étoit belle, & il ne faloit pas la perdre. Madame du Luat n'eut pas beſoin de beaucoup de choſes pour être perſuadée: elle me ſoupçonnoit déja. Vous me demanderez peut-être qui m'en a tant appris, puiſque je n'y étois pas; & je vous répondrai, que je le dévinai par l'accueil que l'on me fit lorſque l'on me vit entrer. Je voulus railler ſur nos Avantures de la nuit paſſée. Cela fut fort propre à leur faire croire, que mes intelligences avec l'Eſpagnol étoient véritables; & ma raillerie fut admirablement bien reçûe. Il m'eſt impoſſible de vous décrire aſſez vivement la tumultueuſe converſation que je fis naître: elle dura bien une bonne heure, ſans que j'euſſe dit autre choſe que les premières paroles qui l'avoient ſi fort échauffée. Enfin, Monſieur du Luat arriva. Le bon-homme étoit deſtiné à me tirer de tous dangers. Vous ſouvenez-vous que dans les Amadis, & les autres Romans de cette trempe-là, un Héros a toûjours un Magicien à gages qui le délivre des périls où il s'expoſe? Monſieur du Luat étoit mon Magicien: c'étoit par ſon moïen, que je mettois mes Avantures à fin. Franchement, ſans lui, j'euſſe été fort embaraſſé dans celle-ci; mais ſon air pacifia toutes choſes. Madame d'Etailles & Madame de Bélême, ne pouvant ſe contraindre, s'en allèrent. Madame du Luat dit qu'elle vouloit ſe lever, & je pris ce prétexte-là pour me retirer auſſi. Monſieur du Luat vint auſſi-tôt me trouver dans ma chambre, & me dit, qu'après avoir

bien

bien rêvé aux moïens de me ſauver, il n'en avoit point trouvé d'autre que de feindre, qu'il avoit affaire de chevaux de poſte ; que je l'accompagnerois en qualité de Valet-de-chambre juſqu'à la première poſte ; que là nous nous ſéparerions, lui pour aller paſſer quelques jours à ſa Terre, moi que je ſuivrois la route d'Eſpagne. Vous voïez que l'expédient eût été merveilleux, ſi l'intelligence avec l'Eſpagnol eût été vraie : le Gouverneur, qui m'avoit cherché chez Monſieur du Luat, n'auroit eû aucun ſoupçon des chevaux de poſte. Comme de mon côté j'étois auſſi dans la penſée de partir, il ne fut pas difficile à Monſieur du Luat de me faire trouver ſon deſſein raiſonnable. Il donna ſur le champ ſes ordres pour les chevaux de poſte, & je ne ſongai plus qu'à m'en aller. A l'égard de Madame de Bélême & de Madame d'Etailles, je n'avois pas grande envie de prendre congé d'elles. Eſt-ce que j'euſſe été fort ſérieuſement me juſtifier, & quand je l'aurois pû faire ? Pour Madame du Luat, elle me faiſoit pitié. Je n'avois pas la force de la quitter ſans lui dire adieu : elle avoit pris tant de peine à me cacher ; cela méritoit bien un rémercîment. J'allai donc dans ſa chambre, aſſez embaraſſé néanmoins de ce que je lui dirois ; mais, en recompenſe, aiant le Mari à mes côtez, je n'avois garde de marcher ſans lui. Heureuſement, la Dame étoit ſortie. Je pris l'occaſion aux cheveux, je preſſai encore davantage Monſieur du Luat de partir. Je lui fis voir combien il ſeroit dangereux de retarder, & lui marquai cependant beaucoup de chagrin d'être obligé de partir ſans voir Madame du Luat : mais, je lui dis, que je la croïois aſſez dans mes intérêts pour excuſer un empreſſement que je devois à ma ſûreté. Je le priai de lui rendre un billet que je lui écrirois là-deſſus ; il me le promit ; &, pendant

que je pris une plume & de l'encre, il alla lui-même préparer tout pour notre départ. Je me trouvai alors mille fois plus embaraſſé que je ne l'avois été dans le tems que j'étois allé chercher Madame du Luat dans ſa chambre. Il me ſembla même auſſi, que je ne devois pas quitter ſi bruſquement Madame de Bélême & Madame d'Etaillés, ſans leur faire quelque honnêteté; & il me vint dans le même moment une fort plaiſante imagination pour ſatisfaire à tout cela. Je me ſouvins d'une certaine lettre que j'avois copiée trois fois, & qui, par cette raiſon-là, me fit perdre trois Maîtreſſes. En effet il y avoit là quelque petite choſe à dire; mais je crus, qu'en me ſervant du même expédient dans cette occaſion, & de la manière que vous l'allez voir, ce ſeroit un fort bon moïen de me tirer d'affaire, &, de plus, qui marqueroit beaucoup de bonne foi. Une ſeule choſe m'inquiéta après que ma lettre fut faite. Je ne voïois pas que je puſſe honnêtement en donner une à Monſieur du Luat pour ſa Femme, ſans la lui montrer, & honnêtement auſſi je ne pouvois pas lui montrer celle que j'écrivois; car il pouvoit enfin ouvrir les yeux, qu'il avoit ſi bien tenu fermés juſques-là. Je trouvai un milieu: je fis une autre lettre pour Madame du Luat, pleine de ſérieux remercîmens. Je lûs celle-là, qui plut fort; &, dans le tems que je les cachetois, j'y ſubſtituai la véritable. Je lui fis comprendre auſſi, que je devois faire des excuſes aux deux autres Dames, de la peur que je leur avois innocemment donnée. Après cela, il ſe chargea de mes trois lettres. Nous montâmes à cheval, & nous nous ſéparâmes à la première poſte, avec des témoignages réciproques d'amitié; mais, d'une amitié ſi tendre, que vous euſſiez pleuré, ſi vous nous euſſiez vûs. Voici ma lettre. A chacune de celles qui s'adreſſoient à ces Dames, il y avoit

avoit un deſſus particulier, & le dedans étoit de la ſorte.

A

MADAME DU LUAT, MADAME D'ÉTAILLES, ET MADAME DE BÉLÊME,

trois Dames que j'aime uniquement.

QU'aucune de vous, Meſdames, ne ſe réjoüiſſe, ni ne ſe chagrine, du rang que je lui donne au haut de ma lettre. Ce n'eſt que celui de votre ancienneté dans mon cœur: mon amour vous y fait tenir une place égale. Vous êtes toutes trois fort aimables: je ne connois perſonne, qui le ſoit plus que vous; & l'une me le paroît autant que l'autre. Que vous êtes heureuſes, Meſdames, d'avoir un Amant qui ait le diſcernement ſi fin, & le cœur ſi vaſte, qu'il puiſſe en même tems vous rendre juſtice à toutes trois; Je vous plaindrois même de ce qu'un bonheur ſi grand ne vous auroit pas été plûtôt connu; mais, la mauvaiſe humeur, où je vous vois depuis que vous le ſçavez, m'apprend que vous auriez eû bien de la peine à vous accommoder de moi, ſi vous en euſſiez été plûtôt inſtruites. Je ſuis au déſeſpoir de vous trouver le goût ſi mauvais: un défaut comme celui-là eſt capable de me faire fuir à deux cens lieues. Je prens donc la poſte, moins pour les intelligences que j'ai avec les ennemis de l'Etat, qu'à cauſe de vous, & je m'en retourne à Paris, où il faudra aſſûrément une douzaine de Matreſſes, pour

tenir dans mon cœur la place qui n'y étoit occupée que par vous trois toutes ſeules.

La lettre eſt un peu longue, continua le Chevalier; mais, en recompenſe, elle eſt bien conſolante. Voïez-vous, Meſdemoiſelles, c'eſt ainſi qu'une intrigue doit finir. Il faut quitter une Maîtreſſe de même qu'on la prend, avec joie. Chacun devroit en être perſuadé comme je le ſuis: ce ſeroit la choſe du monde la plus plaiſante: deux Amans ſe quitteroient; & on les verroit aller chacun de leur côté, riant de leurs avantures.

Je ne doute pas que votre lettre n'ait eû tout le ſuccès que vous en attendiez, dit Mademoiſelle de Mirac. Et moi, Mademoiſelle, reprit Pontignan, je ne voudrois pas le jurer; tout le monde n'eſt pas ſi raiſonnable que vous & moi. Je leur demanderois ſeulement en grace qu'elles euſſent trouvé le ridicule du perſonnage qu'a fait Monſieur du Luat, & ſur-tout, à mon départ, chargé de mes dépêches; car, y a-t-il rien de ſi réjoüiſſant que ce bon-homme, qui s'imagine que je m'en vais luì montrer une lettre que j'écris à ſa Femme. Je vois d'ici l'empreſſement avec lequel il la rend, le ſoin qu'il a de dire qu'il l'a lûe, l'aſſûrance qu'il donne qu'elle eſt très-jolie, & le petit air fier qu'il prend pour faire entendre qu'il s'y connoît. Oui, je le jure, ſi je ſçavois qu'elles euſſent pris cela comme il faut, je ſerois plus de quatre jours ſans aimer perſonne. J'ai dit. A propos, Meſdemoiſelles, vous vous ſouviendrez, s'il vous plaît, que je vous ai promis vingt Avantures; en voilà trois d'achevées. Si l'on me conteſte une place dans l'Académie, qu'on n'oublie pas que j'en ai encore dix-ſept.

Quoi, dit auſſi-tôt Mademoiſelle de Mirac, vous pouvez douter qu'on vous la conteſte? Et dites-nous un peu, je vous prie, ſur quoi fondez-vous

vos

vos eſpérances? On doit exclure de l'Académie celui des quatre hommes qu'on reconnoîtra le moins galant. Toutes vos démarches amoureuſes ſont auſſi folles que bruſques. Il y a du feu, mais on n'y voit point de galanterie: &, ſi vous pouviez vous réſoudre à être ſage une fois, vous renonceriez de vous-même à une place qu'il vous eſt impoſſible d'obtenir. J'y renoncerois, lui répondit Pontignan? Il faudroit donc que je fuſſe fou. La qualité la plus néceſſaire à ceux qui veulent être d'une Académie, c'eſt aſſûrément l'eſprit: & je ſoûtiens qu'il y en a plus dans mes manières d'aimer, toutes bruſques & folles qu'elles vous paroiſſent, que dans les longs procédez de ces fades Soupirans, qui, pour aimer galamment, aiment dans les formes. D'accord, repliqua Mademoiſelle de Turé, vos faits amoureux ſont pleins d'eſprit; mais, que ce ſoit de l'eſprit dont on pût s'accommoder en fait d'unions galantes, c'eſt de quoi je ne crois pas que l'on convienne avec vous. Laiſſons-le dire, & prenons les voix, ajoûta l'enjoüée Gaſconne: ſon excluſion lui fera voir le cas que l'on fait du genre d'eſprit, dont il prétend tirer avantage. N'allons pas ſi vîte, s'il vous plaît, interrompit Pontignan: avant qu'on prenne les voix touchant cette excluſion, il faut ſçavoir ſi vous autres Demoiſelles, vous avez aimé aſſez galamment, pour avoir droit de ſuffrage. Sur-tout je me défie fort de Mademoiſelle de Mirac. Elle eſt à Paris avec une Tante, qu'on dit qui tâche à la bien remettre avec une Mere qui ſe plaint. Cela ſent ſon Avanture. Si c'eſt quelque choſe de galant, nous lui paſſerons ſa voix, & viendrons enſuite à Mademoiſelle de Turé, & à Mademoiſelle d'Ormilly, qui nous apprendront ce qui leur eſt arrivé. Que je vous plains, mon cher Chevalier, reprit Mademoiſelle de Mirac, ſi vous n'avez que ce ſeul moïen de vous garantir de l'exclu-

cluſion ! Chacune de nous a ſon mérite ; & ſi nous avons fait des Adorateurs, nos Avantures ſont ſans doute aſſez galantes, pour nous donner plein droit d'opiner. Ainſi, pour avoir eu le plaiſir d'entendre le recit de nos conquêtes, vous n'en ſerez pas plus de l'Académie. Mademoiſelle d'Ormilly, & Mademoiſelle de Turé, ſe regardent, comme ſi elles craignoient de parler de leurs Amans. Pour les enhardir, je vais leur donner l'exemple ; auſſi-bien Pontignan a-t-il marqué que c'eſt à moi ſurtout qu'il en veut.

Mademoiſelle de Mirac s'étant tûe, chacun témoigna par ſon ſilence, qu'il ſe préparoit à l'écouter ; & elle reprit ainſi la parole.

HISTOIRE
DE MADEMOISELLE DE MIRAC.

J'Etois une jeune perſonne, qui n'avoit encore preſque rien vû, toûjours à la ſuite d'une Mere attachée à m'obſerver, & me perdant rarement de vûë. Elle étoit dans la premiére année de ſon veuvage : &, ſoit qu'elle fût naturellement de mauvaiſe humeur, comme le ſont la plûpart des meres, ſoit que pour faire plus d'honneur au bandeau qu'elle portoit, elle ſe crut obligée à prendre de grands dehors de ſageſſe. Depuis ce tems-là elle me faiſoit à tous momens force leçons d'une ſcrupuleuſe Morale. Cela pouvoit être bon ; mais elle avoit beau me les étaler, la démangeaiſon de voir le monde m'en ôtoit le goût, & rien ne me paroiſſoit plus ſec. Je commençois à me connoître. Un miroir de poche, que je conſultois aſſez ſou-

ſouvent à la dérobée, m'apprenoit de jour en jour que j'étois jolie. J'avois du penchant à me le perſuader; &, au défaut des douceurs, que j'aurois volontiers écoutées, ſi quelqu'un m'en eût conté, je m'en diſois quelquefois à moi-même en me regardant. Mais ma Mere, qui auroit merveilleuſement réuſſi à faire une bête de toute ma petite perſonne, ſi mon humeur toûjours brillante & enjoüée, pour ne pas dire un peu folle, n'y eût mis bon ordre, prenoit grand ſoin d'écarter tous ceux qu'un mérite naiſſant, comme le mien, auroit pû attacher auprès de moi. Ainſi, j'avois déja paſſé quatorze ans, & je me voïois ſans Adorateurs; c'étoit un grand ſujet de chagrin pour une fille, qui ne manquoit pas de bonne opinion d'elle-même, & qui ne demandoit qu'à écouter. On avoit beau me dire, défiez-vous des hommes: je n'y trouvois rien de dangereux, & il me ſembloit que leur ſexe valoit ſon prix ainſi que le nôtre. N'allez pas, vous autres hommes qui m'écoutez, prendre trop de vanité du témoignage ſecret, que je vous rendois. Il ne faut pas que vous vous y trompiez: je ſçai vous faire juſtice de plus d'une ſorte; & l'expérience m'a appris ce que vous valez pour la plûpart. Enfin donc, j'avois les plus belles diſpoſitions du monde à être coquette. Je me ſentois pour cela un talent particulier; & il n'étoit queſtion, que de trouver les moïens de le bien mettre en pratique. C'étoit-là mon embaras: mais, de quoi une fille, quand elle le veut, ne vient-elle pas à bout? Je connoiſſois l'eſprit de ma Mere, par quelque étude que j'en avois faite. Elle étoit, ſuivant l'ordinaire des femmes, un peu moins prude dans l'ame, qu'elle ne le paroiſſoit au dehors; & je n'étois point la dupe de ſon extérieur. Etant du caractére dont je la dépeins, &, ce qu'il eſt bon de vous faire remarquer, n'avoüant guéres plus de trente années, quoiqu'elle appro-

chât de cinquante, elle me donnoit assez beau jeu pour réussir dans mon entreprise. Après les six premiers mois de deuil, (il faut que je vous dise en passant, que sous ce deuil j'avois un certain brillant, que l'on avoit peine à soûtenir; & dont quelquefois j'étois moi-même ébloüie,) je me mets en tête de lui persuader, qu'il étoit tems qu'elle fit trêve aux soupirs; qu'elle avoit plus que de raison satisfait au devoir de la bienséance; & qu'enfin elle étoit en droit, sans qu'on lui pût rien reprocher, de reprendre le commerce du monde, tandis que j'irois volontiers m'enfermer dans un Couvent, pour m'y fortifier de plus en plus dans les sentimens de vocation, qui m'étoient restés depuis ma plus tendre enfance. Je faisois la bonne ame, comme vous voïez; car Dieu sçait combien je me serois trouvé atrappée, si ma Mere eût voulu me prendre au mot. A l'article près du Couvent, elle ne trouva point mes raisons méchantes. Non, ma Fille, dit-elle en m'embrassant, ce qu'elle faisoit assez rarement, je ne veux point que vous me quittiez: à la vérité, j'avois fait bon vœu de fuir le monde; il ne m'a jamais trop plu, on n'y trouve que des amertumes): mais vous êtes une jeune personne, qui y devez faire votre entrée; & pour l'amour de vous, allez, me voilà prête .... Ah! ma Mere, l'interrompois-je, avec un certain air de pudeur que j'affectois parfaitement bien, ne vous contraignez point pour moi, je me passerai fort bien de voir les hommes: aussi bien, vous ai-je oüi dire plusieurs fois, qu'il ne faut pas s'y fier; un Couvent m'accommodera bien mieux. C'étoit, à dire le vrai, un assez plaisant combat, que celui dont je vous parle. Nous étions bien-aises l'une & l'autre d'être pressées. Hypocrisie toute pure dans notre fait! La Mere, & la Fille, vouloient se tromper. Mais, nous n'étions pas les premières: on ne voit autre chose à l'heure qu'il

qu'il eſt. Après ces légéres cérémonies de part & d'autre, l'entrée de notre maiſon ne fut plus défendue à perſonne. Nous viſitions, on nous viſitoit : & ma Mere, qui commençoit à reprendre goût à la ſociété humaine, n'étoit pas trop fâchée, que je ſerviſſe d'excuſe, & de prétexte à ce nouveau genre de vie. Ce n'eſt pas que ſon crêpe ne la fît ſouvenir de tems en tems de ſoupirer ſur la perte qu'elle avoit faite, & quelquefois même j'ai vû qu'il lui inſpiroit le don des larmes. Quant à moi, ſoit que le tems eût diſſipé une partie de ma douleur, ſoit qu'un air ſombre & chagrin me parût mal propre au deſſein de plaire, rarement (& je le dis à ma honte) me ſentois-je avoir les yeux humides. Ils étoient même un peu trop gais ; mais, que voulez-vous ? Je voulois, qu'ils fiſſent promptement quelque conquête : je ne les avois point encore eſſaïés ; & je mourois d'envie de connoître ce qu'ils ſçavoient faire. Enfin, pour leur coup d'eſſai, dévinez quelle eſpéce de Galand ils me donnèrent ? Un bon-homme, âgé ſeulement de ſoixante ans. Que j'en ai de joie ! dit en riant Mademoiſelle d'Ormilly : je vous ſouhaitois juſtement un pareil Amant pour vous punir de votre coquetterie trop précipitée. Bon ! Je me prépare à voir entre vous deux la plus réjoüiſſante intrigue du monde. Or ſus, écoutez donc, reprit Mademoiſelle de Mirac. Mon Galand (vous en croirez ce qu'il vous plaira ; mais il lui faut faire un peu d'honneur, auſſi-bien qu'à moi,) étoit encore un aſſez joli Vieillard. Dès qu'il ſe mit en tête de devenir amoureux, il n'épargna rien pour ſe rendre jeune ; grandes perruques blondes, habits & garnitures magnifiques : vous l'auriez pris pour un Adonis. Il eſt vrai, qu'il avoit une petite toux ſéche, qui l'incommodoit quelquefois ; mais à cela près, & quelque légére atteinte de goutes, qui n'étoit qu'une bagatelle, il n'étoit point trop dé-

goûtant. De plus, il ne venoit jamais chez nous, qu'accompagné d'un certain grand Neveu de dix-ſept à dix-huit ans, à qui, diſoit-il, il croïoit devoir faire voir le monde. Il le recommandoit ſouvent à ma Mere, & nous prioit toutes deux de vouloir par pitié lui apprendre à vivre. Oh! ma foi, dit Tréval en s'adreſſant à Mademoiſelle d'Ormilly, vous ne joüirez plus guéres long-tems du plaiſir de ne voir qu'un Gouteux, pour tout Soupirant aux pieds de Mademoiſelle de Mirac. Je devine ce qui va arriver: le Neveu la vengera bien-tôt des vœux, que vous avez faits contre elle, & des ſoupirs importuns de l'Oncle. Vous voulez pénétrer trop avant, reprit la belle Gaſconne; mais laiſſez-moi, s'il vous plaît, achever le portrait de mon ſuranné Adorateur. Il étoit fort entêté de tous les Romans qu'il avoit lûs, & ſurtout des Amadis, & de l'Aſtrée, qui étoient beaucoup plus de ſon goût que les autres. Il avoit appris merveilleuſement bien à faire l'amour à l'antique; ſur-tout il vouloit que l'on obſervât très-rigidement juſqu'aux moindres formes d'une procédure amoureuſe. Cela vous fait rire, Chevalier, continua-t-elle en regardant Pontignan; mais il ne vous auroit point fait de quartier ſur vos paſſions éteintes preſque auſſi-tôt qu'allumées; & Dieu ſçait comme il vous eût accommodé, avec cette aiſance que vous vous donnez dans la naiſſance, le progrès, & la fin de vos Amours. Vous inſultez à ma diſgrace, lui répondit le Chevalier avec un air moins enjoüé qu'à l'ordinaire, & qui pourtant n'étoit pas entiérement abattu; mais, malgré la médiſance que vous faites de ma maniére d'aimer; l'Académie, ajoûta-t-il d'un ton fort ſérieux, va devenir une pitoïable école de Galanterie, ſi je cherche à m'en venger, en lui refuſant mes préceptes. Mais, laiſſons cela; & revenons à votre Hiſtoire. Il faut voir comment votre bon-

hom-

homme, vous inſtruiſoit en Morale galante : jeune & ſouple comme vous étiez, avec ſon expérience ſexagénaire, il en devoit ſçavoir aſſez pour vous faire faire votre Novitiat dans toutes les régles. Mon vieil Amant, reprit l'aimable Gaſconne, en ſçavoit plus que je n'en voulois apprendre de lui. Comme le déſir de me plaire l'avoit rendu de moitié plus jeune, il vouloit d'abord me faire comprendre, qu'il étoit fort paſſionné, & n'oublia rien de toutes les cérémonies, qu'on peut emploïer pour le prélude d'une déclaration. De longs ſoupirs qu'il pouſſoit, & qui à ſon âge lui faiſoient preſque toûjours perdre haleine ; une mourante & tendre langueur, qui paroiſſoit dans ſes yeux, déja trop éteints d'eux-mêmes ; enfin, juſques à ſa toux, (car il touſſoit devant moi le plus gracieuſement du Monde,) tout lui ſervoit de truchement amoureux. Comme j'avois la malice de ne pas faire ſemblant que je l'entendois, un jour qu'il me trouva ſeule, (& vous vous imaginez bien, que je n'avois pû l'éviter,) il enfile une tendre harangue, entrecoupée par cadence de fréquens *Hélas*, dont j'avois bien de la peine à m'empêcher de rire. Il fut même aſſez fou, pour ſe jetter à mes pieds, en m'appellant ſon Soleil, pour m'y rendre, diſoit-il, des adorations & des hommages, que jamais perſonne n'avoit mérités ſi bien que moi. Que faites-vous, lui diſois-je en lui tendant les deux mains pour lui aider à ſe rélever ? Si ma Mere vous ſurprenoit dans cette poſture, que penſeroit-elle de l'un & de l'autre ? Ce n'eſt pas le tout que de m'aimer, il faut prendre d'autres meſures, afin qu'elle ne ſoupçonne rien de votre paſſion, qui ne doit être connue que de vous & de moi : autrement, vous me feriez de belles affaires. Oüi, vous avez raiſon, mon bel Ange, répondoit-il d'un ton langoureux : il faut qu'il n'y ait que vous, qui pénétriez au fond de mon cœur ; auſſi-

auſſi-bien, adieu tout l'agrément de notre commerce, s'il devient public; point de plaiſir pour nous, ma belle Enfant, s'il n'eſt aſſaiſonné du miſtére. Mais, comment ferons-nous, s'il vous plaît, pour empêcher que votre Mere ne s'apperçoive de rien? C'eſt une choſe qui me paroît aſſez difficile. Au Diable ſoient les Vieilles, ajoûta-t-il, en ſe mordant les levres, & frappant des pieds: elles ſont toûjours des troubles-fêtes, & le Ciel devroit bien en délivrer des gens comme nous. Vous voilà bien embaraſſé, lui repliquai-je avec une preſence d'eſprit dont je me voulois du bien à moi-même: ma Mere ne haït pas les douceurs, diſpoſez-vous à lui en conter: croïez-moi, ce ſera un moïen infaillible de l'ébloüir. S'il vous ſemble ſûr, répondoit-il en ſoûpirant, ſongez-vous bien auſſi d'un autre côté, combien j'aurai à ſouffrir par cette contrainte? Hélas! à quelle rude épreuve me mettez-vous, & comment aurai-je la force de dire à une perſonne ſi ſurannée, que je meurs d'Amour pour elle? Vos yeux me marquent que vous le voulez abſolument. Hé bien, j'obéïrai; mais mon cœur dès à préſent déſavoue ma bouche de tous les menſonges, que vous m'ordonnez. Il faut que je trouve encore un reméde à tout cela (lui répondis-je, voïant que le bon-homme, dont cependant je ne pouvois trop admirer la délicateſſe, donnoit dans le panneau, & que c'étoit une voie de m'en défaire ſans le déſeſpérer). Vous ſçavez que je ne quitte preſque point ma Mere: vous ne lui parlerez qu'en ma preſence. Il s'agit ſeulement de diriger notre intention à communs fraix: je prendrai pour moi tout ce que vous lui direz de tendre & d'obligeant; & je vous tiendrai bien plus de compte de ces douceurs, que vous ne m'adreſſerez qu'indirectement, que ſi vous aviez la liberté de me les adreſſer à moi-même. D'ailleurs, il faut que vous en conveniez, cela

cela ſentira bien mieux ſon Avanture; & votre paſſion aura l'air moins ſimple, & moins unie, qu'elle n'auroit ſans l'invention que je vous propoſe. Il n'y a qu'une petite difficulté qui m'arrête. Vous avez un ſot de Neveu, que je regarde comme un obſtacle à ce tendre ſtratagême. Vous l'avez ſi bien accoûtumé à venir ici, & ſur-tout à ſe rendre aſſidu auprès de ma Mere, qui prend ſoin de le former, que c'eſt hazard s'il ne nous trouble dans notre projèt. Il ne me paroît pas à propos, qu'il ſoit témoin de tous les tendres entretiens, que vous aurez avec ma Mere, & dont je me charge de vous tenir compte. Un tiers comme lui ne ſeroit propre qu'à gâter tout, & ne ſerviroit qu'à vous gêner. Attendez, reprit le Vieillard, il me vient une penſée, que peut-être vous ne déſapprouverez pas. Je pourrois bien d'autorité abſolue bannir mon Neveu d'ici; il doit ſe ſoûmettre à mes volontez, puiſque ſa fortune n'eſt principalement fondée, que ſur le bien que je lui puis faire: mais, que diroit votre Mere, & que penſeroit mon Neveu même, ſi tout d'un coup je lui interdiſois votre maiſon? Il vaut mieux, ſi vous êtes aſſez charitable pour cela, que vous le ſouffriez auprès de vous, tandis que je ſerai occupé ailleurs. Il eſt ſi jeune encore, qu'il ne prendra pas garde aux œillades, que je vous jetterai de tems en tems, pour vous avertir par ce ſignal, qu'en me radouciſſant auprès de la Mere, je ne prétens parler qu'à la Fille. Promettez-moi ſeulement quelque petit coup d'œil favorable par-ci par-là, qui m'aſſûre que vous m'entendez. Après avoir fait aſſez la difficile ſur l'article du Neveu, je promis au Comte (car j'avois oublié de vous dire qu'il prenoit cette qualité) une partie de ce qu'il voulut. Voilà dans quels termes nous en demeurâmes. Jamais plan de tendreſſe ne fut mieux dreſſé, interrompit Mademoiſelle d'Ormilly; mais

je

je ne ſçai, je commence, auſſi bien que Mr. de Tréval, à me défier du Neveu, dont Mademoiſelle de Mirac ne nous a encore preſque rien dit. Ils ont bien la mine l'un & l'autre, ſi je ne me trompe, d'avoir déja entre eux quelque ſecrette intelligence, dont la Mere & l'Oncle ſeront les dupes. Faites-nous un peu le portrait de ce jeune Adoleſcent, ajoûta Albagna au nom de toute la Compagnie; il eſt bon de voir ce qu'il ſera capable de faire. Très-volontiers, reprit Mademoiſelle de Mirac: je vais vous dire à peu près ce que c'étoit que le Neveu. Je commence par ſa perſonne. Il avoit une taille fine & fort dégagée; l'œil aſſez doux, quoiqu'un peu niais; les dents belles, & quantité de cheveux friſés par boucles, d'un blond le plus beau du monde. Enfin, il ne pouvoit pas trop ſe plaindre de la Nature. Pour ſon eſprit, vous l'allez connoître par cet échantillon. Depuis que le Comte l'avoit introduit chez nous, il s'étoit toûjours fort attaché auprès de ma Mere. Sa complaiſance pour elle étoit à l'épreuve. Soit pour lui faire encore mieux ſa cour, ſoit par reconnoiſſance des leçons qu'elle lui donnoit pour le façonner dans les airs du monde, il ne voïoit perſonne où elle étoit: à peine d'abord me regardoit-il moi-même. Ce mépris, auquel, à la vérité, je ne m'étois pas attendue, me faiſoit dépit dans le fond de l'ame; &, pour m'en venger, lorſque mon miroir m'avoit aſſûré de mon fait, j'allois me montrer à lui avec un certain éclat de beauté, qui devoit le faire repentir du tems qu'il perdoit à être aſſidu auprès de ma Mere. Je faiſois agir tout le brillant de mes yeux; &, quand j'avois remarqué, qu'ils avoient fait leur effet ſur lui, Dieu ſçait avec combien de fierté je lui diſois, qu'il ſe méprenoit, s'il lui échapoit quelque douceur. Ce genre de peine, qui le rendoit ſouvent interdit, étoit fort ſatisfaiſant pour

ma

ma vanité Vous me reprochez votre Mere, me dit-il un jour qu'il vint contre ſa coûtume ſe placer auprès de moi, & vous m'y renvoïez par malice; mais ne puis-je pas à plus juſte titre vous faire le même reproche, à vous qui ne penſez qu'à mon Oncle, & qui en paroiſſez ſi fort entêtée? Prenez garde à vous, lui répondis-je avec un peu de dédain, voici ma Mere: vous êtes perdu, ſi elle vous a obſervé en entrant. Vîte, allez-vous planter auprès d'elle pour le reſte de ce jour, & déploïez bien toute la tendreſſe qu'elle vous inſpire. Vous voudriez bien, reprit-il, que j'allaſſe dégager le Comte, que je vois entrer avec elle. Vous mourez d'envie de l'entretenir; mais je vous en empêcherai bien: d'aujourd'hui je ne vous quitte. Alors, il reprend ſon même ſiége à côté de moi, tandis que ſon Oncle & ma Mere étoient aſſis l'un auprès de l'autre à un autre coin de la chambre. Je ne pouvois que m'imaginer de ce qu'en preſence de ma Mere le jeune Marquis prenoit une liberté, qu'il n'avoit point encore priſe: jamais il ne me diſoit qu'un mot en paſſant, je le voïois ſe mettre en état d'avoir avec moi une converſation. Il me regardoit même d'une certaine manière languiſſante, qui par avance ſembloit me faire réparation du peu de ſoins, qu'il m'avoit rendus; mais je fus bien plus étonnée, quand, après lui avoir demandé la cauſe d'une nouveauté ſi ſurprenante, il m'avoua, que s'il avoit le plaiſir de ſatisfaire par-là les mouvemens de ſon cœur, il obéiſſoit en même tems à l'ordre exprès de ma Mere. Quoi donc! lui dis-je, c'eſt donc à elle à qui je ſuis obligée de l'empreſſement, avec lequel vous m'êtes venu chercher? Vraiment, je ne m'en ſerois point du tout défiée. Expliquez-moi un peu, je vous prie, comment cela peut être? Votre Mere, répondit le Marquis, ſe défie de vous. Vous avez des yeux, qu'elle croit trop pénétrans, & dont

dont elle trouveroit fort bon d'être un peu moins éclairée, quand je ſuis forcé de l'entretenir. Ils ſçavent trop lire dans ce que l'on fait : &, pour les ébloüir un peu, on m'ordonne de vous parler quelquefois auſſi-bien qu'à elle, & de..... Mais, que veut dire, s'il vous plaît, mon Oncle avec ces tendres œillades qu'il jette ſur vous ? Vous lui répondez, je crois, dans la même langue. Pour le coup, Meſdemoiſelles, il s'en falut peu que je n'éclataſſe de rire, tant je trouvois plaiſant ce que je voïois, & ce que j'entendois. Imaginez-vous, l'Oncle entre les mains de ma Mere, fort embaraſſé de ſa contenance, me regardant à chaque moment, pour me faire entendre que tout ce qu'il lui diſoit, étoit pour mon compte. D'un autre côté, figurez-vous le Neveu, qui ne ſçavoit ce que vouloient dire les regards de l'Oncle ; & enfin repréſentez-vous, ſi vous le pouvez, la plaiſante ſituation d'eſprit où je devois être, en apprenant dans le même tems, que pour me tromper, ma Mere avoit à peu près donné au jeune Marquis ces mêmes inſtructions, que j'avois données au vieux Comte, pour l'ébloüir elle-même. Il y avoit pourtant cette différence entre elle, & moi, que par cet expédient elle n'avoit nulle envie de ſe débaraſſer du Neveu, & que j'avois par-là bonne intention de me défaire de l'Oncle. C'étoit encore une queſtion à décider, ſi l'un l'incommodoit autant que j'étois fatiguée de l'autre. C'eſt donc moi, qui trouble votre bonne fortune, repartis-je malicieuſement au Neveu ? Allez, joüiſſez-en à votre aiſe. Aimez ma Mere tant qu'il vous plaira, je vous promets de fermer les yeux : & comme c'eſt vous faire plaiſir, je vous verrai tous les jours enſemble ſans m'appercevoir de rien. Cette raillerie déconcerta le Marquis. Je lui reprochois d'aimer ma Mere, & je lui en donnois pour preuve l'aſſiduité, & la complaiſance, qu'il avoit

avoit pour elle. Vous vous plaiſez à me tourmenter, repliquoit-il preſque en colére : le tems me juſtifiera ; & quand vous m'aurez connu, je ſuis aſſûré que vous me rendrez juſtice. On ne m'éblouït pas ainſi, répondois-je ; je me fie à ce que je vois. Vous êtes cent fois encore plus amoureux, que vous ne penſez. En voici la dernière conviction, ſur laquelle je vous défie de répondre. Vous m'avez mépriſée ; mais je vous le pardonne : vous avez fort bien fait de ne me pas regarder. Une auſſi jeune perſonne que moi ne mérite pas d'amuſer les gens ; & ma Mere, qui a eû le tems d'amaſſer des charmes, vaut bien de plus grands & de plus tendres ſacrifices que celui-là. Ce dernier coup étourdit ſi bien le pauvre Neveu, qu'il en perdit la parole. Je m'aplaudiſſois de l'avoir rendu ainſi muet, & me préparois à joüir de ſon déſordre, quand le Comte, apparemment laſſé de ne dire que des douceurs de réflexion, quitta ma Mere ſur quelque prétexte. Elle fit auſſi-tôt ſigne au Marquis de s'approcher d'elle : & l'Oncle s'étant avancé vers moi, laiſſez-nous, dis-je tout haut au Neveu ; nous n'avons plus affaire de vous. On vous appelle, ajoûtai-je plus bas : allez rendre compte des momens fâcheux, que vous avez paſſés avec moi. Franchement, interrompit le Marquis d'Ormilly, il n'appartient qu'à Mademoiſelle de Mirac d'ajuſter les gens : elle ſe connoît admirablement à renverſer les cervelles ; & le Neveu, auſſi bien que l'Oncle, eſt en aſſez bonne main. Laiſſez-moi vous parler de ce dernier, reprit l'aimable Gaſconne, & ne faites point ici de médiſances. Le bon-homme, ſi-tôt que nous fûmes ſeuls, commença à me faire valoir la converſation, qu'il avoit eûe avec ma Mere. Si vous ſçaviez, me dit-il en me ſerrant la main le plus chaudement qu'il pût, comme tout ce que je lui ai dit pour vous, étoit galant, oh ! je ſuis ſûr,

que

que vous m'en aimeriez vingt fois davantage. Mais, à propos, vous avez été bien chiche d'œillades; à peine en pouvois-je atrapper la moindre petite. Avez-vous bien pris garde comme celles que je vous jettois, étoient tout de feu? Je prenois si bien mon tems, que notre Vieille ne s'en est point apperçûe. Tout franc, j'enrageois de vous y voir répondre si mal, & j'en ai plûtôt quitté la partie, pour vous en venir faire un tendre reproche. Que les choses, ma belle Enfant, aillent mieux une autre fois, ou je renonce à continuer le personnage, que vous voulez que je joüe. La menace me fit peur; &, pour empêcher qu'elle n'eût effet, je fis mes excuses au bon-homme, tant sur mon peu d'éxpérience en misteres amoureux, que sur la crainte d'être observée de ma Mere, si les coups d'œil eussent été aussi fréquens de ma part, que de la sienne. Mais ne vous plaignez de rien, lui disois-je avec un air d'innocence, dont il paroissoit charmé: les choses d'ailleurs sont bien compensées. Ne m'a-t-il pas fallu essuïer la conversation languissante de votre rêveur de Neveu? Il n'a pas eu la force de me dire deux mots, tant qu'il vous a vû auprès de ma Mere. Vous l'avez rendu jaloux d'importance; & j'entrevois déja une foule de chimeres délicates, qui lui vont passer par la tête. Je gagerois même, qu'il est à présent sur les éclaircissemens, & qu'il se dédommage du chagrin, que la contrainte d'être quelque tems auprès de moi a pû lui causer. Le tendre Vieillard, à qui pour le besoin à venir je jugeois à propos de persuader d'avance, que son Neveu étoit effectivement amoureux de ma Mere, me demanda mille fois pardon pour lui, & me jura pour le moins autant, qu'il me tiendroit compte de la violence, que je me ferois en souffrant son entretien. A la fin, il me quitta, & me donna le loisir de faire un peu de revûe sur les avantures de cette journée.

Les

Les choſes me paroiſſoient n'aller pas trop mal. Il ne s'en faloit preſque rien, que je ne comptaſſe déja l'Oncle & le Neveu pour mes Amans. Leur future rivalité me charmoit, & je n'en pouvois attendre, que quelque plaiſante iſſuë. Si je les tiens une fois tous deux, diſois-je en moi-même, je leur ferai voir plus de païs qu'ils ne penſent, & je rirai tout à mon aiſe des amoureuſes ſottiſes, que leur paſſion leur fera faire. Je me ſouhaitois des Galans, en voici deux d'arrêtés. C'eſt toûjours un commencement de recolte, qui me promet dans la ſuite une aſſez ample moiſſon. Il faut prendre d'abord ce que l'on trouve; la grande jeuneſſe de l'un recompenſe l'âge trop avancé de l'autre. Cette inégalité même a quelque choſe de réjoüiſſant. Si celui-ci m'offre ſes derniers ſoupirs, celui-là m'offrira ſans doute les premiers; &, des deux côtez, j'aurai lieu d'être contente. J'aurai d'ailleurs le plaiſir de pouvoir faire la différence de la manière dont on aime à dix-huit, & à ſoixante ans. Après ces jolies réflexions, j'en faiſois une autre, qui ne portoit pas avec elle le même agrément. J'enviſageois ma Mere comme un obſtacle aux douces idées dont je me flattois. La précaution, qu'elle avoit priſe d'ordonner au jeune Marquis de m'entretenir quelquefois, me paroiſſoit de mauvaiſe augure: cela ſentoit furieuſement l'amour. Ce n'eſt pas pour rien, diſois-je, qu'elle veut qu'il m'éblouiſſe: elle a tout l'air, en lui apprenant la ſcience du monde, de ne vouloir le former que pour elle-même: elle a cherché d'abord à ſe rendre maîtreſſe de ſon eſprit, afin qu'elle eût moins de peine à s'emparer de ſon cœur. Je raiſonne juſte; voilà pour le moins où cela va. Ainſi, ne comptons plus, que ſur le bonhomme. Mais ne ſuis-je pas folle, de me donner un Amant de moins? Mes yeux me raſſûrent. Le Marquis m'a vûe. Que ma Mere tâche tant

qu'il

qu'il lui plaira de s'en ſaiſir, ce ſera du tems perdu pour elle : il n'eſt pas d'aſſez méchant goût, pour balancer ſur le choix. Je m'arrêtai à cette dernière penſée, qui me flattoit aſſez agréablement. Le lendemain, j'eus le plaiſir de ſçavoir, que je ne m'étois pas tout-à-fait trompée. Le jeune Marquis me parla en termes ſi paſſionnés, que je connus bien, qu'il faiſoit plus que ma Mere ne lui avoit dit. Comme il voulut ſe juſtifier du prétendu mépris, dont je l'avois accuſé, il me fis entendre en peu de mots, que le reſpect qu'il avoit eû pour le Comte, l'avoit toûjours empêché de venir troubler nos entretiens. Il ajoûta une autre raiſon, qui me parût plus forte que la première. Ma Mere le tenoit comme captif : &, pour ſe tirer d'affaire, il avoit beſoin, que le vieux Comte le dégageât quelquefois, en s'attachant auprès d'elle. Si vous voulez que je reſpire, diſoit-il, donnez-le pour Amant à votre Mere ; & ſouffrez que je rempliſſe ſa place auprès de vous. N'allons pas ſi vîte, répondis-je au jeune Marquis : nous perdrions trop vous & moi à cet échange. Tenons-nous tous deux comme nous ſommes. Gardez votre première Maîtreſſe, & je garderai mon premier Amant. Vous voudriez bien me perſuader, que vous n'êtes point amoureux de ma Mere ; mais je ne vous en croirai pas. Vous l'aimez tout de bon ; & je ſçai fort bien, que vous n'en faites tant le dégoûté, que pour m'ébloüir. Ne vous retranchez point ſur la modeſtie. Si vous aimez, vous êtes aimé. Ma Mere a le goût auſſi bon que vous, & vous n'êtes pas fait d'un air à ne pas rendre une paſſion mutuelle. Le jeune Marquis, que je piquois juſqu'au vif, ne ſçavoit comment digérer la raillerie. Le dangereux Rival pour moi, auprès de vous, que le vieux Comte, repliqua-t-il, d'un ton de vengeance ; & que j'aurai de peine à le détruire dans votre cœur ! Apre-

prenez-moi cependant par quels endroits il a pû vous plaire. Vous avez raiſon ; le Comte me plaît, repartis-je bruſquement : je vous avoue franchement la choſe. Vous voulez ſçavoir comment il m'a touchée ; & ne ſçavez-vous pas, qu'en fait d'amour le deſtin eſt toûjours de la partie, & que nous devons nous prendre tous deux à lui, vous de ce panchant qui vous entraîne vers ma Mere, & moi de celui qui me porte vers le Comte ? N'en rougiſſons point, mon pauvre Marquis : nous aimons l'un & l'autre ſans ſçavoir pourquoi. Ce raiſonnement qui commençoit à déſoler le Marquis, fut interrompu par l'arrivée de ma Mere. J'obſervai ſes yeux, & je les ſurpris attachés ſur mon jeune Amant. Elle vouloit ſans doute s'inſtruire dans les ſiens du plaiſir, qu'il avoit pû prendre à m'entretenir, pour avoir droit de lui en faire un reproche enſuite : & elle me parut aſſez ſatisfaite de ne voir ſur ſon viſage, que cet air de chagrin, qui fort à propos lui étoit reſté de notre quérelle. Enfin, ſoit qu'il cherchât à le diſſiper ailleurs ; ſoit qu'il craignît, s'il ne ſortoit point, que ma Mere ne l'engageât à un tête-à-tête, il prit un prétexte pour nous quitter. Nous voilà demeurées ſeules, ma Mere & moi, & le diſcours étant tombé ſur les deux Amans, vous le voïez, ma Fille, me dit-elle avec un ſoupir de Veuve auquel je ne me fiois pas, la tendreſſe peut beaucoup ſur moi : j'ai forcé mon inclination pour l'amour de vous : j'avois renoncé au monde depuis mon Veuvage ; &, ſi je ne vous aimois pas, je n'aurois pas ſouffert un moment le Comte, ni le Marquis. En êtes-vous importunée, lui répondis-je le plus ingénûment que je pûs, mais dans le deſſein de ſonder ſes ſentimens ? Vous leur rendez bien peu de juſtice. Ils parlent de vous ſans ceſſe ; & préſentement encore, lorſque vous êtes entrée, le jeune Marquis m'avoit miſe ſur votre chapitre : je

voudrois que vous nous eussiez entendus. Que vous semble de ses manières, repartit ma Mere ? Ne le trouvez-vous pas tout changé depuis que je prens soin de lui apprendre les airs du monde ? Il n'y a qu'une chose qui me choque en lui : il ne vous fait pas sa cour comme je voudrois ; & je lui en fais tous les jours la guerre. Hé, repris-je, que pourroit-il apprendre avec moi ? Nous sommes l'un & l'autre sans expérience. Quoi ! répondit ma Mere, le jeune Marquis ne vous plairoit pas ? Seriez-vous assez intéressée pour le trouver moins aimable, parce qu'il a peu de bien ; & vous accommoderiez-vous mieux du Comte ? Il est à la vérité très-riche, mais..... Mais, il est, repliquai-je promptement, amoureux de vous, jusqu'à vivre sans repos : j'avois toûjours balancé à vous le dire ; il m'en a fait confidence. Le respect, dit-il, l'avoit empêché de se déclarer ; & s'il faut vous avoüer davantage, il me prie à tous momens d'appuïer auprès de vous les intérêts de sa passion. Le vieux Comte étant entré là-dessus, une œillade, que j'eus soin de lui jetter, un peu plus radoucie qu'à l'ordinaire, lui fit entendre qu'il étoit bon, qu'il m'allât conter des douceurs auprès de ma Mere. J'avois la meilleure intention du monde de la faire tomber dans le panneau : &, franchement, tout mon but étoit de la confirmer dans l'opinion, que je lui avois donnée, que le bon-homme en tenoit pour elle ; mais, ce qui pensa le déconcerter aussi-bien que moi, c'est que malgré la muette assûrance que par politique je lui donnai dans ce moment, que je me rapportois à moi-même toutes les douceurs dont je le chargeois pour ma Mere, il ne me parut accepter cet emploi qu'en enrageant. Je craignois, que par cette nonchalance il ne découvrît tout le mistére ; &, pour le mieux animer, j'étois prodigue envers lui des tendres coups d'œil dont il étoit si avide. Et tout

tout cela ſe faiſoit pour rien, interrompit Albagne, & Mademoiſelle de Mirac nous fera croire, que le jeune Marquis n'avoit aucune part dans ſa complaiſance pour le vieux Comte! Bagatelles. Nous allons bien-tôt voir le jeune Marquis & elle d'accord en tendreſſe. Vous ne me connoiſſez pas encore, reprit Mademoiſelle de Mirac en regardant Albagna: il faut donc que je me faſſe mieux connoître. J'avois encore un degré d'induſtrie au-delà de ceux dont vous m'avez cru tous capable. Vous vous êtes figurez, que je me bornois à tromper ma Mere & le Comte; c'étoit peu pour moi, ſi je ne trompois auſſi le Marquis: il faut que je vous débroüille tout ceci. Le vieux Comte ne me plaiſoit pas pour mon Amant: je le renvoïois à ma Mere; & je lui faiſois valoir à lui-même le tout que je prenois pour me délivrer de lui. Cette première utilité, que j'en recevois, fut ſuivie d'une ſeconde, que j'eſtimois pour le moins autant. J'avois preſſenti dans l'eſprit de ma Mere, & ſurtout dans notre dernière converſation, certaines diſpoſitions à m'embarquer avec le Comte. Pour détourner ce coup dont je me croïois ménacée, il ne m'étoit point venu dans l'eſprit de meilleur expédient, que de lui dire, qu'elle lui avoit donné de l'amour. Par mon conſeil il avoit déja pris avec elle le ton radouci. J'avois fait ſa paſſion plus vieille qu'elle ne paroiſſoit en ſuppoſant, comme vous avez vû, qu'il m'en avoit fait confidence. Il me ſembloit, que c'étoit dequoi me défendre de toutes les propoſitions, qu'on m'auroit pû faire de part & d'autre. Pour le jeune Marquis, voici ce qui m'avoit frappée d'abord. Il avoit du mérite, & j'étois forcée d'en convenir; mais mes yeux me le diſoient plûtôt que mon cœur. Tout aimable qu'il leur paroiſſoit, je lui défendois de l'aimer, pour ne pas me tromper moi-même: car, en amour, on eſt quelquefois ſa propre dupe. Je

m'armois contre lui de ces ſentimens fiers, que me fourniſſoit le dépit de l'avoir vû d'abord, à mon préjudice, ſi fort aſſidu auprès de ma Mere. Ce n'étoit point aſſez pour ma vengeance ; je voulois le punir encore mieux, s'il m'étoit poſſible, par la jalouſie que je m'imaginois, qu'il pourroit prendre de ma complaiſance, quoiqu'affectée, pour le Comte. Peu s'en faloit, que je ne fuſſe bien-aiſe, que le Neveu crût tout de bon, que je ne haïſſois pas l'Oncle, & que je ne ſouhaitaſſe de les voir broüillés enſemble ſur ce prétexte ; autre ſecret, que je veux bien vous apprendre. L'exemple de ma Mere amoureuſe m'avoit fait faire des réflexions ſur la tendreſſe : je ne trouvois rien de plus dangereux pour un cœur fait comme le mien ; &, toute jeune que j'étois, j'avois pris d'abord héroïquement la réſolution de le tenir longtems dans l'indépendance, afin de me divertir mieux du Comte, du Marquis, & de ma Mere. Voilà, tant en gros qu'en détail, les belles diſpoſitions où j'étois. Cependant, ma Mere qui vouloit aller à ſes fins, ne répondoit aux tendres proteſtations du Comte, qu'en lui faiſant entendre, qu'il feroit mieux de les adreſſer à ſa Fille, qui, les attirant plus juſtement, les recevroit auſſi de meilleure grace. Elle ajoûtoit d'un air & d'un ton modeſte, que, n'étant plus d'âge à écouter des ſoupirs, elle ne vouloit ſonger qu'à pleurer le Mort ; ainſi, plus de douceurs, diſoit-elle au Comte, je ne vous les permets qu'auprès de ma Fille. Oh ! parbleu, dit le Chevalier de Pontignan, voici Mademoiſelle de Mirac bien atrappée. Le bon-homme envoïé vers elle me paroît quelque choſe de fort plaiſant. Voilà ce que c'eſt, petite Fille, d'avoir eû affaire à une Mere auſſi habile que la vôtre ! Voïons un peu de quelle manière vous vous tirerez de votre vieux Comte ? Ce ne fut pas pour moi une petite difficulté, repliqua Mademoiſelle

de

de Mirac : il ne manqua pas de venir m'apprendre ſur le champ, qu'il n'étoit plus queſtion de feindre. Nos affaires, ma belle Enfant, me dit-il avec tranſport, vont cent fois mieux, que nous ne pouvions l'eſpérer : prenez courage, tout nous favoriſe. Votre Mere conſent, que je vous aime : je vous dirai plus, elle me l'ordonne ; ainſi, graces au Ciel, me voilà quitte du perſonnage que vous me faiſiez jouer. Vous donnez là-dedans, répondis-je au bon-homme : ne voïez-vous pas que ma Mere en ſçait plus que nous ? Je ne me laiſſe pas attrapper ainſi. Elle ne vous renvoïe vers moi, qu'à deſſein d'aprofondir nos ſecrets. Ne quittez point votre perſonnage, ſi vous voulez lui en dérober la connoiſſance ; c'eſt le plus ſûr : je connois ma Mere beaucoup mieux que vous. J'eus beau vouloir inſpirer de la défiance au Comte ; il me fut impoſſible d'y réuſſir : il étoit las de ſe déguiſer. Voici donc mon Vieillard tombé plus peſamment que jamais ſur mes bras ; c'étoit une ample matière d'enrager. La ſuite que j'enviſageois, ne me paroiſſoit pas moins embaraſſante. Le vieux Comte toûjours amoureux de moi, ma Mere toûjours amoureuſe du jeune Marquis, car je n'en doutois plus alors, il y avoit-là dequoi me faire trembler juſqu'au fond de l'ame. A dire le vrai, je me trouvois bien-loin de mon compte ; la plûpart de mes projets étoient avortés : il faloit que je préparaſſe d'autres batteries. Le jeune Marquis étoit preſque toute ma reſource : plus il paroiſſoit jaloux de ſon Oncle, plus je tirois bon augure de cet amour, dont il m'avoit fait pluſieurs déclarations. Je commençai à me reprocher l'inquiétude que je lui avois donnée, en lui laiſſant malicieuſement croire que j'étois prévenue d'eſtime pour le Comte. Je me trouvai un peu trop dure ſur ce point ; & je réſolus de ne le plus faire ſouffrir de ce côté-là. Je ne pûs même lui refuſer en ſecret un ſentiment de pitié, de le voir expoſé à

toute la tendreſſe de ma Mere. Grand achéminement à l'amour ! interrompit Mademoiſelle d'Ormilly. Mademoiſelle de Mirac pitoïable ! Je ne m'y fie plus. Tout va bien pour le Marquis ; & je ne le plains plus à l'heure qu'il eſt. Il n'en étoit guéres plus heureux, reprit la Gaſconne. Je lui laiſſois ignorer ce commencement d'inclination que je ſentois naître pour lui. Je dis plus, je me la voulois cacher à moi-même, parce que ma fierté s'en trouvoit bleſſée. J'examinois ce changement de mon cœur avec un peu de colére ; & quand je me ſondois juſqu'au fond de l'ame, il me ſembloit que les tendres ſoins du jeune Marquis étoient bien moins ce qui m'engageoit à l'aimer, que le plaiſir de me venger de ma Mere & du Comte par cette paſſion réciproque. Une paſſion de cette nature, bien moins amoureuſe que vindicative, ne me paroiſſoit pas ſi honteuſe ; ou, ſi vous voulez, je n'étois pas trop fâchée de me la pouvoir déguiſer ainſi. Il eſt donc vrai, diſois-je au Marquis, que vous êtes aimé de ma Mere ? Mais malgré vos ſermens ne dois-je pas croire que vous vous applaudiſſez de cette conquête ; & ne ſerois-je pas trop crédule, ſi j'ajoûtois foi aux aſſûrances que vous me donnez de votre tendreſſe ? Quel injuſte ſoupçon ! me répondoit-il, & que vous me faites bien connoître que vous prenez le parti d'un Rival que je n'ôſerois haïr ! Eſt-il poſſible, que ſon bien vous ébloüiſſe, & pourriez-vous vous réſoudre à ... ? Qu'ôſez-vous penſer, repliquai-je au Marquis ? Quoi ! vous croïez .... Mais ; vous m'avez fait frémir, en me forçant de porter ma vûë plus loin. Laiſſez-moi, laiſſez-moi obſerver ma Mere : & s'il ſe peut, fuïons-nous plûtôt que de lui donner de l'ombrage ? Hé bien, répondit-il, me voilà prêt d'eſſuïer tous les tête-à-tête dont je me vois menacé ; mais ne me promettez-vous pas, en cas de beſoin, de venir à mon ſecours, & de me tirer d'affaire, quand je ſerai trop preſſé ? Vous nous donnez-

nez-là, repris-je, de belles idées. Défendez-vous comme vous pourrez : mais, Marquis, vous avez trop bonne opinion de vous-même; l'on ne vous attaquera pas. J'ai bien plus à craindre que vous, ajoûtai-je en reprenant un air d'enjoûment : je ne me fie plus à votre fou d'Oncle : ses soixante années & sa toux ne me mettent point en sûreté avec lui; mais je chercherai à y donner ordre. Allez, Marquis, nous perdons trop de tems ensemble : faites bien votre cour à ma Mere, vers qui je vous renvoïe; & ne vous effraïez point tant du péril que vous allez courir. Il étoit tems que le Neveu fît place à l'Oncle : je l'entendis qui toussoit en montant l'Escalier. Encore un coup, quittez-moi, dis-je au Marquis que je ne pouvois chasser : vous avez lieu d'être consolé; nos avantures vont être bien égales : voici le vieux Comte. Hé bien, qu'est ce, dit le bon-homme en entrant, finirons-nous, ma belle Enfant? Il n'y a plus qu'un bon mot qui serve. Si vous sçaviez combien je pâtis! Vous ne répondez rien. Que veut dire ceci? A la veille de pouvoir nous rendre heureux, que peut signifier cet air sombre? Au lieu de sauter, de danser?... Mais je vois bien que vous ne connoissez pas encore la bonne fortune qui vous attend : il faut que je vous la montre en racourci. Je ne vous dis rien de ma personne, vous la voïez; de mon humeur & de mon esprit, vous les connoissez : mais peut-être ne sçavez vous pas que je vous apporte avec tout cela cinq ou six belles terres des plus seigneuriales, qui vous rendront plusieurs fois Comtesse; de beaux châteaux à pont-levis, où je vous ferai servir comme une Reine; sur-tout, un grand équipage : enfin, vous verrez quel rang je puis vous faire tenir. Permettez-moi seulement de me déclarer à votre Mere, & reposez-vous sur moi du reste. Mais, dites-moi, s'il vous plaît, Rêveuse, garderez-vous toûjours le silence? On rêveroit à moins, répon-

dis-je, assez étonnée. Vous parlez, je crois, de mariage; c'est plus qu'il n'en faut pour me faire perdre la parole. Modérez un peu vos tendres transports. Ne voïez-vous pas qu'ils vous font pécher contre toutes vos régles de Roman, que vous m'avez toûjours tant vantées ? Avez-vous lû jamais dans aucun, continuai-je, commençant à me rassûrer, qu'un Amant se soit avisé de débuter par une proposition d'Hymenée ? Il n'en vient-là, qu'après une fidélité éprouvée pendant douze tomes. Vous n'êtes encore qu'au premier, & vous parlez déja de conclure! Vous n'y songez pas. Vous m'aimez trop irrégulièrement; & ce n'est point-là la manière dont vous avez vû faire l'amour dans cette divine Astrée qui vous charme tant. Sur cet article, répondis le Comte, je ne trouve pas à propos de suivre les exemples que vous me citez: quand on s'aime tendrement, on ne sçauroit trop avancer les choses, & le plûtôt vaut toûjours le mieux; ainsi, ne condamnez point mon impatience. Voici votre Mere. Je veux voir un peu, ma Belle, comment elle recevra la demande que je vais lui faire; je vous rendrai compte ensuite de ma négociation. Il me quitte là-dessus sans attendre ma réponse, & me laisse dans mille pensées lugubres qui me passent par la tête: cependant, le bon-homme me faisoit bien moins de peur que ma Mere. Après un assez long entretien qu'ils eurent ensemble, elle m'appelle en particulier (figurez vous l'état où j'étois.) Quoi! ma Fille, me dit-elle, vous faites la fine avec votre Mere ? Vous avez voulu me persuader que le Comte étoit amoureux de moi; & c'est pour vous qu'il soupire ? Il fait plus, il vous demande en mariage. Que faut-il que je réponde ? Le parti vous accommode-t-il ? Il ne tient qu'à vous d'être Comtesse. Je n'ai point encore donné de parole préciſe; mais, si vous m'en voulez croire, vous ne balancerez point. Cette déclaration me

mit

mit dans un embaras inconcevable. Ma Mere me preſſoit de près; & je ne voïois que trop bien, qu'elle ne le faiſoit pas ſans cauſe. Pour ſortir d'un pas ſi hazardeux, je répondis d'une manière fort unie, que l'affaire qu'elle me propoſoit, étant de la dernière conſéquence, je la priois de m'accorder quelque tems pour l'examiner. Il eſt juſte, me dit-elle: conſultez-vous, j'attendrai votre réponſe. Elle me quitta, & je demeurai entièrement étourdie du coup. Vous vous imaginez bien que le rang de Comteſſe ne me tenta pas? Grandes terres, magnifiques châteaux, un titre illuſtre, il n'y avoit rien de plus beau ſans doute: mais le bon-homme défiguroit tout cela; &, franchement, pour m'obliger à eſtimer ſes préſens, il auroit falu qu'il ne ſe fût pas donné lui-même. L'ambition eſt digne des belles ames, mais on ne peut ſans folie la ſatisfaire aux dépens du cœur; & pour moi, je vous l'avoue, je n'étois pas aſſez ſotte, pour m'immoler à ma vanité. Ma Mere avoit cependant la meilleure intention du monde de me faire ſa victime: ce que me dit le jeune Marquis ſervit encore à me faire ouvrir les yeux. Il ne m'aborda qu'avec un viſage tout enflammé. Que m'apprend-t-on, s'écria-t-il: on vous marie avec mon Oncle? Quoi, ce n'eſt que cela qui vous tient, répondis-je? Hé-bien, puiſqu'on vous doit donner une Tante, ne vaut-il pas autant qu'on me choiſiſſe qu'une autre? Vous prenez la choſe dans le ſérieux, ajoûtai-je en le voïant changer de couleur: ne vous déſeſpérez pas, Marquis: la choſe n'eſt pas encore faite. Mais, dites-moi, s'il vous plaît, eſt-ce de ma Mere que vous tenez cette nouvelle? D'elle-même, repartit-il: je la quitte, & vous m'en avez vû la rougeur au front. Il faut que je vous confie un ſecret, m'a-t-elle dit en me tirant à l'écart. Le grand âge de votre Oncle ne l'empêche point d'être auſſi fou qu'on peut l'être au vôtre: il eſt éperdûment amoureux de

ma Fille, & il vient de me la demander en mariage. Vous rougiſſez, continua-t-elle : craignez-vous que cette affaire ne faſſe tort à votre fortune ? Votre Oncle, il eſt vrai, veut tout donner à ma Fille ; mais ne vous allarmez pas ; j'aurai ſoin de vos intérêts, plus que vous ne pouvez croire : vous m'êtes cher. Le Comte veut ſe marier, il faut auſſi que je vous marie. Ne vous mettez en peine de rien : je travaillerai pour vous comme pour moi même. Qu'avez-vous répondu à tout cela, dis-je au Marquis en l'interrompant ? J'ai bien peur que vous n'aïez fait-là quelque ſottiſe. Je n'ai rien gâté, reprit le Marquis : je me ſuis tenu ſur mes gardes, ſans vouloir aprofondir ce que m'a dit votre Mere. Je m'en défie à l'heure qu'il eſt pour le moins autant que vous ; & pour vous parler ſans déguiſement, je commence à tirer d'aſſez mauvais augure de l'ordre qu'elle me donna d'abord de vous entretenir quelquefois. N'en doutons point, elle cherchoit à nous épier ; & je ne le connois que trop. Je pénétre encore plus avant que vous, repondis-je : ma Mere vous marie ; mais devinez-vous bien à qui ? Interrogez-vous bien vous-même : voïez à qui vous vous êtes plu de rendre des ſoins ? Vous n'avez point perdu votre tems, mon pauvre Marquis ; & j'avois eû de juſtes preſſentimens de votre bonne fortune. Vous en ſoupirez ? Voici votre deſtin éclairci : c'eſt à vous à voir ſi le nom de mon Beaupere vous accommode. Il s'en falut peu, que le Marquis ne tombât évanoüi : il ſe lamentoit, hauſſoit les épaules ; &, entrant dans un tranſport, que je ne puis vous dépeindre, quoi ! diſoit-il, votre Mere ſongeroit à m'épouſer ? Non, non, je croirai plûtôt..... Vous le verrez, repliquai-je ; mais ne vous laiſſez point abattre : il faut ici faire l'eſprit fort. Nous avons tous deux beſoin de conſtance. Songeons à parer le coup. Voici d'abord comment

il

il faut nous y prendre. Le vieux Comte va croire ſes affaires fort avancées ; je ne veux pas le rebuter. Ma Mere a ſes deſſeins d'un autre côté ; gardez-vous bien de vous y oppoſer. Redoublez plûtôt votre complaiſance ; &, ſi vous m'en croïez, laiſſons-les agir tous deux. Quand nous aurons découvert tout-à-fait le piége, nous verrons de quelle manière nous pourrons nous en ſauver. Après que j'eus remis un peu l'eſprit du Marquis, nous nous ſéparâmes. Le vieux Comte ne manqua pas le lendemain de m'inſtruire de l'heureux état où il avoit déja mis les choſes. Il ne pouvoit contenir ſa joie. Son air épanoüi faiſoit bien voir qu'il s'abandonnoit à de douces eſpérances. Sans vanité, il n'avoit pas le goût trop méchant ; je valois bien qu'il me ſouhaitât pour Femme. Dieu ſçait comme je me ſerois divertie de ſa paſſion, ſi je n'avois rien eû à craindre d'ailleurs. Je l'amadoüois par politique ; mais, toutes fois, en me retranchant toûjours ſur la volonté de ma Mere ; ce qui ne plaiſoit guéres au Vieillard, qui auroit bien voulu trouver en moi une plus tendre correſpondance. J'avois cependant grand-hâte de voir finir l'embaras. Pour m'inſtruire mieux de tout, un jour que j'avois laiſſé le Comte & ma Mere enſemble, j'appelle le jeune Marquis, & le fais venir avec moi ſur un petit eſcalier dérobé, qui joignoit la chambre où nos gens étoient, & d'où nous pouvions entendre, ſans être apperçûs, une converſation qui avoit bien l'air de rouler ſur notre chapitre. Elle étoit déja fort échauffée. Le bon-homme & ma Mere ſe quérelloient. Quelle condition ! diſoit le courroucé Vieillard. Vous ne voulez point me donner votre Fille, ſi je ne vous donne mon Neveu. De bonne foi, vous n'y penſez pas. Vous n'y penſez pas vous-même, repliquoit froidement ma Mere. C'a, voïons, examinons un peu la choſe, reprenoit le Comte.

Vous me parlez de mon Neveu : c'eſt un enfant, il n'a pas encore dix-huit ans. Peut-il être votre fait, à vous qui....? Ne nous emportons point, répondoit doucement ma Mere. A peine ma Fille en a-t-elle quatorze, & je fais conſcience de vous la donner. C'eſt bien de même ! reprenoit-il tout furibond ; je ne me ſuis jamais mieux porté. Et, là-deſſus, la toux ſéche aiant pris le bon-homme, comme pour le démentir, la diſpute ceſſa durant quelque tems. Pendant cet intervalle, le jeune Marquis & moi nous nous regardions ; c'étoit une merveilleuſe immobilité que la nôtre : nous ne nous parlions que des yeux, tant nous avions de peur d'être découverts. Le Marquis en ſoupirant ſembloit me reprocher, que j'avois avancé la mauvaiſe deſtinée qui l'attendoit, par ces meſures de complaiſance, que la crainte de nous trahir m'avoit obligée de lui preſcrire auprès de ma Mere. A la fin, le bon-homme déſenroüé tourna le diſcours ſur un autre article. Il ne faut pas vous faire croire les choſes autrement qu'elles ne ſont, dit-il à ma Mere : le Marquis, il eſt vrai, eſt aſſez bien-fait ; mais auſſi, c'eſt tout : il n'a point de bien : avec ce défaut, c'eſt à vous à voir ſi c'eſt votre affaire. Il y a bon reméde à cela, repartit-elle. Vous êtes fort riche, & je vous ai entendu parler d'une petite terre de huit à dix mille livres de rente, dont il faudra, s'il vous plaît, que vous lui faſſiez une donation en bonne forme. Voilà les conditions auxquelles je prétens vous donner ma Fille : &, ſi vous l'aimez, vous ne les trouverez pas trop dures. Vous y penſerez tout à loiſir. Ils n'en purent dire davantage. On entra où ils étoient, & leur converſation fut interrompue. Nous eûmes le tems, le Marquis & moi, de raiſonner ſur les projets qu'on faiſoit. Franchement, nous demeurâmes tous deux auſſi conſternés, qu'on le pouvoit être d'une pareille avan-

avanture. Nous voïons l'orage tout prêt à tomber ſans ſçavoir encore comment pouvoir l'éviter. Enfin, je fis l'Héroïne : & prenant la parole avant le Marquis, ſortons de ce lieu, lui dis-je tout bas, ce n'eſt pas ici, qu'il faut rien réſoudre. Après que nous en eûmes choiſi un autre, où nous étions hors d'état d'être ſurpris, vous le voïez, Marquis, repris-je, je n'avois que trop bien déviné : vous venez de tout entendre. Où en ſommes-nous ? Je ne vous le céle point, je tremble. Nous avons affaire à deux vieilles gens, & qui ſont fort amoureux ; c'eſt-là le pis que j'y trouve, rien n'eſt plus à craindre. Voici deux mariages, qui vont être propoſés ; il faudra répondre. Si nous conſentons à ce qu'on a réſolu, nous allons faire de jolis aſſortimens : & ſi vous & moi, nous refuſons le *oui* qu'on ſouhaite, à quoi ce refus ne nous expoſe-t-il pas ? A la fureur d'une Veuve âgée, qui veut un jeune Mari ; à toute la rage d'un Vieillard, qu'a ébloüi le brillant de mes années. Tous deux voudront ſe venger. Notre commerce ſera découvert ; & nous n'avons qu'à nous dire adieu : on ne nous permettra plus de nous voir. Vous me parlez d'un malheur fort grand, interrompit le Marquis ; mais nous pouvons nous en garantir. Ce que j'imagine pour cela, n'eſt pas difficile à exécuter, pourvû que vous conſentiez, que je me vante d'être plus heureux que je ne ſuis. Ah ! ſi vous m'aimiez, ajoûta-t-il en me jettant un tendre regard ? A cela près, repris-je, voïons ce que vous avez imaginé. Une choſe, dit-il, dont le ſuccès eſt certain. La donation que votre Mere a exigée de mon Oncle, eſt l'eſſentiel de tout ceci. Dans la paſſion qu'il a pour vous, je ne doute point qu'il ne ſe réſolve à me la faire : mais, ſelon les apparences, il demandera, que ce ne ſoit que dans le contrat de mariage, qui m'engagera à votre Mere, & voudra

dra qu'en même tems vous ſigniez celui qui vous doit unir enſemble. Ce n'eſt pas-là notre compte. Quand nous aurions une fois ſigné, on pourroit prétendre, que la donation ne ſeroit valable qu'en cas que le mariage fût effectué. Ainſi, comme c'eſt le point important pour nous, nous avons beſoin, qu'elle ſe faſſe par un acte ſéparé, qui, ne portant aucune condition, me mette en état d'avoir du bien, que l'on ne me puiſſe ôter. Après cela, ſi je ſuis aſſez heureux pour ne vous déplaire pas, vous diſpoſerez de ma deſtinée. Cependant, quand votre Mere me propoſera les deux mariages, je lui dirai, que la précaution qu'elle a eue de vouloir que je vous parlaſſe quelquefois, a eû plus d'effet que je n'ai voulu; que malgré l'indifférence que je vous ai toûjours fait paroître, vous avez pris de l'amour pour moi; que je m'en ſuis apperçû par cent choſes que vous m'avez dites; que c'eſt ce qui vous a fait demander du tems pour vous réſoudre ſur la déclaration du Comte; & que je ſuis ſûr, que ſi elle vous preſſe de vous expliquer, vous êtes fille à dire tout haut, que vous n'épouſerez jamais un Vieillard. Par-là elle connoîtra, que, pour faire réuſſir la donation, il eſt néceſſaire de la détacher du contrat de mariage, puiſque mon Oncle refuſeroit de la faire, s'il découvroit que c'eſt inutilement qu'il ſe flatte de l'eſpérance de vous obtenir. Quoiqu'elle faſſe pour ſçavoir vos ſentimens, obſtinez-vous à lui demander ſix mois pour examiner ce que vous avez à faire; cela répondra à ce que je lui aurai déja fait croire de vous: & à l'égard du vieux Comte, comme il eſt fort amoureux, vous l'amuſerez ſans peine, en lui promettant qu'il ſera content. Pendant ce tems, je redoublerai ſi bien mes ſoins pour votre Mere, & lui ferai voir un cœur ſi paſſionné, qu'elle entreprendra de faire dreſſer la donation de la maniere que je le ſouhaite,

ſur l'aſſûrance que je prétens lui donner de l'épouſer enſuite, quand elle voudra, & même malgré mon Oncle, s'il vouloit m'en empêcher. J'approuvai l'expédient; &, ſans trop examiner ſi j'avois pour le Marquis une véritable paſſion, je fus bien-aiſe de contribuer à lui faire avoir du bien. Quant au Comte, comme rien n'eût pû me faire réſoudre à l'épouſer, je promis ſans peine que je tiendrois bon ſur les ſix mois de délai que je devois demander. C'étoit m'expoſer à écouter chaque jour de fatiguantes douceurs, puiſqu'il faloit conſentir à lui laiſſer l'eſpérance; mais c'étoit auſſi travailler pour le Neveu, que je pouvois voir pendant ce tems: & ce plaiſir réparoit tout le dégoût que j'avois à craindre. Après que nous eûmes ainſi concerté les choſes, je renvoïai le Marquis. Il alla trouver ma Mere, qui lui déclara ſa bonne fortune, & ce qu'elle avoit propoſé pour lui. Le Marquis lui fit paroître tout l'amour qu'elle pouvoit eſpérer d'un cœur ſenſible & reconnoiſſant, & parla de moi comme d'un obſtacle à ſon bonheur, ſi l'on vouloit me contraindre d'expliquer mes ſentimens. Ma Mere, flattée de la réſolution qu'il ſembloit prendre de l'épouſer ſi-tôt que la donation ſeroit faite, le conſulta ſur tous les moïens qui en pouvoient hâter le ſuccès. Le Comte, de ſon côté, me vint chercher tout rempli d'amour. On veut m'attacher à votre famille par plus d'un nœud, me dit-il. On vous donne à moi; c'eſt une affaire conclue: mais on marie auſſi le Marquis; &, afin qu'il ait de quoi ſoûtenir ce rang, on me demande une de mes terres. Alors, le bon-homme me conta dans quels termes il étoit demeuré avec ma Mere, & n'oublia pas de me faire bien valoir le don que l'ardeur de m'obtenir l'obligeoit de faire à ſon Neveu. Que ce don ne vous embaraſſe pas, pourſuivit-il: il me reſte encore aſſez de bien; & je prétens vous donner tout par un bon contrat. Ah!

ma,

ma Belle, quand me rendrez-vous heureux ? Le paſſionné Vieillard voulut alors me dérober un baiſer; & pour lui ôter toute défiance, & l'amener plus facilement où je voulois, j'eus la malice, après m'être un peu défendue, de lui laiſſer prendre ce baiſer, comme ſur le compte de notre futur mariage. Il me preſſa d'en choiſir le jour, & je le pria de m'accorder quelque tems pour mieux préparer mon cœur à la tendreſſe que je lui devois. J'aſſaiſonnai ce retardement de paroles ſi flatteuſes qu'il en demeura charmé. Vous me croïez fort intéreſſée, lui dis-je : la manière, dont vous m'avez parlé de la terre qu'on vous oblige à donner, me le fait connoître. Il ſemble que, pour n'en pas avoir de chagrin, j'aie eû beſoin de ſçavoir qu'il vous reſte aſſez de quoi me mettre dans une haute fortune. J'ai l'ame toute autre que vous ne penſez; & pour vous montrer que votre bien me touche moins que votre perſonne, la plus grande marque d'amour que vous puiſſiez me donner, c'eſt de paſſer au plûtôt la donation qu'on vous demande: cette complaiſance, que j'attens de vous, avancera ce que vous nommez votre bonheur; &, après cela, vous n'attendrez pas long-tems mon conſentement, quand on voudra que je vous épouſe. Ces mots le mirent dans un tel tranſport de joie, que ſe jettant à mes pieds il fit cent extravagances. J'eus de la peine à le faire relever, & plus encore à l'obliger de ſortir. Sa paſſion étoit déclarée, & il croïoit pouvoir ne me quitter plus. Le ſoir de ce même jour, ma Mere ne manqua pas de me parler pour le Comte. Elle me fit voir les avantages que je trouverois en l'épouſant, & me repréſenta fortement toutes les raiſons qui devoient me faire approuver le choix qu'elle en avoit fait pour moi. Je lui répondis en Fille modeſte, que comme elle connoiſſoit mieux que moi-même ce qui m'étoit propre, je tâcherois de ſuivre ſes volontez : mais, qu'il me faloit

loit du tems, que j'étois sûre d'en obtenir aisément du Comte, malgré l'amour empressé qu'il me témoignoit ; & que je la suppliois de ne me point demander de parole plus précise. La manière, dont je fis cette réponse, lui fit comprendre qu'il y auroit du péril à me presser. Le Marquis, qui s'attacha tout à elle, pour venir à bout de ses desseins, lui fit paroître une passion si violente, que, ne doutant plus d'en être aimée, elle travailla de tout son pouvoir à ce qui devoit le mettre en état de se marier malgré son Oncle. Le bon-homme, que je traitois assez favorablement, fut ébloüi de l'assûrance qu'elle lui donna, qu'avant qu'il fût peu, je serois sa Femme. Elle passa quelques jours sans lui parler que de moi, & enfin elle tourna le discours sur la terre qu'il devoit donner à son Neveu. Le Comte, à qui j'avois eû l'adresse de persuader, que la complaisance qu'il auroit pour moi sur cet article, avanceroit ses affaires, se montra tout prêt à faire dresser la donation. Elle fut passée dans toutes les formes qui pouvoient la rendre irrévocable ; & cela se fit au grand contentement de ma Mere, qui cependant s'en trouva bien-tôt plus malheureuse. Le Marquis se vit à peine du bien assûré, qu'il cessa de se contraindre. Les marques de sa passion diminuèrent ; & le mépris apparent, qu'il avoit pour moi, se dissipa peu à peu. Il me parloit, il m'entretenoit : & ma Mere, que ce changement inquiéta, voulut guérir ses allarmes, en lui demandant qu'il l'épousât, comme il en étoit demeuré d'accord. Le Marquis para ce coup, en lui disant d'un air satisfait, que c'étoit ce qu'il souhaitoit le plus ; mais qu'il falloit qu'elle obtint le consentement du Comte ; parce qu'après l'obligation qu'il lui avoit, il seroit blâmé de tout le monde, s'il se marioit sans son aveu. Cette réponse mit ma Mere au désespoir. Elle connut, qu'elle étoit joüée ; & ne douta point dès ce moment, qu'il n'y eût intelligence entre le Marquis

& moi. Comme elle nous observa, nous prîmes soin aussi de nous observer. Le Marquis me parloit peu; mais en recompense il venoit me voir secrettement chez une Sœur de mon Pere, à qui j'avois confié toute notre intrigue. L'assortiment de deux vieilles gens, avec deux jeunes personnes, lui avoit paru si ridicule, qu'elle étoit entré dans nos intérêts. Malgré toute la précaution dont nous nous servions, nos entrevûës ne pûrent être cachées. Ma Mere les découvrit; &, après s'être emportée cruellement contre moi, elle me dit que je n'avois qu'un parti à prendre: le couvent, ou me marier avec le Comte. Comme il faloit m'expliquer, je préférai le couvent. Le vieux Comte, ne pouvant se consoler de ma déclaration, imputa tout son malheur au jeune Marquis; & persuadé que je changerois de sentiment, si j'avois perdu toute espérance de le voir à moi, il lui commanda d'épouser ma Mere. Le Marquis s'en défendit sur ce que l'on devoit faire les deux mariages tout à la fois, & qu'il n'étoit engagé pour l'un, que quand je consentirois à l'autre. Ils comprirent bien ce que cela vouloit dire, désespérant de nous desunir, tant que le Marquis auroit la liberté de me voir, ils crurent qu'en m'enfermant dans un Monastére ils viendroient à bout de ma fermeté. J'y fus conduite; & l'on m'observa si bien, qu'il me fut impossible de tirer aucun avantage de la grille. Ma Mere m'y faisoit venir de tems en tems, & je l'y trouvois accompagnée du vieux Comte, qui tâchoit de m'ébranler par mille avantages qu'il m'offroit du côté de la fortune. Si ma Mere continuoit à être de son parti, c'étoit seulement pour se venger. Le Marquis aiant du bien, elle n'avoit aucune espérance de le ramener à elle par mon mariage avec le Comte; mais elle auroit moins senti ce malheur, si en m'ôtant à ce que j'aimois, elle m'eût donnée à ce que je n'aimois pas. Tout ce qu'elle fit, ne pût rien sur mon amour. Ma

Tante,

Tante, à qui je ne cachois rien, me consoloit par ses fréquentes visites. Nous nous écrivions par elle, le Marquis & moi ; & comme rien ne touche tant que les lettres, ce commerce d'écriture servit à nous attacher plus fortement l'un à l'autre. Cette officieuse Tante trouva même le moïen de me l'amener trois ou quatre fois ; & il la prit pour témoins des nouvelles assurances qu'il me donna de n'être jamais qu'à moi. Trois ans s'étant passés de la sorte, & la retraite commençant à m'ennuïer, j'exigeai de lui qu'il feroit quelque voïage ; lui faisant entendre, que, quand on le verroit éloigné de moi, on me donneroit plus de liberté. Il m'obéït ; quoiqu'avec beaucoup de peine ; & avant que de partir pour aller en Italie, où il est présentement, il mit entre les mains de ma Tante une promesse de mariage, qu'elle trouva à propos d'accepter pour l'empêcher de se démentir. Quelques mois après, ma prison fut adoucie ; & je m'apperçûs, à la liberté qu'on me donnoit, que son départ avoit mis les gens hors d'inquiétude. Je profitai de ce tems de calme, pour m'échaper du couvent. Ma fuite étoit concertée avec ma Tante, qui m'attendoit à une maison de campagne, où elle avoit donné ordre qu'on me conduisît. Mon évasion fut pour ma Mere un nouveau sujet d'emportement : elle se plaignit, elle fulmina ; mais ma conduite ne fut point blâmée. J'étois à couvert de tout par la retraite que j'avois choisie. Enfin les affaires de ma Tante ont tourné de sorte, qu'elle à été obligée de venir ici poursuivre un procès qui est pour elle d'une extrême conséquence. Elle m'y a amenée ; &, depuis que nous y sommes, on nous a mandé que le Comte, que douze mois chaque année rendent plus âgé qu'un autre, commence à écouter la raison, & qu'il est d'accord avec ma Mere pour l'épouser dans fort peu de tems. J'ai averti le Marquis de ce mariage ; &, s'il se fait, je ne doute point qu'il

ne hâte ſon retour. Cependant, pour ſon malheur, me voici de l'Académie. C'eſt une gloire, qui me touche vivement: de la manière que j'y ſuis ſenſible, j'appréhende fort, quand il reviendra, que je ne le faſſe attendre long-tems, ſi, pour devenir ſa Femme, il faut que je ceſſe d'être Académicienne.

On raiſonna quelque tems ſur l'Avanture de Mademoiſelle de Mirac; & l'envie, qu'elle venoit de marquer d'être long-tems de l'Académie, ne perſuada perſonne. Il étoit tard, la Compagnie ſe ſépara, & remit à une autrefois le plaiſir d'apprendre les Avantures de Mademoiſelle d'Ormilly & de Mademoiſelle de Turé.

CONCLUSION DE L'ACADÉMIE GALANTE.

L'Aſſemblée ſuivante fut reculée de pluſieurs jours, par rapport à quelques légéres indiſpoſitions, qui ſurvinrent à deux ou trois des Académiciens. Enfin, dès que leur ſanté leur permit, ils ſe rendirent tous chez Mademoiſelle d'Ormilly. Après les premières civilitez, le Chevalier de Pontignan, lui adreſſant la parole auſſi-bien qu'à Mademoiſelle de Turé, leur dit: mes belles Demoiſelles, c'eſt votre tour à gliſſer. Parbleu nous verrons, ſi vous méritez mieux que moi d'avoir place dans l'Académie de l'Amour, vous qui prétendez m'en donner l'excluſion. Mon pauvre Chevalier, répondit Mademoiſelle d'Ormilly, vous courez à votre malheur: le recit, que je vais

vais faire, m'assûre de la place que vous me conteſtez. Servir ſincérement l'Amour, c'eſt, je crois, ſe rendre digne de ſa protection. Pour vous, qui le tournez ſans ceſſe en ridicule..... Alte-là, s'il vous plaît, Mademoiſelle, s'écria Pontignan avec un emportement qui fit rire toute la Compagnie: c'eſt vous-même, qui tournez l'Amour en ridicule; & je ſoûtiens au contraire, qu'il n'a point de Serviteur plus zélé que moi. Conſidérez-le comme un Enfant; il aime le badinage: j'ai donc raiſon de folâtrer avec lui. Vos tendreſſes ſérieuſes ne ſont, ni de ſon âge, ni de ſon humeur. Regardez-le comme un Conquérant; il n'aſpire qu'à voler de victoire en victoire: je le traite ſuivant ſon goût, j'étens ſes loix le plus qu'il m'eſt poſſible. Pour vous autres, voïez quelle eſt votre conduite: vous le reſſerrez dans les bornes d'un cœur; lui, qui, tel que le grand Alexandre, trouve l'Univers trop étroit..... Monſieur le Chevalier, interrompit Tréval, la ſubtilité de votre Logique n'ébloüira pas l'Académie. Monſieur Tréval, repliqua bruſquement le Chevalier, vos airs doucereux ne mettront pas non plus l'Amour dans vos intérêts. O toi! continua-t-il en s'agenoüillant devant la ſtatuë de l'Amour; avec une gravité, que rien ne déconcertoit, puiſſant Maître que j'ai choiſi pour mon guide dès ma plus tendre enfance, tu vois que la prévention règne ici: prononce toi-même; rends-moi juſtice. Les éclats de rire recommencèrent: enſuite on impoſa ſilence au Chevalier, & Mademoiſelle d'Ormilly commença ainſi ſon Hiſtoire.

HISTOIRE DES AMOURS DE MADEMOISELLE D'ORMILLY, ET DU MARQUIS DE BELCOUR.

MOn Frere, que vous voïez ici present, & moi, nous n'avons jamais connu notre Pere ni notre Mere : leur mort prématurée nous laissa dès notre bas-âge sous la tutelle d'un de nos Oncles, qui étoit le Marquis de Bério. C'étoit un Vieillard inébranlable dans sa haine, dur dans ses maximes, mais d'ailleurs d'une probité inflexible. Pendant qu'il ne s'occupoit que de notre éducation, il lui survint une affaire d'importance, qui l'appelloit à la Cour de * * *. Nous en fîmes le Voïage avec lui. Cette Cour est sans difficulté l'une des plus petites de l'Europe ; mais en revanche j'ôse dire, qu'on n'en voit guéres de plus agréables. J'entrois dans ma quinzième année : mon cœur m'avertissois déja qu'il se sentoit de la disposition à devenir tendre. Le bon donneur d'avis ! s'écria Pontignan : je ne doute pas, Mademoiselle, que vous n'y aïez fait attention. Chevalier ; reprit Mademoiselle d'Ormilly, trêve de malignité, & qu'on m'écoute sans m'interrompre. Une certaine douceur de sentimens, qui m'est naturelle, m'auroit infailliblement jettée dans quelque engagement si je me fusse tenue sur mes gardes. Mon Oncle me

me disoit toûjours tant de mal des hommes, qu'aussi-tôt que j'en voïois quelqu'un qui auroit pû me plaire, j'en détournois mes yeux: il paroissoit difficile, que l'Amour m'attrapât dans le retranchement de ma défiance; mais de quoi ne vient-il pas à bout? Je me trouvai à un Bal, que le Prince donnoit à toute sa Cour. J'étois seule dans un coin de la salle: un Masque s'approcha de moi, & après m'avoir considérée quelques instans, il me dit: enfin, je vous trouve, aimable Bélise; je commençois à craindre que vous n'eussiez pû tromper la vigilance de votre Mere. Ces paroles m'aiant fait comprendre qu'il me prenoit pour une autre, je voulus me divertir de son erreur. Nous entrâmes en conversation: je lui parlai comme si j'eusse été sa Maîtresse, & il me dit les plus jolies choses du monde; mais, par malheur, je ne pûs m'empêcher de rire. Il en fut un peu scandalisé; &, dès ce moment, il se douta que je n'étois pas celle qu'il pensoit. Son embaras me réjoüissoit extrêmement. Il me tint quelques discours auxquels je ne pûs répondre assez juste: il n'en falut pas davantage, pour lui prouver qu'il s'étoit mépris. Par ma foi, Madame ou Mademoiselle, me dit-il en riant à son tour, vous êtes bien malicieuse: pour vous punir, il me prend fantaisie de vous aimer. Hò, pour cela, interrompit Mademoiselle de Mirac, voilà un compliment à la Pontignan; & ce Masque l'avoit assûrément dérobé au Chevalier. Point du tout, Mademoiselle, dit Pontignan; mais c'est que les ames bien nées se rencontrent.

La saillie du Masque, poursuivit Mademoiselle d'Ormilly, me parut plaisante. Comment, lui dis-je, voudriez-vous faire cette infidélité à votre Bélise? Il me répondit, que c'étoit une fille, pour qui son cœur étoit bien éloigné d'avoir un véritable attachement; mais que, comme il n'étoit arrivé, que depuis fort peu de jours à la Cour de ***, & qu'il n'y connoissoit encore personne, il avoit fait

fait quelques politeſſes au premier objèt qui étoit tombé ſous ſa coupe. Ces diſcours, qui annonçoient une humeur extrêmement volage, me faiſoient faire de ſérieuſes réflexions au milieu d'un entretien des plus enjoüés. Je voïois un homme, qui paroiſſoit très-aimable, & qui donnoit aux moindres choſes qu'il diſoit une tournure fine & charmante; mais l'inconſtance dont il ſembloit faire parade, m'épouvantoit. Il me tira de mes rêveries, en me demandant ſi je voulois faire un bail d'amour avec lui? Je crois plus à propos, lui dis-je du même ton dont il me parloit, de nous tenir chacun comme nous ſommes: point d'engagement, c'eſt le mieux: peut-être qu'après avoir ôté nos maſques, nous ne nous conviendrions ni l'un ni l'autre. Il y a reméde à tout, me repliqua-t-il: démaſquons-nous avant de conclure notre traité. J'y conſens, répondis-je; mais je veux que ce ſoit vous qui commenciez la danſe. Il obéït, & me fit voir un viſage, qui, joint au reſte de ſa figure, formoit un Cavalier accompli. J'avoue que je fus touchée de ſa bonne mine. Hé bien, me dit-il, qu'en penſez-vous? Suis-je votre fait? Je lui répondis, que je n'étois pas d'avis de l'en éclaircir ſitôt: &, lorſqu'il fut queſtion d'ôter mon maſque, je refuſai de le faire; il eut beau m'en preſſer, ſes prières furent vaines. Vous êtes une ſcélérate, s'écria-t-il: eſt-ce ainſi qu'on trompe les gens? Je devrois par vengeance vous croire laide; mais, voilà un tour de viſage, une gorge, & des bras, qui ne promettent rien que de fort joli. Notre entretien dura encore quelque tems: je ne ſçai ſi ma converſation lui plut, ou ſi le refus que je lui avois fait de me découvrir, le piquoit au jeu; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il me conjura de me retrouver au même endroit, & ſous le même déguiſement, afin qu'il pût me reconnoître. Je le quittai ſans lui donner aucune eſpérance.

Le

Le Bal eſt ſi fréquent à la Cour de ***, qu'il peut y paſſer pour un plaiſir d'habitude. Je ne manquai pas de m'y rendre dès que l'occaſion s'en préſenta. Je penſois n'y aller que pour me divertir aux dépens de mon inconnu: mais, je ne voïois pas clair dans mes ſentimens; c'étoit l'amour, qui me conduiſoit, ſans que je m'en apperçûſſe. Lorſque j'arrivai, il y avoit déja long-tems, que mon homme m'attendoit; ſon éxactitude me charma. Notre converſation ne fut pas ſi badine que la premiére fois; il tâcha de me perſuader, qu'il avoit pour moi une inclination, qu'il n'avoit jamais eue pour d'autres; il me diſoit mille choſes flatteuſes ſur mon eſprit, & ſur ce qu'il voïoit de ma perſonne. Mon amour propre y prêta volontiers l'oreille; les loüanges ont de grands appas pour une jeune fille, & ſur-tout lorſqu'elles partent d'une bouche qui plaît. Le Maſque m'apprit qu'il étoit François, qu'il s'appelloit le Marquis de Belcour, & que ſon Pere l'avoit envoïé depuis peu dans ce païs, pour y voir le Prince, dont il avoit l'honneur d'être allié. Pour moi, je ne voulus lui dire, ni mon nom, ni ma naiſſance; & je me préparai par-là une longue ſuite de ſcénes aſſez plaiſantes. Nous nous vîmes ainſi pendant près de trois mois, ſans que je lui donnaſſe aucun éclairciſſement. Cependant, le jeu devenoit ſérieux: il me témoignoit ſon amour d'une façon, qui ne me permettoit pas d'en douter. Ce n'étoit plus cet étourdi, qui ne ſongeoit qu'à promener ſon cœur de Belle en Belle; c'étoit un homme poſſédé d'une véritable paſſion. Telle étoit la bizarrerie de ſon étoile, qu'il négligeoit tout ce qu'il voïoit, pour aimer uniquement ce qui ſe cachoit à ſes yeux. De mon côté, je n'étois pas inſenſible à ſon mérite; d'ailleurs, mon orgueil s'aplaudiſſoit d'avoir fixé un eſprit ſi volage; mais je ne lui rendois point compte

de mes ſentimens, & je lui montrois une froideur, qui ne ſervoit qu'à l'enflammer de plus en plus; par ce moïen j'aſſurois ma conquête. Il me preſſoit continuellement d'ôter mon maſque. Je lui promettois cette ſatisfaction de jour en jour, & jamais je ne lui tenois parole. Rien ne le rebutoit. Une fois qu'il m'en prioit avec inſtance, je lui dis, qu'avant d'en venir-là, je voulois qu'il vît une de mes bonnes Amies, dont je lui vantai les charmes; qu'enſuite il m'avoua ſincérement l'impréſſion que cette aimable perſonne auroit faite ſur lui; & qu'alors je me déterminerois. J'ajoutai, que pour la voir, il n'avoit qu'à ſe rendre dans la grande Egliſe un jour que je lui marquai; qu'elle y ſeroit auprès du ſecond pillier, & qu'il pourroit l'examiner à ſon aiſe.

Ce jour, que nous attendions avec aſſez d'inquiétude, arriva enfin. J'allai me poſter à l'endroit, dont j'étois convenu avec le Marquis de Belcour: nous nous ſaluâmes comme gens prévenus, que nous nous trouvions-là l'un pour l'autre. Je ne diſſimulerai pas, que j'avois pris plus de ſoin de mon ajuſtement qu'à l'ordinaire; je n'avois rien oublié de ce qui pouvoit, ou rehauſſer en moi les dons de la Nature, ou en corriger les défauts. J'obſervai, que le Marquis me regardoit avec une vive émotion; ſes yeux ne ſe détournèrent pas un inſtant de deſſus moi: j'avois lieu de croire que ma figure ne lui déplaiſoit pas. Le ſoir, nous nous vîmes au Bal: Hé bien, Marquis, lui dis-je, comment trouvez-vous mon Amie? Mademoiſelle, me répondit-il, elle m'a paru charmante: ſi j'avois à vous changer contre une autre, ce ſeroit la ſeule perſonne, qui me rendroit infidéle; mais je vous aime ſincérement, & mon cœur m'aſſûre, qu'auſſitôt que je vous aurai vûe, mes yeux ne trouveront que vous de belle. Je vous laiſſe à penſer com-

combien de pareils ſentimens me faiſoient plaiſir. Cependant, je ne voulus pas encore me démaſquer; &, quoiqu'il enrageât, je lui ordonnai de ſe rendre le lendemain dans une maiſon, qui appartenoit à une Veuve de mes Amies: j'avois une entière confiance en elle. Je dis au Marquis, qu'il pourroit s'y entretenir avec la perſonne qu'il avoit vûe le matin. Mais, me répondit-il, Mademoiſelle, à quoi bon toutes ces démarches: que gagnez-vous à me tourmenter par des délais ſi injuſtes? Obéïſſez, lui repliquai-je. Ne ſçavez-vous pas, qu'en amour, la ſoumiſſion eſt la clef des cœurs? Si je ſuis contente de vous, vous ne ferez pas mécontent de moi.

Le lendemain, nous ne manquâmes pas de nous trouver chacun de bonne heure au rendez-vous. Le pauvre Belcour étoit dans un embaras, que je ne puis vous dépeindre: ſa Maîtreſſe du Bal lui tenoit au cœur, il ne vouloit pas la trahir. D'un autre côté, l'objet qu'il avoit devant les yeux, lui plaiſoit, & il faiſoit de vains efforts pour ſe défendre de l'aimer. Je fus pluſieurs fois ſur le point d'éclater de rire, en le voïant dans une ſituation ſi bizarre. Son agitation rendit ſon entretien aſſez ſtérile: pour moi, je donnai carrière à mon eſprit le plus qu'il me fut poſſible. Ce jour-là, ni pluſieurs autres enſuite, il n'y eut point de Bal: dès qu'il y en eut, nous y courûmes l'un & l'autre avec empreſſement. Je trouvai le Marquis tout changé. Il ſe démaſqua d'abord, & me fit voir une profonde mélancolie, qui régnoit ſur ſon viſage. Mademoiſelle, me dit-il, de grace, ne me faites plus ſouffrir: mon cœur eſt à vous, rien ne peut vous l'ôter: mes yeux ſont à votre charmante Amie, rappellez-les vers vous, en me laiſſant voir votre beauté. Son accablement me toucha: venez, lui répondis-je, il n'eſt pas juſte de vous faire tant

guir plus long-tems : je le pris par la main, & le menai dans une chambre voiſine, où il y avoit des rafraîchiſſemens pour ceux qui danſoient. Je ſaiſis un moment où nous n'étions vûs de perſonne, & j'ôtai mon maſque. Ah ! que vois-je, s'écria Belcour ? Mes yeux & mon cœur agiſſoient d'intelligence ? Que je ſuis heureux ! Sa joie & ſa ſurpriſe l'empêchèrent d'en dire davantage : peu s'en falut, que dans ſon tranſport il ne ſe jettât à mes pieds. Il vint du monde, je remis mon maſque ; & nous rentrâmes dans le Bal.

Depuis ce jour le Marquis fut peu de tems à s'appercevoir, que je ne le haïſſois pas. Je ne me cachois plus de lui avec autant de retenue, & dans le fond j'avois lieu de lui accorder ma confiance ; jamais homme n'eut des ſentimens plus tendres, & plus nobles. Je lui permis de me rendre viſite. Par malheur, lorſqu'il vint au logis, mon Oncle s'y trouva : il n'en falut pas davantage pour troubler notre union, qui, quoique très-innocente, avoit mille charmes pour nous. Notre amour nous occupoit uniquement : nous ignorions, ou du moins nous ne ſongions pas, que d'anciens démêlez avoient fait naître entre la famille de Belcour, & celle d'Ormilly, une haine dangereuſe. Mon Oncle ſçût à peine les aſſiduïtez du Marquis, qu'il me défendit de le voir ; cette défenſe ne ſervit qu'à augmenter notre paſſion. Nous continuâmes à nous voir au Bal ; c'étoit le ſeul endroit, où nous puſſions avoir ce plaiſir : car, je n'étois plus d'humeur à donner des rendez-vous à Belcour chez la Veuve où nous nous étions parlé une fois ; ſa maiſon me paroiſſoit trop ſolitaire. Quelque aſſûrance que j'euſſe de la délicateſſe de mon Amant, je ſçavois que l'occaſion fait le larron. Malgré toutes les meſures, que nous prenions pour nous cacher, nous ne pûmes éluder la vigilance de mon

On-

Oncle ; il fut informé de nos entrevûës au Bal, & même il nous y surprit un jour. Je croïois qu'il s'alloit emporter contre moi ; il ne me dit mot : il se contenta de me tenir renfermée, jusqu'à ce qu'il eût fini les affaires, qu'il avoit en ce païs-là. Dès qu'elles furent achevées, comme il le souhaitoit, nous reprimes le chemin de Paris. Ce ne fut pas, je l'avoue, sans verser bien de larmes, que je m'éloignai de ce qui m'étoit le plus cher.

Peu de tems après notre arrivée à Paris, mon Oncle tomba dangereusement malade. Lorsqu'il se sentit à l'extrémité, il voulut m'obliger à jurer, que je n'aurois jamais aucune intelligence avec le Marquis de Belcour. Ma bouche, comme vous pouvez le croire, refusa de se prêter à un serment, qui trahissoit les intérêts de mon cœur. Mon Frere, qui le voïoit en humeur de nous frustrer tous deux de sa succession, feignit d'entrer dans ses sentimens, & lui promit qu'il n'épargneroit rien pour empêcher mon union avec Belcour : cette condescendance ne lui a pas été inutile ; car mon Oncle lui a donné tout son bien, au lieu qu'il m'a deshéritée. Loin d'en être jalouse ; je suis ravie d'avoir contribué en quelque façon à la fortune d'un Frere, qui m'est aussi cher que moi-même. D'ailleurs, ce que mon Pere & ma Mere m'ont laissé, suffit à mon ambition. Le Marquis de Belcour tarda peu à revenir à Paris. Pour se figurer la joie que nous eûmes de nous revoir, il faut aimer, &, qui plus est, aimer avec une tendresse qui soit à l'épreuve de toute infidélité. C'est-à-dire, interrompit le Comte d'Albagna, qu'un cœur fait comme celui de Pontignan n'est pas à portée de connoître un plaisir si doux. Vous l'avez dit, s'écria Mademoiselle de Turé : c'est bien pour des cœurs si volages, que les vraies douceurs de l'a-

mour ſont faites. Morbleu d'Albagna, dit le Chevalier avec un chagrin comique, mêlez-vous de vos affaires : il vous ſied bien de me chercher querelle. Allez, ſi je ſors de l'Académie, vous courez riſque de n'y pas demeurer long-tems. A ces mots, les belles Académiciènnes ſe récrièrent toutes enſemble, comme pour prendre le parti du Comte ; mais le Chevalier reprit la parole, ſans leur laiſſer le tems de parler. En vérité, Meſdemoiſelles, leur dit-il, vous êtes bien heureuſes de me plaire toutes trois. Sçavez-vous, que ſi je ne vous aimois pas autant que je vous aime, vos affaires n'iroient pas des mieux. Ne me ſâchez pas, ſi vous ne voulez pas, que je vous montre tout-à-l'heure, que vous n'avez pas les qualités requiſes dans une Académie telle que la nôtre. Je vous défie de nous prouver cela, répondit Mademoiſelle d'Ormilly. Rien n'eſt plus facile, pourſuivit Pontignan avec précipitation. Pouvez-vous nier, que vous ne ſoïez les plus injuſtes, & les plus partiales perſonnes de l'Univers : injuſtes, en ne me traitant pas comme le méritent les fréquens ſervices, que j'ai rendus à l'Amour : & partiales, en voulant m'exclure, ſous prétexte que je ſuis volage, pendant que vous admettez d'Albagna, qui n'eſt pas plus conſtant que moi ? Ne vous ſouvient-il plus avec quelle légéreté le bon Seigneur quitte ſa Maîtreſſe ? Je l'en prens à témoin ; il nous l'a raconté lui-même : ſa maxime eſt d'aimer tant qu'il a des Rivaux ; ſe retirent-ils, ſon amour s'envole : voilà une conſtance admirable ! Quartier, quartier, mon cher Pontignan, s'écria le Comte : faiſons la paix. Point de paix, reprit le Chevalier : tout ce que je puis faire, c'eſt de vous accorder par pitié une ſuſpenſion d'armes ; mais, à la moindre hoſtilité que ces Demoiſelles me feront, prenez garde à vous. On rit beaucoup de la façon

dont

dont le Chevalier défendoit ſa cauſe. Mademoiſelle d'Ormilly reprit en ces termes le fil de ſon Hiſtoire.

La mort de mon Oncle me donnoit lieu d'eſpérer, qu'un heureux mariage m'uniroit bien-tôt avec mon Amant. Mon Frere, malgré les anciennes querelles de famille, s'étoit lié d'une amitié intime avec lui : tout ſembloit flatter mes déſirs ; mais le Comte de Belcour ne voulut jamais permettre à ſon fils de m'épouſer. C'eſt un vieillard à peu près du caractére de mon Oncle ; rien n'adoucit ſon humeur vindicative. Dès qu'il a ſçû l'attachement, que le Marquis a pour moi, il s'y eſt oppoſé avec violence ; & pour en prévenir les ſuites, il a propoſé de le marier avec une perſonne, qu'il eſt inutile de vous nommer. Le Marquis, voïant que ſa réſiſtance ſeroit vaine, a mieux aimé s'abſenter, que de lutter contre ſon Pere : &, de mon conſentement, il eſt parti pour l'Italie, d'où il ne reviendra que dans un tems plus favorable.

Après quelques Réflexions ſur l'Hiſtoire de Mademoiſelle d'Ormilly, la Compagnie pria Mademoiſelle de Turé de reconter la ſienne. Hélas ! dit cette aimable perſonne, qu'exigez-vous de moi ? Le recit, que j'ai à vous faire, n'a rien que de triſte : il va renouveller dans mon ame des douleurs que ma raiſon tâche depuis long-tems d'aſſoupir. Dans le monde, on m'accuſe d'indolence : jamais naturel ne fut plus vif que le mien ; mais mes diſgraces m'ont plongée dans une mélancolie qui repand, malgré moi, ſur mes diſcours, & ſur mes actions, cet air languiſſant qu'on me reproche. Preſque toutes vos avantures n'ont rien eu que d'agréable. Si l'amour vous a ſuſcité quelques chagrins, ce ſont de ces chagrins, qui n'abattent pas la fermeté d'un cœur généreux. Peu de per-

sonnes réſiſteroient aux infortunes, qui m'ont traverſée : après cela je crois faire encore beaucoup de ne pas fuir la ſociété ; on ne doit pas m'en demander davantage. Je prie inſtamment la Compagnie de me faire le même plaiſir, qu'on a fait à Mr. d'Ormilly, qui eſt de ne me point interrompre. Mon eſprit a beſoin de toute l'attention, dont il eſt capable, pour ne ſe point broüiller en me retraçant des idées ſi funeſtes. On aſſûra Mademoiſelle de Turé, qu'on ne l'interromproit point. Elle commença ainſi, après avoir un peu rêvé à ce qu'elle alloit dire.

HISTOIRE
DE MADEMOISELLE
DE TURÉ,
ET DU BARON
DE RICHEVILLE.

LEs malheurs, qui dès mon enfance accablèrent ma famille, ſembloient me préſager les miens. Mon Pere, qui étoit un des anciens Gentils-Hommes du Béarn, ſe retira, ſur le déclin de ſes jours, dans un Village, où il avoit une belle maiſon. Il s'étoit ſouvent diſtingué par des prodiges de valeur au ſervice du Roi; on n'a guéres vû d'Officiers plus braves & plus prudens: ſa jeuneſſe avoit été brillante, ſa vieilleſſe étoit reſpectable. Dans ſa ſolitude il eſpéroit joüir en paix de ſa réputation & du fruit de ſes travaux ; mais un accident imprévû troubla

ſa

ſa tranquillité. Un jour qu'il ſe promenoit dans la campagne avec ſon fuſil ſur l'épaule, & ſuivi d'un excellent lévrier qu'il aimoit beaucoup, il rencontra le Marquis de Frontac, qui étoit le Seigneur du lieu : ce Marquis étoit un jeune étourdi, plein d'orgueil, & ſujet aux emportemens les plus déraiſonnables. Il ſe trouva dans ce moment eſcorté de pluſieurs Gentils-Hommes, qui chaſſoient avec lui : ſes chiens qui étoient en grand nombre, levérent un liévre, & ſe mirent à le pourſuivre avec ardeur ; le lévrier de mon Pere en fit autant. Comme il étoit infiniment plus agile que tous les autres, il atrappa bien-tôt le liévre, & l'apporta à ſon maître qui le prit, & le préſenta au Marquis ; c'étoit une vraie politeſſe. Le Marquis n'en fut point touché : ſon eſprit borné lui faiſoit prendre pour un affront le déſavantage de ſa meute. Dans cette idée, il caſſa la tête au lévrier de mon Pere d'un coup de piſtolet. Mon Pere mit ſur le champ l'épée à la main, pour tirer raiſon d'une telle violence. Frontac mépriſa la foibleſſe de ſon âge ; &, pour toute réponſe, lui donna cinq ou ſix coups d'une baguette qu'il tenoit ; enſuite il s'éloigna en riant du bel exploit qu'il venoit de faire. Mon Pere outré de dépit & de honte ſe retira dans ſa maiſon ; il s'enferma dans ſon cabinet avec ma Mere, & un Frere que j'avois pour lors : il leur raconta l'injure que le Marquis lui avoit faite ; après quoi, portant la parole à mon Frere, mon cher Fils, lui dit-il, c'eſt à vous de me venger ; je vous ai donné la vie, rendez-moi l'honneur, dont un inſolent me prive : autrefois, en pareille occaſion je n'aurois eu recours qu'à moi-même ; ma vieilleſſe a trahi mon courage, il faut que de plus jeunes mains ſoûtiennent ma gloire. Mon Frere lui promit qu'il le ſatisferoit dès le lendemain ſans plus différer. Peut-être croiriez-vous que ma Mere voulut mettre obſtacle à cette réſolution dangereuſe ;

elle en étoit bien éloignée : elle aimoit tendrement son Fils; &, cependant, lorsqu'elle le vit partir pour s'aller battre avec Frontac, elle lui dit en l'embrassant : courez, mon cher Fils, où l'honneur vous appelle ; sur-tout qu'il vous souvienne que je ne veux vous revoir que mort, si notre ennemi demeure en vie. Frontac étoit brave, il se défendit bien : cependant il fut tué ; mais mon Frere n'eut pas long-tems à se réjouir de sa victoire ; car, deux jours après, il mourut de ses blessures. La famille du Marquis étoit puissante. Mon Pere, ma Mere, & moi, nous fûmes obligés de nous enfuir en Espagne, pour éviter les poursuites qu'on faisoit contre nous. Presque tous nos biens furent confisqués, encore nous estimâmes-nous heureux d'échaper aux rigueurs de la Justice. Nous avions à Madrid des Parens, qui faisoient une figure fort brillante ; ils nous reçûrent avec toutes les marques de bienveillance, qui pouvoient adoucir notre disgrace ; ainsi, avec les débris de notre fortune, nous ne laissions pas de mener une vie assez paisible. Mon Pere ne survécut que peu de mois à mon Frere. Quoique je n'eusse alors qu'environ douze ans, je sentis cette perte dans toute son étendue : ma Mere en parut inconsolable. Cependant, comme le tems triomphe des douleurs les plus opiniâtres, nous consentîmes insensiblement l'une & l'autre à égaier un peu la retraite où nous nous étions d'abord condamnées. Notre maison devint bien-tôt l'une des plus agréables de Madrid : nous y recevions les visites de plusieurs François, qui étoient tous gens de mérite : il y venoit aussi quelques Espagnols, qui mettoient bas la gravité de leur Nation, pour jouir d'une société, qu'ils trouvoient amusante.

Presque tous ces Messieurs me trouvoient belle, ou du moins ils me le disoient ; & j'avois beaucoup de penchant à les croire. A travers leurs galanteries

mes

mes yeux & mon cœur distinguérent les hommages d'un jeune François, nommé le Baron de Richeville. Si je puis être juge dans une affaire où j'ai tant d'intérêt, j'oserai vous dire, qu'on voit peu d'Hommes mieux faits & d'une phisionomie plus touchante. Son esprit étoit doux, sociable, & cependant plein de vivacité : il pensoit finement, & s'exprimoit avec délicatesse : pour son cœur, c'étoit une source de sentimens nobles, qui éclatoient sans qu'il songeât à les montrer. Une des qualitez qui me charma le plus en lui, c'est qu'il m'aimoit & qu'il m'en assûroit sans cesse. J'étois si jeune, que mon innocence m'exempta de l'embaras de lui témoigner des rigueurs, & de faire toutes les petites façons, qui sont en usage chez notre sexe. Ma Mere favorisoit notre amour ; elle voïoit avec plaisir l'attachement, que le Baron avoit pour moi : il possédoit des biens immenses ; & c'étoit un parti qui pouvoit relever notre fortune. Les choses en vinrent à tel point, que Richeville me demanda en mariage, & ma Mere y consentit avec une véritable joie : cependant, elle le pria d'attendre encore six mois, afin que j'eusse au moins treize ans accomplis ; la tendresse la faisoit trembler pour ma vie, si je venois à avoir des enfans dans un âge si peu avancé. Le Baron se soûmit à tout ce qu'elle voulut. Dès ce tems, je m'accoûtumai à le regarder comme un homme, qui devoit être mon Epoux : il passoit les journées entières au logis ; nous nous jurions sans cesse une fidélité inviolable : nos conversations ne rouloient que sur notre amour ; & malgré cette uniformité, elles ne nous ennuïoient jamais. Un soir, après avoir soupé ensemble nous nous mîmes à l'Ombre : notre reprise fut longue, & le Baron ne nous quitta que fort tard pour se retirer chez lui. J'eus quelque pressentiment qu'il lui arriveroit malheur, je voulus le retenir : ma Mere lui offrit

un lit ; ſa mauvaiſe étoile l'empêcha de nous croire. Il approchoit déja ſon quartier, lorſqu'en traverſant une ruë aſſez ſolitaire, il fut inveſti par cinq ou ſix hommes, qui le ſaiſirent ſans lui donner le tems de mettre l'épée à la main : l'un d'eux lui dit en Eſpagnol ; Seigneur Baron, ne craignez rien, cette avanture n'aura que des ſuites très-agréables pour vous : mais, gardez un profond ſilence, & ſoïez docile, ou vous êtes perdu. A ces mots, ils le déſarmèrent, & l'aiant fait entrer dans une maiſon voiſine, ils l'habillèrent en femme. Après cette cérémonie, qui le jettoit dans un étrange embaras, ils le mirent dans une chaiſe à porteur, le promenèrent long-tems dans la Ville, ſans qu'il ſçût où il alloit, & l'introduiſirent enfin avec mille ménagemens dans une grande maiſon de belle apparence. Il étoit interdit : tout ce qu'il voïoit, lui paroiſſoit un ſonge : l'homme, qui lui avoit parlé dans la ruë, lui aiant fait traverſer un appartement magnifique, ils s'arrêtèrent dans une chambre ſuperbement ornée : un luſtre & pluſieurs bras d'or ſoûtenoient des bougies, dont la réverbération des miroirs ſembloit augmenter l'éclat. Au fond de la chambre s'élevoit un lit riche & précieux, dont les rideaux étoient fermés.

Le guide du Baron le laiſſa dans cet endroit, & ſe retira en fermant la porte ſur lui. A peine fut-il dehors, que les rideaux du lit s'ouvrirent. Richeville y vit avec étonnement une femme, qui étoit dans un déshabillé, où la coquetterie ſembloit avoir épuiſé tout ſon art. Elle avoit été belle ; ſon teint & ſes traits conſervoient même encore quelques reſtes de leurs premiers agrémens ; mais, ſon règne étoit paſſé, les rides commençoient à flétrir ſon viſage. Seigneur François, dit-elle au Baron, vous êtes ſans doute ſurpris de ce qui vous arrive, & j'avoue que vous en avez ſujet. Dans votre païs, les

Dames

Dames ne ſont point réduites à faire les premiers pas ; l'heureuſe liberté dont elles joüiſſent, les exempte de cette honte : ici la contrainte, où nous vivons, oblige à chercher ce que perſonne ne viendroit nous offrir dans notre retraite. Elle ajoûta, qu'elle avoit conçû de l'eſtime pour lui, en le voïant paſſer pluſieurs fois ſous ſes fenêtres ; qu'elle s'étoit long-tems oppoſée à ſa paſſion ; qu'enfin ne pouvant en affranchir ſon cœur, elle s'étoit déterminée à lui en donner connoiſſance : que pour cet effet elle avoit eû recours au zéle de ſon Ecuïer, qui étoit juſtement l'homme qui venoit de l'amener chez elle. Il a falu, continua-t-elle, uſer de ſtratagême pour votre ſûreté & pour la mienne. Don Lope, mon Epoux, eſt d'une jalouſie ſans bornes ; & je ſuis environnée de ſurveillantes, qui éclairent ma conduite avec des yeux d'Argus : vôtre déguiſement les trompera. Pour ce qui regarde mon Mari, nous n'en avons rien à craindre préſentement ; car depuis cinq ou ſix jours, il eſt parti pour Tolede, où des affaires d'importance l'appellent, & il n'en peut revenir que dans un mois ; ainſi nous pourrons demeurer enſemble pendant ſon abſence. Que ma ſolitude ne vous effraïe pas ; l'ennui n'habite jamais avec l'amour. Je ne ſçai ſi les attraits de la Dame firent peu d'impreſſion ſur Richeville, ou ſi, comme il me l'a dit après, ſon cœur ſe piqua de m'être fidéle ; mais il m'a juré qu'elle eut tout lieu de l'accuſer de froideur & d'impoliteſſe. En cet endroit, le Chevalier de Pontignan fourit d'un air malicieux ; la langue lui démangeoit, & peu s'en falut que, malgré la promeſſe qu'il avoit faite de garder le ſilence, il n'interrompit Mademoiſelle de Turé. Elle ſe douta de ce qu'il penſoit. Chevalier, lui dit-elle, vous ne valez rien : Richeville étoit plus ſage que vous. Ma foi, Mademoiſelle, répondit Pontignan, un petit grain de folie auroit été bon-là ; le meilleur

gibier qu'on puiſſe attraper, c'eſt un jaloux : avec moi, le Seigneur Dom Lope auroit eû ſon compte, quelque ſurannée que fût Madame ſon Epouſe. Taiſez-vous, extravagant, reprit l'aimable de Turé ; laiſſez-moi achever mon Hiſtoire.

Cette Dame, voïant que le Baron ne lui répondoit pas comme elle ſouhaitoit, lui en fit de tendres reproches qui n'eurent aucun ſuccès. Barbare, s'écria-t-elle enfin, outrée de dépit & de douleur, vous me rendez la plus malheureuſe de toutes les femmes. A peine eût-elle prononcé ces paroles, que la porte s'étant ouverte, elle vit entrer ſon Mari avec ſon Ecuïer. Cet homme, en qui elle avoit une confiance ſans réſerve, la trahiſſoit : il avoit déclaré tout à Don Lope. Celui-ci, pour ſurprendre ſon Epouſe, & pour la mieux confondre, avoit feint d'aller à Tolede, & s'étoit tenu caché dans une maiſon du voiſinage. Dès que cette infortunée apperçût Don Lope, elle s'évanoüit. Il jetta ſur le jeune François un regard menaçant, & lui dit, miſérable, tu éprouveras ce que peut ma fureur : Oſorio, continua-t-il, en s'adreſſant à l'Ecuïer, conduiſez-le au ſoûterrain; je vais vous ſuivre, & nous le recompenſerons de l'amour qu'il a inſpiré à Lucinde. Richeville n'étoit pas dans un état à pouvoir ſe défendre. Oſorio le prit ; & levant ſur lui un poignard prêt à le percer de mille coups mortels s'il crioit, il l'emmena. Le Baron ſe croïoit perdu ſans reſſource : il avoit déja les horreurs de la mort devant les yeux ; ſes genoux tremblans ſembloient ſe dérober ſous lui. En deſcendant un eſcalier avec ſon cruel guide, il ſe trouva auprès d'une grande fenêtre qui étoit ouverte. A cette vûë l'amour de la vie lui rendit les forces que la crainte du trépas lui avoit ôtées : il ne délibera pas ſur le parti qu'il devoit prendre : pouſſer rudement Oſorio, le faire tomber le long des degrés, ſauter par la fené-

fenêtre, ce ne fut pour lui qu'une même choſe.

Le Ciel voulut que Richeville ne ſe fît aucun mal. Il ſe trouva dans un petit Jardin qu'il eut bientôt traverſé : & avant que perſonne ſe fût mis en état de le pourſuivre, il paſſa par-deſſus une muraille à l'aide d'un treillage qui ſoûtenoit des eſpaliers ; de-là il deſcendit dans un autre Jardin, dont il affranchit encore le mur avec la même facilité. Enfin, il gagna une ruë étroite où il ſe mit à courir de toute ſa force ; c'eſt ainſi que le bonheur qui l'accompagnoit, le ſauva d'une mort qu'il croïoit inévitable. Lorſqu'il ſe vit aſſez éloigné du quartier de Don Lope, il rallentit un peu ſa courſe : après avoir marché quelque tems au hazard, il reconnut ſon chemin, & ſe retira chez lui au moment que le jour commençoit à paroître.

Comme il n'avoit rien de caché pour moi, il me raconta le lendemain ce qui lui étoit arrivé. J'augurai mal des ſuites de cette avanture ; pour lui, il n'en fit que rire : mes craintes étoient bien fondées ; le tems ne le juſtifia que trop. Don Lope étoit au déſeſpoir de ce que le Baron avoit éludé ſa fureur. Il connoiſſoit l'amour, que nous avions l'un pour l'autre : il ſçavoit que nous étions ſur le point de nous marier ; c'eſt là-deſſus, qu'il forma le projet de ſa vengeance. Nous allions ſouvent Richeville, ma Mere, & moi, paſſer les ſoirées dans le Prado, qui eſt l'une des plus belles Promenades de Madrid. Un jour que nous en ſortîmes plus tard qu'à l'ordinaire, notre caroſſe fut arrêté par ſix hommes maſqués, dans une ruë qui ſembloit faite exprès pour favoriſer le crime : car, de quelque côté qu'on y jettât les yeux, on n'y voïoit que deux longues & hautes murailles, dont l'aſpect ſeul inſpiroit la terreur. Notre cocher nous la faiſoit traverſer, parce qu'il venoit de trouver un embarras, qui l'avoit détourné de ſon chemin ;

ce malheureux fut la première victime des auteurs de cette violence, ils le massacrèrent; deux laquais, qui nous suivoient, eurent le même sort: sur le champ les deux portières du carosse furent assiégées par ces inhumains; ma Mere & moi, nous occupions le fond; Richeville étoit sur le devant.

En cet endroit, Mademoiselle de Turé fut interrompue par un grand bruit, qu'on entendit dans la ruë. Toute la Compagnie se mit aux fenêtres, d'où elle vit un laquais, qui portoit un flambeau, & qui s'enfuïoit en criant au meurtre. Les Académiciens coururent aussi-tôt à leurs épées, qu'ils avoient ôtées pour se mettre à table; car, ils avoient tous soupé chez Mademoiselle d'Ormilly. Le Frere de cette aimable personne, & le Chevalier de Pontignan, furent les plus expéditifs: ils descendirent avec précipitation, & aiant joint le laquais, qui, du premier abord fut très-épouvanté en les voïant, parce qu'il les prit pour ceux qu'il fuïoit, ils lui demandèrent qu'elle raison l'obligeoit à crier de la sorte. La façon, dont ils lui parloient, le rassûra un peu: hélas! Messieurs, leur dit-il, on assassine à l'autre bout de cette ruë le Comte de Belcour, mon maître. Ah! mon cher Pontignan, s'écria d'Ormilly, c'est le Pere de l'Amant de ma Sœur; allons le secourir: ils y volèrent. Dès qu'ils furent sur le champ de bataille, ils virent, à la faveur des lanternes, le vieux Comte, qui s'étoit mis le dos à l'abri d'une porte, d'où il défendoit vaillamment sa vie contre quatre hommes; & il y en avoit un autre étendu mort à ses pieds. Les deux Académiciens s'élancèrent comme des lions sur les brigands: ceux-ci, désespérés de voir qu'ils alloient manquer leur coup, ranimèrent leur fureur; mais tous leurs efforts furent inutiles: deux de ces misérables tombèrent sous les coups de Pontignan, & du jeune d'Ormilly; les

deux

deux autres prirent la fuite, parce qu'ils apperçûrent d'Albagna, & Tréval, qui accouroient au secours de leurs Amis. Le Comte de Belcour avoit reçû plusieurs blessures; les forces lui manquèrent aussi-tôt que l'ardeur du combat cessa de le soûtenir. D'Ormilly le fit emporter chez sa Sœur. Elle ne fut pas peu surprise de voir dans sa maison le Pere de son cher Marquis, & de l'y voir dans un état où il avoit besoin de ses services. Elle avoit l'ame noble & généreuse, aussi-bien que son Frere. Dans cette conjoncture, ils passèrent pardessus toutes les inimitiez de famille; ils oublièrent, que le Comte avoit toûjours saisi avec empressement l'occasion de les chagriner, & ils n'épargnèrent, ni peines, ni soins, pour soulager les douleurs, qu'il ressentoit. Cet accident fut cause, qu'on remit à une autre fois le plaisir d'entendre la fin des Avantures de Mademoiselle de Turé. Chacun se retira chez soi, excepté le Comte de Belcour, qui coucha chez Mademoiselle d'Ormilly, après qu'on eut mis le premier appareil sur ses plaïes; elles n'étoient pas dangereuses, & il passa la nuit assez tranquillement.

Le premier objet qu'il vit le lendemain en s'éveillant, ce fut Mademoiselle d'Ormilly, qui étoit assise à côté de son lit. Cette généreuse fille prenoit en lui un intérêt aussi tendre, que s'il lui eût toûjours fait du bien; il s'en étoit déja apperçû dès la veille. Ma chére Demoiselle, lui dit-il alors, en lui tendant la main, comment pourrai-je jamais expier l'injuste haine, que j'ai eue jusqu'à present contre vous, & contre Monsieur votre Frere? Il m'a garanti d'une mort presqu'inévitable; vous vous empressez à me conserver la vie. Je n'en veux joüir désormais, que pour vous témoigner ma reconnoissance: si les sentimens favorables, que vous avez eu pour mon Fils, ne sont

pas

pas éteints, ſon cœur & ſa main m'aquitteront d'une partie de ce que je vous dois. Mademoiſelle d'Ormilly ne répondit à ce diſcours, que par des larmes, qu'elle ne put retenir. Sur ces entrefaites ſon Frere & le Chevalier de Pontignan, aiant ſçû qu'il étoit jour chez le Comte, vinrent le ſaluer & voir comment il ſe portoit. Il les remercia l'un & l'autre avec des termes proportionnés au ſervice qu'ils lui avoient rendu. Ils lui demandèrent par quel hazard il s'étoit trouvé dans un ſi grand péril. Je vais, leur dit-il, vous ſatisfaire en peu de mots. Je ſoupai hier chez un de mes anciens Amis, & nous demeurâmes long-tems à table: comme ma maiſon n'eſt pas fort éloignée de la ſienne, je ne me ſouciai pas d'envoïer chercher mon caroſſe: je refuſai auſſi le ſien qu'il m'offrit; & je m'obſtinai à me retirer à pied. Je n'ai pas tardé à m'en repentir: les quatre malheureux qui m'auroient tué ſans votre ſecours, m'ont attaqué avec fureur: à peine ai-je eû le tems de mettre l'épée à la main. Un honnête homme, qui paſſoit, a pris mon parti par un pur mouvement de généroſité; il en a été la victime, après avoir fait pour moi tout ce qu'on peut attendre d'une ame noble, & d'un cœur intrépide; c'eſt lui que vous avez trouvé mort lorſque vous êtes venus ſi à propos embraſſer ma défenſe: je le regreterai toute ma vie, & ſi je puis réuſſir à connoître ſa famille, elle aura en moi un Ami prêt à répandre ſon ſang pour la ſervir. On demanda au Comte, s'il ſçavoit qui étoient les auteurs de cet attentat? Il répondit, qu'il avoit reconnu parmi eux le fils d'un homme, contre qui il avoit gagné un procès conſidérable; & qu'il ne doutoit point, que ce ne fût-là un effet de ſon inimitié.

Les autres Académiciens rendirent viſite au Comte,

Comte. Il écrivit en leur preſence une lettre à ſon Fils, où, après l'avoir informé de ce qui venoit de lui arriver, il lui marquoit de quitter promptement l'Italie, & de revenir en France, pour épouſer Mademoiſelle d'Ormilly. Elle étoit charmée d'un bonheur ſi imprévû: ſa joie égaloit ſon amour; & ſon amour étoit extrême. Le Comte fut bien-tôt guéri: alors les galants Académiciens recommencèrent leurs agréables Conférences, & Mademoiſelle de Turé continua ainſi ſon Hiſtoire.

J'en ſuis reſtée, je penſe, à l'endroit où je vous diſois que les ſix hommes maſqués, qui venoient de maſſacrer nos laquais & notre cocher, ſe ſaiſirent des deux portières de notre caroſſe. Figurez-vous notre ſurpriſe & notre épouvante!

Richeville fut percé de pluſieurs coups d'épée, & ſon ſang réjaillit juſques ſur mon viſage. Nous nous évanoüîmes ma Mere & moi: les aſſaſſins ne lui firent aucun mal; ils le laiſſèrent dans le caroſſe à côté du malheureux Baron: pour moi, ils m'enlevèrent ſans que je le ſentiſſe; & lorſque je repris l'uſage de mes ſens, je me trouvai ſur un lit dans une maiſon, qui m'étoit inconnue. Une vieille femme & un grand homme de bonne mine s'empreſſoient à me ſecourir: ils me témoignèrent beaucoup de joie de ce que j'étois revenue. J'allois les remercier du ſoin qu'ils prenoient de moi, lorſque la vieille femme dit à cet homme, croïez-moi, Seigneur Don Lope, il faut qu'elle ſe couche, & nous la laiſſerons dormir, elle a beſoin de repos. Ces paroles verſèrent une ſoudaine horreur dans mon ame. Barbare, m'écriai-je, c'eſt donc toi, c'eſt ta fureur qui m'enléve ce que j'aime? Quelle injure t'avoit faite mon cher Richeville? Étoit-il complice des foibleſſes de ton

Epou-

Epouſe? Mademoiſelle, me dit Don Lope, Richeville étoit coupable envers moi, puiſqu'il avoit ſçû plaire à ma Femme. Conſolez-vous de ſa mort: ſi vous perdez en lui un Amant, je vous offre mon cœur pour vous en dédommager; vous trouverez en moi toute la tendreſſe & tous les égards, qu'un feu ſincére inſpire. Monſtre, lui repliquai-je avec un juſte emportement, retire-toi; ton aſpect m'épouvante: le plus cruel trépas me paroîtroit moins affreux. Il me quitta. Je demeurai ſeule avec la vieille; elle s'appelloit Béatrix, c'étoit la concierge de cette maiſon: mon perſécuteur en étoit le maître; mais il n'y logeoit pas: il ne s'en ſervoit que pour y cacher ſes Maîtreſſes aux yeux de ſon Epouſe. Je flattai Béatrix; je l'aſſûrai d'une fortune qui devoit contenter une perſonne de ſa condition, ſi elle vouloit me fournir les moïens d'échaper à la tirannie de Don Lope. Elle étoit inexorable, mes promeſſes furent inutiles. Mon premier mouvement fut de me laiſſer mourir de faim; mais, par bonheur pour moi, un ſentiment de Religion adoucit l'aigreur de mon déſeſpoir. Je vivois dans les larmes & dans la triſteſſe: Don Lope venoit à tous momens me voir; il m'aimoit, ou du moins il tâchoit de me le perſuader: pour moi, je ne le pouvois ſouffrir, quoiqu'il fût très-bel homme. Cette qualité, qui par elle-même ne forme pas un vrai mérite, étoit offuſquée en lui par mille défauts horribles; il étoit vindicatif, diſſimulé, perfide, cruel, & débauché autant qu'on peut le croire, & plus que je ne puis le dire. Je le traitois avec toute la dureté que méritoient ſes crimes: ſouvent il s'emportoit contre moi, & j'avois lieu de craindre les effets de ſa brutalité. Je ne ſçavois quel parti prendre: j'étois comme une foible & malheureuſe victime, qui n'attend plus que

le

le coup mortel : mes pleurs & mes ſoupirs étoient mes ſeules armes : c'étoit une reſſource bien impuiſſante contre un ennemi, qui ne prenoit que ſes paſſions pour guide. A force de chercher dans mon eſprit un expédient pour ſortir de ma priſon, je m'aviſai d'un ſtratagême qui me réuſſit heureuſement. Ma chambre étoit à un ſecond étage qui étoit aſſez bas. Elle avoit une fenêtre qui donnoit ſur la rue, mais je n'en pouvois tirer aucun avantage, car elle étoit munie d'un grillage de fer, qui s'oppoſoit à mon évaſion. Je n'avois rien pour rompre ce grillage ; il m'étoit cependant impoſſible, quoiqu'il ne fût pas des plus forts, de le caſſer ſans quelque ſecours. Voici le moïen que j'y emploïai : vous jugerez par-là de quoi n'eſt pas capable l'eſprit d'une femme, lorſqu'elle s'eſt armée d'une ferme réſolution. Je ſçavois que le vinaigre & le ſel ont une vertu très-corroſive ; j'eſpérai que je pourrois m'en ſervir utilement. Dans cette idée, je commençai à en demander tous les jours à la vieille Béatrix, qui m'apportoit à manger : elle avoit ordre de ne me refuſer rien, ainſi je n'en manquai pas. Dès que j'étois ſeule, j'en humectois un des barreaux de ma fenêtre toûjours dans le même endroit ; enſuite je le frottois avec un grand clou que j'arrachai d'une des murailles de ma chambre : par bonheur pour moi, ce clou ſe trouva d'une trempe ſi dure, qu'il minoit le barreau, amolli par le ſel & par le vinaigre, beaucoup plus qu'il ne s'uſoit lui-même. Ce ſuccès m'anima. Dès que je m'éveillois, je mettois la main à l'ouvrage ; &, lorſque je me couchois, j'avois ſoin d'envelopper mon barreau d'un linge imbibé de ſel fondu dans du vinaigre. Le lendemain, je le trouvois rongé par la rouille, & tellement attendri, que mon clou en emportoit toûjours quelque peu.

Le

Le progrès de mon travail étoit imperceptible ; mais, comme j'étois persuadée que ma persévérance en viendroit à bout, je ne me rebutois point ; je vous dirai même que cette occupation soulageoit mes ennuis, & faisoit que les journées me paroissoient courtes. Mon clou s'usa enfin ; & pour comble de disgrace je n'en voïois dans ma chambre aucun autre qui fût propre à l'usage que j'en voulois faire. Il ne me restoit plus que très-peu de mon barreau à miner ; j'étois au désespoir de me voir arrêtée en si beau chemin. La nécessité est industrieuse ; je priai Béatrix de me procurer des images, parce que je voulois m'amuser à les découper : elle m'en apporta dès le jour-même avec une paire de ciseaux, qui me servirent à la place du clou, que je regrettois durant tout ce tems-là.

Don Lope ne cessoit point de m'importuner. Je ne le traitois plus avec autant de hauteur que dans les commencemens ; j'avois peur de l'irriter, & de perdre par une conduite trop hautaine tout l'avantage que je pouvois attendre de mon évasion. J'avois apporté mon innocence chez lui ; mes vœux ne tendoient qu'à l'en sauver toute entière. Le Ciel seconda mes justes désirs. J'achevai de couper mon barreau après six mois de fatigues & de peines : comme il ne tenoit plus que par un bout, & qu'il étoit assez foible, il m'étoit aisé de l'écarter en le faussant ; par ce moïen les deux barreaux qui étoient à ses côtez, me laissoient entre eux un espace assez large pour y passer tout mon corps ; j'étois alors très-menue, & je n'avois pas l'embonpoint que vous me voïez aujourd'hui. Je choisis pour m'enfuir une nuit obscure ; & dès que je n'entendis plus de bruit dans la maison, ni dans le quartier, je pris les draps de mon lit & quelques chemises que j'avois

dans

dans ma chambre, je les coupai en plusieurs bandes, que je noüai les unes avec les autres. J'en fis une espéce de corde qui auroit pû soûtenir le poids d'une personne plus grosse que moi, & je l'attachai à l'un des barreaux de ma fenêtre; elle étoit certainement plus longue qu'il ne faloit pour atteindre jusqu'à la ruë. Cependant, quoique j'eusse pris des mesures, qui auroient dû m'inspirer un peu d'assûrance, la fraïeur me saisit. Le tems pressoit: j'implorai le secours du Ciel par la plus fervente prière que j'aie jamais faite de ma vie, ensuite je m'abandonnai à la Providence: elle eut soin de moi, & je descendis heureusement dans la ruë. Aussi-tôt, je me mis à marcher d'un pas précipité sans sçavoir où j'allois. Après avoir erré quelque tems à l'avanture, j'entendis du monde derrière moi; je me figurai que c'étoit Don Lope, ou quelqu'un de ses gens, qui me poursuivoit. Quoique cette idée eût peu de vraisemblance, elle fit une forte impression sur mon ame: je courus pendant près d'une heure dans des ruës que je ne connoissois point, & j'étois hors d'haleine, lorsque je trouvai un carosse arrêté devant une belle maison. J'ouvris la portière, & je me jettai dedans presque sans sçavoir ce que je faisois: la peur me troubloit l'esprit, je crois que je me serois jettée dans un précipice pour fuir le cruel Don Lope.

A peine fus-je dans ce carosse, que je vis sortir de la maison devant laquelle il étoit, une Dame aimable, magnifiquement habillée. Deux Laquais l'éclairoient avec chacun un flambeau: elle voulut entrer dans le carosse; la surprise qu'elle eut de m'y voir, la fit reculer de quelques pas. Madame, lui dis-je, n'aiant point d'autre asile je me suis refugiée ici pour éviter la violence d'un barbare qui me persécute: si vous êtes aussi généreu-

reuſe que belle, ne m'abandönnez pas. Mes larmes la touchèrent, elle m'emmena chez elle. Lorſque nous fûmes ſeules dans ſa chambre, je lui racontai l'Hiſtoire de mes malheurs : elle m'écouta paiſiblement, & me témoigna qu'elle prenoit part à mes diſgraces, juſqu'à ce que je vins à lui parler de l'amour que Don Lope avoit pour moi. Alors, elle changea de viſage, & me regardant avec fureur : miſérable, me dit-elle, c'eſt donc toi qui m'enléve le cœur de Don Lope ? Tu me païeras cher ce larcin. A ces mots, qui me glacèrent d'effroi, elle ſe leva pour aller prendre un coûteau, qui étoit ſur une table ; mais, elle fut arrêtée par une voix, qui partoit de deſſous ſon lit, & qui lui cria : modérez-vous, inhumaine Clomire ; quel mal vous a fait cette infortunée ? Cette avanture ſurprenante l'effraïa, & mit un frein aux tranſports de ſa rage. Nous vîmes à l'inſtant-même ſortir un grand homme bien-fait de deſſous le lit : elle le reconnut, & n'étant pas encore bien raſſûrée de ſa peur : eſt-ce vous, lui dit-elle, Seigneur Don Alvare ? Que faites-vous ſi tard en ces lieux, & quel deſſein vous oblige à vous y cacher de la ſorte ? Cette Dame étoit une riche Veuve, qui avoit de fort belles qualitez ; mais un penchant, qu'elle ne pouvoit vaincre, l'attachoit à Don Lope. On lui avoit cent fois reproché l'amour, qu'elle avoit pour un homme qui en étoit ſi indigne ; mais c'étoit en vain : elle ne ſçavoit point les crimes dont il étoit coupable. Don Alvare lui fit ouvrir les yeux ſur ce qu'elle venoit d'en apprendre par ma bouche : elle rougit enfin de ſa paſſion, & nous aſſûra, que déſormais elle ne regarderoit plus Don Lope qu'avec l'horreur qu'il méritoit. Ce fut un grand ſujet de joie pour Don Alvare : il aimoit tendrement Clomire, qui juſques-là n'avoit répondu à ſon ardeur,

que

que par une profonde indifférence : il lui avoua, que, lassé de ne rien obtenir d'elle, il avoit gagné sa Femme-de-chambre par présens, & qu'elle l'avoit laissé cacher sous son lit. Je ne sçais quel étoit son dessein. Clorire, qui s'en feroit fâchée dans un autre tems, l'excusa pour lors avec plaisir, & lui promit en ma présence, qu'elle n'auroit jamais d'autre Epoux que lui. Le lendemain, elle me conduisit chez ma Mere : je la trouvai malade ; elle me croïoit perdue ; le chagrin qu'elle en ressentoit, avoit pensé lui coûter la vie. Elle avoit fait plusieurs démarches inutiles, pour découvrir les Auteurs de mon enlévement, & de la mort du Baron : leur coup avoit été secret, & ce ne fut que par moi qu'elle apprit, que Don Lope étoit l'Auteur de nos malheurs. Nous en portâmes notre plainte au Conseil Souverain de Castille, & sans doute nous en aurions eû raison, si notre ennemi ne s'étoit dérobé par une prompte fuite au juste châtiment de ses crimes. En ce tems-là, nous trouvâmes de puissans Amis, qui obtinrent de la Cour de France, que nous rentrerions dans les biens, qu'on nous avoit confisqués en Béarn. Nous quittâmes l'Espagne, qui m'étoit devenue odieuse depuis la mort de mon cher Richeville ; & nous revînmes dans notre patrie. Le tems, ni le changement de climat, ni la nouveauté des objets, ne me consolent point de l'Amant que j'ai perdu : je l'aime encore, je l'avoue sans en rougir ; & je le regretterai toûjours.

C'est ainsi que Mademoiselle de Turé acheva son Histoire : elle ne put s'empêcher, en la finissant, de donner des larmes au souvenir du Baron de Richeville. Tous les Académiciens la plaignirent : & le Chevalier de Pontignan suspendit son humeur enjouée, pour lui témoigner, qu'il étoit véritablement touché de ses malheurs. Peu de tems après, le jeune Marquis de Belcour, étant revenu

d'Italie, épousa sa chére Maîtresse : Mademoiselle de Mirac fut unie avec son Amant ; & leurs nôces fermérent l'Académie Galante.

L'Hymen est le tombeau de la Galanterie.
Le Dieu tendre & charmant, qui règne sur les cœurs,
Exclud presque toûjours de son Académie
Ceux qui du Mariage embrassent les langueurs.

HISTOIRE SECRETTE DES AMOURS DE HENRI IV, ROI DE CASTILLE, SURNOMMÉ L'IMPUISSANT.

HISTOIRE SECRETTE DES AMOURS DE HENRI IV, ROI DE CASTILLE, SURNOMMÉ L'IMPUISSANT.

LIVRE PREMIER.

LE mariage de Henri IV, Roi de Castille, avec Blanche de Navarre, aiant été déclaré nul par le Pape Nicolas V, cette malheureuse Princesse quitta sa place à Jeanne de Portugal, qui étoit la plus belle femme de l'Europe.

Le Roi étoit un Prince magnifique : il n'épargna rien pour bien recevoir sa nouvelle épouse. Il lui fit faire à Léon la plus superbe entrée dont l'Histoire d'Espagne ait jamais parlé, & l'Archévêque

de Séville (Alfonſe de Fonſeca, qui entroit dans toutes les inclinations du Roi, dont il avoit juſques-là gouverné l'eſprit,) traita toute la Cour; & par une galanterie qui étoit en uſage en ce tems-là, il fit ſervir dans un feſtin magnifique deux grands baſſins remplis de bagues d'or, de toutes ſortes de pierreries d'un travail admirable; c'étoit pour les Dames, qu'un mets ſi nouveau & ſi éclatant étoit ſervi. La Reine en fit la diſtribution: mais le Roi, voulant porter la galanterie plus loin, commanda à la Reine de faire préſent de ſa bague à celui de tous les Cavaliers qui lui plairoit le plus, ordonnant aux autres Dames de faire la même choſe.

La Reine, prenant ſa bague, la préſenta au Roi; & le Roi diſant qu'il ne vouloit pas être compté, la donna à Bertrand de la Cueva, Comte de Lédeſma, qui commençoit à être ſon Favori.

L'action du Roi donna de la jalouſie à tous les autres Seigneurs, qui voïoient par-là qu'on leur préféroit le Comte de Lédeſma; mais le Roi parut jaloux lui-même, quand il vit qu'une des plus belles Dames de l'Aſſemblée, nommée Catherine de Sandoval, donnoit ſa bague à Alfonſe de Cordouë.

Le Roi avoit aimé cette Dame; & le chagrin qu'il fit paroître pour lors, fit croire qu'il l'aimoit encore: il regarda Alfonſe avec un viſage irrité, & qui ſembla le menacer de la diſgrace qui lui arriva quelque tems après. Mais ce jeune Seigneur ne s'apperçût point du chagrin du Roi; il avoit lui-même un trop grand ſujet de chagrin. La faveur qu'on avoit faite au Comte de Lédeſma, l'avoit percé juſqu'au fond du cœur; & il ne reçût, qu'avec une eſpéce de repugnance, la bague que lui préſenta Catherine de Sandoval, parce qu'il auroit ſouhaité celle de la Reine. Perſonne ne devina ſa penſée, & on fut bien plus

ſur-

ſurpris que Catherine de Sandoval l'eût choiſi pour lui donner ſa bague, que de ce qu'il la recevoit froidement; parce qu'on ſçavoit que, depuis quelque tems, ils ne ſe parloient plus. L'Aſſemblée ſe ſépara; chacun s'en retournant avec la joie ou le chagrin dans le cœur, ſelon les diverſes paſſions dont il étoit agité. On connoîtra, dans la ſuite de cette petite Hiſtoire, les intérêts différens des perſonnes dont nous parlons.

Alfonſe de Cordouë étoit d'une des premières maiſons d'Eſpagne: &, quoique ſa famille ne fût pas dans l'éclat où elle avoit été autrefois, il ne le cédoit qu'aux perſonnes de la maiſon Roïale. C'étoit un de ces jeunes Seigneurs, qui ont beaucoup de cœur, de vanité, & de préſomption; mais, peu de conduite. Il n'avoit pas aſſez de bien pour ſe paſſer de la faveur; & il n'avoit pas aſſez d'adreſſe pour la trouver. Il avoit l'ame fort belle un grand fond de généroſité, de la probité même autant qu'on en peut trouver dans un jeune-homme qui aime le plaiſir. Il avoit été enfant d'honneur du Roi dans le tems qu'il n'étoit encore que Prince d'Eſpagne: mais il n'avoit pu s'en faire aimer; ſoit qu'il n'eût pas aſſez de complaiſance pour un Prince qui vouloit qu'on en eût une extrême pour lui, ſoit que leurs inclinations ne s'accordaſſent pas. Ainſi le Prince, qui, en ſuccédant au Roi ſon Pere, avoit repandu ſes bienfaits ſur ſes jeunes Seigneurs qui avoient paru attachés à ſon ſervice, n'avoit rien fait pour Alfonſe.

Il étoit donc à la Cour ſans avoir de Charge qui le diſtinguât; & il ſouffroit ſa diſgrace avec toute l'indifférence dont un homme, qui ſe piquoit aſſez de mépriſer toutes choſes, étoit capable. Quand il crut trouver bien-tôt dans l'amour de

quoi ſe conſoler de ſa fortune, il devint amoureux de Catherine de Sandoval, qui étoit ſans contredit la Dame la plus accomplie de la Cour. Elle étoit belle; mais ſon eſprit & ſon cœur étoient d'un caractére encore plus engageant, que ſa beauté. Alfonſe, qui étoit fort bien-fait, & qui avoit parmi les femmes autant de complaiſance, qu'il en avoit peu parmi les hommes, trouva bien-tôt l'art de lui plaire. Ils commencérent à s'aimer de la meilleure foi du monde; mais leur amour ne pouvoit produire l'établiſſement ni de l'un ni de l'autre: Alfonſe avoit peu de bien: Catherine de Sandoval en avoit encore moins que lui; & leur mariage n'étoit capable que de faire deux malheureux.

Il y avoit à la Cour un grand parti, ſur lequel les plus grands Seigneurs d'Eſpagne jettoient les yeux; c'étoit la Comteſſe de S. Etienne, petite-Fille du Connétable Alvare de Lune, dont le malheur eſt ſi célébre dans l'hiſtoire (il eut la tête coupée ſous Jean II, Pere de Henri.) Cette Comteſſe étoit la meilleure Amie de Catherine de Sandoval; elles étoient toutes deux de même âge; elles avoient été élevées enſemble; & c'étoit aſſez que l'une ſouhaitât une choſe pour la faire approuver de l'autre. C'eſt ce qui fit venir la penſée à Catherine de ménager pour ſon Amant le mariage de la Comteſſe; c'étoit un effort de généroſité peu ordinaire à une Amante, que de vouloir elle-même ſe priver de ſon Amant. Mais Catherine étoit une perſonne extraordinaire; elle n'aimoit que l'avantage d'Alfonſe: & ne trouvant pas en ſa fortune tout ce qui pourroit le rendre heureux, elle crut que, bien loin de faire quelque choſe qui démentit ſon amour, ce ſeroit le ſignaler, que de marier ſon Amant à une perſonne plus riche qu'elle, lui don-

donnant par ce moïen la plus grande marque d'amour qu'il pût jamais recevoir.

Elle commença donc à s'appliquer aux moïens de faire réussir son dessein. Elle y trouva toutes les dispositions qu'elle pouvoit souhaiter. La Comtesse qui avoit vû souvent Alfonse, avoit conçû pour lui des sentimens qui passoient l'estime. Elle avoit même souhaité plusieurs fois que ce jeune Seigneur eût moins d'attachement pour Catherine; & il y avoit des momens où elle auroit voulu le rendre infidéle. Elle n'ôsoit pourtant, ou elle ne vouloit pas, s'en flatter, soit qu'elle crût Alfonse incapable de changer, soit qu'elle fît scrupule d'enlever à son Amie une conquête qui lui appartenoit si justement.

Ce n'étoit pas les seules dispositions favorables qui se trouvoient à l'établissement d'Alfonse. Si la générosité obligeoit Catherine à penser à ce mariage, & si l'amour le faisoit souhaiter à la Comtesse de S. Etienne, la vengeance avoit encore plus fait de chemin que la générosité & l'amour.

Dom Juan de Lune, Oncle de la Comtesse & son Tuteur, avoit une haine mortelle pour le Marquis de Villena, qui, après l'Archévêque de Séville, avoit la meilleure part au gouvernement de l'Etat. Il se douta bien que le Marquis feroit demander la Comtesse pour son Fils aîné; & voulant prévenir une demande qui seroit appuïée de l'autorité du Roi, il résolut de conclure le mariage de sa Niéce avec un autre.

Il chercha un jeune-homme de qualité, d'un grand courage, & capable de le seconder dans la haine qu'il avoit pour le Marquis. Il trouva toutes ces qualités dans Alfonse de Cordouë, qui n'étoit pas trop dans les intérêts du Marquis, parce que le Marquis étoit Ministre & Favori; c'étoit l'unique raison qu'Alfonse eût de le haïr: il s'imaginoit

qu'il n'auroit pu être de ſes Amis ſans faire croire qu'il l'étoit de la faveur ; & il n'étoit pas d'humeur à vouloir paſſer pour un homme intéreſſé.

Dom Juan eut donc bien-tôt arrêté ſon choix ſur lui : il ſe flatta aiſément d'en obtenir tout ce qu'il voudroit, parce que la Comteſſe de Saint-Etienne étoit un de ces partis qu'on ne laiſſe guéres échaper à la Cour, quand ils ſe préſentent. Il ne perdit point de tems pour en faire la propoſition. Alfonſe la reçût avec embaras : il pria Dom Juan de lui donner un jour pour répondre ; & il paſſa ce jour-là dans de grandes irréſolutions : il trouvoit d'un côté l'occaſion de faire ſa fortune ſans être obligé de ramper devant les Miniſtres ; mais de l'autre, il conſidéroit qu'il faloit quitter Catherine de Sandoval. Cette derniére conſidération l'emporta : il ne put ſe réſoudre de préférer ſa fortune à ſon amour : il crut, qu'il y auroit de la lâcheté à ſe marier pour être riche ; & aiant enfin pris le parti de n'en rien faire, il alla trouver Dom Juan dès le lendemain, & il le rémercia de ſa bonne volonté.

Catherine de Sandoval, ne ſçachant point le deſſein de Dom Juan, travailloit de ſon côté à gagner l'eſprit de la Comteſſe. Elle lui parla d'Alfonſe, & la Comteſſe ne put lui diſſimuler qu'elle eût eu beaucoup de joie de l'épouſer ſi elle eût pu le faire ſans lui enlever ſon Amant. Catherine ſe moqua de ce ſcrupule ; & la Comteſſe, perſuadée plus par l'inclination qu'elle avoit pour Alfonſe, que par toutes les raiſons de Catherine, commença à eſpérer que la choſe pourroit réuſſir.

Elle ſe flattoit déja de cette eſpérance, quand Dom Juan lui vint dire le refus d'Alfonſe. Elle en fut irritée par un ſentiment naturel aux femmes, qui ne ſçavent point pardonner de mépris, & qui ſe croïent toutes capables de donner

ner de l'amour. Elle n'en voulut pourtant point de mal à Alfonſe : tout ſon reſſentiment tomba ſur Catherine, parce qu'elle ſe perſuada, qu'il n'y avoit que ſon intérêt, qui eût pu obliger cet Amant de la refuſer, & oubliant le ſacrifice que Catherine elle-même avoit voulu lui en faire, elle réſolut de lui enlever un Amant ſi fidéle, croïant que la conquête en ſeroit d'autant plus glorieuſe, qu'elle étoit plus difficile. Mais elle ne voulut en être redevable qu'à elle ſeule ; & bien loin de preſſer Dom Juan de ſolliciter encore Alfonſe, ou de dire à ſon Amie qu'elle étoit toute prête d'épouſer ſon Amant, comme elle avoit dit la premiére fois, elle leur fit entendre à tous deux, qu'il ne faloit plus penſer à cette affaire. Elle n'oublia rien cependant pour la faire réuſſir : & comme elle avoit de la beauté & de l'eſprit, elle auroit infailliblement réuſſi, ſi elle avoit eu affaire à un homme d'un autre caractére qu'Alfonſe.

Un jour, qu'elle ſe trouva auprès de lui à une promenade où toute la Cour étoit, elle lui demanda où en étoit l'affaire que le Roi pourſuivoit auprès du Pape, pour faire rompre ſon mariage. Après qu'Alfonſe lui eût appris ce qu'on en diſoit : „ Il faut, dit la Comteſſe, en baiſſant „ un peu la voix, que le Roi ait bien de l'in„ conſtance pour quitter une perſonne avec la„ quelle il eſt tout accoûtumé de vivre, & qui „ ne lui a donné nul ſujet d'être mécontent.

„ Je crois, reprit Alfonſe, que c'eſt une in„ conſtance qu'on pardonnera aiſément à ce Prin„ ce, puiſque, pour rendre une inconſtance par„ donnable, il ſuffit de dire qu'elle n'eſt pas en „ Amour ; car, il n'y a que celles-là, qu'on ne „ doit jamais pardonner. Je ne ſuis pas tout-à„ fait de votre ſentiment, répondit la Comteſſe ; „ & je pardonnerois pour moi plus aiſément à

„ Alfonſe de Cordoue l'inconſtance qui lui fe-
„ roit oublier Catherine de Sandoval, que je ne
„ pardonne au Roi celle qui l'oblige de quitter
„ la Reine. „ Elle rougit un peu en achevant ces paroles, & Alfonſe n'eut pas de peine à comprendre tout ce qu'elles vouloient dire: mais il prit la choſe en raillant, & parlant plus haut, il rendit la converſation générale.

Dom Juan de ſon côté avoit fort bien entrevû que la Comteſſe aimoit Alfonſe: & comme l'indifférence qu'elle affectoit en parlant de lui à ſon Oncle, avoit plus ſervi à découvrir ſon amour, que tout ce qu'elle auroit pu dire à ſon avantage (car rien ne reſſemble plus à l'Amour qu'une indifférence étudiée,) il commença à compter là-deſſus: & comme il étoit de la dernière conſéquence pour lui de marier ſa Niéce dont le jeune Marquis de Villena commençoit à paroître amoureux, il alla trouver Catherine de Sandoval; il la pria de ſe joindre avec lui pour conclure l'affaire, & cherchant avec elle les moïens d'en venir à bout, il lui découvrit une penſée qui la jetta dans un étrange embaras. „ Madame, lui „ dit-il, nous ne devons point eſpérer que „ votre Amant épouſe ma Niéce tant qu'il vous „ aimera; & on ne doit pas croire qu'il ceſſe „ de vous aimer, tant que vous ne ſerez point „ en la puiſſance d'un autre. S'il eſt donc vrai, „ comme vous le dites, que vous penſiez ſérieuſement à lui faire épouſer la Comteſſe, vous „ devez prendre les moïens qui peuvent vous „ effacer de ſon eſprit; & le meilleur moïen, „ c'eſt de vous marier. Je vous épouſerai, Madame, ſi vous y conſentez. J'ai de la qualité „ & du bien: mais ce n'eſt pas ce qui doit „ vous faire embraſſer ce parti; c'eſt l'aſſurance, „ que vous aurez après notre mariage de conclure celui d'Alfonſe avec ma Niéce. „

Ce

Ce discours étonna Catherine : elle connut pour lors, que si la générosité porte quelquefois une Amante jusqu'à se priver de celui qu'elle aime, il est difficile qu'elle porte jusqu'à se donner à une personne qu'elle n'aime pas. Elle fut quelque tems interdite ; mais, enfin, elle répondit à Dom Juan d'une manière fort honnête, & qui lui fit croire qu'il pouvoit se flatter de l'espérance de voir réussir l'un & l'autre mariage.

Cependant Alfonse ne jouissoit pas d'un repos fort tranquille ; il se croioit d'autant plus malheureux, qu'on travailloit plus fortement à sa fortune. Il s'appercevoit tous les jours que la Comtesse faisoit ce qu'elle pouvoit pour se faire aimer de lui ; mais il étoit trop à Catherine de Sandoval pour se donner à une autre. Plus cette généreuse Amante l'exhortoit à prendre l'occasion qui se présentoit d'être un des plus riches Seigneurs de l'Espagne, plus il avoit de mépris des richesses. Il y avoit des momens où il se plaignoit de son Amante : il l'accusoit quelquefois de peu d'amour, puisqu'elle pouvoit se résoudre à le perdre ; mais, il l'aimoit toûjours ; ainsi la Comtesse ne recevoit de lui que des fadeurs, & il évitoit Dom Juan par-tout.

Il n'est pas difficile de se persuader que ce procédé ne devoit pas trop déplaire à Catherine. Elle sentit redoubler pour son Amant & son estime & son amour : & peut-être auroit-elle quitté le dessein de lui faire épouser une autre personne, si les affaires n'eussent changé de face.

Le Roi, qui vouloit détruire l'opinion qui commençoit déja à se répandre à la Cour, & qui lui a donné dans les siécles suivans l'injurieux surnom d'impuissant, qui le distingue des autres Rois de Castille, ne se contentoit pas de faire travailler à Rome à rompre son premier mariage ; il chercha des Maîtresses en Espagne, & il

crut que pour n'être point accusé de l'impuissance dont on le soupçonnoit, c'étoit assez de paroître amoureux & galant.

Catherine de Sandoval fut la personne qu'il choisit pour l'objet de sa politique ou de son amour. Il commença à la rechercher & à se plaire avec elle; il lui fit des présens; & le bruit se repandit bien-tôt, qu'elle étoit toute puissante sur son esprit. Elle n'écouta & ne souffrit l'amour du Roi, que pour avoir occasion de faire du bien à Alfonse. Cette occasion se présenta bien-tôt: la charge de Grand-Maître de Saint Jaques étant venue à vaquer, Catherine la demanda pour Alfonse de Cordouë; le Roi la lui promit, & deux jours après il la donna à Bertrand de la Ceuva, jeune Gentil-homme qui commençoit à s'élever à la Cour. Catherine, également surprise & irritée de ce procédé, en fit des plaintes; & le Roi, en s'excusant, fit connoître qu'il n'aimoit pas Alfonse, & que même il étoit un peu jaloux de l'intérêt que Catherine prenoit à sa fortune.

Cependant Alfonse étoit peu touché de la préférence qu'on avoit faite de Bertrand de la Cueva. Il n'avoit point souhaité la charge qu'on lui avoit refusée, parce qu'il ne pouvoit l'obtenir, que par la voïe de la faveur; c'est ce qui l'avoit empêché de consentir à la proposition, que Catherine lui avoit faite de la demander pour lui: & tandis que Bertrand n'avoit pas un Ami, qu'il ne fît agir auprès de l'Archévêque de Séville, & du Roi, pour obtenir cette charge; Alfonse, peu sensible à des honneurs qui coûtoient trop à sa fierté, n'étoit occupé que de son amour. Il étoit au désespoir de la complaisance que Catherine avoit pour le Roi: il eût voulu, qu'elle lui eût déclaré nettement, qu'elle ne l'aimoit pas: il l'accusoit d'une infidélité achevée, parce qu'elle paſ-

soit

ſoit tous les jours deux ou trois heures avec ce Prince : il eſt vrai, que ſa jalouſie n'alloit pas auſſi loin, qu'elle eût pu aller, parce que le Roi, & Catherine, évitoient également l'occaſion de ſe trouver en particulier. Mais Alfonſe vouloit qu'on n'aimât que lui ; & il faloit que Catherine eſſuïât ſa mauvaiſe humeur ſur ce chapitre, & qu'elle travaillât malgré lui à lui procurer quelque charge.

Elle le faiſoit avec peu de ſuccès : elle n'ôſoit parler pour lui, que le Roi ne fît paroître de la jalouſie ; & Alfonſe s'aidoit ſi peu de ſon côté, que toute la faveur de ſon Amante lui étoit entièrement inutile. C'eſt ce qui la fit réſoudre de n'en point parler au Roi, & d'agir toûjours ſous main, auprès de Dom Juan, & de la Comteſſe de S. Etienne, pour le mariage auquel ils avoient penſé depuis long-tems.

Le jeune Marquis de Villena s'étoit déclaré depuis quelques jours : il avoit demandé hautement la Comteſſe ; & le Roi auroit preſſé la concluſion du mariage, s'il n'en eût été détourné par Catherine de Sandoval. Cette généreuſe perſonne lui repréſenta, que la maiſon du Marquis n'étoit déja que trop forte en Eſpagne ; que toutes les richeſſes de la maiſon de Lune venant à fondre dans celle de Villena par le mariage de la Comteſſe, elles rendroient le Marquis deux fois plus redoutable ſous ſon règne, que n'avoit été Alvare de Lune ſous celui de ſon Pere Jean II. Elle s'étendit enſuite fort adroitement ſur les malheurs, qui ſuivent le trop grand pouvoir des favoris ; &, ne parlant que d'Alvare de Lune, elle fit adroitement comprendre au Roi, que le Marquis de Villena cherchoit à s'aſſûrer de tout ce qu'il y avoit de plus illuſtre & de plus avantageux en Eſpagne, & pour les richeſſes, & pour le credit, afin de n'avoir perſonne, qui pût lui réſiſter, lorſqu'il

lui

lui plaisoit se soulever contre la maison Roïale.

Si le discours de Catherine ne rendit pas le Marquis suspect au Roi, il servit du moins à lui faire différer le mariage de son Fils avec la Comtesse de S. Etienne; & c'est tout ce que Catherine demandoit.

Un jour que le Marquis de Villena étoit venu solliciter le Roi de parler à la Comtesse en faveur de son Fils, ce Prince importuné lui dit, qu'il étoit trop pressé, & qu'il avoit dessein de marier la Comtesse avec un autre; après cette réponse il entra chez Catherine, à laquelle il raconta ce qui venoit d'arriver.

Catherine loüa le Roi de la fermeté qu'il faisoit paroître, & elle l'exhorta à marier en effet la Comtesse d'un autre côté. „ Mais, à qui la marierons-nous, dit le Roi? Il y a long-tems, reprit „ Catherine, que Votre Majesté me fait la guerre „ que j'aime Alfonse de Cordouë, & tout ce „ que j'ai pu vous dire, ne vous a point désa„ busé: j'ai trouvé une occasion de le faire; c'est „ que je vous prie de bonne-foi de lui faire épou„ ser la Comtesse. „ Le Roi parut surpris, & il rêva quelque tems; mais, enfin il dit qu'il le vouloit bien, pourvû que la Comtesse n'y eût pas de repugnance.

Catherine ne perdit point de tems; elle donna avis à Dom Juan, & à la Comtesse de l'entretien qu'elle avoit eu avec le Roi; & pour faire consentir Alfonse à conclure une affaire qui étoit en si bon chemin, elle lui écrivit ce billet:

Je suis enfin obligée de vous prier de ne plus penser à moi: le Roi m'a ordonné de vous oublier; & j'ai assez d'obligation à ce Prince pour lui obéir en tout ce qu'il souhaite. Si j'ai encore quelque pouvoir sur votre esprit, je vous prie de ne vous plus oppo-

ser

ſer à votre mariage avec la Comteſſe de Saint-Etienne. Dom Juan vous dira, qu'il ne tient qu'à vous de l'achever : je ſuis encore aſſez votre Amie pour m'intéreſſer à votre fortune.

Dom Juan porta ce billet, & il fut témoin du déſeſpoir d'Alfonſe. Il ſe plaignoit de Catherine en des termes qui auroient peut-être fait repentir cette belle perſonne de l'artifice dont elle ſe ſervoit, pour obliger ſon Amant de prendre ſoin de ſa fortune ; car la lettre ne contenoit rien moins que la vérité : elle aimoit toûjours Alfonſe ; & elle ne lui avoit écrit d'une maniere ſi dure, que pour lui perſuader, qu'elle étoit infidéle ; eſpérant que le dépit qu'il en auroit, le feroit réſoudre à ſe marier.

Elle ſe trompa ; & ſi Dom Juan n'avoit dit mille menſonges pour lui perſuader l'infidélité de Catherine, jamais il ne l'auroit crue, ou du moins il n'auroit eu recours qu'au déſeſpoir, pour ſe venger d'elle. Mais quand il entendit de la bouche de Dom Juan, qu'il y avoit long-tems que Catherine ne l'aimoit pas ; qu'il ſçavoit de bonne part qu'elle n'avoit jamais penſé à parler pour lui, lorſqu'il avoit été queſtion de donner la charge de Grand-Maître ; quand, dis-je, mille autres choſes ſemblables, que Dom Juan inventa ſur le champ, l'eurent convaincu de l'infidélité de Catherine, il eut honte de ſa foibleſſe ; & faiſant tout d'un coup réflexion au miſérable état de ſa fortune, il regarda l'amour comme l'unique ſource de tous ſes malheurs. Il promit à Dom Juan d'avoir plus de docilité dans une affaire, qui lui étoit plus avantageuſe qu'à perſonne ; &, dès le jour-même, il alla rendre viſite à la Comteſſe, dont il ſe déclara l'Amant. Il y trouva le jeune Marquis de Villena fort chagrin ; il eut de la joie de voir le Fa-

vori

vori humilié ; & rien ne donna lui tant d'envie d'épouſer la Comteſſe que l'eſpérance de mortifier le Marquis.

Les choſes étoient en cet état, quand l'Ambaſſadeur que le Roi avoit envoïé à Rome, revint avec la diſpenſe du Pape : & la Reine Blanche, qui s'étoit déja retirée de la Cour, eut ordre de retourner dans le Navarre ; & le Duc de Médina fut envoïé en Portugal pour amener la nouvelle Reine.

Le Roi, qui n'avoit pas voulu qu'on parlât du Mariage de la Comteſſe de Saint-Etienne avant l'arrivée de la Reine, & qui craignoit d'ailleurs, que les deux Rivaux, c'eſt-à-dire, le Marquis de Villena, & Alfonſe de Cordouë, n'en vinſſent à quelque querelle fâcheuſe, ou qui ſe repentoit peut-être du conſentement qu'il avoit donné en faveur d'Alfonſe qu'il haïſſoit, voulut que ce dernier allât au-devant de la Princeſſe de Portugal, avec le Duc de Médina.

Alfonſe, qui n'étoit pas fâché de s'éloigner pour quelque tems de la Comteſſe, qu'il n'aimoit pas, reçût l'ordre du Roi avec beaucoup de joie. Il partit ſans voir Catherine de Sandoval, parce qu'ils prenoient tous deux un grand ſoin de s'éviter ; c'étoit par des motifs bien defférents : Alfonſe ne pouvoit ſouffrir la vûë d'une perſonne qu'il avoit tant de raiſons de croire infidéle ; & Catherine fuïoit la preſence d'Alfonſe de peur de le déſabuſer : il eſt vrai, qu'elle ſouffroit des peines inconcevables ; & que la violence qu'elle étoit obligée de ſe faire, ne lui laiſſoit guéres l'eſprit en repos ; la ſeule eſpérance de contribuer à la fortune de ſon Amant la conſoloit dans de ſi grands ſujets de chagrin.

Pour la Comteſſe de S. Etienne, elle s'eſtimoit la plus heureuſe du monde. Le Roi lui avoit promis de lui laiſſer le choix d'un Epoux : & elle avoit toute

toute ſorte de raiſons de croire, qu'Alfonſe de Cordouë étoit digne de ce choix. Elle ſe faiſoit encore quelques reproches ſur le chapitre de Catherine de Sandoval, non qu'elle fût fâchée d'enlever à ſon Amie un Amant ſi conſidérable; elle avoit trop d'amour pour avoir quelque ſcrupule là-deſſus; & s'il lui reſtoit encore quelque peine, c'eſt qu'elle ſçavoit bien qu'Alfonſe n'avoit donné ſa parole à Dom Juan, que depuis que le Roi aimoit Catherine de Sandoval: & pénétrant plus qu'elle ne penſoit dans les ſecrets ſentimens d'Alfonſe, elle s'imaginoit quelquefois, que ſi cet Amant avoit oublié ſa Maîtreſſe pour s'attacher à une autre, ce n'avoit été que par dépit. Elle avoit aſſez de délicateſſe pour ſouhaiter qu'on l'aimât pour d'autres raiſons; mais il arriva une choſe, qui lui fit croire qu'Alfonſe lui faiſoit un entier ſacrifice de ſa première paſſion.

Catherine de Sandoval, qui connoiſſoit le peu de bien d'Alfonſe, crut qu'il pourroit avoir beſoin d'argent pour les fraix du voïage, qu'il alloit faire en Portugal; parce que, de l'humeur & de la qualité dont il étoit, il ne manqueroit pas de vouloir faire les choſes avec une extrême magnificence. Elle réſolut donc de le tirer de l'embaras où elle le croïoit, & elle lui fit porter par une perſonne inconnue pour plus de trente mille ducats de pierreries, qu'elle avoit des divers préſens du Roi.

Alfonſe ne pouvant apprendre de celui, qui porta ce ſuperbe préſent, de quelle part il lui étoit envoïé, crut qu'il venoit de la Comteſſe de Saint-Etienne, qui étoit la ſeule Dame de la Cour qui eût aſſez de bien pour cela; & dans cette penſée il lui envoïa toutes les pierreries qu'il avoit reçûes, lui faiſant dire qu'il la prioit de les garder juſqu'à ſon retour.

La Comteſſe reconnut les pierreries; & comme elle

elle ne douta pas qu'Alfonſe ne les eût reçues de Catherine, elle crut qu'il lui en faiſoit un préſent pour lui faire comprendre, que ce n'étoit plus de cette première Amante dont il cherchoit l'amitié & les faveurs. Cette raiſon fut plus à ſon gré que toutes les pierreries; & elle ſe perſuada ſans peine, qu'elle étoit autant aimée qu'elle pouvoit le ſouhaiter.

Pendant qu'elle ſe réjoüiſſoit d'un ſuccès, dont elle ne croïoit plus avoir lieu de douter, Alfonſe étoit en Portugal, qui s'engageoit dans une nouvelle paſſion, qui après bien de peines & de chagrins fut enfin la cauſe de ſa perte.

Alfonſe de Cordouë porta en Portugal le cœur d'un Amant, qui ne cherche qu'à ſe retirer d'une paſſion par quelque nouvel attachement; ainſi on ne doit pas s'étonner, ſi, dès qu'il vit la Princeſſe qui étoit deſtinée au Trône de Caſtille, il en devint amoureux: ce fut moins la beauté de cette Princeſſe, quoiqu'extraordinaire, qui le toucha, que ſes manières douces & engageantes. Il n'y avoit pas trois jours qu'il la connoiſſoit, quand la Princeſſe, qui l'avoit déja remarqué en pluſieurs occaſions, lui demanda ſon amitié. Ce compliment lui parut fort nouveau, & dans un païs tel que l'Eſpagne, & d'une perſonne comme la Reine: mais il lui plut fort; &, quoiqu'il fut embaraſſé pour y répondre, il ne laiſſa pas de prendre la réſolution d'en profiter. Dès qu'il ſe fut un peu remis, il répondit à la Princeſſe, & il lui promit ſon amitié en des termes ſi paſſionnés, qu'il ne douta pas, qu'en ne parlant que de l'amitié, il n'eût fait paroître beaucoup d'amour.

La Princeſſe parut contente de ſa réponſe: elle y repartit ſur le même ton dont elle avoit commencé; c'eſt ce qui flatta encore Alfonſe dans ſa paſſion naiſſante.

Il oublia pour lors entièrement & la Conteſſe

de

de Saint-Etienne & Catherine de Sandoval. Toutes ſes penſées, toutes ſes réflexions; & tous ſes empreſſemens étoient pour la Princeſſe. Il en étoit toûjours bien reçû; elle témoignoit même une joie particulière quand elle le voïoit; & la familiarité avec laquelle ils en uſoient enſemble, commença à lui faire croire qu'il étoit un peu aimé. Cette opinion jointe à la facilité qu'il avoit tous les jours de voir & d'entretenir la Princeſſe, le rendit en peu de tems l'Amant le plus paſſionné qui ait jamais été. Son amour ne trouvoit rien qui l'embaraſſât. La Princeſſe avoit un mérite très-grand; le caractére de ſon eſprit ſembloit plus ſolide, que n'eſt celui de la plûpart des femmes; auſſi Alfonſe ne regardoit plus ſa paſſion comme une foibleſſe. Il croïoit que c'étoit un tribut qu'il faloit rendre néceſſairement aux grandes qualitez de la perſonne qui l'avoit charmé: &, regardant l'avenir avec les yeux d'un Amant prévenu, il n'y voïoit rien qui dût luy faire appréhender la ſuite d'une paſſion ſi extraordinaire: il n'avoit pas même de grands ſujets de jalouſie; ſi la Princeſſe étoit deſtinée au Roi de Caſtille, ce Prince n'étoit pas un Mari qui dût rendre un Amant jaloux: d'ailleurs, il ſe croïoit ſi bien lui-même dans l'eſprit de cette Princeſſe, & elle lui paroiſſoit avoir l'eſprit ſi peu capable de changement, qu'il n'appréhendoit point que ſes Rivaux l'emportaſſent un jour ſur lui. Une ſeule choſe lui cauſoit du chagrin; c'étoit d'être toûjours auprès de la Princeſſe ſur le pied d'Ami. Cette qualité ne le contentoit pas; il auroit voulu être ſur le pied d'un Amant déclaré: mais il n'ôſoit ſe déclarer, de peur de perdre même la qualité dont il étoit en poſſeſſion. Il fit quelques démarches pour découvrir ſon amour. Il lui arriva quelquefois étant avec la Princeſſe de lui parler avec des termes un peu vifs: mais,

dès

dès qu'elle s'en appercevoit, elle le faiſoit reſouvenir de ſon devoir ; & Alfonſe étoit toûjours contraint de ſe retrancher ſur l'amitié, juſqu'à ce que quelque occaſion favorable lui permît de parler plus clairement de ſon amour.

Cependant la Princeſſe arriva en Eſpagne. Le Roi ſon Mari alla la trouver à Léon où le mariage ſe fit. Dom Juan de Lune vouloit que celui de ſa Niéce avec Alfonſe ſe fit en même tems. Il en fit parler au Roi par Catherine de Sandoval ; mais ce Prince ne s'expliqua pas là-deſſus : & comme Alfonſe n'étoit occupé que de la Reine, il fit connoître à la Comteſſe de S. Etienne tant de refroidiſſement, qu'elle crut ne devoir rien précipiter, de peur d'être refuſée ; les choſes demeurérent donc dans le même état où elles étoient avant le mariage du Roi.

Ce fut en ce tems-là, que l'Archévêque de Séville donna le feſtin dont nous avons parlé au commencement de ce diſcours, dans lequel Catherine, quoiqu'en froideur avec Alfonſe, ne fit pas de ſcrupule de lui préſenter ſa bague, ſoit qu'elle voulût réveiller l'amour & la jalouſie du Roi, ſoit qu'elle eût peur qu'on ne remarquât l'empreſſement qu'Alfonſe avoit pour la Reine, ſoit qu'elle n'eût pas été maîtreſſe de ſes ſentimens dans une occaſion où il s'agiſſoit de marquer ſon choix.

Quand le feſtin fut fini, & après que la Cour ſe fut retirée ; & qu'on eût laiſſé le Roi ſeul avec la Reine, Alfonſe, qui avoit perdu l'eſprit à force d'aimer cette Princeſſe, ne pût ſe réſoudre de ſe retirer chez lui : il alla ſe promener ſeul ſur une petite terraſſe qui étoit ſous les fenêtres de la Reine, aiant continuellement les yeux attachés ſur ces fenêtres, & ſe plongeant dans toutes les penſées que ſon amour & ſa jalouſie pouvoient lui donner.

Il y avoit deux heures qu'il étoit là, réſolu d'y paſſer toute la nuit, quand il vit ſortir d'un eſcalier dérobé, qui deſcendoit ſur cette terraſſe, un homme qui venoit droit à lui: la nuit étoit fort obſcure, & il ne le put reconnoître. Il s'avança pourtant à ſa rencontre; & quand il fut près de lui, il ſentit que cet homme, ſans lui rien dire, le prit par le bras, & le mena droit à l'eſcalier. Alors, cet homme l'aiant fait entrer, lui dit ces paroles: *Tu n'as qu'à monter: tu trouveras la porte ouverte; & dans deux heures, tu me retrouveras ici.* Cet homme aiant dit ces paroles ſe retira ſur la terraſſe fermant la porte ſur Alfonſe, qu'il laiſſa dans l'eſcalier.

Alfonſe ne pouvoit déviner, ni qui étoit cet homme, ni ce que tout cela vouloit dire: il ſçavoit bien que l'eſcalier étoit un eſcalier dérobé qui donnoit dans un cabinet tout proche de la chambre de la Reine. Il rêva quelque tems à cette il avanture, & ſans y pouvoir rien comprendre monta l'eſcalier. Il trouva la porte du cabinet ouverte; il y entra; & il vit auſſi que la porte de la chambre de la Reine n'étoit point fermée. Comme il croïoit que le Roi étoit avec elle, il ſe repentit d'être entré, & il ne douta point qu'il ne fût perdu ſi on venoit à le trouver là: il voulut ſortir; mais il ſe ſentit arrêter par une femme, qui, le prenant par la main, lui dit; hé bien, Sire, vous trouvez-vous encore mal. Il reconnut que c'étoit la Reine; & jamais homme ne ſe trouva dans l'état où il ſe vit.

Il ne ſçavoit que comprendre à cette avanture; & ſe voïant dans la chambre de la Reine, il jugeoit par ce qu'elle lui diſoit, qu'elle le prenoit pour le Roi, & que le Roi n'étoit pas avec elle. Il crut que l'homme, qui l'étoit venu prendre ſur la terraſſe, pourroit bien être le Roi lui-même;

me; & il ſe reſouvint qu'en effet cet homme avoit ſa taille & ſa voix. Mais, qu'imaginer & que croire? Cependant la Reine le tenant toûjours embraſſé, continuoit à lui demander s'il ſe trouvoit mal, & s'il ne vouloit pas qu'on cherchât quelque ſecours.

L'amour détermina Alfonſe. Quoiqu'il vit bien qu'il y alloit de ſa vie, il ne put réſiſter à une occaſion qui lui mettoit cette Princeſſe entre les bras: il entra dans la chambre; il ſe mit au lit; & la Reine, qui croïoit que c'étoit le Roi, s'y mit avec lui.

Cette avanture, ſi ſurprenante, étoit fondée ſur le deſſein le plus extraordinaire que jamais un homme ait conçû: & la choſe eſt ſi peu vraiſemblable, qu'on n'y pourroit jamais ajoûter foi ſi elle n'étoit une vérité de l'Hiſtoire.

Le Roi de Caſtille, qui s'étoit apperçû que l'opinion qu'on avoit de ſon impuiſſance, autoriſoit les factions qui ſe formoient tous les jours contre lui, réſolut, à quelque prix que ce fût, d'effacer cette opinion, & de ſouffrir pour cela qu'un autre prit ſa place dans le lit de la Reine. Celui, ſur qui il jetta les yeux, fut le Comte de Lédeſma, ſon favori. Il convint donc avec lui, que, dès qu'il ſe ſeroit retiré avec la Reine, la nuit de ſes nôces, il feroit ſemblant de ſe trouver mal; qu'il deſcendroit ſur la terraſſe, où il ordonna au Comte de ſe trouver; & que le Comte, montant par l'eſcalier dérobé, iroit dans le lit de la Reine, ſans que cette Princeſſe s'en apperçût; qu'enſuite il reviendroit par le même eſcalier reprendre le Roi, qui retourneroit chez la Reine.

Les choſes étant ainſi concertées, le Roi deſcendit comme il en étoit convenu; &, trouvant Alfonſe ſur la terraſſe, il crut que c'étoit le Comte de Lédeſma & le fit monter comme nous

avons

avons dit : & ne doutant point du tout que ce ne fût lui, qui fût chez la Reine, il se mit à l'attendre sur la terrasse. Il n'y avoit qu'un moment qu'Alfonse étoit entré, & que le Roi attendoit, quand le Comte de Lédesma vint au rendez-vous. Il reconnut que c'étoit le Roi qui l'attendoit, & allant à lui, & s'en étant fait reconnoître, il jetta ce Prince dans une surprise qu'on ne peut exprimer, en lui faisant voir qu'un autre que lui étoit chez la Reine.

Le Roi lui apprit comment il s'étoit mépris ; & sa première pensée fut de remonter chez la Reine, & de tuer celui qu'il y trouveroit. Mais il jugea un moment après, que ce seroit un éclat qui ne serviroit qu'à le deshonnorer, & qu'il valoit mieux dissimuler : ainsi, par une avanture la plus singulière qui fut jamais, Alfonse se trouva possesseur de la Reine ; & que le Roi, qui le haïssoit mortellement, étoit contraint de dissimuler.

Ce Prince, voïant que c'étoit une nécessité de tenir la chose secrette, ordonna au Comte de Lédesma de se retirer ; & de le laisser seul attendre celui qui étoit chez la Reine : mais, comme il vouloit connoître qui c'étoit, il commanda au Comte de se cacher, & de le suivre quand il sortiroit. Le Comte se cacha ; & le Roi continua à attendre seul sur la terrasse.

Alfonse, se trouvant avec la Reine, fut tenté millè fois de se découvrir, & il lui sembloit sans cela que son bonheur étoit imparfait : mais, cependant, il eut la force de dissimuler, jugeant bien que la surprise où seroit la Princesse, ne serviroit qu'à hâter sa ruine, qu'il croïoit inévitable après cette avanture.

Il la quitta donc, la laissant dans la pensée qu'il étoit le Roi ; &, descendant par le même escalier, il trouva ce Prince qui l'attendoit, & qui sans lui rien dire monta l'escalier, quand il l'eut vû sortir.

Alfonſe, qui voïoit déja que le jour approchoit, ſe retira le plus vîte qu'il put: mais, à peine eut-il fait trois pas hors de la terraſſe, qu'il s'apperçût qu'il étoit ſuivi; c'étoit le Comte de Lédeſma, qui, ſelon l'ordre qu'il avoit reçû du Roi, ſuivoit Alfonſe pour tâcher de le reconnoître.

Alfonſe, qui crut qu'on ne le ſuivoit que pour l'aſſaſſiner, s'arrêta à deſſein d'obſerver ſi ceux qui le ſuivoient, étoient en grand nombre; &, voïant un homme ſeul, il courut à lui, & avant que le Comte eût eu le loiſir de le reconnoître, il lui donna un coup de poignard qui le jetta à terre. Le Comte étourdi du coup ne put reconnoître Alfonſe; & il le laiſſa ſe retirer ſans qu'il put déviner qui c'étoit.

Dès qu'il ſe fut retiré, & qu'il eut rêvé à ſon avanture, il en dévina une partie. Il ſçavoit bien que le Roi étoit incapable d'avoir des enfans; & il ne douta plus, que ce Prince ne fût venu ſur la terraſſe pour y chercher celui dont il vouloit ſe ſervir pour donner des héritiers au Roïaume de Caſtille. Il vit bien, que ce n'étoit pas à lui que le Roi avoit penſé, & que le hazard lui avoit fait prendre la place d'un autre: mais il ne ſçavoit ſi le Roi ne l'avoit point reconnu; & comme il ne doutoit pas, qu'en cas qu'il eût été reconnu, on ne le fît périr, il prit d'abord le deſſein de s'éloigner. Mais faiſant réflexion que cet éloignement pourroit être ſuſpect, & ſervir de preuve que c'étoit lui qui étoit entré chez la Reine, en cas qu'il n'eût pas été reconnu, il prit la réſolution de ne faire ſemblant de rien, de retourner dès le lendemain chez le Roi, & d'attendre tout ce qui plairoit à la deſtinée d'ordonner de ſon ſort.

Dès que le jour parut, on lui vint dire que le Comte de Lédeſma avoit été aſſaſſiné, ſans

qu'on

qu'on ſçut par qui. Alfonſe connut alors, que c'étoit ce Comte qui l'avoit ſuivi ; & cela lui fit juger, que c'étoit lui dont il avoit pris la place chez la Reine : ainſi il connut tout ce qui lui reſtoit à déviner dans ſon avanture.

Le Comte de Lédeſma fut trouvé à demi-mort, & porté chez lui, où le Roi le vint viſiter dès qu'il fut levé, moins pour lui marquer la part qu'il prenoit à ſa conſervation, que pour ſçavoir s'il avoit reconnu celui qui étoit entré chez la Reine. Le Comte ne lui en put rien apprendre ; & le Roi, qui vouloit s'en éclaircir, & qui ſçavoit bien que le même qui avoit bleſſé le Comte, étoit celui qui étoit entré chez la Reine, fit promettre cinquante mille ducats à quiconque découvriroit cet aſſaſſin.

Alfonſe parut ſelon ſa coûtume. Il vit la Reine, qui parut avoir pour lui plus de froideur qu'à l'ordinaire. Il s'imagina, que ſa froideur pouvoit bien venir de ce qu'elle avoit eu quelque connoiſſance de ce qui étoit arrivé la nuit paſſée ; & on ne peut dire combien cette penſée l'embaraſſa.

Jamais homme ne ſe trouva dans des penſées plus différentes & en un état plus agité.

Quand il faiſoit réflexion, qu'il avoit poſſédé une perſonne d'un mérite ſi accompli, & dont il étoit éperdûment amoureux, il ſe trouvoit le plus heureux homme qui fût au monde : mais, quand il venoit à penſer qu'il n'étoit redevable de ſon bonheur qu'au ſeul hazard, & que l'amour de ſon Amante n'avoit eu aucune part aux faveurs qu'il en avoit reçûes, il tomboit dans un chagrin mortel. D'un autre côté, il voïoit bien que cette avanture l'expoſoit à une perte évidente, dès qu'elle ſeroit connue ; & il mouroit pourtant d'envie de la faire connoître. Il fut mille fois tenté d'apprendre à la Reine ce qui s'étoit paſſé :

mais la froideur de cette Princeſſe l'obligeoit au ſilence, plus que toutes les extrémitez où il s'expoſoit en ſe déclarant.

Ce n'étoit encore là que le commencement de ſes peines ; & ce qui cauſoit la froideur de la Reine à ſon égard, lui en fit ſentir de nouvelles, & qui n'avoient peut-être jamais été ſenties par aucun Amant.

Cette Princeſſe n'avoit point aimé le Roi juſqu'à ſon mariage par l'idée qu'on lui avoit donnée de ſon impuiſſance : mais aiant lieu d'en être détrompée par ce qui lui étoit arrivé avec Alfonſe, qu'elle croïoit être le Roi, elle ſentit naître un violent amour pour ce Prince ; & lui attribuant tout l'amour qu'Alfonſe lui avoit marqué pendant qu'il avoit été avec elle, ſe repentit d'avoir juſques-là paru en regarder & en écouter un autre.

Ainſi, par un effet le plus biſarre qui fut jamais, Alfonſe ſe trouva dans le fond celui que cette Princeſſe aimoit véritablement ; puiſqu'elle n'aimoit que celui qui avoit paſſé la nuit avec elle : mais, que l'erreur, où elle étoit qu'elle l'avoit paſſée avec le Roi, étoit cauſe qu'elle avoit de la froideur pour celui-là même qui lui avoit donné tant d'amour : elle aimoit Alfonſe ; & elle croïoit aimer le Roi : elle haïſſoit le Roi, & elle croïoit être réſolue de haïr Alfonſe.

On n'eut pas de peine à reconnoître les empreſſemens qu'elle avoit pour le Roi, & ſa froideur pour tous les autres : elle ne put s'empêcher de s'expliquer à une Confidente de l'injuſtice qu'on faiſoit au Roi. Cette Confidente, qu'Alfonſe avoit gagnée, lui aiant rendu compte de ce que la Reine lui avoit dit ſur cela, il connut ſur quoi étoit fondée la froideur de cette Princeſſe ; c'eſt-à-dire, qu'il ſe trouva jaloux de lui-même, & plus tenté que jamais de la tirer d'erreur.

C'étoit

C'étoit le ſeul parti qu'il y avoit à prendre pour goûter tout ſon bonheur : mais, cependant, il ne voulut pas ſe déclarer tout d'un coup ; il ſe contenta de dire à la Confidente de la Reine, que le Roi pourroit bien l'avoir trompée, & en avoir mis un autre à ſa place.

La Confidente redit à la Reine ce qu'Alfonſe lui avoit dit, & cette Princeſſe ce reſſouvenant que le Roi s'étoit trouvé mal, qu'il étoit ſorti & revenu, & reſſorti encore, & rappellant même dans ſon eſprit quelques tons de celui qui avoit paſſé la nuit avec elle, qui ne convenoit pas trop au Roi, crut que ce que la Confidente lui faiſoit appréhender, pourroit bien être : elle fut confirmée dans cette crainte par la conduite du Roi, qui, faiſant ſemblant de ſe trouver mal, coucha ſeul les jours ſuivants.

Il eſt mal-aiſé d'exprimer l'état où ſe trouva cette Princeſſe. Plus elle faiſoit réflexion à ce qu'on lui avoit dit, plus elle y trouvoit de vraiſemblance ; & il y avoit des momens ou elle n'en doutoit plus. Dans ces momens, elle concevoit une haine mortelle pour le Roi ; & elle avoit une curioſité extrême de ſçavoir qui étoit celui qui avoit pris ſa place. Alfonſe étoit celui de tous les hommes de la Cour, qu'elle aimoit le plus ; & il y avoit des momens, où elle auroit ſouhaité que ce fût lui : mais elle n'y voïoit aucune apparence, ne ſe perſuadant pas que le Roi eût pu confier une choſe de cette importance à un homme qu'il haïſſoit mortellement.

Cependant, ſoit qu'on ſe perſuade ce qu'on ſouhaite, ſoit qu'elle crut en avoir quelques preuves, tous ſes ſoupçons tombérent ſur lui ; & elle n'eut plus la force de le regarder ſans rougir.

Alfonſe s'apperçût de ſon embaras ; & il en fut embaraſſé lui-même. Il ne ſçavoit ſi la rougeur de la Reine étoit une marque qu'elle ſçût

la chose, ou si ce n'étoit que l'effet d'un soupçon; mais il trouva pourtant plus de goût à la voir ainsi embarassée, qu'il n'en avoit eu à la voir refroidie.

Cette Princesse se flattoit de la pensée que ce pourroit être Alfonse, quand on lui apprit le lieu où le Comte de Lédesma avoit été trouvé blessé. Elle ne douta point, qu'aiant été blessé au sortir de la petite terrasse qui conduisoit à son appartement, ce ne fût lui qui y fût entré; & elle crut que ce pourroit être le Roi qui l'auroit assassiné, pour mieux couvrir un si terrible secret.

Cette pensée la mit dans une espéce de rage, & contre le Roi, & contre le Comte de Lédesma, qu'elle haïssoit mortellement. Elle avoit pardonné au Roi, tant qu'elle s'étoit imaginée qu'il s'étoit servi d'Alfonse; mais elle ne put lui pardonner, s'imaginant qu'il s'étoit servi d'un autre.

Elle dit ses conjectures à sa Confidente, & la Confidente dit à Alfonse, que la Reine commençoit à croire que le Roi l'avoit trompée; mais qu'elle ne doutoit presque plus que le Comte de Lédesma ne fût celui qui étoit venu dans sa chambre.

Alfonse, qui avoit été jusques-là maître d'un secret qu'il brûloit de découvrir, ne put plus résister: il ne dit pourtant rien à la Confidente, & il voulut en éclaircir la Reine lui-même. Il fût long-tems sans en trouver l'occasion; & il ne la trouva, que quand la Reine se sentit grosse, & que toute la Cour lui vint faire des complimens sur sa grossesse.

Alfonse prit le tems qu'il n'y avoit personne auprès d'elle que sa Confidente, qui, s'étant un peu éloignée, lui donna lieu de parler à la Reine.

„Si

„ Si V. M. connoiſſoit tout le bonheur d'Al-
„ fonſe, elle ſe perſuaderoit aiſément, qu'il
„ n'y a perſonne à la Cour qui ait plus de
„ joie de la gloire qu'aura V. M. de donner
„ un Fils au Roi de Caſtille. „ Il rougit en prononçant ces paroles; il parut interdit, & il ne put continuer.

La Reine ne fut pas moins embaraſſée de ſon côté : elle jetta les yeux ſur Alfonſe; & elle crut voir dans les ſiens tout ce qu'il avoit à lui dire. Ils demeurérent ainſi quelque tems ſans parler; mais, enfin, Alfonſe ſe jettant à genoux: „ Oui, Madame, lui dit-il, tout ce que
„ vous penſez, eſt vrai, & c'eſt moi. Ah! que
„ me dites-vous? interrompit la Reine. Ce
„ que je vous aurois caché toute ma vie, ſi j'a-
„ vois pu ſouffrir que V. M. ſoupçonnât un au-
„ tre que moi du plus glorieux de tous les cri-
„ mes, & du plus ardent de tous les amours. „

La Reine, ſe couvrant le viſage, & détournant la tête, „ Ah! deviez vous, dit-elle, contri-
„ buer au malheur de la plus infortunée de
„ toutes les Reines? „

„ Il eſt vrai, reprit Alfonſe, que je ſuis le
„ coupable : mais je ne dois mon crime qu'à mon
„ amour; la faveur & la confidence du Roi n'y
„ ont point de part; & ce Prince ignore en-
„ core, & mon crime, & mon bonheur. „ Alors, voïant que la Reine ne diſoit mot, il lui raconta la manière dont cette ſurprenante avanture s'étoit paſſée; & à peine avoit-il achevé de parler, que le Roi entra. Il s'apperçût, qu'Alfonſe lui parloit avec application, & que ſon arrivée leur cauſoit à l'un & à l'autre beaucoup d'embaras. Il s'imagina à ce moment, qu'Alfonſe pouvoit bien être celui qu'il avoit tant de curioſité de connoître, qui étoit entré chez la Reine à la place de ſon Favori. Cette imagination lui parut

preſque une vérité ; & il réſolut de ne rien épargner pour s'en éclaircir.

La voïe, dont il s'y prit, eſt la plus inconcevable de toutes celles qu'il pouvoit prendre : mais ce Prince étoit l'homme du monde le plus extraordinaire ; & rien ne doit paroître incroïable de lui, après ce qu'il avoit été capable de faire pour donner des enfans à la Reine. Il ne voulut pourtant rien faire qu'après les couches de cette Princeſſe, qui accoucha d'une Fille.

Après les réjouïſſances qu'on fit par toute l'Eſpagne à la naiſſance de cette Princeſſe, le Roi manda un jour Alfonſe ; &, l'aïant fait paſſer dans ſon cabinet, il lui parla en ces termes :

„ Vous devez être bien mal ſatisfait de moi, „ Alfonſe, après l'important ſervice que vous „ m'avez rendu : mais, ſi je puis compter ſur vo„ tre diſcrétion, il n'y a rien de ſi élevé où je „ ne vous faſſe monter ; &, dès ce moment, je „ vous donne cinquante mille ducats de penſion : „ mais, continuez à m'être fidéle, & à cacher à „ toute la terre la honte de votre Roi. „

Jamais homme ne fut plus interdit que le fut Alfonſe à ce diſcours. La première penſée qu'il eut, c'eſt que c'étoit un piége pour le ſurprendre ; & il réſolut fortement de ne point ſe déclarer. Il demanda au Roi quel étoit le ſervice dont il plaiſoit à Sa Majeſté de le récompenſer : mais il ne put faire cette demande ſans rougir. Le Roi, ſe confirmant toûjours dans ſes conjectures, „ Eſt-ce, dit-il, pour augmenter ma con„ fuſion, que vous voulez, que je vous explique „ ce ſervice que vous ſemblez ignorer : mais, „ puiſque vous le voulez, il faut vous apprendre, „ que ce n'eſt point le hazard qui vous a rendu „ le plus heureux de tous les hommes ; que c'eſt „ un effet de mon choix, & de la confiance que

„ j'ai

» j'ai eue en vous, dans le cruel embaras où je » me trouvai par ma malheureuſe conſtitution. » Je vous apperçûs ſur la petite terraſſe; je bénis » le Ciel qui vous y avoit envoïé pour réparer » ma honte : vous ſcavez le reſte; & diſpen- » ſez-moi de le dire : mais il faut continuer à » me ſervir, & ôter juſqu'au moindre ſoupçon » d'une intrigue qui me déshonoreroit. Trou- » vez-vous encore ce ſoir ſur la terraſſe, & vous » y goûterez le même bonheur dont vous avez » joüi. » En diſant ces paroles, il le quitta après l'avoir embraſſé, & dans le moment il lui fit expédier les proviſions de la penſion qu'il lui avoit promiſe.

Le Roi ne voulut point attendre la réponſe d'Alfonſe, parce qu'il avoit un moïen plus ſûr de s'éclaircir. La manière, dont il avoit parlé, n'étoit pas aſſez claire pour obliger Alfonſe de revenir le ſoir ſur la terraſſe, en cas que ce ne fut pas lui qui s'y fût trouvé la première fois : mais, ſuppoſé qu'il y vint, c'étoit une conviction que les doutes du Roi étoient bien fondés, & qu'Alfonſe étoit effectivement celui qu'il cherchoit.

La nouvelle faveur d'Alfonſe ſurprit toute la Cour; mais perſonne n'en fut plus ſurpris que la Reine, qui connoiſſoit la haine que le Roi avoit pour lui. Alfonſe de ſon côté avoit bien d'autres embaras; toutes ſes penſées alloient à lui faire croire, que le Roi vouloit le ſurprendre, & le faire périr. Il voulut en écrire à la Reine; mais il jugea bien, que cette Princeſſe ne conſentiroit pas à la continuation de cette intrigue, quand même le Roi auroit été de bonne-foi. Cependant, il l'aimoit éperdûment; & ſon amour l'emporta : il ne put réſiſter à l'occaſion qu'on lui promettoit, de remettre entre ſes bras une Princeſſe,

qu'il idolâtroit ; &, malgré toutes ſes réflexions, il réſolut de ſe rendre le ſoir ſur la petite terraſſe, dût-il y périr.

Comme aucune des actions des Rois n'eſt ſecrette, on ſçût à la Cour, que le Roi coucheroit ce jour-là avec la Reine ; & on y fit d'autant plus de réflexion, qu'on ſçavoit bien, que cela n'étoit point arrivé depuis le lendemain de ſon mariage, le Roi aiant toûjours fait ſemblant d'etre malade.

La Reine en fut extraordinairement allarmée ; & elle réſolut de ne ſe point laiſſer ſurprendre ; ſoit qu'elle eût aſſez de vertu pour ne pas ſe plaire à un pareil commerce ; ſoit qu'elle eût la curioſité de voir quel ſeroit celui dont le Roi ſe ſerviroit ; ſoit qu'elle eſpérât peut-être que ce ſeroit Alfonſe, & que c'étoit dans cette vûë que le Roi lui avoit fait ce jour-là tant de graces. Elle cacha un flambeau dans un oratoire, qui étoit près de ſon lit, pour s'en ſervir quand il ſeroit tems.

C'étoit toûjours Bertrand de la Cueva, dont le Roi vouloit ſe ſervir : mais il prit le parti de le faire cacher dans le cabinet de la Reine ; & il l'y enferma lui-même, quand la nuit fut venue.

La Reine ſe retira dans ſon appartement ; & le Roi l'y ſuivit un moment après. Il renvoïa toutes les femmes de la Reine ; & étant demeuré ſeul avec elle, il éteignit tous les flambeaux, à la reſerve d'un qu'il prit, & avec lequel il entra dans le cabinet où étoit ſon Favori. En entrant dans le cabinet, il éteignit le flambeau, comme s'il ſe fût éteint par hazard, & en même tems la Cueva entra dans la chambre, & le Roi deſcendit ſur la terraſſe, pour voir s'il n'y trouveroit point Alfonſe.

Dès que la Cueva fut entré dans la chambre de la Reine, il alla ſe mettre dans ſon lit : mais cette Princeſſe s'étoit déja relevée ; & entrant dans l'ora-

l'oratoire, elle prit le flambeau qui y étoit allumé, & s'aprochant du lit elle regarda celui qui y étoit, & elle reconnut, que c'étoit la Cueva, qui dans ce moment se jetta à terre comme un homme éperdu, & regagna le cabinet. La Reine, qui haïssoit ce Favori, & qui étoit bien-aise de cette occasion pour le perdre, cria au secours. Ses cris firent remonter le Roi, qui ne venoit que de descendre sur la terrasse, où il n'avoit trouvé personne: il entra dans le cabinet, où il vit la Reine tenant un flambeau à la main, & Bertrand de la Cueva à demi-mort.

La Reine ne perdit point de tems. Elle se jetta aux pieds du Roi avant qu'il pût parler; & sans faire semblant de soupçonner ce Prince d'avoir part à l'action de la Cueva, elle lui en demanda la punition. Le Roi ne pouvant point prendre d'autre parti pour couvrir son infâmie, que d'accorder à la Reine ce qu'elle lui demandoit, il fit semblant de vouloir poignarder la Cueva; mais, s'arrêtant aussi-tôt, il dit à la Reine, qu'il valoit mieux différer pour rendre plus secrette une chose dont l'éclat lui seroit honteux; qu'il lui répondoit, que l'insolence de la Cueva ne demeureroit pas impunie; & aussi-tôt il commanda à ce malheureux de le suivre; & il se retira avec lui dans son appartement, où ils déplorérent ensemble le malheureux succès de leur intrigue.

Pendant que ces choses se passoient dans le cabinet de la Reine, Alfonse arriva sur la terrasse. Il y attendit quelque tems, & ne voïant paroître personne, il s'approcha de la porte de l'escalier, qu'il trouva ouverte, le Roi aiant oublié de la refermer. Il y monta sans sçavoir ce qu'il faisoit; il arriva au cabinet comme le Roi ne faisoit que d'en sortir: il y entra, & il vit de la lumière dans la chambre de la Reine dont la porte étoit ouverte. Il fut transi à cette vûë, & il n'osa avancer. La

Reine qui étoit reſtée ſeule dans ſa chambre, entendant du bruit dans le cabinet, vint à la porte avec le flambeau pour voir ce que c'étoit. Quelle fut ſa ſurpriſe, quand elle vit Alfonſe!

Il n'ôſoit parler, craignant que le Roi ne fût dans la chambre; & la Reine, craignant d'être ſurpriſe, ôſoit auſſi peu parler que lui. Ils ſe regardérent avec un étonnement réciproque: mais, enfin, la Reine prenant la parole, „ par „ quelle avanture, dit-elle, êtes-vous ici, & ſça„ vez-vous ce qui vient d'arriver? „ Alfonſe, jugeant que la Reine étoit ſeule, lui apprit en deux mots l'entretien qu'il avoit eu avec le Roi; & que c'étoit par ſon ordre qu'il s'étoit rendu ſur la terraſſe: & ſe jettant auſſi-tôt à ſes pieds, „ Pardonnez-moi, dit-il, Madame, ſi mon a„ mour m'a aveuglé juſqu'à vouloir répondre ſans „ votre aveu aux intentions du Roi. Hélas! lui „ dit la Reine, le Roi n'a penſé qu'à vous per„ dre: un autre avoit pris ſa place; & le Roi „ ne vous a fait venir ici, que pour s'éclaircir „ des doutes que lui a donné votre première „ avanture: mais, conſolez-vous, le Ciel a „ pris ſoin de nous venger. „ Auſſi-tôt cette charmante Reine lui raconta l'avanture de la Cueva; &, quoiqu'elle fût occupée de mille craintes, elle ne laiſſa pas de lui témoigner la joie que lui donnoit cette avanture.

Alfonſe, qui étoit le plus paſſionné de tous les Amans, & en même tems le plus emporté & le plus fou, ſe jetta encore une fois à ſes genoux, & ôſa la preſſer de profiter de l'occaſion, & de ſe venger encore mieux du Roi, en lui accordant volontairement ce qu'il avoit déja obtenu d'elle ſans qu'elle le ſçût. La Reine blâma Alfonſe avec tant de tendreſſe & de douceur, de l'inſolence d'une pareille propoſition, que, tout éperdu qu'il étoit, il n'ôſa la preſſer davantage. „ Retirez-

„ vous,

„ vous, lui dit-elle : &, ſi vous m'aimez, ne pen-
„ ſez qu'aux moïens de me retirer d'une Cour où
„ ma conſcience & mon honneur ne me per-
„ mettent plus de demeurer. „ En diſant ces paroles, elle rentra dans ſa chambre, dont elle ferma la porte ; & Alfonſe reprit le chemin de la terraſſe.

Dès que le Roi ſe fut retiré dans ſon appartement, il lui vint une penſée étrange : il voïoit bien, qu'il ne pouvoit pas laiſſer la Cueva impuni : il avoit une extrême envie de ſçavoir ſi Alfonſe ſe ſeroit rendu ſur la terraſſe. „ Ne perdons point
„ de tems, dit-il à la Cueva, & voïons ſi Al-
„ fonſe ſera venu au rendez-vous que je lui ai
„ donné. Allez-vous-en ſur la terraſſe, ajoû-
„ ta-t-il ; & ſi vous y trouvez Alfonſe, amu-
„ ſez-le juſques à ce que je vous envoïe aſſez
„ de gens pour vous ſaiſir de lui mort ou vif. „

La Cueva obéït auſſi-tôt ; & le Roi, le voïant parti, appella ſon Capitaine des gardes : il lui ordonna de prendre cinquante gardes avec lui, d'aller ſur la terraſſe, & s'il y trouvoit quelqu'un de faire main-baſſe ſur eux, & de les maſſacrer.

Par cet ordre cruel le Roi avoit un moïen infaillible de ne pas laiſſer vivre la Cueva, qu'il ſçavoit bien qu'on trouveroit ſur la terraſſe, & de s'éclaircir de ſes ſoupçons ſur Alfonſe en cas qu'on l'y trouvât avec lui ; mais de le faire périr en même tems ; puiſque l'ordre du Capitaine des gardes portoit, qu'il maſſacrât tout ce qu'il trouveroit ſur la terraſſe, quand même il y trouveroit plus d'une perſonne.

La Cueva arriva ſur la terraſſe au moment qu'Alfonſe deſcendoit de l'appartement de la Réine : il le vit, il le reconnut, & courant à lui il lui cria de mettre l'épée à la main. Alfonſe la mit, & ils commencoient à ſe pouſſer de terribles coups, quand le Capitaine des gar-

des arriva avec ſon eſcorte. Alfonſe fut le premier qui l'apperçût; & comme il craignoit d'être arrêté, il quitta la Cueva, & ſe fit jour au travers de tant de ſoldats, avant qu'ils euſſent pû le reconnoître, & ſe ſauva.

La Cueva reſta ſeul à eſſuïer une décharge de coups de mouſquets, qui le laiſſérent ſur la place.

Le Capitaine des gardes, qui avoit bien jugé par le diſcours du Roi, que Sa Majeſté n'étoit pas trop aſſûrée s'il y auroit plus d'un homme ſur la terraſſe, & qui craignit la colére de ce Prince, s'il apprenoit qu'on eût laiſſé échaper celui qui étoit avec la Cueva, vint lui dire qu'il n'avoit trouvé que lui; qu'il avoit exécuté ſes ordres, & qu'il étoit mort: ainſi le Roi ne put être éclairci de ſes doutes; & Alfonſe ſe ſauva encore de cette occaſion, ſans qu'on le connût, ou qu'on eût lieu de le ſoupçonner.

Dès que le Capitaine des gardes eût rendu compte au Roi du ſuccès de ſa commiſſion, ce Prince alla chez la Reine: il la trouva levée, & fort en peine du grand bruit qui s'étoit fait ſous ſes fenêtres; car elle avoit entendu la décharge de mouſqueterie; & cette pauvre Princeſſe ne doutoit pas que ce ne fût Alfonſe qu'on venoit de maſſacrer. L'arrivée de Roi ſembla lui confirmer cette crainte. „ Venez, lui dit-il en „ entrant, venez voir vous-même, Madame, „ comment je ſçai punir un inſolent, qui a oſé „ violer le lit de ſon Maître. „ En diſant ces paroles, il prend la Reine par la main, il la fait deſcendre ſur la terraſſe, & lui montre le corps du malheureux la Cueva. La Reine le reconnut; & la joie qu'elle eut que ce ne fût pas Alfonſe, lui rendit la tranquillité de ſon eſprit. Elle remercia le Roi d'une juſtice ſi prompte; ajoûtant, qu'elle auroit pourtant été bien-aiſe, qu'on ſe fût contenté d'éloigner ce malheureux, ou de

l'en-

l'enfermer, pour lui donner le tems de ſe repentir.

Cependant, quelque bleſſé que fut la Cueva, il ne mourut pas: on trouva, dès qu'on l'eut reporté chez lui, qu'il reſpiroit encore; & à force de remédes on lui fit revenir la connoiſſance. Le Roi l'alla voir en ſecret; & apprit de lui qu'Alfonſe étoit venu ſur la terraſſe. Ainſi, ce Prince fut entiérement éclairci de ce qu'il vouloit ſçavoir; apprenant enfin, qu'Alfonſe étoit celui qui avoit pris ſa place dans le lit de la Reine.

On auroit peine à exprimer les extrémitez où le porta ſa fureur: il entra chez la Reine, & il la bruſqua, comme ſi elle eût eu part à ce qui étoit arrivé; &, ſans s'expliquer ſur aucun détail, il jura devant elle, qu'Alfonſe ne paſſeroit pas la journée ſans périr.

La Reine n'ôſa demander au Roi le ſujet de cet emportement, & elle ne douta point que l'indiſcrétion d'Alfonſe n'eût éclairci ce Prince. Cependant, dès que le Roi fut ſorti, elle fit avertir Alfonſe de prendre la fuite; lui mandant, qu'il n'y avoit point d'autre moïen de ſauver ſa vie, puiſque le Roi ſçavoit tout ce qui étoit arrivé.

Alfonſe vit bien, que le péril étoit extrême, & qu'il étoit perdu, s'il ne trouvoit un aſile contre les pourſuites du Roi. Il crut n'en point trouver de plus aſſûré que la citadelle de Soria, qui appartenoit à Dom Juan de Lune. Dom Juan lui promit ſa protection: mais il le fit ſouvenir en même tems de la promeſſe qu'il lui avoit donnée depuis long-tems, d'épouſer la Comteſſe de Saint-Etienne; & Alfonſe, enviſageant tout d'un coup l'état de ſa fortune, crut qu'il n'y avoit point d'autre moïen de ſortir de l'affaire où il s'étoit embarqué, qu'en épouſant cette Comteſſe, dont les grands biens pour-

pourroient lui être fort utiles dans une ſi mauvaiſe affaire que celle-là. Il renouvella donc ſa promeſſe à Dom Juan ; & il lui dit, que s'il vouloit amener ſa Niéce à Soria où il alloit ſe retirer en diligence, il l'épouſeroit ſans balancer. Dom Juan lui promit, & lui tint ſa promeſſe. Mais, il fit une faute irréparable ; c'eſt qu'aiant fait partir ſa Niéce pour Soria, il enleva Catherine de Sandoval, de laquelle il étoit devenu amoureux depuis la propoſition qu'il lui avoit faite de l'épouſer.

Les voilà donc dans Soria ; c'eſt-à-dire, Alfonſe, la Comteſſe de Saint-Etienne, Dom Juan, & Catherine de Sandoval. Dom Juan ne fit point paroître Catherine devant Alfonſe & ſa Niéce : il l'enferma dans une chambre, eſpérant l'épouſer dès que le mariage des deux autres ſeroit accompli.

Des choſes ſi mal concertées ne pouvoient réuſſir : auſſi eurent-elles une iſſuë très-funeſte. Alfonſe renouvella à la Comteſſe toutes les proteſtations qu'il lui avoit faites autrefois ; & la Comteſſe, qui ne ſuivoit que ſon penchant, paſſa par-deſſus toutes les raiſons qui auroient dû l'empêcher d'épouſer un homme, qui l'avoit ſi fort négligée, & qui de plus étoit mal avec la Cour.

Leur mariage devoit ſe faire un jour après, quand la mauvaiſe fortune d'Alfonſe le conduiſit ſur une terraſſe du château de Soria, d'où il apperçût Catherine de Sandoval à une des fenêtres : ſa première paſſion ſe ralluma à cette vûë ; & comme il connut bien à la triſteſſe qui paroiſſoit ſur le viſage de Catherine, qu'elle étoit là malgré elle, il dévina tout le miſtére. Auſſi-tôt après s'être fait remarquer de Catherine, qui ſembla pour lors le regarder avec des yeux fort tendres, il courut chez Dom Juan, & il lui demanda ce que faiſoit Catherine de Sandoval à Soria.

Cette

Cette demande surprit Dom Juan : mais, enfin, il avoüa tout, & il dit. „ qu'il étoit raisonna-„ ble qu'il songeât aussi à son bonheur, en „ travaillant à celui des autres. „

Alfonse, oubliant alors le besoin qu'il avoit de la protection de Dom Juan, & les termes où il étoit avec sa Niéce, s'emporta contre lui de la manière du monde la plus violente. Il dit, „ qu'il „ vouloit, qu'on donnât la liberté à Catherine de „ Sandoval, & qu'il ne pouvoit s'allier avec un „ homme qui étoit capable d'enlever & d'em-„ prisonner les gens. „ Dom Juan, qui avoit de la fierté, répondit, „ qu'il étoit le maître, & de ses „ actions, & de sa maison ; & que, comme il re-„ tenoit chez lui les gens qu'il lui plaisoit, il en „ chasseroit aussi ceux qu'il voudroit. „

Ces derniers mots, qui regardoient Alfonse, lui firent mettre l'épée à la main ; & si la Comtesse de Saint-Etienne ne fût accourue, les choses auroient été plus loin : mais elle les sépara ; &, aiant été instruite du sujet de leur différent, elle obtint de son Oncle, que Catherine sortiroit de sa prison. Elle fit même la paix d'Alfonse, croïant que la seule générosité l'avoit obligé de prendre l'intérêt d'une personne affligée : mais elle ne fut pas long-tems sans reconnoître son erreur ; & dès qu'Alfonse vit Catherine, il n'eut des yeux que pour elle ; ce qui irrita si fort la Comtesse, qu'elle crût avoir pour son Amant autant de haine, qu'elle avoit eu d'amour auparavant.

Cependant, le Roi sçachant qu'Alfonse s'étoit retiré à Soria, & que Dom Juan avoit enlevé Catherine de Sandoval, que ce Prince aimoit toûjours, envoïa des troupes pour investir cette place. Dom Juan, & la Comtesse de Saint-Etienne, également mécontens d'Alfonse, n'eurent pas de

peine

peine à l'abandonner en cette occaſion à la vengeance du Roi. L'Oncle fit ſa paix avec la Cour, à condition qu'il remettroit, & Alfonſe, & la forteresſe de Soria, entre les mains de Sa Majeſté, & que le jeune Marquis de Villena épouſeroit la Comteſſe de Saint-Etienne. Le traité fut ſecret: & Alfonſe, qui ne ſongeoit qu'à regagner l'eſprit de Catherine de Sandoval, dont il étoit plus paſſionné que jamais, n'eut aucune connoiſſance de ce qui ſe tramoit ſous main. Ainſi, il ſe vit arrêté, lorſqu'il y penſoit le moins, & conduit à Médina del Campo, qui étoit la priſon ordinaire des illuſtres criminels.

LIVRE SECOND.

SI jamais on a eu lieu de connoître, combien il y a peu de certitude & de vrai-ſemblance dans la plûpart des reſſorts, qui à la Cour des Princes cauſent la fortune ou la perte des hommes, c'eſt dans la ſuite de cette Hiſtoire. Il n'y a perſonne, qui ne croïe qu'Alfonſe, devenu odieux au Roi de Caſtille par tant d'endroits, ne dût être condamné comme criminel de léze-Majeſté, pour avoir pris les armes contre ſon Souverain. C'eſt auſſi l'opinion, que tout le monde en eut; &, dès qu'on eut appris ſa priſon, on ne douta plus de ſa perte. Mais les choſes tournérent autrement; & ce ne fut qu'après avoir encore donné au Roi de nouveaux mécontentemens, qu'il ne put éviter ſon malheur.

On

On juge, par tout ce que nous avons raconté, qu'Alfonſe n'étoit, ni politique dans ſa conduite, ni conſtant dans ſes amours. Il ne laiſſoit pourtant pas d'être fort aimé des Courtiſans, & fort agreable aux Dames. ſon caractére franc & ouvert; ſa naiſſance qui étoit illuſtre; ſon peu de bien joint à une extrême générosité & à un grand mépris des richeſſes & de la faveur, lui avoient gagné l'amitié de toutes les honnêtes gens, & ceux-mêmes, qui ne ſe ſoûtenoient que par des qualitez entiérement oppoſées aux ſiennes (je veux dire les gens de Cour) ne laiſſoient pas de l'aimer, parce qu'ils ne le trouvoient jamais en leur chemin, par la profeſſion qu'il faiſoit de ne ſouhaiter & de ne demander rien. Les Dames, de leur côté, le trouvoient fort à leur goût, par beaucoup d'eſprit & d'agrémens: ainſi il ſe vit plaint de tout le monde; mais les deux perſonnes qui prirent plus de part à ſa diſgrace, furent la Reine, & Catherine de Sandoval, dont il étoit également aimé.

Comme on ne ſçavoit point à la Cour les véritables raiſons qui avoient obligé Alfonſe de ſe retirer, on crut qu'il ne l'avoit fait que pour enlever Catherine de Sandoval, dont on ſçavoit bien qu'il étoit amoureux; & l'on ne chercha point d'autres raiſons que celle-là, qui euſſent obligé le Roi de prendre les armes; puiſque c'en étoit d'aſſez fortes, que d'avoir à retirer ſa Maîtreſſe des mains de ſon Rival, & de punir en lui un Sujet qui avoit oſé ſe révolter.

La Reine elle-même, qui avoit cru qu'Alfonſe ne s'étoit embarqué dans cette mauvaiſe affaire, que pour ſe garantir de la fureur du Roi, ne ſçût plus qu'en croire, quand on lui dit ce qui s'étoit paſſé à Soria. Elle jugea comme les autres, qu'aiant paru plus amoureux que jamais de Catherine

therine de Sandoval, cet amour avoit eu plus de part à ſa retraite, que la crainte d'être immolé à la jalouſie du Roi.

Ses premières penſées furent de le laiſſer périr; & il étoit difficile, que d'abord elle en eût d'autres; car rien ne pouvoit l'irriter davantage, que d'apprendre qu'un Amant qui avoit été aſſez heureux pour la poſſéder, & pour recevoir depuis tant de marques de ſa bonté & de ſes ſoins, ſe fût aſſez oublié pour ſe rembarquer dans l'amour d'une autre. Elle apprit donc avec une ſecrette joie, qu'il étoit priſonnier; & il y eut des momens, où il lui tardoit qu'il ne fût exécuté. Mais on a beau faire: quand on aime véritablement, rien ne donne au cœur des impreſſions égales à la crainte de voir périr ce qu'on aime.

Quand cette Princeſſe ſe repréſenta bien ſérieuſement, qu'Alfonſe alloit périr, elle ne fut plus ſenſible qu'aux ſoins d'empêcher ſa perte; mais elle ne voïoit guéres d'apparence d'y réuſſir, puiſqu'elle n'ôſoit même témoigner au Roi, qu'elle auroit voulu le ſauver. Elle ſe renferma donc à faire des vœux inutiles; & jamais état ne fut plus triſte & plus agité que le ſien.

Le Roi ne s'expliquoit point avec elle ſur ce qui s'étoit paſſé la nuit de ſes nôces: mais elle ne pouvoit ignorer que ce Prince ne fût inſtruit de cette avanture; & c'eſt-là ce qui lui faiſoit juger la perte d'Alfonſe inévitable. Catherine de Sandoval lui ſembloit la ſeule perſonne capable d'agir en ſa faveur; mais, comme le Roi vouloit toûjours qu'on le crût amoureux d'elle, elle voïoit bien qu'il étoit difficile que cette aimable perſonne prît le parti d'un Amant, qui paſſoit pour avoir voulu l'enlever; ainſi, Alfonſe paroiſſoit d'autant plus proche de ſa perte, que tout étoit contre lui, & les raiſons ſecrettes qui faiſoient agir

agir le Roi, & celles dont il vouloit prendre le prétexte.

Il n'y avoit qu'un parti à prendre; c'étoit de l'aider à ſe ſauver de ſa priſon; & c'eſt auſſi à quoi la Reine s'appliqua: mais Catherine de Sandoval avoit déja prévenu ſes ſoins à cet égard.

Cette généreuſe fille ne s'amuſa point à ſolliciter ſa grace & ſa liberté auprès du Roi: elle ne s'appliqua qu'à ſe remettre mieux que jamais dans l'eſprit de ce Prince; & elle y réuſſit d'autant plus facilement, que le Roi, voulant qu'on le crût fort amoureux, donnoit plus aiſément toutes les apparences d'un grand amour.

Quand elle ſe crut aſſûrée de ſon credit, elle jugea qu'il valoit mieux commencer par mettre ſon Amant en liberté, prévoïant bien, que c'étoit un chemin plus court, que d'y faire conſentir le Roi. Le Gouverneur de Médina, à la garde duquel Alfonſe avoit été confié, étoit un homme qui avoit les dernières obligations à Catherine de Sandoval; c'eſt ce qui lui rendit facile le deſſein qu'elle ſe propoſa de le faire ſauver.

Elle écrivit à ce Gouverneur de faciliter à Alfonſe les moïens de rompre ſa priſon: lui diſant, qu'elle ſe chargeoit de tout ce qui en pourroit arriver, & lui permettant de garder ſa lettre pour ſervir à ſa juſtification, en cas qu'on voulût l'inquiéter.

Le Gouverneur ſe trouva embaraſſé, & tarda à faire réponſe. Ce retardement la jettant dans l'impatience, elle réſolut d'aller elle-même à Médina del Campo: elle demanda au Roi permiſſion d'aller paſſer deux ou trois jours dans un Monaſtére, dont une de ſes Parentes étoit Abbeſſe; & l'aiant obtenu, elle ſe déguiſa avec une de ſes filles, & prit le chemin de Médina.

La Reine, d'un autre côté, avoit pris des meſures pour

pour le même dessein ; &, faisant à l'Ambassadeur de Portugal une fausse confidence, elle lui avoit allégué des raisons plausibles pour l'engager à tâcher de surprendre les gardes d'Alfonse. Ces raisons étoient, qu'Alfonse étoit dépositaire d'un secret important, qu'elle craignoit qu'il ne revelât, en cas qu'il fût condamné. Elle fit comprendre, autant qu'elle put, à l'Ambassadeur, que ce secret rouloit sur des correspondances secrettes, qu'Alfonse avoit avec le Roi de Portugal, qui la rendroient suspecte au Roi de Castille, s'il venoit à les découvrir.

L'Ambassadeur, sans rien aprofondir davantage, promit à la Reine de faire offrir de sa part une somme d'argent considérable au Gouverneur de Médina, en cas qu'il voulût aider Alfonse à se sauver en Portugal. Il choisit pour faire cette offre un homme habile, qui arriva à Médina en même tems que Catherine de Sandoval.

Quelque déguisée que fut Catherine, cet homme la reconnut : &, ne sçachant à quel dessein elle étoit venue, il n'ôsa d'abord parler de rien au Gouverneur ; & il prétexta d'autres raisons de son voïage.

Catherine de son côté ne fut pas moins embarassée de l'arrivée de cet homme : &, craignant que le Gouverneur ne fût moins facile, pendant qu'il auroit cet espéce d'épion (car c'est pour qui elle le prenoit) elle résolût de faire sauver son Amant sous les habits de la fille qui l'accompagnoit.

Elle entra donc avec elle dans la chambre où il étoit enfermé. La surprise d'Alfonse fut extrême ; mais on ne s'arrêta point en discours inutiles. Elle le pressa de prendre les habits de sa suivante : il obéït, & sortit de la prison, laissant cette fille sous les fers.

Dès que Catherine eut mené Alfonse chez elle, elle

elle le preſſa de ſe ſauver en diligence ; & retourna à la priſon pour tâcher de délivrer la fille qu'elle avoit laiſſée à ſa place : mais elle fut bien ſurpriſe, quand, entrant dans la chambre du Gouverneur, elle la trouva déja delivrée. C'étoit à la prière de celui que la Reine avoit envoïé, que le Gouverneur, prenant cette fille pour Alfonſe, avoit été lui-même lui ouvrir la priſon. Chacun reconnut alors comment la choſe étoit arrivée : le Portugais promit à Catherine de n'en point parler, & de dire à celui qui l'avoit envoïé, que tout avoit réuſſi, & qu'Alfonſe étoit en liberté. L'Ambaſſadeur de Portugal en alla rendre compte à la Reine ; & cette Princeſſe fut perſuadée, que c'étoit à elle ſeule, que ſon Amant étoit redevable d'un ſi grand bienfait.

Catherine de Sandoval retourna à la Cour, après avoir promis au Gouverneur de faire trouver bon au Roi l'évaſion d'Alfonſe. Mais, comme elle ne pouvoit ignorer, que celui qui étoit venu de la part de l'Ambaſſadeur de Portugal, n'eût été engagé à ce deſſein par la Reine, elle connut que cette Princeſſe aimoit Alfonſe, & bien loin d'en avoir de la jalouſie, elle conçût pour elle une amitié plus forte que celle qu'elle avoit eue juſques-là ; car ce n'étoit pas la première fois que cet généreuſe fille, qui n'aimoit Alfonſe que pour lui faire du bien, s'étoit trouvé capable d'aimer juſqu'aux Rivales-mêmes qui pouvoient aider à la fortune de ſon Amant.

Ce fut elle, qui apprit au Roi, qu'Alfonſe s'étoit ſauvé : elle fit ſemblant, que le Gouverneur ayant été trompé par les gardes qu'Alfonſe avoit corrompus, s'étoit adreſſé à elle pour en informer le Roi, & ſe garantir de ſa colére.

Ce Prince, à cette nouvelle, eut de la peine à moderer ſon emportement ; & quelque choſe que Catherine lui pût repréſenter, il manda au Gouverneur

verneur de ſe rendre en Cour, pour apprendre de lui comment la choſe étoit arrivée.

Cet homme obéït, & ne voulant point accuſer Catherine de Sandoval, il dit au Roi, qu'un Portugais étoit venu à Médina del Campo, & que ce pourroit bien être cet homme, qui eût corrompu les gardes d'Alfonſe.

Le Portugais fut auſſi-tôt arrêté : mais quelque menace qu'on lui put faire, il n'avoüa rien. Cela n'empêcha pas, que le bruit ne ſe repandit partout, qu'Alfonſe avoit été délivré par les ſoins de l'Ambaſſadeur de Portugal : & on ne tarda pas à dire, que la Reine en étoit complice.

Le Roi ſe le perſuada d'autant plus aiſément qu'il ſçavoit ce qui s'étoit paſſé entre elle & Alfonſe. Il alla chez elle, & la menaçant de la faire périr, il la traita comme ſi elle eût été déja convaincue de la choſe dont il la ſoupçonnoit.

Cette Princeſſe auroit eu de la peine à diſſimuler, ſi, au moment que le Roi lui faiſoit les plus grandes menaces, Catherine de Sandoval ne fût entrée. „ Ne cherchez point, dit-elle au Roi, „ qui a délivré Alfonſe ; c'eſt moi, Sire, qui „ l'ai fait ; & ſi vous en doutez, vous pouvez „ faire ſaiſir les papiers du Gouverneur de Médina ; vous y trouverez une lettre, par laquelle je l'ai ſollicité de le mettre en liberté. „

Le Roi, ne ſçachant que croire, manda ce Gouverneur, qui, voïant Catherine s'accuſer elle-même, ſe jetta aux pieds de ce Prince, lui avoüant que c'étoit elle en effet qui l'avoit engagé à délivrer Alfonſe.

L'étonnement du Roi fut extrême ; mais celui de la Reine fut encore plus grand. Comme elle ne ſçavoit point que Catherine de Sandoval eût agi pour faire ſauver Alfonſe, elle crut que tout ce qu'elle diſoit n'étoit qu'un artifice pour empêcher le Roi d'en ſoupçonner d'autres : mais elle

elle fut bien surprise, quand le Gouverneur produisit la lettre de Catherine, & que le Roi ne put douter, en voïant cette lettre, de la vérité de tout ce qu'elle avoit avancé. Le Roi sortit de chez la Reine sans témoigner le parti qu'il vouloit prendre, & laissa Catherine avec elle.

„ Quoi c'est vous, lui dit la Reine, qui avez „ fait sauver Alfonse? C'est être bien généreuse „ Amie, que de servir ses Amis au hazard de se „ perdre soi-même. C'est une générosité, re- „ prit Catherine, dont je ne suis pas seule ca- „ pable; & Votre Majesté en connoît une autre „ que moi, qui a fait la même chose. „ La Reine rougit à ces paroles: & Catherine, ne voulant point l'embarasser, lui raconta tout ce qui s'étoit passé à Médina lorsqu'Alfonse s'étoit sauvé; & elle finit ce discours, en promettant à la Reine un secret éternel sur la part qu'elle avoit à cette évasion, & en exhortant cette Princesse à continuer ses bons offices au malheureux Alfonse.

La Reine, étant restée seule, sentit moins de joie de voir que le Roi ne la soupçonnoit plus, qu'elle n'eut de jalousie de ce que Catherine avoit fait. Soit qu'elle eût le cœur moins grand & moins généreux qu'elle, soit qu'elle aimât Alfonse d'une autre manière que ne l'aimoit Catherine, elle sentit qu'elle auroit voulu que nulle autre qu'elle-même n'eût aidé à la liberté d'Alfonse; & elle commença dès ce moment à haïr Catherine de Sandoval, & à la regarder comme une Rivale qui possédoit ou qui devoit posséder le cœur de son Amant; car c'est ainsi que les passions produisent des effets différens, selon la différence des cœurs où elles se trouvent.

Le Roi fut à peine rentré dans son cabinet, qu'il y fit venir Catherine de Sandoval, moins pour lui reprocher d'avoir aidé à faire sauver Al-

fonſe, que pour la conſulter ſur le parti qu'il devoit prendre en cette occaſion. Il commença pourtant par lui faire des plaintes fort aigres, & par lui dire, qu'il faloit qu'elle aimât éperdûment Alfonſe. „ Non, reprit cette illuſtre „ fille, ce n'eſt point l'amour qui m'a fait agir; „ c'eſt la ſeule gloire de Votre Majeſté. Vous „ ſçavez, Sire, que, quelque amour que vous „ croïez que j'aïe pour le pauvre Alfonſe, j'ai „ été la première à vous ſolliciter de le marier à „ une autre. Quand j'ai veu qu'il alloit périr, „ j'ai enviſagé le tort que Votre Majeſté ſe feroit à elle & à moi, ſi, en le condamnant, „ elle donnoit lieu de dire que vous ne l'avez „ immolé qu'à votre jalouſie; car tout le monde „ eſt perſuadé, Sire, qu'il ne s'eſt retiré à Soria que pour m'enlever. Cette affaire ne „ paſſe point pour affaire d'Etat: on croit que „ c'eſt ſon amour qui lui a fait prendre les armes; & que c'eſt le vôtre qui cherche à le „ faire périr.

„ Ah! vous ne ſçavez pas, reprit le Roi, „ combien ce malheureux eſt criminel: il faut „ vous le dire; car je n'ai rien de caché pour „ vous. Sçavez-vous qu'il eſt éperdûment amoureux de la Reine, & que même il a trouvé „ le moïen de la poſſéder; en ſorte que j'ai lieu „ de croire, que c'eſt lui qui eſt le Pere de la „ Princeſſe dont elle eſt accouchée. „ Le Roi raconta pour lors ce qui étoit arrivé à Alfonſe la nuit de ſes nôces; diſſimulant, autant qu'il le put, ce qu'il y avoit de honteux pour lui dans cette avanture.

Quelque ſurpriſe que fut Catherine, en apprenant une choſe ſi extraordinaire, elle ne perdit point la preſence d'eſprit: &, après avoir fait connoître au Roi, que les choſes s'étoient paſſées innocemment de la part de la Reine, &

que

que cette Princeſſe ignoroit ſans doute, qu'un autre que le Roi eût pris ſa place dans ſon lit, elle ſe ſervit de cette avanture, pour en prendre de nouvelles raiſons capables d'obtenir la grace & le retour d'Alfonſe. „ Car, enfin, dit-elle, „ qui aſſûrera Votre Majeſté, qu'Alfonſe, ſe „ voïant perſécuté & opprimé par vos ordres, „ ne découvrira point un ſecret que tant de rai- „ ſons vous obligent de cacher éternellement? „ Mais, quelles raiſons, dit le Roi, donne- „ rons-nous pour faire approuver dans le mon- „ de que je pardonne à un homme qui à „ pris les armes contre moi? Votre clémence, „ Sire, & votre grandeur d'ame ſont les ſeules „ raiſons que vous devez conſulter; & jamais „ on ne déſapprouvera, qu'un Roi pardonne à „ un Sujet qui n'eſt redoutable par aucun en- „ droit. Puiſque tout le monde eſt perſuadé „ que cette affaire n'eſt qu'une affaire de jalouſie „ & d'amour, il faut que vous fortifiez cette „ opinion, en déclarant que vous ne la traitez „ point comme un affaire d'Etat. Et quel „ tort pourrez-vous recevoir aux yeux du Pu- „ blic, en pardonnant à un Rival, qui ne paſſe „ pour coupable, que parce qu'il a voulu enle- „ ver ſa Maîtreſſe? „

Il y a peu de Princes capables de ſe laiſſer perſuader par de ſemblables raiſons. Mais le Roi de Caſtille étoit un Prince foible, ennemi des embarras & des affaires, & il ſe laiſſa fléchir, comme ſi les raiſons dont on ſe ſervoit, euſſent été les meilleures raiſons du monde.

Il promit donc à Catherine de déclarer, qu'à ſa conſidération il oublioit la révolte d'Alfonſe, & qu'il lui permettroit de reparoître à la Cour, quand il ſe ſeroit paſſé encore quelque tems, pour accoûtumer les eſprits à un pardon qui pour-

roit paſſer pour foibleſſe, ſi la choſe ſe faiſoit ſi promptement.

Alfonſe n'avoit garde de ſe perſuader que ſa grace fût aiſée à obtenir: &, à peine fut-il échapé de Médina, qu'il crut qu'il ne pouvoit éviter la mort, quelque parti qu'il pût prendre. Son amour, profitant de ſon déſeſpoir, ſe réveilla plus fortement que jamais dans ſon cœur; & ce que Catherine de Sandoval venoit de faire, en le retirant elle-même de la priſon, lui donna un ſi extrême attachement pour elle, que, voïant qu'il ne pouvoit éviter la mort, il réſolut de la venir chercher en des lieux où il pourroit encore avoir le plaiſir de voir ſa Maîtreſſe. Ainſi, au lieu de ſortir du Roïaume, il revint à Madrid, & il s'y cacha ſous un nom & ſous un habit déguiſé, n'étant occupé que du ſoin de revoir Catherine de Sandoval.

Cette généreuſe perſonne, de ſon côté, ne penſoit qu'à le faire avertir de ce qu'elle avoit obtenu du Roi. Elle envoïa un homme exprès à Lisbonne, où il lui avoit dit qu'il ſe retireroit. Cet homme, ne pouvant avoir de ſes nouvelles aux adreſſes qu'on lui avoit données, reprit le chemin de Madrid. Il s'arrêta ſur ſa route à un Bourg nommé Royelos diſtant de Lisbonne de douze ou quinze lieuës: on lui dit dans ce Bourg, qu'on venoit d'enterrer un Eſpagnol, qui en allant à Lisbonne étoit tombé malade, & qui étoit mort ſi ſubitement, qu'on n'avoit pu ſçavoir qui il étoit; mais, qu'il faloit que ce fût un homme de conſidération, parce qu'on avoit trouvé ſur lui des pierreries d'aſſez grand prix. On les lui montra; & cet homme crut reconnoître un diamant qu'il avoit veu autrefois à ſa Maîtreſſe; c'eſt ce qui lui donna la curioſité de s'informer encore plus quel pouvoit être cet Eſpa-

gnol : & n'en pouvant rien apprendre, il acheta le diamant qu'il apporta à Catherine de Sandoval, en lui disant qu'il n'avoit pu rien apprendre d'Alfonse à Lisbonne, & lui rendit compte de tout ce qu'il avoit ouï dire à Royelos de l'Espagnol qui y étoit mort.

Cet Espagnol étoit un Ecuïer d'Alfonse, que son Maître envoïoit à Lisbonne dans le tems qu'il retournoit lui-même à Madrid. Comme il l'envoïoit pour lui ménager des Amis, en cas que l'envie le prit de s'y retirer, il avoit donné des pierreries à son Ecuïer ; & le diamant étoit en effet un de ceux que Catherine lui avoit autrefois envoïés, & qu'il avoit gardé, lorsqu'il avoit donné les autres à la Comtesse de Saint-Etienne.

Catherine de Sandoval ne douta donc point que ce ne fût Alfonse lui-même qui étoit mort à Royelos. Elle y renvoïa sur le champ pour tâcher d'en avoir des lumières plus certaines ; mais, comme on ne l'avoit point trouvé à Lisbonne, & qu'elle reconnut son diamant, elle n'ôsa espérer que ce fut un autre que lui.

On ne peut exprimer l'état où elle se trouva. Elle ne s'étoit jamais flattée de l'espérance de l'épouser, y trouvant des obstacles invincibles : elle n'avoit pas laissé de l'aimer ; & son amour étoit d'autant plus fort, qu'il étoit plus désintéressé & plus généreux : elle avoit fait les choses du monde les plus héroïques, pour lui marquer qu'elle n'étoit occupée que du soin de ce qui pouvoit lui être avantageux : elle s'étoit mille fois sacrifiée pour lui : ce que le Roi lui avoit appris de son amour pour la Reine, & de ce qui lui étoit arrivé avec cette Princesse, avoit allarmé sa passion ; mais elle s'étoit mise au-dessus de ces jalousies, pour ne travailler qu'à conserver la vie de son Amant.

Ce fut donc aux nouvelles de sa mort, qu'elle

ſentit ce qu'elle n'avoit point ſenti juſques-là. „ „ J'étois conſolée, ſe diſoit-elle à elle-même, „ de tout ce que la fortune & les infidélitez de „ mon Amant mettoient d'obſtacles à la tranquil- „ lité de mon cœur, puiſqu'enfin j'avois le „ plaiſir de lui marquer que je ne l'aimois que „ pour l'amour de lui-même : plus ce que je fai- „ ſois pour lui, étoit difficile, plus je me ſçavois „ bon gré de le faire. Mais il eſt mort, & tout „ ce que j'ai fait, ne lui a ſervi de rien. „ Elle s'abandonnoit à ces penſées, pendant que ſon Amant lui préparoit de nouveaux ſujets d'affliction, & alloit mettre ſon cœur à d'autres épreuves.

Nous avons dit qu'Alfonſe étoit revenu à Madrid, & ſe tenoit caché dans un des Fauxbourgs de cette ville : ce que nous avons juſques ici fait connoître de ſon caractére, doit faire juger, qu'il ne ſe tint pas long-tems dans cette retraite, & qu'il chercha bien-tôt à ſe faire voir à Catherine de Sandoval.

Il croïoit en effet n'être occupé que d'elle, & il alloit tous les jours ſe cacher dans un endroit du palais, par-où il croïoit qu'elle dût paſſer, lorſqu'elle ſe retiroit dans ſon appartement. Mais la fauſſe nouvelle de ſa mort affligea aſſez Catherine de Sandoval pour en tomber malade : ainſi elle garda le lit ; & Alfonſe alla trois ou quatre ſoirs l'attendre inutilement. Un ſoir il fut apperçû par un Officier de la Reine, qui crut le reconnoître : cet Officier le dit à celle qui étoit la Confidente de cette Princeſſe. Cette fille, voulant s'éclaircir de la vérité paſſa dans l'endroit où étoit Alfonſe ; & quoique le lieu fût fort obſcur, elle ne douta point que ce ne fût lui. Etonnée de le trouver-là, elle lui dit à l'oreille qu'elle le reconnoiſſoit ; & ne pouvant réſiſter à la curioſité de l'entretenir, elle le pria de vouloir paſſer dans ſon appartement ; l'aſſûrant qu'il

ne

ne ſeroit vû de perſonne, & qu'il pourroit voir la Reine.

La fille qui le conduiſoit, l'enferma dans un cabinet qui touchoit à la chambre de la Reine, & elle alla avertir cette Princeſſe qu'il étoit-là. La Reine refuſa conſtamment de le voir, & lui fit ordonner par cette fille qu'il ſe retirât. Alfonſe renvoïa la fille dire à la Reine qu'il ne partiroit point, qu'il ne l'eût vûe, & qu'il étoit réſolu de paſſer la nuit dans ſon appartement & d'y périr, plûtôt que de s'en aller ſans la voir.

La Reine, qui le connoiſſoit pour être l'homme du monde le plus paſſionné, eut peur qu'il ne voulût en effet reſter toute la nuit; &, craignant que ſon opiniâtreté n'eût des ſuites funeſtes pour elle & pour lui, elle vint dans le cabinet & elle conſentit à le voir.

Elle ne put s'empêcher de lui faire d'abord des reproches de l'amour, qu'il avoit témoigné à Catherine de Sandoval, lorſqu'il étoit à Soria. „ Hà „ Madame, reprit Alfonſe, pouvez-vous ignorer les obligations, que j'ai eues toute ma vie à „ Catherine de Sandoval? Et qu'ai-je pû faire autre choſe, que de prendre ſon parti contre un „ homme, qui la retenoit priſonnière? Croïez, „ Madame, que je la trompe . . . . Comme il diſoit ces paroles, la Confidente accourut avec précipitation, diſant que le Roi entroit, & étoit déja dans la chambre. La Reine ſortit pour aller au-devant de lui, fermant la porte du cabinet où Alfonſe reſta, & d'où il put entendre tout ce que le Roi dit à la Reine.

„ Je viens, Madame, dit le Roi d'un air gai, „ vous apprendre une nouvelle qui vous ſurprendra: c'eſt que je pardonne à Alfonſe de Cordouë, & que j'ai promis à Catherine de Sandoval de lui permettre de revenir à la Cour „ dans ſix mois. „

La Reine, qui ne vouloit pas que le Roi crût qu'elle prit à cette nouvelle autant d'intérêt qu'elle y en prenoit, lui repréſenta, que l'on ſeroit ſurpris d'une clémence ſi rare, & ſembla vouloir combattre la réſolution que le Roi avoit pris de lui pardonner.

Ainſi Alfonſe, qui écoutoit la converſation, connut que des deux perſonnes qu'il aimoit, l'une avoit eu le courage de ſe déclarer pour lui, & de faire ſa paix, pendant que l'autre ſembloit vouloir empêcher ce Prince de lui pardonner.

Quoiqu'il eût lieu de croire, que la Reine ne parlât ainſi, que pour ne pas ſe déclarer, il ne laiſſa pas pourtant de déſapprouver ſon procédé, en le comparant à celui de ſa Rivale : & ſon cœur, qui avoit deux heures devant ſi aiſément paſſé de l'amour de Catherine de Sandoval à celui de la Reine, repaſſa avec la même facilité de l'amour de la Reine à celui de Catherine de Sandoval ; c'eſt ce qui le fit obéïr, quand, le Roi s'étant retiré, la Reine lui envoïa dire qu'il ſortît. Elle accompagna cet ordre d'un compliment ſur la nouvelle que le Roi venoit de lui apprendre ; le priant de ne point paroître à la Cour juſques à ce que les ſix mois fuſſent expirés.

Catherine de Sandoval, perſuadée qu'Alfonſe étoit mort à Royelos, crut ne devoir pas laiſſer ignorer à la Reine ce qu'elle avoit appris de cette mort. Elle alla donc chez elle le lendemain que cette Princeſſe avoit vû Alfonſe, & elle lui rendit compte des raiſons, qu'elle avoit de ne point douter qu'il ne fût mort.

La Reine ſe ſouvint alors des dernières paroles qu'Alfonſe lui avoit dites, c'eſt qu'il trompoit Catherine de Sandoval ; & elle alla s'imaginer que la tromperie qu'il lui faiſoit, c'étoit de ſe faire paſſer pour mort. Elle ſentit une ſecrette joie de voir, qu'il trompoit ſa Rivale ; & elle ne douta

point, que ce ne fut une marque, qu'il l'aimoit moins qu'elle : cette penſée lui fit diſſimuler ce qu'elle ſçavoit d'Alfonſe. Mais elle ne parut point aſſez touchée de la nouvelle que lui apprenoit Catherine de Sandoval, pour que cette généreuſe perſonne en fût contente; car elle auroit voulu, que la Reine, qui avoit tant fait, que de travailler à la liberté dAlfonſe, eût autant de douleur qu'elle de ſa mort. Elle crut donc, que la Reine étoit du caractére de la plûpart des femmes, qui ne ſçavent point aimer leurs Amans juſques dans le tombeau; & elle ſe retira plus convaincue que jamais, que perſonne n'étoit capable d'aimer avec la délicateſſe & la conſtance dont elle aimoit.

Pendant qu'elle pleuroit continuellement la mort de ſon Amant, & qu'elle prétextoit une incommodité, pour ne point paroître en public, Alfonſe n'étoit occupé, que du ſoin de lui apprendre de ſes nouvelles, & de la voir. Il ſçût, qu'elle étoit malade; & il crut, que cette maladie lui faciliteroit les moïens d'entrer chez elle. Il alla trouver le Médecin qui la ſervoit, & il le conjura de lui procurer l'occaſion de lui parler en particulier, diſant, qu'il avoit une affaire de la dernière conſéquence à lui communiquer. Le Médecin, qui ne ſçavoit pas qu'il fût Alfonſe, fut gagné par les préſens qu'il lui offrit, & s'engagea de le mener le lendemain chez Catherine, comme s'il eût été un Médecin de ſes amis; & c'eſt pour cela, qu'il lui fit prendre un habit conforme à cette profeſſion.

Il garda ſa parole, & le lendemain il entra chez elle ſuivi d'Alfonſe. Quand il lui eut parlé un moment ſur ſon indiſpoſition, il lui dit, qu'il y avoit là un Médecin, qui avoit un ſecret à lui communiquer, & qu'il la prioit de trouver bon qu'il aprochât. Elle répondit qu'on le fit venir:

alors le Médecin fit ſigne à Alfonſe ; & il ſe retira dans l'endroit le plus éloigné de la chambre.

Le viſage d'Alfonſe ne pouvoit être remarqué de Catherine, parce que la ruelle de ſon lit étoit trop obſcure ; & d'ailleurs l'habit ſous lequel il lui parloit, le rendoit entièrement méconnoiſſable.

Elle ne le reconnut donc point, & Alfonſe, voïant qu'elle le regardoit ſans le reconnoître, ne put s'empêcher de rire, & en même tems lui prenant les bras, il les lui ſerra d'une manière fort tendre. Cette action, & un ris ſi familier ſurprirent Catherine : elle alloit lui témoigner ſa ſurpriſe avec une eſpéce de colére, quand Alfonſe s'aprochant de ſon oreille lui dit en lui ſerrant la main : „ Hé quoi : Madame, ne reconnoiſſez-„ vous pas Alfonſe de Cordouë ? „ Ces paroles la frappérent & la ſurprirent d'une ſi étrange ſorte, que ne doutant point que ce ne fût le phantôme d'Alfonſe, qu'elle croïoit mort, elle fit un grand cri, qui fut ſuivi d'une ſueur & d'un évanoüiſſement. Le Médecin ſe raprocha au cri que fit Catherine, & il la trouva évanoüie. Cet accident cauſa aſſez de rumeur pour obliger tous ceux qui étoient dans la chambre de ſe raprocher du lit : & Alfonſe, entendant dire qu'il en faloit avertir le Roi, craignit que ce Prince ne le reconnût, & il ſortit pendant que tout le monde étoit occupé autour du lit de Catherine.

Dès qu'on l'eut fait revenir, elle regarda le Médecin, & lui demanda ce qu'étoit devenu celui, qu'il lui avoit amené. On le chercha, & on ne le trouva point dans la chambre. „ Ah ! dit-elle, il „ n'en faut point douter, c'eſt ſon ombre, c'eſt „ un homme mort, que vous m'avez amené. „ Elle s'arrêta à ces paroles, & voïant qu'on l'écoutoit, elle eut aſſez de preſence d'eſprit, pour ne point nommer Alfonſe, & pour dire, que celui qui lui avoit apparu, étoit un de ſes Parens, qui étoit mort depuis quelques jours.

Le

Le Médecin, qui ne connoiſſoit point celui qu'il avoit amené, ne ſçavoit qu'en croire; & comme Catherine s'opiniâtroit à dire, que c'étoit un mort qui lui avoit apparu, le bruit en courut bien-tôt; & chacun parla de cette hiſtoire comme d'une apparition, dont il n'étoit pas permis de douter.

Le Roi la vint voir, & la Reine y vint auſſi. Elle dit à l'un & à l'autre, comme elle avoit fait à tout le monde, que celui qui lui avoit apparu, étoit un de ſes Parens qu'elle nommoit. Mais, quand elle ſe vit ſeule avec la Reine, elle lui dit que ce phantôme étoit Alfonſe.

La Reine, qui ſçavoit qu'Alfonſe étoit vivant, ne put s'empêcher de rire; & Catherine, confirmée plus que jamais que la Reine étoit toute conſolée de la mort d'Alfonſe, lui fit des reproches de ſon inſenſibilité pendant que cette Princeſſe avoit peine à ne pas croire que Catherine étoit devenue folle.

Alfonſe s'étant retiré dans la maiſon où il ſe cachoit, rêva long-tems à ce qui avoit pu cauſer la ſurpriſe & l'évanoüiſſement de Catherine; & il ne le dévina, que quand il eut appris, que ſon Ecuïer étoit mort à Royelos, & qu'un homme, qui étoit à elle, avoit acheté le diamant dont nous avons parlé. Il Jugea donc, que ce diamant l'avoit jettée dans l'erreur où elle étoit, & il réſolut de ne pas différer à l'en retirer.

Il ne trouva point d'autre parti que de lui écrire. Il le fit, & il eut ſoin, que ſa lettre lui fût rendue, ſans que perſonne ſçût qu'elle venoit de lui.

La Reine étoit chez Catherine, quand une fille vint rendre cette lettre, diſant, que c'étoit un homme inconnu qui l'avoit apportée.

Catherine la prit, & reconnoiſſant le caractére

d'Alfonſe, elle rougit, & penſa tomber dans un ſecond évanoüiſſement. La Reine, lui faiſant la guerre de ſon embaras, lui arracha la lettre, & toutes deux enſemble lûrent ces paroles:

JE ne ſçai ſi je dois me ſçavoir mauvais gré d'être mort, puiſque vous avez la bonté de me regretter; mais ce qui me fait trouver ma mort délicieuſe, c'eſt le pouvoir qu'on m'a donné dans l'autre monde, de vous voir encore quelquefois dans celui-ci, & de vous dire de mes nouvelles. Elles ſont très-bonnes: jamais mort ne s'eſt mieux porté, & n'a été plus amoureux que moi. Si vous vouliez ne point vous opiniâtrer à garder la chambre, & venir demain ſur les quatre heures vous promener dans le jardin de Miravaglis, j'eſpérerois que mon phantôme ne vous feroit point peur, & que vous pourriez à la fin vous familiariſer avec lui.

La Reine, & Catherine de Sandoval, aïant lû cette lettre, ſe régardérent avec des mouvemens bien différens. La Reine qui ſe flattoit qu'Alfonſe trompoit Catherine, eut du dépit qu'il la tirât d'erreur, & qu'il cherchât à la voir.

Catherine, ne pouvant douter qu'Alfonſe ne fût en vie, eut toute la joie dont elle étoit capable. La froideur de la Reine ne put ſe cacher: elle la remarqua; & elle fut encore convaincue, que cette Princeſſe n'aimoit point Alfonſe, puiſqu'elle avoit témoigné ſi peu de triſteſſe aux nouvelles de ſa mort, & faiſoit voir ſi peu de joie en apprenant qu'il vivoit encore.

La Reine dit qu'elle ne pouvoit mieux répondre à ſes reproches, qu'en s'offrant de la mener au jardin de Miravaglis, & d'aller avec elle y voir Alfonſe. Ce qui obligea la Reine de vouloir être de ce rendez-vous, c'eſt l'envie qu'elle avoit

avoit de voir ſi Alfonſe ôſeroit en ſa preſence témoigner à Catherine de Sandoval tout l'amour qu'il lui marquoit dans ſa lettre; ou peut-être même eſpéra-t-elle qu'Alfonſe ſe déclareroit pour elle, & renonceroit à Catherine de Sandoval: car, dequoi ne ſe flatte-t-on point, quand on aime? Le dépit d'avoir des Rivales a moins de force auprès des femmes que l'eſpérance d'en triompher.

Catherine accepta l'offre de la Reine par un motif bien différent: elle fut bien-aiſe d'avoir occaſion d'inſtruire Alfonſe des obligations qu'il avoit à cette Princeſſe, & de vaincre la froideur qu'elle paroiſſoit avoir pour lui: car, bien loin d'écouter la jalouſie qu'auroit pu lui donner l'amour de la Reine, elle ne penſoit qu'à la mettre de plus en plus dans les intérêts d'un Amant qu'elle n'aimoit que pour lui faire du bien; & tout ce qui pouvoit contribuer au bonheur & à l'établiſſement d'Alfonſe lui paroiſſoit bon. C'eſt ainſi que ſon amour, toûjours incapable d'avoir des retours ſur elle-même, la mettoit au-deſſus de tous les mouvemens que ſentoit celui de la Reine.

Elles allérent donc enſemble au lieu où elles eſpéroient trouver Alfonſe; & aiant laiſſé leur ſuite à la porte, elles ne furent pas long-tems ſans l'appercevoir au fond d'une allée obſcure. Elle s'avancérent vers lui; & Alfonſe qui croïoit ne voir que Catherine de Sandoval, fut bien ſurpris de trouver la Reine avec elle.

Comme il paroiſſoit étonné: „ C'eſt à moi, lui „ dit la Reine, que vous avez l'obligation de „ voir ici votre Maîtreſſe; car quelque paſſion „ née que ſoit la lettre que vous lui avez écri„ te, jamais elle n'auroit ôſé venir ſans moi. „

La manière dont la Reine prononça ces paroles, fit bien voir à Alfonſe, qu'elle parloit avec

un petit dépit : & toutes les marques d'amour que cette Princeſſe avoit pu lui donner juſques-là, ſemblérent lui faire moins de plaiſir que ce dépit.

Catherine s'apperçût qu'il étoit embaraſſé ; &, pour lui donner lieu de répondre à la Reine de manière dont elle pût être contente, elle prit la parole, & lui apprit tout ce que la Reine avoit fait pour le délivrer de priſon.

Alfonſe, qui crut n'avoir pas lieu de douter de l'amour de cette Princeſſe, oublia pour la troiſe. ou quatrième fois tout ce qu'il devoit à celui de Catherine de Sandoval ; & ſe jettant aux pieds de la Reine, „ Ah ! Madame, lui dit-il, „ en lui embraſſant les genoux d'une manière „ toute paſſionnée, ſe peut-il faire qu'Alfonſe „ ne vous ſoit pas indifférent ? „ Les larmes, qui lui vinrent aux yeux en prononçant ces paroles, l'empêchérent de continuer ; & la Reine qui ne put auſſi retenir ſes larmes, l'embraſſa pour le faire relever.

Catherine connut par l'action de cette Princeſſe, qu'il faloit qu'elle aimât Alfonſe ; & elle jugea bien, que la froideur dont elle avoit cru avoir lieu de l'accuſer, avoit été un effet de ſa diſſimulation.

Elle ſentit alors tout ce qu'une Amante ſacrifiée peut ſentir aux yeux d'une Rivale à qui on la ſacrifie : elle changea de couleur, elle ſoupira. Alfonſe s'en apperçût, & peu s'en falut, qu'il ne quittât la Reine pour ne plus témoigner d'amour qu'à elle, tant un cœur du caractére du ſien eſt peu ſûr de lui-même.

Catherine de Sandoval vit bien, qu'il s'étoit apperçû de ſon embaras ; & quelque agitée qu'elle fût, elle eut encore la force de diſſimuler, & de ne parler qu'en faveur de la Reine. „ Vous „ voïez, dit-elle à cette Princeſſe, combien „ le pauvre Alfonſe eſt touché des bontez que Votre

„ Votre Majeſté a pour lui ; &, en vérité, il méri-
„ te que vous ſoïez toûjours dans ſes intérêts. „
La Reine fût embaraſſée de ce diſcours de Catherine : elle auroit mieux aimé, que ſa Rivale eût montré plus de jalouſie. „ Vous m'êtes trop
„ chére, reprit-elle avec un peu d'aigreur,
„ pour abandonner un homme qui vous aime &
„ qui n'aime que vous ; car, enfin, continua-t-el-
„ le en addreſſant la parole à Alfonſe, n'eſt-il pas
„ vrai, que vous n'aimez que Catherine de Sando-
„ val ? „ La Reine rougit en regardant Alfonſe, & en lui diſant ces paroles. Catherine s'apperçût encore mieux de la jalouſie de la Reine : & Alfonſe, ne ſçachant que répondre, baiſſa les yeux, cherchant en lui-même comment il pourroit ſe tirer de cet embaras.

Catherine de Sandoval ne tarda guéres à prendre la parole. „ Alfonſe n'eſt pas aſſez heureux,
„ dit-elle, pour s'amuſer à aimer une perſonne
„ auſſi inutile que moi : d'ailleurs, il a trop de
„ diſcernement & trop d'eſprit pour ne pas
„ voir, que s'il lui étoit permis d'aimer Votre
„ Majeſté, il n'aimeroit jamais qu'elle. Vous pre-
„ nez grand ſoin, reprit la Reine, de répondre
„ pour Alfonſe : ne pourroit-il pas s'expliquer
„ lui-même ? Ah ! Madame, interrompit Alfon-
„ ſe, c'eſt vous qui prenez grand ſoin de m'in-
„ ſulter ; car, que puis-je vous répondre qui ne
„ vous offenſe ? Vous pouvez, dit la Reine, par-
„ ler à Catherine du ton dont vous lui écrivez ; je
„ ne ſerai point offenſée, que vous aimiez une
„ perſonne ſi digne de votre amour. „

Alfonſe, qui étoit l'homme du monde le plus ennemi de la diſſimulation, n'eut plus la force de ſe contenir : „ Je vois bien, reprit-il
„ bruſquement, que Votre Majeſté ſe plaît à in-
„ ſulter à mes malheurs, & à ma foibleſſe : puiſ-
„ que vous voulez que je m'explique, je le ferai,

„ Ma-

„ Madame. Je vous adore, dit-il ſe jettant en-
„ core une fois à ſes pieds; mais la paſſion que
„ j'ai pour vous, ne me rend point inſenſible à
„ ce que je dois à Catherine de Sandoval. Je l'ai-
„ me, & je ſacrifierois mille fois ma vie pour el-
„ le. Je ne ſçai pas s'il eſt poſſible de vous ai-
„ mer l'une & l'autre; mais je ſens bien que je
„ ne puis faire autrement: & ſi vous croïez que
„ mon cœur vous trompe, & n'eſt pas de bonne
„ foi, je vous prie de me permettre de le percer
„ en votre preſence; car j'aime mieux mourir,
„ que de vous laiſſer croire à l'une ou à l'autre,
„ que je ne vous aime pas. „ En diſant ces pa-
roles il tira ſon épée: la Reine l'arrêta, & elle fut fâchée d'avoir exigé de lui cette explication; elle en fut même attendrie. Catherine ne la fut pas moins qu'elle. L'une & l'autre verſa des larmes, & s'empreſſa également à faire relever Alfonſe: ainſi, par un effet bizare, on vit deux Rivales s'accorder par ce qui auroit dû les déſunir.

„ Il eſt inutile, dit la Reine, en eſſuïant ſes
„ larmes, de diſſimuler plus long-tems combien
„ Alfonſe m'eſt cher: vous voïez, Madame, dit-
„ elle, à Catherine de Sandoval, tout ce que je
„ voulois vous cacher; & j'aurois honte de cet
„ aveu, ſi j'avois une Rivale moins généreuſe que
„ vous. Mais, après tout, continua-t-elle, que
„ ſert à Alfonſe, que nous l'aimions, puiſque
„ nous ne pouvons contribuer à ſon bonheur? Il
„ dit, qu'il nous aime l'une & l'autre. Cet amour
„ le perdra, ſi le Roi vient à le découvrir; & ce
„ Prince, qui ſe déclare votre Amant, & qui le
„ hait déja pour ôſer aimer ſa Maîtreſſe, le haïra
„ juſqu'à la fureur, s'il ſçait qu'il ait ôſé aimer
„ ſa Femme. Le meilleur parti, qu'Alfonſe puiſ-
„ ſe prendre, c'eſt de s'attacher ailleurs; & dès
„ qu'il lui ſera permis de revenir à la Cour, de
„ penſer à ſe marier. „ Oui

„ Oui, Madame, reprit Catherine de Sando-
„ val, c'eſt-là ce que nous devons perſuader à Al-
„ fonſe : & moi, reprit Alfonſe, tout ce que
„ je me dois perſuader à moi-même, c'eſt de n'ai-
„ mer jamais que la Reine & vous, de haïr & de
„ fuir toutes les femmes, puiſqu'il n'y en a point
„ qui vous reſſemble à l'une & à l'autre. „ Il par-
la long-tems en ces termes ; mais, enfin, il leur promit de ne pas s'oppoſer à ce qu'elles lui propoſoient, & ils ſe ſéparérent.

C'étoit par des ſentimens bien différens, que la Reine, & Catherine de Sandoval, penſoient à marier Alfonſe : la Reine n'avoit cette penſée, qu'afin que ſon Amant ne fût jamais à Catherine de Sandoval, dont elle ne pouvoit s'empêcher d'être jalouſe ; & Catherine de Sandoval ne penſoit à marier ſon Amant, que pour aſſûrer ſa fortune. Comme leurs ſentimens étoient différens, auſſi leur conduite ne fut pas la même, & la Reine ſe repentit bien-tôt de tout ce qui s'étoit paſſé dans le jardin. „ Quoi, ſe diſoit-elle à elle-même, il
„ a pu balancer à ſe déclarer pour moi, après
„ avoir été aſſez heureux pour me poſſéder ? J'ai
„ honte de ma lâcheté ; & je devrois le haïr &
„ l'éviter pour jamais. „

Il eſt étrange que cette Princeſſe qui avoit de la vertu & de la grandeur d'ame, n'eut jamais la force de ſe mettre au-deſſus de cette jalouſie ; & que cette paſſion lui fit faire des démarches auſſi bizares que celles que nous allons voir. Occupée du ſeul déſir de ſuplanter ſa Rivale, elle ne penſa qu'à obliger Alfonſe à ſe déterminer à la préférence qu'elle cherchoit, en le mettant, auſſi-bien que Catherine, à toutes les épreuves qu'elle put imaginer. Il y avoit des momens où elle ne pouvoit s'empêcher de condamner ſa jalouſie, en ſe repréſentant avec combien peu d'intérêt & d'eſpérance Catherine de Sandoval aimoit Alfonſe : mais

mais il y en avoit aussi, où cette Rivale lui paroissoit d'autant plus digne de sa haine, qu'elle méritoit par ses manières plus d'admiration & plus d'estime; car la jalousie prend toûjours de nouvelles forces du mérite de ceux qui en sont les objets.

Bertrand de la Cueva, qui avoit ignoré, ou qui avoit fait semblant d'ignorer, que ce fût par l'ordre du Roi qu'il avoit pensé être assassiné, & qui parut persuadé que le Capitaine des gardes l'avoit pris pour son Rival, étoit mieux que jamais dans l'esprit du Roi; & le choix que ce Prince avoit fait de lui pour tenir sa place dans le lit de la Reine, lui avoit donné un violent amour pour elle. La Reine qui avoit consenti à lui pardonner, & qui sembloit être contente du désir que le Roi avoit eu de le punir, le souffroit comme les autres Courtisans, & n'avoit pas eu de peine à s'appercevoir qu'il cherchoit à lui plaire. Elle résolut de se servir de lui pour donner de la jalousie à Alfonse: elle affecta de lui parler avec distinction, & de lui permettre par ses manières de lui marquer quelquefois l'amour qu'il avoit pour elle.

Cette complaisance de la Reine fit croire à la Cueva, qu'il en étoit aimé. Il ne sçavoit point, qu'elle eût connoissance qu'Alfonse étoit celui qui avoit eu part à l'avanture de la première nuit de ses nôces: & comme c'étoit lui que la Reine avoit trouvé dans son lit à sa seconde avanture, il alla s'imaginer, que cette Princesse croïoit aussi que c'étoit lui qui s'y étoit trouvé à la première. Il ôsa même lui en parler; & s'attribuant quelquefois en termes couverts, lorsqu'il étoit seul avec elle, la gloire d'être Pere de la Princesse d'Espagne, son insolence & même son aveuglement alla si loin, qu'il ôsa proposer à la Reine de souffrir, qu'il lui donnât lieu de devenir

Mere

Mere une ſeconde fois, l'aſſûrant du conſentement du Roi.

On juge bien, que la Reine ne pouvoit s'empêcher de rire dans ſon cœur de voir un homme faire vanité auprès d'elle d'une choſe qui en regardoit un autre; & que cette vanité, jointe à la hardieſſe de ſa propoſition, augmenta le mépris & l'averſion, que cette Princeſſe avoit pour lui. Cependant, elle diſſimula; & ſans faire ſemblant de comprendre ce que la Cueva vouloit lui dire, elle lui laiſſa eſpérer que la choſe pourroit réuſſir ſi le Roi prenoit ſoin de la conduire.

La Cueva n'eut pas de peine à perſuader au Roi, qu'il étoit bon que la Reine eût encore des enfans; & que c'étoit un moïen d'affermir ſon autorité de plus en plus. Mais quelque envie que le Roi eût de ſurprendre la Reine, & quelque machine que fît joüer la Cueva pour parvenir à la poſſéder, ils ne purent réuſſir. La Reine refuſa conſtamment le Roi, toutes les fois que ce Prince lui fit entendre qu'il vouloit avoir encore des enfans.

Cependant le bruit courut à la Cour qu'elle étoit groſſe. Ce bruit étoit fondé ſur ce que le Roi avoit témoigné aſſez overtement, qu'il ne vouloit plus coucher ſeul: & ſoit que la Cueva eût fait confidence à quelqu'un du ſecret du Roi, ſoit qu'on jugeât que le Roi qui paſſoit pour impuiſſant, s'étoit ſervi de lui; on commença dès-lors à ſemer ſourdement, que c'étoit Bertrand de la Cueva, qui étoit Pere de la Princeſſe, dont la Reine étoit accouchée, & que c'étoit encore de lui qu'elle étoit groſſe.

Le bruit de cette prétendue groſſeſſe ſe repandit bien-tôt par toute l'Eſpagne, & Alfonſe ne fut pas des derniers à en entendre parler. Les mêmes perſonnes qui lui dirent cette nouvelle, ne manquérent pas d'ajoûter ce que l'on diſoit de la

part

part que Bertrand de la Cueva avoit, & à cette seconde grossesse, & à la première.

Personne ne sçavoit mieux que lui, qu'une partie de cette nouvelle étoit fausse : mais aussi personne n'étoit plus disposé à en croire l'autre partie : & supposé que la Reine fût grosse, il voïoit bien qu'il avoit lieu d'être horriblement jaloux.

Aussi le fut-il autant qu'il pouvoit l'être. Il ne douta point que Bertrand de la Cueva n'eût eu le même sort que lui ; mais il trouvoit le sort de son Rival bien plus heureux que le sien, en ce qu'il jugeoit que la Reine, incapable d'être encore trompée, devoit avoir donné son consentement à cet indigne commerce.

Il seroit mal-aisé d'exprimer la fureur & le désespoir où le porta sa jalousie. Il fut vingt fois sur le point de sortir de la maison où il étoit caché, pour aller reprocher à la Reine l'intrigue dont il la soupçonnoit ; mais il eut encore assez de raison pour n'en rien faire ; & sa jalousie eut à la fin un effet tout différent de celui que la Reine en espéroit ; car elle l'attacha plus que jamais à Catherine de Sandoval.

„ Puisqu'elle a été capable, se disoit-il à lui-
„ même, d'avoir de la complaisance pour Ber-
„ trand de la Cueva, elle est indigne de mon
„ estime & de mon amour : je dois cesser de
„ l'aimer, & ne plus avoir d'attachement que pour
„ une personne qui n'a jamais cessé un moment
„ de me faire du bien, & dont la conduite &
„ les sentimens seroient capables de la faire ado-
„ rer de tout le monde. „

Il résolut donc d'oublier la Reine ; &, se croïant entièrement guéri de sa passion, il crut ne devoir pas laisser ignorer à Catherine de Sandoval la préférence qu'il lui donnoit ; mais, il ne put tellement oublier la Reine, qu'il ne se fît un plai-

plaiſir de lui faire connoître ſes ſentimens. Il écrivit à Catherine de Sandoval la lettre que l'on va voir; mais il prit ſoin que cette lettre lui fût rendue, quand elle ſeroit ſeule avec la Reine, ne doutant point que la Reine ne la voulût voir. C'eſt ainſi qu'il ſe trompoit lui-même, en croïant qu'il n'aimoit plus cette Princeſſe: il ne faiſoit pas réflexion qu'on aime encore, quand on prend à tâche de marquer qu'on n'aime plus.

La choſe arriva comme Alfonſe l'avoit penſé: ſa lettre fut donnée à Catherine de Sandoval en preſence de la Reine, qui y lût ces paroles:

Quand j'ai paru balancer entre vous & la Reine, & me déclarer également pour l'une & pour l'autre, je ne ſçavois pas que je vous mettois par cette égalité en comparaiſon avec la Maîtreſſe de Bertrand de la Cueva. Pardonnez-moi cette injuſtice; & comptez, que je ne me ſens plus capable pour elle que de mépris, & que je ne ſuis touché d'amour que pour vous.

La Reine, aiant lû cette lettre, fit ſemblant d'abord de ne pas comprendre ce qu'elle ſignifioit. „ Quelle eſt donc, dit-elle, cette Maîtreſſe „ de Bertrand de la Cueva dont il parle? Y com„ prenez-vous quelque choſe? Je ne ſçai, reprit „ Catherine, ce qu'il a voulu dire: mais ce n'eſt „ pas-là le ſeul endroit de cette lettre, que je „ n'entens pas; je n'y vois aucun ſens depuis le „ commencement juſqu'à la fin: car, enfin, je „ ſçai qu'Alfonſe a pour votre Majeſté des ſen„ timens tout différens de ceux qu'il ſemble ex„ primer ici; & il faut qu'il ait pris plaiſir à ſe „ moquer de moi, en m'écrivant de la ſorte. „ Non, non, reprit la Reine, (aiant pris ſon parti, & ne voulant pas que Catherine joüit un moment du plaiſir de ſe voir préférée ſans lui donner

ner de nouveaux embaras : „ Non, dit-elle, „ Alfonſe ne ſe moque point: il eſt dans l'er- „ reur, & ſur le bruit qui court de ma groſſeſſe, „ & ſur l'amour que l'on dit, que Bertrand de „ la Cueva a pour moi : je veux le détromper; „ & il eſt tems, que je vous découvre des ſecrets „ qui vous ſurprendront. Mais je ſçai à qui je „ me confie, & j'ai même beſoin de vous pour „ venir à bout de mes deſſeins. Sçachez donc, „ continua-t-elle, que je ne ſuis point la Femme „ du Roi de Caſtille, & que ſi quelqu'un peut ſe „ dire mon Mari, ce n'eſt qu'Alfonſe. „

Catherine vit bien, que la Reine alloit lui découvrir tout ce qu'elle avoit déja appris de la bouche du Roi; & elle fit ce qu'elle put pour obliger cette Princeſſe à ne lui point faire cette confeſſion : mais elle s'y oppoſa inutilement. La Reine lui dit tout, & enſuite elle continua de la ſorte :

„ Vous jugez bien, Madame, que je ne dois „ plus après cela regarder le Roi comme mon „ Epoux; & que le bruit qui court de ma groſ- „ ſeſſe, n'a aucun fondement. Pour Bertrand de „ la Cueva, je l'ai en horreur; & je ne ſonge „ plus qu'à trouver le moïen de me retirer d'u- „ ne Cour où je ne puis demeurer en conſcience. „ Mais je veux faire plus, continua-t-elle en „ rougiſſant, en me démariant d'avec le Roi de „ Caſtille, je prétens me donner à celui à qui „ le hazard m'a déja donnée, & épouſer Alfon- „ ſe de Cordouë. „ Elle s'arrêta après ces paroles, moins par la honte que lui devoit donner ce deſſein, que par la curioſité de voir comment ſa Rivale recevroit ce qu'elle lui diſoit.

Catherine de Sandoval fut long-tems ſans parler : mais, enfin, prenant la parole : „ J'avoue, „ Madame, dit-elle, que tout ce que Votre „ Majeſté vient de m'apprendre, eſt ſi ſurprenant,

„ que

» que je ne ſçai encore ſi j'en dois croire mon
» oreille : mais, de tant de choſes ſurprenantes,
» il n'y en a point qui me le paroiſſe plus, que
» le deſſein de vous démarier pour épouſer Al-
» fonſe. Hé ! Alfonſe, reprit la Reine, n'eſt-
» il pas déja mon Epoux ; & puis-je en épouſer
» un autre après ce qui s'eſt paſſé ?

» Mais, comment venir à bout d'un deſſein ſi
» ſurprenant, répondit Catherine ? Que dira le
» Roi de Portugal, de vous voir deſcendre du
» Trône, pour épouſer un homme ſi au-deſſous de
» votre rang ? Eſt-il même à propos que l'on ſça-
» che des ſecrets, qui, en deshonorant le Roi
» de Caſtille, ſemblent auſſi deshonorer votre
» Majeſté ? »

» Quoiqu'il en ſoit, reprit la Reine, le deſ-
» ſein en eſt pris. Ma conſcience & mon hon-
» neur me défendent de diſſimuler plus long-
» tems ; il faut que je m'en explique avec Alfon-
» ſe ; pour cela, Madame, il faut que vous le
» faſſiez venir chez vous : je m'y rendrai quand il
» y ſera, & je pourrai l'entretenir en liberté. »
Catherine voïoit bien les extrémitez où elle s'expoſoit, en conſentant au deſſein de la Reine : mais, enfin, elle ne put la refuſer, craignant par ce refus quelque choſe de plus funeſte encore ; & elle convint avec elle, qu'elle avertiroit Alfonſe de ſe trouver le lendemain dans ſon appartement, où la Reine pourroit ſe rendre, quand le Roi ſeroit retiré dans le ſien.

Il eſt certain, que rien n'eut plus de part au deſſein que la Reine prit de ſe démarier, & d'épouſer Alfonſe, que la jalouſie qu'elle avoit de Catherine de Sandoval ; tant il eſt ordinaire, que les plus petites paſſions ſont quelquefois la cauſe des évènemens les plus ſurprenans.

Catherine de Sandoval frémit, quand, la Reine s'étant retirée, elle penſa à tout ce qui alloit arriver,

river, si cette Princesse faisoit éclater son dessein; & elle ne trouva de consolation que dans l'espérance qu'on pourroit peut-être l'en détourner.

Cependant le moment pris pour le rendez-vous du lendemain arriva. Alfonse, qui avoit été averti, se rendit de bonne-heure en habit déguisé à l'appartement de Catherine, & la Reine y vint quand la Cour se fut retirée, & qu'on crut que le Roi étoit couché. Catherine de Sandoval avoit eu le tems d'entretenir Alfonse avant que la Reine arrivât, & de le préparer à l'entretien qu'elle devoit avoir avec lui, en lui apprenant l'étrange résolution de cette Princesse : mais, au lieu de mettre Alfonse dans les sentimens où il devoit être naturellement de s'opposer à un dessein qui ne pouvoit manquer de le perdre, elle renouvella toute la passion qu'il avoit pour la Reine, par l'aveu qu'elle lui fit que, sa grossesse & l'amour de Bertrand de la Cueva étant des faux bruits, cette Princesse avoit assez de passion pour vouloir descendre du Trône & l'épouser.

Alfonse perdit encore l'esprit à des nouvelles qui le flattoient si fort, & il donna à Catherine de Sandoval le désagrément de voir, qu'il ne pensoit plus qu'à la Reine; & qu'il lui tardoit qu'elle n'arrivât.

Elle arriva. Catherine les laissa ensemble prendre des résolutions d'autant plus folles, qu'Alfonse n'écoutoit plus que son amour, & que la Reine commençoit à ne plus guéres écouter la raison.

Cette conversation fut bien-tôt troublée par l'arrivée du Roi, qui pensa les surprendre. Le hazard voulut, que le Médecin qui avoit conduit Alfonse dans l'appartement de Catherine lorsqu'il passa pour un mort qui revenoit de l'autre monde : le hazard, dis-je, fit que ce même Médecin apperçût Alfonse, lorsque, pour se trouver

ver au rendez-vous qu'on lui avoit donné, il entroit dans l'appartement de Catherine de Sandoval. Cet homme crut le reconnoître; &, étant allé au couché du Roi, il dit qu'il avoit rencontré le mort de Catherine de Sandoval qui entroit dans ſon appartement.

Le Roi dit auſſi-tôt, qu'il faloit y aller, ſoit qu'il ſoupçonnât quelque choſe, ſoit qu'il ne fût conduit que par une ſimple curioſité. Il vint donc, & Catherine n'eut que le tems de retirer bruſquement la Reine, & de la faire cacher dans un cabinet, reſtant ſeule avec Alfonſe.

Le Roi changea de couleur en reconnoiſſant Alfonſe: & il crut, auſſi-bien que toute la Cour, que Catherine n'avoit fait courir le bruit qu'un mort lui étoit apparu, que pour être en poſſeſſion de voir ſon Amant; & on ne ménagea plus la réputation de cette illuſtre fille, dès qu'on ſçût qu'on l'avoit trouvée ſeule enfermée avec Alfonſe.

Il lui auroit été aiſé de ſe juſtifier, & elle n'avoit pour cela qu'à faire paroître la Reine; mais elle eut aſſez de courage pour aimer mieux expoſer ſa réputation, que celle de cette Princeſſe.

Elle eſſuïa donc toutes les railleries & toutes les menaces du Roi, qui finit la converſation, en lui diſant avec aigreur, que, quelque indigne qu'elle fût de ſes ſoins, cependant il penſoit encore à ſon honneur, & qu'il vouloit qu'elle épouſât Alfonſe ſur le champ. Auſſi-tôt, il ordonna qu'on allât quérir un Prêtre pour les marier dans le moment.

Jamais révolution ne fut plus ſurprenante, & plus bizare. La Reine, qui venoit de quitter Alfonſe après l'avoir flatté de l'eſpérance de l'épouſer, entendoit du cabinet où elle étoit cachée qu'on alloit marier Alfonſe à ſa Rivale. Al-

fonſe, d'un autre côté, qui étoit tout rempli des vaines eſpérances que la Reine lui avoit données, les voïoit tout d'un coup s'évanoüir, & contraint d'en épouſer une autre. Catherine de Sandoval étoit trop agitée, & même trop au-deſſus des ſentimens vulgaires, pour être ſenſible à la joie d'épouſer un homme qu'elle aimoit, & de mortifier par-là une Rivale dont elle ſçavoit bien qu'elle étoit haïe. Perſonne ne diſoit mot : le Roi ſe promenoit à grand pas, regardant de tems en tems Catherine avec des yeux irrités, & témoignant une extrême impatience de ce que le Prêtre n'arrivoit pas.

Le Prêtre arriva, & auſſi-tôt le Roi prenant la main de Catherine, & la mettant en celle d'Alfonſe, il lui demanda ſi elle ne le prenoit pas pour ſon Epoux. La Reine, entendant cette demande, ſortit du cabinet ; & dit au Roi, „ qu'avant que d'achever ce mariage, elle avoit à „ dire quelque choſe de conſéquence, & qu'elle „ prioit le Roi de faire retirer tout le monde, „ ne pouvant s'expliquer qu'en preſence de Sa Ma„ jeſté, de Catherine de Sandoval, & d'Alfonſe. „

Jamais homme ne fut plus ſurpris que le Roi de voir la Reine : & ne ſçachant que comprendre à cette avanture, il fit retirer ceux devant qui elle ne vouloit pas s'expliquer. Alors cette Princeſſe dit au Roi, qu'elle s'oppoſoit au mariage d'Alfonſe, & de Catherine, puiſqu'Alfonſe étoit déja l'Epoux d'une autre Femme. „ C'eſt moi, Sire, continua-t-elle, qui ſuis la „ Femme d'Alfonſe ; du moins vous ſçavez mieux „ que perſonne, que vous n'êtes pas mon Mari : „ le Ciel a pris ſoin de me garantir de l'indigne „ deſſein que vous aviez de me livrer à un au„ tre, en me donnant à celui auquel il m'avoit „ ſans doute deſtinée. „

Ce diſcours n'étoit obſcur pour aucun de ceux qui

qui l'écoutoient ; & il n'y eut perſonne, qui n'en fût étonné, & qui ne prévît les ſuites funeſtes d'une ſi extraordinaire démarche.

Le Roi, après avoir rougi & pâli ſucceſſivement, ſe laiſſa tomber ſur un ſiége ſans pouvoir rien dire. Alfonſe baiſſoit les yeux, craignant de rencontrer ceux de la Reine & de Catherine, que toutes deux l'auroient embaraſſé dans cet affreux moment.

La Reine s'aſſit, de ſon côté, le viſage tout en ſueur, par les impreſſions qu'avoit fait ſur elle le diſcours qu'elle venoit de tenir. Catherine de Sandoval étoit la ſeule qui auroit pu être plus tranquille, puiſqu'au moins ſa réputation étoit ſauvée par le diſcours, & la preſence de la Reine : mais le danger où elle voïoit ſon Amant, l'occupoit toute entière ; elle n'avoit non plus la force de parler que les autres.

Cette ſcéne dura long-tems ; mais, enfin, le Roi, ſans s'expliquer, appella du monde, & ordonna qu'on ſe ſaiſît d'Alfonſe : &, après qu'il l'eut vû emmener, il ſortit ſans rien dire, ni à la Reine, ni à Catherine de Sandoval, qu'il laiſſa enſemble.

Dès que le Roi fut ſorti, „ Ah ! Madame, dit „ Catherine à la Reine, qu'avez-vous fait ? Vous „ avez perdu Alfonſe, & vous vous êtes perdue „ vous-même. Ne deviez-vous pas vous en fier à „ moi, & croire ; que je n'aurois jamais conſenti „ à épouſer Alfonſe ? Que ne continuïez-vous à „ vous tenir cachée, & à me laiſſer ſeule me dé- „ mêler de cette affaire ? „

„ Il eſt vrai, dit la Reine ; que j'ai tort ; & ce „ que vous avez fait juſqu'à préſent, eſt ſi héroï- „ que, que je devois croire que vous auriez en- „ core la force de réſiſter, aux dépens même de „ votre réputation, à l'occaſion d'être la Femme „ de votre Amant : mais la choſe eſt faite, & il

» n'y a plus de remède, que d'en écrire en Portugal, & d'inſtruire le Roi mon Pere de la ſituation où je ſuis, & l'engager à me retirer de cette Cour. »

» Mais, que deviendra Alfonſe, reprit Catherine, & le Roi peut-il différer un moment à le faire périr? C'eſt à vous, Madame, reprit la Reine, à repréſenter au Roi le tort qu'il ſe fera en le faiſant périr: & s'il lui reſte encore quelque ſoin de ſa réputation, il craindra ſans doute une mort qui feroit infailliblement éclater ſa honte. »

Elles paſſérent le reſte de la nuit en de pareils diſcours, & elles ſe ſéparérent, ſans ſçavoir ce qu'elles feroient dans des conjonctures où il étoit ſi difficile de déviner ce qu'il y avoit à faire.

Dès que le Roi fut rentré chez lui, il fit venir Bertrand de la Cueva, à qui il rendit compte de ce qui venoit d'arriver. Cet homme qui ſe flattoit de l'amour de la Reine, devoit naturellement ou la haïr, ou la mépriſer, après la démarche qu'elle venoit de faire: mais ce n'eſt pas-là le ſentiment qu'il eut: il ne penſa qu'à profiter de l'occaſion de ſe défaire de ſon Rival, eſpérant que quand il ſeroit mort, la Reine pourroit enfin avoir de la complaiſance pour lui, & qu'elle préféreroit un commerce auquel le Roi aideroit lui-même, au bruit & au fracas d'une ſéparation qui la priveroit, & de la Couronne, & de l'honneur.

Il conſeilla donc au Roi de commencer par faire couper la tête à Alfonſe, avant que l'avanture de la nuit dernière eût éclatée. » On ne croira point, Sire, ajoûta-t-il que vous l'aïez fait mourir pour un autre ſujet, que pour la révolte de Soria: & quand on devroit croire, que c'eſt auſſi pour l'avoir trouvé enfermé avec Catherine de Sandoval, cette hardieſſe n'eſt-elle pas un crime digne de mort? »

Ce

Ce conſeil étoit dans le fond le meilleur, qu'on pût donner au Roi dans les circonſtances où il ſe trouvoit : il ordonna donc à la Cueva de faire inceſſamment exécuter Alfonſe.

La Cueva ne perdit aucun moment ; &, en quittant le Roi, il envoïa de la part de ce Prince dire à Alfonſe qu'il ſe préparât à la mort, & que dans une heure on viendroit l'exécuter.

Alfonſe reçût cet ordre dans une tour où on l'avoit enfermé : la ſeule grace qu'il demanda, ce fut qu'il lui fût permis de voir Catherine de Sandoval, avant que de mourir : on lui promit d'en parler au Roi ; & on le laiſſa pour ſe préparer à la mort.

Catherine de Sandoval ne s'étoit point couchée ; & ſçachant que le Roi avoit fait venir Bertrand de la Cueva, elle avoit ordonné à un homme qui étoit à elle, d'obſerver ce qui ſe paſſeroit chez le Roi, & de venir l'en avertir inceſſamment. Cet homme ſçût qu'on alloit faire mourir Alfonſe, & il vint en avertir Catherine.

Elle courut auſſi-tôt chez le Roi ; & ſe jettant à ſes piedſ : „ Ce n'eſt point, lui dit-elle toute „ en larmes, la vie d'Alfonſe que je vous demande ; ce n'eſt qu'un peu plus de tems pour le pré„ parer à la mort. Hé bien, dit le Roi, allez l'y „ préparer vous-même, auſſi-bien il vous deman„ de : mais abrégez cette viſite ; car j'ai ordonné „ qu'on m'apportât ſa tête dans une heure. „

Catherine vit bien qu'il ſeroit inutile de demander au Roi une autre grace, que celle qu'elle venoit d'obtenir : elle prit le chemin de la tour où étoit Alfonſe ; mais auparavant elle manda à la Reine, & à la Marquiſe de Villéna, (qui étoit la même que la Comteſſe de Saint-Etienne,) qu'Alfonſe alloit être exécuté.

Elle étoit plus morte que vive quand elle entra dans la tour ; & on ne peut dire tout ce que ſon

cœur ſentit, quand elle trouva Alfonſe à genoux, qui n'attendoit plus que l'Exécuteur. Cependant elle eut la force de ne point témoigner ſa foibleſſe : „ Je ne viens point, mon cher Alfonſe, „ lui dit-elle, vous flatter de l'eſpérance de vi„ vre ; il faut mourir : mais je viens vous conju„ rer, au nom de notre amitié, de vous ſouve„ nir de votre courage pour vous ſoûmettre com„ me vous devez le faire aux ordres du Ciel, qui „ demande de vous ce ſacrifice. „

„ Ah ! Madame ; reprit Alfonſe, que faites„ vous ; & faut-il, que par une généroſité ſans „ exemple vous renouvelliez dans mon cœur „ tous les regrets que j'ai en mourant, de ne „ vous avoir pas toûjours été fidéle ? Qu'ai-je fait ! „ & à quoi ai-je penſé ! Y a-t-il dans le monde „ entier une perſonne comme vous ? Hélas ! je de„ vois vous connoître, & profiter de vos con„ ſeils ; je ne ſerois pas réduit à mourir indigne„ ment. „

Comme il parloit, on entendit un grand bruit à la porte de la chambre, & des gens qui entroient avec précipitation. Catherine crut que c'étoit l'Exécuteur : & ne pouvant ſoûtenir cette vûë, elle tomba évanoüie en ſerrant la main d'Alfonſe, qui ſe détournant vit le vieux Marquis de Villéna, ſuivi de pluſieurs autres, qui, arrachant Alfonſe, lui dit : „ Allons, Seigneur, ſauvez„ vous ; „ & ſans attendre ſa réponſe l'enleva hors de la tour, y laiſſant Catherine dans l'évanoüiſſement, dont elle ne revint que long-tems après.

Pour comprendre comment Alfonſe fut délivré, il faut ſçavoir, qu'il y avoit long-tems que le vieux Marquis de Villéna qui avoit gouverné le Roi pendant les premières années de ſon règne, étoit mécontent de la faveur de Bertrand de la Cueva, à qui le Roi avoit prodigué les premières char-

charges de ſa maiſon, & qu'il avoit fait Comte de Lédeſma, Duc d'Alburguerge, & Grand-Maître de l'Ordre de S. Jaques.

Tant de graces avoient commencé à le rendre odieux; & cela, joint à ce qui ſe diſoit publiquement de ſon commerce avec la Reine, avoit déterminé le Marquis à faire une ligue pour dépoſer le Roi, & mettre à ſa place l'Infant Dom Alonſe, ſon Frere.

La ligue étoit ſecrette; & le Marquis, qui avoit dans ſon parti les principaux Seigneurs d'Eſpagne, ne cherchoit que le moïen de ſe ſaiſir de la perſonne du Roi, quand la Comteſſe de Saint-Etienne, ſa Belle-fille, qui n'avoit jamais aſſez haï Alfonſe pour être inſenſible aux nouvelles de ſa mort, vint lui dire ce qu'elle venoit d'apprendre de celui que Catherine de Sandoval lui avoit envoïé, à ſçavoir, qu'on alloit faire mourir Alfonſe.

Le Marquis de Villéna crut que c'étoit une occaſion pour éclater: & s'il penſa à délivrer Alfonſe, ce fut moins par l'intérêt qu'il prenoit à ſa conſervation, que pour marquer au Roi, qu'il n'étoit pas auſſi maître qu'il le penſoit, & obliger ce Prince à faire quelque choſe, qui ſerviroit de prétexte aux rebelles pour ne plus garder de meſures.

Il ne ſe trompa pas dans ſes conjectures: perſonne ne lui réſiſta, quand il ſe préſenta pour délivrer Alfonſe; & le Roi qui fut bien-tôt inſtruit de cette action, penſa être lui-même arrêté, tant les rebelles étoient en grand nombre, & prirent promptement les armes.

Tout étoit déja en tumulte dans le Palais, quand Catherine revint de ſon évanoüiſſement. Elle ne douta point, quand elle ſe vit ſeule, & les portes ouvertes, qu'Alfonſe n'eût été exécuté: elle chercha ſi elle ne trouveroit point de marques de ſon

ſang ; & n'en trouvant point elle ſortit, & ne fût pas long-tems ſans apprendre ce qui ſe paſſoit.

LIVRE TROISIÈME.

LE tems que le Marquis de Villéna employa à délivrer Alfonſe, lui fit manquer l'occaſion de ſe ſaiſir de la perſonne du Roi ; & les rebelles lui reprochérent dans la ſuite, qu'il avoit eu plus d'égard à l'amour, que ſa Belle-fille avoit pour Alfonſe, qu'à ſes propres intérêts. On croïoit avoir d'autant plus de ſujet de groſſir ces reproches, que cette faute fut plus eſſentielle dans ces circonſtances, & qu'on s'apperçût bientôt, qu'en délivrant Alfonſe, on s'étoit chargé en ſa perſonne d'un homme capable de faire échoüer le principal deſſein des révoltez, qui étoit de chaſſer la Reine & ſa Fille.

Ainſi, pendant que le Marquis s'arrêtoit dans la tour qui ſervoit de priſon à Alfonſe, le Roi qui ne s'étoit pas couché, entendit le tumulte : & aiant appris par Bertrand de la Cueva qu'on commençoit à ſe ſaiſir des portes du Palais & qu'on diſoit hautement, qu'on vouloit s'aſſûrer de ſa perſonne, il ſe ſauva avec ſon Favori, & il prit le chemin de Séville, ſuivi de ceux qui eurent aſſez de fidélité pour ne le pas abandonner.

Les rebelles ſe trouvérent par ſa fuite entiérement maîtres de Madrid. On enferma la Reine, après lui avoir fait mille reproches ſur ſa prétendue débauche avec le Favori. Comme Catherine de Sandoval n'étoit pas ſuſpecte, on négligea de s'aſ-

s'assûrer d'elle ; & elle eut le tems de se retirer à Arevalo chez un de ses Parens, qui y menoit depuis quelque tems une vie privée.

Alfonse avoit trop d'obligations au Marquis de Villéna pour ne pas entrer d'abord dans ses desseins. Il dissimula donc le chagrin, que lui donnoient les mauvais traitemens qu'on faisoit à la Reine ; & il parut ne pas s'inquiéter de ce que Catherine de Sandoval étoit devenue.

Dès que les rebelles furent les maîtres de Madrid, ils publiérent un manifeste, qui contenoit les sujets qu'ils avoient de se plaindre, dont les principaux étoient : „ Que le Roi avoit donné les „ premières charges de l'Etat à des personnes „ indignes ; & que, contre toutes les loix de la „ justice, il avoit fait déclarer heritière de Castille, une fille de Dom Bertrand, son Favori. „

Aiant publié ce manifeste, ils voulurent agir par voïe de fait ; & dans une assemblée tumultueuse ils déposérent le Roi, & mirent à sa place l'Infant Dom Alonse, son Frere. Le Roi de son côté prit les armes ; & on ne pensa plus de part & d'autre qu'à une guerre ouverte.

On a de la peine à comprendre comment une pareille révolution se fit en si peu de tems ; & que sans avoir pris des mesures le Marquis de Villéna fit par le seul hazard éclater & réussir dans l'espace d'une nuit un dessein, qui sembloit demander tant de méditations & tant d'intrigues. Mais les révolutions les plus surprenantes sont ordinairement les plus soudaines ; & pour porter les peuples d'une extrémité à l'autre, il ne faut quelquefois qu'un moment.

Personne n'avoit plus d'intérêt qu'Alfonse d'appuïer l'élection de l'Infant. Mais il craignit pour la Reine ; & l'amour qu'il avoit pour cette Princesse, fut plus fort que la haine qu'il devoit avoir pour le Roi. Heureux, s'il avoit pu étouffer

un amour, dont il avoit d'ailleurs ſi peu ſujet d'être content. Mais cette paſſion aveugle toûjours ceux qui s'en font un mérite: & du caractére, dont nous avons vû qu'étoit Alfonſe, il croïoit, que ſon mérite devoit conſiſter à aimer toûjours ce qu'il avoit aimé une fois.

Catherine de Sandoval qui avoit la même fidélité, n'avoit pas le même aveuglement; &, quoique rien n'eût été capable de la faire changer, elle avoit toûjours conſervé aſſez de raiſon pour ne chercher que les véritables intérêts de celui qu'elle aimoit.

A la vérité, elle n'en étoit pas plus tranquille: &, quoiqu'elle eût ſenti toute la joie dont elle étoit capable, en apprenant que ſon Amant n'étoit pas mort, elle n'avoit pas laiſſé de porter à Arevalo un cœur fort agité. Elle connoiſſoit le caractére d'Alfonſe; & ſçachant les mauvais traitemens qu'on faiſoit à la Reine, elle jugea bien, que cela feroit encore faire quelque folie à un homme, en qui elle avoit reconnu un ſi grand foible pour cette Princeſſe.

La ſituation, où elle ſe trouva, avoit beaucoup de rapport à celle où étoit le Parent, chez qui elle s'étoit retirée: & elle ne fut pas long-tems chez lui, ſans apprendre l'avanture qui avoit obligé cet homme de quitter la Cour, & de ſe condamner à la retraite. La voici en peu de mots; & on aura d'autant plus de plaiſir à la lire, qu'elle a plus de conformité avec celle que nous avons particuliérement entrepris de repréſenter, en faiſant voir dans cette Hiſtoire, combien une perſonne du caractére de Catherine de Sandoval eſt malheureuſe, quand elle fait un mauvais choix.

Cet homme s'appelloit Dom Pedro Villaſerra: il étoit d'une maiſon diſtinguée par ſon ancienneté; & il avoit toûjours vêcu avec beaucoup de réputation, occupé des principales charges de l'Etat, &

& ne connoiſſant point d'autre amour, que celui qu'il croïoit néceſſaire à ſon amuſement, ou à ſes plaiſirs. Mais ſa mauvaiſe étoile lui aiant fait connoître une Dame avec laquelle la proximité du logement & la néceſſité de quelques affaires lui donnérent beaucoup de liaiſon & de commerce, il perdit la tranquillité & le repos dont il avoit joüi juſques-là.

Cette Dame avoit une fille, régulièrement moins belle que ſa Mere, mais en qui Dom Pedro crut voir quelque choſe de plus piquant pour la beauté, & de plus ſolide pour l'eſprit. Il s'attacha à cette jeune perſonne par l'effet du penchant; & il ſe confirma dans cette inclination par les bonnes qualitez, qu'il ſe perſuada, qu'elle avoit. Il eut lieu d'abord d'être content de ſon choix; & ſa Maîtreſſe parut avoir pour lui autant de penchant qu'il en avoit pour elle. Cette fille joüiſſoit d'une liberté plus grande que les filles n'en ont en Eſpagne; & ſoit que ſa Mere ne ſe mît pas trop en peine de ſa fille, ſoit qu'elle la crût incapable de faire des fautes, ſoit que le goût que cette Mere avoit pour la liberté & le repos, lui fît négliger les ſoins les plus eſſentiels, elle abandonnoit ſa fille à ſa propre conduite. Non-ſeulement Dom Pedro ne profita point de cette ſituation; mais, comme il avoit, & qu'il vouloit avoir pour ſa Maîtreſſe autant d'eſtime que d'amour, il ne s'appliqua qu'à lui inſpirer tout ce qui pouvoit aſſûrer ſa réputation & ſa vertu. Il porta même ſi loin l'idée qu'il s'étoit faite du mérite de cette fille, qu'aiant appris par une Confidente, que la jeune perſonne avoit autrefois un peu abuſé de la facilité de ſa Mere dans une intrigue qui avoit fait du bruit, il ne voulut jamais ajoûter foi aux diſcours de cette Confidente; & il perſuada, au contraire, à ſa Maîtreſſe de s'en défier comme d'un mauvais eſprit.

Si les rapports de la Confidente ne furent pas capables de diminuer ſon eſtime pour ſa Maîtreſſe, ils ſervirent un peu à faire changer de nature à ſon amour. Il eſpéra de trouver en elle, à ſon égard, les foibleſſes dont on diſoit qu'elle étoit capable. Mais condamnant auſſi-tôt des déſirs ſi contraires à l'eſtime qu'il avoit pour elle, non-ſeulement il ne les fit point connoître, mais il s'étudia à donner encore à ſa Maîtreſſe de nouvelles leçons de vertu & de bonne conduite.

Plus il ſentoit naître dans ſon cœur ces déſirs téméraires, plus il redoubloit ſon reſpect & ſa retenuë, & un ſacrifice ſi difficile auroit ſervi à le mieux établir encore dans l'eſprit de la perſonne qu'il aimoit, ſi elle eût été d'un autre caractére.

Mais il crut avoir lieu de croire, qu'elle en écoutoit un autre qui n'avoit, ni ſon mérite, ni ſa délicateſſe.

Celui qui cauſa ſa jalouſie, étoit en effet l'homme du monde qui ſembloit le moins capable de la cauſer: c'étoit un homme ſans aucune réputation, quoiqu'il ne fût plus jeune, & ſi fort connu pour homme de peu d'eſprit & de mérite, que perſonne n'en parloit qu'avec une eſpéce de mépris.

Il y avoit plus de vingt ans, qu'il étoit de la connoiſſance de la Mere; & cette femme le croïoit ſi fort ſans conſéquence par le peu de mérite qu'elle lui connoiſſoit, qu'elle avoit autant de facilité à le laiſſer ſeul avec ſa fille, que de difficulté d'accorder la même liberté à Dom Pedro.

Il étoit donc tous les jours chez elle: & pendant qu'on lui accordoit un pouvoir abſolu d'y venir à ſon gré, on avoit réduit Dom Pedro à des viſites comptées, qu'on abrégeoit même ſouvent, tant ſon mérite le rendoit ſuſpect.

Cependant, quelque peu d'eſprit qu'eût ce Rival, & quelque établi qu'il fût de voir la Mere par

par une poſſeſſion de vingt ans, on commença à parler de l'aſſiduïté & de la longueur de ſes viſites, & de les mettre ſur le compte de la fille.

Dom Pedro n'en fut pas allarmé d'abord : & il avoit, auſſi-bien que les autres, ſi peu d'ombrage d'un tel Rival, qu'il ne croïoit pas qu'une perſonne qu'il eſtimoit, pût jamais s'attacher à un Amant ſi indigne d'elle. Ainſi, bien loin de ſe joindre à ceux qui en parloient, il étoit ſans ceſſe ſur les rangs pour prouver que c'étoit une médiſance, & pour tâcher de la détruire, en rendant la juſtice qu'il croïoit être dûe, non-ſeulement à la vertu, mais auſſi au diſcernement de ſa Maîtreſſe.

Cependant la médiſance ſe groſſit, & fut fortifiée par des accidens qui parurent des preuves du commerce dont on les accuſoit. Les Parens & les domeſtiques en parlérent également ; & le bruit qu'ils firent, rendit la choſe ſi publique, qu'il n'y eût que le ſeul Dom Pedro qui ſoûtint encore que c'étoit une calomnie.

Ce n'eſt pas qu'il fût aveugle, ni qu'il n'eût de violens ſoupçons : mais, enfin, il ne pouvoit ſe réſoudre d'accuſer de cette foibleſſe une perſonne qu'il avoit eſtimée ; & il continua toûjours à la défendre, & à la ſervir. On ne peut dire juſqu'où il porta ſon zéle, & tout ce qu'il imagina, & tout ce qu'il fit, pour perſuader à tout le monde que les bruits qui la décrioient, n'avoient été répandus que par des ennemis jaloux de ſa gloire, & de celle de ſa famille. Ainſi, ce ne fut qu'à lui ſeul que cette fille fut redevable de ſa réputation ; & que la choſe vraie ou fauſſe dont elle étoit accuſée, ſe détruiſit avec le tems. Il travailla même à lui trouver un parti : il y réuſſit ; & un mariage avantageux qu'il lui ménagea, étouffa juſqu'au ſouvenir de l'intrigue, dont elle avoit été ſoupçonnée.

Mais Dom Pedro aiant été capable d'aimer assez cette fille pour la mettre dans le monde sur le pied d'une personne vertueuse, n'eut pas celle de la prendre lui-même pour telle. Ses soupçons sembloient se grossir dans son esprit en même tems qu'il les détruisoit dans l'esprit des autres: & ne pouvant arracher de son cœur l'amour qu'il avoit pour elle, & ne croïant pas aussi qu'il pût le faire paroître avec honneur, il prit le parti de ne la plus voir; & pour mieux y réussir, il quitta la Cour, dont il avoit d'ailleurs peu de sujet d'être content, & il se retira dans la retraite d'Arevalo, où Catherine de Sandoval alla le trouver.

Elle n'y fut pas long-tems sans avoir la confidence de cet amour: & les peines qu'il faisoit souffrir à son Parent, la convainquirent, qu'il y avoit des amours encore plus malheureux que le sien, & dont les tourmens étoient plus bizares. Car, enfin, quelque peu digne d'elle que lui parût Alfonse, elle ne trouvoit point en continuant à l'aimer un chagrin de la nature de celui de Dom Pedro. Il lui sembloit que dans les circonstances où elle aimoit Alfonse, il y avoit de la générosité à aimer un infidéle; mais elle ne voïoit que de la lâcheté à Dom Pedro: & cet homme lui faisoit d'autant plus de compassion, qu'elle jugeoit bien, que le comble des tourmens pour un bon cœur, c'est de ne pouvoir s'empêcher de mépriser la personne qu'on ne peut s'empêcher d'aimer.

Dom Pedro ne convenoit pas de la lâcheté, dont elle l'accusoit: aussi faloit-il être dans la situation où il étoit pour comprendre, ou qu'il n'y a pas toûjours de la lâcheté à aimer une femme infidéle, ou que s'il y en a, c'est une lâcheté, qui ne détruit point le mérite & le courage des plus grands cœurs. Car Dom Pedro étoit sans contredit le plus honnête-homme de l'Espagne, & dont les sentimens étoient plus nobles en tout

le

le reſte. Mais plus il étoit honnête-homme, plus il avoit à ſouffrir de voir, que le mépris qu'il avoit pour ſa Maîtreſſe, ne pouvoit détruire ſon amour, ni ſon amour empêcher ſon mépris.

Pendant que Catherine de Sandoval étoit à Arevalo, & s'occupoit avec ſon Parent aux réflexions que leurs deſtinées leur faiſoient faire naturellement ſur les bizareries de l'amour; on formoit dans l'armée des révoltez des deſſeins non moins bizares, & qui l'expoſérent elle & ſon Amant à des incidens, plus extraordinaires encore que ceux qui leur étoient arrivés.

On ne ſçavoit point qu'Alfonſe eût aimé la Reine: tout ce qui s'étoit paſſé à cet égard, étoit demeuré ſecret, & la ſeule Catherine de Sandoval paſſoit pour la perſonne qu'il aimoit. On n'avoit attribué qu'à la jalouſie que cet amour donnoit au Roi, le ſupplice auquel le Marquis de Villéna avoit arraché Alfonſe: & ſa condamnation avoit paru d'autant plus injuſte aux conjurez, qu'on étoit perſuadé que le Roi n'avoit porté ſa jalouſie juſqu'à faire périr ſon Rival, que pour marquer qu'il ne méritoit pas le ſurnom * qu'on lui avoit donné.

On crut donc ne pouvoir rien faire de plus capable de mortifier ce Prince, que de marier Alfonſe à Catherine de Sandoval. La jeune Marquiſe de Villéna fut celle qui en fit la première propoſition à ſon Beau-pere, & elle voulut en cette occaſion faire pour Catherine ce que Catherine avoit fait pour elle, quand étant Comteſſe de Saint-Etienne cette généreuſe fille avoit voulu la marier à Alfonſe.

Le Marquis de Villéna entra dans les ſentimens de ſa Belle-fille par les raiſons de ſa politique, & par celles de l'honneur & du repos de ſa famille

* d'Impuiſſant.

mille. Il étoit ravi d'attacher Alfonſe au parti des rebelles par de nouveaux liens, & de l'occuper auprès d'une femme qu'il aimoit, pour donner moins de jalouſie à ſon fils qui ne pouvoit ignorer que la Marquiſe de Villéna aimoit toûjours Alfonſe.

Il en parla donc à Alfonſe, & il en écrivit à Catherine. L'un & l'autre reçût la propoſition avec toute la joie que pouvoient avoir deux perſonnes qui s'aimoient depuis ſi long-tems, & qui ſçûrent que les obſtacles qui s'étoient juſques-là oppoſés à leur mariage, avoient ceſſé, puiſque l'Etat aiant changé de face, Catherine n'avoit plus à ménager le Roi, & qu'Alfonſe devoit eſpérer de l'Infant qu'on venoit de couronner, toutes les graces qu'il n'avoit pu obtenir du Roi ſon Frere.

On fit donc revenir Catherine à Madrid; & tout ſe prépara pour la cérémonie de leur mariage. Ce fut alors, que cette illuſtre fille ſe crut à la fin des peines que lui avoit données juſques-là un amour ſans eſpérance; & ſon cœur qui avoit toûjours été dans l'agitation & dans la contrainte, goûtoit enfin un plaiſir, qu'il avoit toûjours ignoré, quand le fatal attachement que ſon Amant avoit pour la Reine, la replongea dans de nouveaux malheurs.

Il ne reſtoit qu'un jour juſqu'à leur mariage, lorſqu'Alfonſe apprit un deſſein que formoient les conjurez de rendre à jamais la Reine infâme, & de confirmer, en la ſurprenant dans un déréglement effectif, l'opinion qu'ils avoient repandue de ſa mauvaiſe conduite. On ne pouvoit aſſûrer la Couronne à l'Infant, qu'en déclarant que la fille de la Reine n'étoit pas fille du Roi; car c'étoit où viſoit cette conſpiration: & il n'eſt pas ſurprenant, qu'aiant réſolu de faire croire que la fille étoit illégitime, on n'épargnât rien pour flétrir la Mere.

Le

Le deſſein qu'on avoit formé contre l'honneur de cette malheureuſe Princeſſe, étoit de faire entrer dans ſa priſon un homme aſſez bien-fait, pour eſpérer qu'il lui inſpireroit de l'amour, & aſſez hardi pour lui faire violence : on avoit choiſi pour cela un Parent du Marquis de Villéna, nommé Paciéco, qui ſembloit avoir l'une & l'autre qualité, & qui d'ailleurs avoit été Page de la Reine, dont il avoit toûjours été traité avec des diſtinctions capables de donner de la vrai-ſemblance au crime qu'on méditoit contre elle.

Soit que Paciéco aimât cette Princeſſe, ſoit qu'il ne prévit pas l'infâmie & les extrémitez où l'expoſoit une pareille commiſſion, il l'accepta, & Alfonſe en fut averti.

Il fut moins ſaiſi à cette nouvelle de l'horreur que lui devoit inſpirer le deſſein des conjurez, que de la compaſſion que lui donna le ſort d'une Reine expoſée à un traitement ſi indigne, & qui devoit la perdre ſans reſſource. Peut-être même ſon amour ſe réveilla-t-il alors, & qu'il eut de la peine à ſouffrir qu'un autre que lui eût reçû une commiſſion qui flattoit la violence de ſes déſirs ; car, de quels ſentimens n'eſt-on point capable de ſe laiſſer ſurprendre, quand on ſe laiſſe aveugler par ſa paſſion ?

Quoiqu'il en ſoit, il réſolut d'empêcher que Paciéco n'exécutât le deſſein auquel il s'étoit engagé. Il en parla au Marquis de Villéna, qui lui dit qu'il étoit trop tard de s'y oppoſer, & qu'à l'heure qu'il lui parloit, Paciéco étoit entré chez la Reine.

Alfonſe ne garda plus de meſures, voïant les choſes à cette extrémité. Il courut à la maiſon où la Reine étoit enfermée, & il arriva au moment que Paciéco alloit ſe la faire ouvrir. Il lui ordonna de ſe retirer, & Paciéco lui diſant à l'oreille que ce qu'il en faiſoit, étoit du conſentement, & de l'ordre même du Marquis, & de l'Infant, il

lui

lui répondit, que l'un & l'autre avoient changé de deſſein, & qu'ils l'avoient envoïé exprès pour le lui dire, & le faire retirer. Paciéco n'ôſa repliquer, connoiſſant le rang & la qualité d'Alfonſe; & il ſe retira. Mais Alfonſe qui devoit ſe contenter d'avoir détourné, ou du moins ſuſpendu le deſſein qu'on formoit contre la Reine, ne put encore réſiſter au déſir de voir cette Princeſſe; & aiant arraché à Paciéco l'ordre qu'il avoit pour ſe faire ouvrir la priſon, il réſolut de s'en ſervir pour lui-même. Paciéco l'obſerva; & aiant vû qu'au lieu de le ſuivre & de ſe retirer avec lui, il entroit & demandoit à voir la Reine, il vint en rendre compte aux conjurez en des termes qui firent croire, qu'Alfonſe avoit voulu prendre pour lui la commiſſion qu'il avoit ôtée à Paciéco.

Il importoit peu aux conjurez, que ce fût Alfonſe, ou Paciéco, qui contribuât au deſſein qu'ils avoient de décrier la Reine: & dès qu'on leur eût dit, qu'Alfonſe étoit chez cette Princeſſe, ils repandirent le bruit que, toute priſonnière qu'elle étoit, elle avoit tant de penchant à la débauche, qu'elle avoit introduit Alfonſe dans ſon appartement; ajoûtant pour mieux la décrier, ce qu'ils imaginérent ſur le champ, qu'il y avoit long-tems qu'elle avoit une intrigue avec lui.

Catherine de Sandoval n'avoit rien ſçû, ni du deſſein des conjurez, ni de la démarche d'Alfonſe; & apprenant qu'il étoit entré chez la Reine, elle fut la ſeule qui trouva de la vérité à l'intrigue dont les conjurez l'accuſoient. Elle crut donc, qu'Alfonſe n'étoit entré chez la Reine, que parce qu'en effet il avoit continué à l'aimer: & voïant bien les extrémitez, où le réduiſoit une démarche qui faiſoit tant de bruit, elle ne compta plus ſur l'eſpérance de ſon mariage, & elle ſe crut trahie d'une manière plus cruelle qu'elle ne l'avoit

voit encore été. „ Quand il ne ſeroit entré chez „ la Reine, ſe diſoit-elle à elle-même, que par „ un mouvement de compaſſion, on le regardera „ toûjours comme un Amant, qui a une intri„ gue avec elle ; & je ne puis plus devenir l'é„ pouſe d'un homme ſoupçonné d'avoir ce com„ merce, & de qui on va repandre des bruits auſ„ ſi injurieux à ſa réputation qu'à celle de cet„ te Princeſſe. „ Cette réflexion lui ôta toute eſpérance d'être heureuſe; & elle ne s'appliqua plus qu'à chercher les moïens de s'éloigner, & d'oublier, ſi elle pouvoit, un Amant ſi peu digne d'elle. „ Auſſi-bien, ajoûtoit-elle encore, n'a-t-il plus „ beſoin de moi pour ſa fortune, qui a été la ſeu„ le conſidération qui juſqu'ici a ſoûtenu ma con„ ſtance : il eſt tems de me mettre au-deſſus d'une „ paſſion, qui n'a ſervi qu'à troubler le repos „ de ma vie ; & il m'eſt d'autant plus permis de „ la vaincre, que je ſuis devenue inutile à l'A„ mant, que j'ai trop aimé. „ Ce fut donc à ce moment, que Catherine de Sandoval ſe ſentit plus maîtreſſe de ſon cœur qu'elle ne l'avoit été : & on peut connoître qu'elle n'avoit jamais eu que des ſentimens héroïques, puiſqu'elle aima Alfonſe tant qu'elle crut qu'il y avoit de la gloire à lui être fidéle, & qu'elle ceſſa un peu de l'aimer, dès qu'elle vit qu'il n'y auroit plus que de la lâcheté ou du déréglement à ſe piquer de conſtance. Mais, en croïant ne plus devoir aimer Alfonſe, elle ne conçût point pour lui aſſez d'indifférence & de mépris pour l'abandonner, quand elle crut qu'il avoit beſoin d'elle.

C'eſt ici qu'on doit admirer la fatalité des évènemens qui cauſent dans le monde les changemens les plus imprévûs.

Alfonſe avoit fait mille choſes plus coupables & plus folles que cette dernière action ſans que Catherine eût jamais changé pour lui : car, dans

dans le fond il étoit excusable d'avoir été sensible aux malheurs d'une Reine indignement traitée, & d'avoir succombé au désir de la voir.

Cependant, c'est-là ce qui lui fit perdre alors le cœur de Catherine, & ce qui le perdit lui-même sans ressource; tant ce qui cause la bonne ou la mauvaise fortune des hommes dépend des circonstances où ils se trouvent.

Alfonse aiant donc montré l'ordre qu'il avoit arraché à Paciéco, & s'étant par ce moïen fait ouvrir l'appartement où la Reine étoit gardée, il y entra, & il trouva cette Princesse déja si changée, qu'il ne put jetter les yeux sur elle sans être pénétré d'une douleur qui ne lui permit de s'exprimer que par ses larmes. La Reine en le voïant changea de visage: & la joie qu'elle fit paroître au milieu de l'affreuse tristesse où elle étoit plongée, toucha encore plus Alfonse, que n'avoit fait le changement de sa beauté. Il se laissa tomber à ses pieds, & lui prenant la main: „ Ah! Madame, lui dit-il, après avoir „ gardé long-tems le silence, est-ce vous que „ je vois, & se peut-il faire que la vûë d'Al„ fonse vous donne quelque plaisir? „ La Reine le regarda, & le voïant tout en larmes, elle pleura de son côté; &, après avoir été long-tems en cet état: „ C'est bien moi, lui dit-elle, qui „ dois douter si c'est vous que je vois; car, enfin, „ par quel hazard êtes-vous ici? „

Alfonse ne lui cacha rien, ni des desseins des conjurez, ni de la commission de Paciéco, ni de tous les malheurs dont elle étoit menacée; &, après avoir long-tems délibéré ensemble sur les moïens de la tirer des extrémitez où elle étoit réduite, ils n'en trouvérent point d'autre, que d'agir auprès du Marquis de Villéna pour la laisser se sauver & s'enfuir en Portugal: & Alfonse, oubliant les termes où il étoit avec Catherine

therine de Sandoval, promit à la Reine d'agir auprès du Marquis, & de ſe charger du ſoin de la délivrer & de la conduire hors du Roïaume. Il la quitta dans cette réſolution, & il vint la communiquer au Marquis de Villéna.

La première choſe qu'il apprit en entrant chez lui, c'eſt que tout le monde étoit perſuadé, & diſoit hautement qu'il n'avoit pris la commiſſion de Paciéco, que parce qu'il étoit amoureux de la Reine, & qu'il en étoit aimé. Ce bruit ne ſervit qu'à le déterminer encore plus qu'il n'étoit à tâcher de perſuader au Marquis de laiſſer ſauver la Reine.

Le Marquis l'aiant écouté, & voïant combien Alfonſe prenoit d'intérêt au ſort de la Reine, crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de conſentir à ſon évaſion, & de lui en donner le ſoin. Car par ce moïen, d'un côté il ſe délivroit, dans la perſonne d'Alfonſe, d'un homme qu'il prévoïoit bien, qui non-ſeulement ne ſerviroit jamais les conjurez, mais qui au contraire pouvoit nuire beaucoup à leurs deſſeins; & de l'autre, en laiſſant Alfonſe s'enfuir avec la Reine, il donnoit encore plus d'atteinte qu'on n'avoit donné juſques-là à la réputation de cette Princeſſe. Il dit donc à Alfonſe, qu'il approuvoit ſon deſſein: & ils prirent enſemble des meſures pour le faire réüſſir.

Alfonſe, charmé de ce conſentement, en voulut rendre compte à Catherine de Sandoval; mais elle refuſa de le voir; & ce refus penſa lui faire oublier ce qu'il avoit promis à la Reine, & les meſures qu'il avoit priſes avec le Marquis.

Son cœur toûjours également partagé entre l'amour de la Reine, & celui de Catherine, ne put digérer le changement de celle-ci; & peu s'en falut, que pour regagner ſon eſprit, il ne laiſſât là tout ce qu'il avoit projetté en faveur de la Reine; car c'eſt à de pareils retours que l'on eſt

eſt toûjours expoſé, quand on eſt partagé entre deux amours.

Il écrivit à Catherine : il paſſa des heures entières à la porte de ſa chambre, obſtiné à ne point ſe retirer qu'on ne lui ouvrît. Il tâcha d'eſcalader les fenêtres ; & il fit tout ce que peut faire un Amant déſeſpéré, ſans que Catherine en fût touchée, & ſans qu'elle daignât lui répondre un mot.

Il n'auroit point quitté priſe ſi le Marquis ne l'eût fait avertir qu'il commençoit à être ſuſpect aux conjurez, & qu'on le feroit arrêter, s'il différoit plus long-tems d'exécuter le deſſein dont ils étoient convenus.

Il vit bien, qu'il n'y avoit point d'autre reſſource ; & il aima mieux encore être utile à la Reine, s'il avoit à périr, que de périr inutilement.

Il prit tout ce qui étoit néceſſaire pour la faire ſauver ; & il n'eut pas même la conſolation en s'engageant dans une entrepriſe qui alloit le perdre, d'y porter un cœur content : car il avoit un chagrin mortel du changement de Catherine ; & il ne connut jamais mieux qu'il l'avoit aimée, que quand il crut qu'il n'en étoit plus aimé.

Aiant diſpoſé toutes choſes, il alla au milieu de la nuit dans la priſon de la Reine : & l'aiant fait déguiſer en femme du peuple, il l'a mit dans un brancard avec la petite Princeſſe ſa fille, & une femme pour les ſervir, & il monta à cheval ſuivi ſeulement de deux valets auſſi à cheval. En cet état ils ſortirent de Madrid pour prendre la route de Portugal : triſte ſpectacle, qui put faire voir alors à quoi ſont expoſées les places les plus élevées.

Dès que le Marquis de Villéna les crut à une journée de Madrid, & aſſez loin pour n'être pas pourſuivis, il prit ſoin de repandre par tout qu'Alfonſe avoit enlevé la Reine ; & cette nouvelle con-

confirma tous les bruits injurieux qu'on avoit fait courir touchant la conduite de cette Princeſſe.

On apprit cette fuite à l'armée du Roi ; & l'amour que Bertrand de la Cueva avoit toûjours eu pour la Reine, lui faiſant voir avec chagrin qu'Alfonſe étoit maître de cette Princeſſe, il remontra au Roi, qu'il devoit tout faire pour empêcher que le Portugal ne ſervît d'aſile à une Reine, qui, aidée des conſeils d'Alfonſe, pourroit donner de nouveaux prétextes à la guerre civile.

Le Roi, entièrement gouverné par la Cueva, & qui d'ailleurs avoit autant de joie de pouvoir retirer ſa Femme des mains des rebelles, que de l'empêcher d'aller en Portugal, & qui à toutes ces conſidérations joignit un déſir ſecret de ſe venger d'Alfonſe, approuva ce que la Cueva lui dit, & il lui donna des troupes pour ſe mettre à la ſuite des fugitifs, & pour tâcher de leur couper chemin.

On n'eut pas de peine à y réuſſir, puiſqu'à meſure qu'Alfonſe, & la Reine s'éloignoient de Madrid, ils approchoient de l'armée du Roi, ne pouvant prendre par ailleurs la route du Portugal ſans s'expoſer à des longueurs infinies ; & d'ailleurs leur déguiſement les aſſûroit dans l'eſpérance de n'être pas reconnus.

Cependant ils le furent. La Cueva, averti par des épions de la route qu'ils avoient priſe, ſe cacha dans un bois avec la troupe qui l'accompagnoit ; & Alfonſe, qui ne ſe défioit de rien, alla donner dans ſon embuſcade.

Il voulut réſiſter : mais il fut bien-tôt entouré & contraint de ſe rendre. On le garrota ſur un cheval ; & il eut le chagrin de voir que c'étoit la Cueva qui conduiſoit ce parti, & qui s'étant fait voir à la Reine, la conjura avec beaucoup de reſpect de ſouffrir qu'on l'arrachât à ſes raviſſeurs pour la rendre au Roi, ſon Epoux.

Jamais état ne fut plus affreux que celui où ſe trou-

trouva Alfonſe. Il voïoit ſa perte aſſurée : mais ce qui le touchoit le plus, c'étoit de voir Bertrand de la Cueva qu'il haïſſoit comme ſon Rival, devenu maître de la Reine ; & peut-être craignoit-il, que cette Princeſſe n'eût pas toûjours la force de réſiſter aux pourſuites d'un homme, d'autant plus entreprenant, que ſon amour étoit autoriſé par le Roi-même.

Cependant, la Reine aiant répondu à la Cueva, qu'elle étoit prête d'aller par-tout où il lui plairoit de la conduire, le conjura d'avoir aſſez de généroſité pour rendre la liberté à Alfonſe. La Cueva, qui vouloit plaire à cette Princeſſe, & qui ne prévoïoit pas qu'Alfonſe pût jamais devenir un Rival redoutable, & qui peut-être eut aſſez de généroſité pour faire une belle action, ordonna qu'on le déliât. Alfonſe trouva quelque choſe de plus affreux encore à avoir cette obligation à ſon Rival, qu'il n'en trouvoit à ſe voir entre ſes mains : „ Non, Madame, dit-il à la Reine, en „ voïant qu'on le délioit, n'obligez point la Cue„ va à me rendre la liberté ; & ſi vous avez quel„ que pouvoir ſur ſon eſprit, emploïez-le à ob„ tenir, qu'il me donne la mort. „ Puis, addreſſant la parole à la Cueva : „ Comte, lui dit-il, „ tu ferois une bien plus belle action, ſi au lieu „ de remettre la Reine entre les mains de ſon „ Tiran, tu voulois avoir la gloire que j'ai re„ cherchée de la conduire en un Roïaume, où „ l'on ſçaura rendre juſtice à ſon mérite. „ La Cueva, au lieu de répondre, fit marcher le brançard de la Reine du côté du camp, & laiſſa Alfonſe libre, & les deux hommes, qu'il avoit à ſa ſuite.

Alfonſe ſuivit long-tems des yeux le brançard ; & l'aiant vû diſparoître, il alla ſe cacher dans le premier bourg qu'il trouva, & il y paſſa la nuit, incertain du parti qu'il devoit prendre.

Ce

Ce fut alors, qu'il fit réflexion aux malheurs où l'avoient exposé tant d'infidélitez qu'il avoit faites à Catherine de Sandoval; il comprit qu'il ne pouvoit plus espérer de voir la Reine: &, quoiqu'il trouvât également du danger à retourner à Madrid, il aima mieux prendre ce parti, que de se jetter dans l'armée du Roi. „ Je ne puis plus „ vivre, se disoit-il à lui-même; mais au moins, „ puisqu'il faut que je périsse, je dois choisir „ pour le lieu de ma mort celui où je pourrai „ voir encore une personne dont la haine m'est „ insupportable. „ Dans ces pensées il prit la route de Madrid, où les choses avoient bien changé de face depuis le peu de tems qu'il en étoit sorti.

Le vieux Marquis de Villéna s'y étoit déclaré amoureux de Catherine de Sandoval, soit qu'il eût dissimulé cet amour, tant qu'il avoit crû que Catherine aimoit Alfonse, soit qu'il l'eût aimée par une de ces impressions soudaines qu'on reçoit quelquefois lorsqu'on y pense le moins. Il n'avoit pas tardé à lui déclarer son amour, & à lui faire en même tems la proposition de l'épouser. Catherine avoit demandé du tems, à dessein d'éviter un mariage, qui, quelque avantageux qu'il lui fût, ne s'accordoit pas avec la résolution qu'elle avoit prise de se retirer du monde, & de s'enfermer à Tolede dans un Monastére de Religieuses.

L'Infant Dom Alonse mourut presque en même tems: & Catherine aiant appris que la Reine avoit été enlevée, & ne doutant point qu'Alfonse ne fût entre les mains du Roi, & qu'il ne pouvoit éviter de périr, elle changea tout d'un coup la résolution qu'elle avoit prise de se retirer, & elle dit au Marquis de Villéna, qu'elle étoit prête à l'épouser, pourvû qu'il voulût écouter les propositions d'un accommodement avec le Roi,

& mettre entre les conditions de l'accommodement, qu'on assûreroit la vie & la liberté d'Alfonse.

Le Marquis auroit peut-être eu de la peine à consentir à ces propositions, si la mort de l'Infant ne lui eût fait voir que c'étoit pour lui une nécessité de faire son accommodement avec le Roi. Il promit à Catherine tout ce qu'elle lui demanda : & Catherine l'assûra, qu'elle étoit prête à l'épouser.

Alfonse arriva à Madrid sur ces entrefaites ; &, apprenant que Catherine alloit épouser le Marquis de Villéna, & qu'elle n'avoit consenti à ce mariage que pour lui sauver la vie, il eut d'abord tant d'admiration pour cette illustre fille, qu'il ne crut pas devoir paroître, de peur que sa présence ne lui fît manquer un établissement qui lui étoit si avantageux. Il se trouva donc assez généreux, pour vouloir faire en cette occasion en faveur de sa Maîtresse, ce que sa Maîtresse avoit déja fait tant de fois pour lui : mais il n'avoit pas le cœur assez ferme pour soûtenir long-tems une résolution si opposée à son caractére : il fit d'autres réflexions, qui combattirent sa générosité : il vit bien, que si le Marquis épousoit Catherine, il faloit qu'il s'attendit à ne la jamais voir. Cette séparation lui parut insupportable : &, sans sçavoir précisément ce qu'il vouloit, il alla chez le Marquis, & il apprit par-là à tout le monde, qu'il étoit revenu, & que la Cueva lui avoit rendu la liberté. „ Je viens, dit-il, au Marquis „ vous trouver, Seigneur, pour vous apprendre „ que si vous n'avez promis d'épouser Catherine „ de Sandoval, que pour assûrer ma vie, vous „ êtes quitte de votre promesse, puisque vous me „ voïez, & que rien ne vous oblige maintenant „ d'achever ce mariage. „ Il prononça ces paroles avec tant d'aigreur, que le Marquis les prit

pour une insulte, & répondant sur le même ton : „ Non, non, dit-il, vos intérêts n'ont point „ de part au dessein que j'ai pris : j'épouse Cathe„ rine, parce que je la veux épouser ; & je ne „ rends compte à personne du motif de mon ma„ riage : mais, comme vous avez été toute votre „ vie un esprit inquiet, il est bon qu'on s'assû„ re de vous, & qu'on vous fasse recevoir ici les „ traitemens que vous meritez. „ En disant ces paroles, il ordonna qu'on se saisît d'Alfonse, & qu'on le gardât sûrement : mais, un moment après, changeant de pensée, il le fit revenir ; &, après lui avoir reproché son ingratitude, puisque c'étoit lui qui avoit empêché qu'on ne l'exécutât dans la prison d'où il l'avoit retiré, & ses infidélitez pour Catherine dont il avoit été plus aimé & plus estimé que ne le méritoit un homme qui avoit eu la lâcheté de lui préférer une Princesse aussi décriée que la Reine : „ Mais, pour „ vous marquer, poursuivit-il, que je ne veux „ point ici me servir de mon autorité, je vas „ faire prier Catherine de Sandoval de décider „ elle-même sur le mariage qui vous allarme ; car, „ je ne ferai à cet égard, que ce qu'il lui plaira „ que je fasse. „ Et achevant ces paroles, il envoïa prier Catherine de vouloir bien se rendre auprès de lui. Elle avoit déja été instruite du retour d'Alfonse, & elle fut fort inquiette du sujet pour lequel on la mandoit. Elle arriva ; & le Marquis de Villéna, aïant fait retirer tout le monde, resta seul avec elle & Alfonse.

„ Il s'agit, dit-il, Madame, de sçavoir si je „ dois vous tenir la parole que je vous ai donnée „ de vous épouser, puisqu'on prétend que je „ n'y suis plus obligé, voïant qu'Alfonse n'est „ pas dans le danger où nous le croïons. Je ne „ vous dissimulerai point, Seigneur, reprit Ca„ therine, que j'ai aimé Alfonse, & que je

„ l'aime encore assez pour ne vouloir pas sa mort: „ j'ajoûterai même, que l'envie de mettre sa vie „ en sûreté m'a fait répondre à l'honneur que „ vous m'avez proposé, & changer la résolution „ de me retirer du monde. Mais la part que je „ prens à sa conservation ne doit point vous al- „ larmer, puisque je vous jure que je ne le ver- „ rai jamais: & ce c'est point l'honneur d'être „ votre Epouse, ni aucune inconstance de mon „ cœur, qui m'a changé pour lui; c'est ce que je „ me dois à moi-même, après sa mauvaise conduи- „ te, & la honte où il s'est exposé d'être cause „ de l'injure qu'on fait à la réputation de la „ Reine. Oui, Alfonse, lui dit-elle, en lui ad- „ dressant la parole, vous étiez assez instruit des „ circonstances où vous avez entré chez cette „ Princesse, & vous lui deviez assez, pour ne „ pas exposer sa réputation par une visite si té- „ méraire. Car, pour qui passez-vous dans le „ monde, après avoir donné lieu de croire tout „ ce qu'il plaît à ses ennemis de publier contre „ son honneur? Je ne veux point vous accabler, „ & je crois que vous n'avez pas prévû de si hon- „ teuses suites: mais, enfin, le mal est fait, & „ pour reconnoissance de l'amour que vous avez „ eu pour moi, vous devez vous contenter de „ l'intérêt que j'ai pris & que je prens encore „ à votre vie; mais il faut que nous nous sépa- „ rions pour toûjours, & que vous ne vous sou- „ veniez de moi, que pour profiter des exem- „ ples (j'ôse le dire) que je vous ai donnés de l'a- „ mour le plus pur qui fût jamais. „

A mesure que Catherine parloit, les yeux d'Alfonse se rempliſſoient de larmes. Le Marquis de Villéna lui-même étoit attendri, & ne pouvoit s'empêcher d'admirer une si merveilleuse personne. „ Les larmes que je repands, reprit Alfon- „ se, en se jettant aux pieds de Catherine, vous „ mar-

„ marquent assez, Madame, que je connois tou-
„ te mon infortune. O Dieu! se peut-il faire
„ que j'aïe été aimé de vous, & que je n'aïe pas
„ connu quel trésor j'avois en vous? Seigneur,
„ dit-il, en parlant au Marquis, ne me laissez
„ point survivre à ma honte: remettez-moi entre
„ les mains des boureaux, d'où vous m'avez re-
„ tiré; & ôtez-vous par ma mort toutes les inquié-
„ tudes, que vous peut donner un amour, que
„ j'ai si peu mérité. Car, que sçait-on de quoi
„ je serois capable? Il n'y a ni entrepriſes, ni ex-
„ trémitez, ni crimes-mêmes, où je ne fusse prêt
„ de consentir, pour retrouver le bien que j'ai
„ perdu; & tant que je vivrai, vous ne ferez ja-
„ mais tranquille possesseur d'un cœur, qui à été
„ à moi, & dont jamais rien ne sçauroit rempla-
„ cer la perte. Non, Alfonse, reprit le Mar-
„ quis, je ne serai cause, ni de votre mort, ni
„ de votre désespoir: il ne sera pas dit, qu'à mon
„ âge, je n'aïe pu me rendre maître de mes pas-
„ sions; & il ne tiendra pas à moi, que vous ne
„ soïez heureux. J'ai voulu épouser Catherine
„ de Sandoval, parce que j'ai cru ne pouvoir rien
„ faire de plus, pour lui témoigner, que je la
„ distinguois du reste des femmes. Je vois main-
„ tenant, qu'il y a un moïen plus glorieux enco-
„ re de lui marquer mon amour, & mes distinc-
„ tions: c'est de me joindre à vous, pour vous
„ aider à regagner le cœur, qu'elle vous avoit
„ donné, & que personne n'aura après vous. Je
„ n'ai recherché la possession de sa personne, qu'au-
„ tant que j'ai espéré de posséder un cœur si di-
„ gne d'être souhaité: je ne me flatte plus de cet-
„ te espérance; & je n'envisage aucun autre moïen
„ de lui plaire, que de vous rendre à elle, plus
„ digne d'elle, que vous n'avez été. „ Le Mar-
quis, aïant parlé de la sorte, conjura Catherine de
Sandoval de ne point contraindre l'inclination,

qu'elle avoit toûjours eu pour Alfonſe, d'oublier ſa mauvaiſe conduite, & de lui donner au moins le tems de la réparer, s'engageant de ne rien épargner de ſon côté, pour le faire comprendre dans l'amniſtie que le Roi promettoit aux conjurez, s'ils vouloient mettre bas les armes.

Soit que la joïe, que Catherine eût de voir que le Marquis ne s'obſtinoit point à un mariage, pour lequel elle avoit une repugnance infinie; ſoit que l'amour, qu'elle avoit pour Alfonſe, ſe reveillât; ſoit qu'aiant pris la réſolution de ſe retirer du monde, elle crût devoir diſſimuler: elle parut avoir pour la générosité du Marquis toute la reconnoiſſance qu'elle méritoit, & donner à Alfonſe les eſpérances dont le Marquis vouloit le flatter, pourvû qu'il réparât ſa mauvaiſe conduite, en redevenant également fidéle, & au Roi, & à ſa Maîtreſſe.

Alfonſe ſe jetta vingt fois à ſes pieds, & à ceux du Marquis, & il crut encore à ce moment avoir abſolument oublié la Reine, & n'être plus capable d'une autre amour, que de celui de Catherine.

Le Marquis de Villéna, qui, comme on peut juger par ce que nous venons de dire, étoit véritablement un grand-homme, s'étant rendu maître de ſon amour, ne penſa plus qu'à rendre le repos à la Caſtille: & il fit bien paroître, qu'il n'avoit point eu d'autre vûë en prenant les armes, que d'en aſſûrer le repos; puiſque, dès que l'Archévêque de Séville lui vint faire de la part du Roi des propoſitions d'un accommodement avantageux à l'Etat, il l'écouta.

Soit qu'il fût perſuadé, que la fille de la Reine ne fût pas fille du Roi; ſoit qu'il conçeût, qu'il étoit néceſſaire pour la gloire de l'Eſpagne, que l'Infante Iſabelle régnât: il ne voulut jamais entendre à aucun accommodement, qu'à condition, qu'Iſa-

qu'Iſabelle ſeroit déclarée ſeule héritière du Roi ſon Frere; que la Reine & ſa fille ſeroient renvoiées en Portugal; & que Bertrand de la Cueva ſeroit éloigné.

Le Roi conſentit à ces trois conditions; & le traité aiant été ſigné, on prêta de nouveau le ſerment au Roi, & la Princeſſe Iſabelle fut ſolemnellement reconnue pour héritière de Caſtille.

Le Roi, qui avoit lieu d'être peu attaché à la Reine, pour toutes les raiſons qu'on a pu voir, n'eut aucune peine à conſentir à ſon éloignement; & il ne fut touché que de celui de Bertrand de la Cueva: mais il falut diſſimuler; & après avoir proteſté à la Cueva qu'il ne ſeroit pas long-tems ſans le rappeller, il lui donna la commiſſion de conduire la Reine en Portugal, & d'y reſter juſqu'à ce qu'il fût aſſez maître pour le faire revenir.

Le Marquis de Villéna n'oublia pas dans le traité les intérêts d'Alfonſe; & le Roi, contraint de diſſimuler, conſentit à le voir, & parut trouver bon, qu'il épouſât enfin Catherine de Sandoval.

Si Alfonſe avoit ſçû profiter des circonſtances, il n'auroit tenu qu'à lui, & de poſſéder ſa Maîtreſſe, & d'aſſûrer ſa fortune. L'Infante Iſabelle, qui, par les conſeils du Marquis de Villéna, avoit preſque toute l'autorité dans le Conſeil du Roi, vouloit qu'on donnât à Alfonſe la principale charge dont on avoit dépouillé la Cueva, qui étoit la grande Maîtriſe de S. Jaques; & Catherine de Sandoval n'étoit point aſſez changée, pour avoir de la peine à l'épouſer.

Tout ſembloit donc lui être favorable: & il eſt ſurprenant, qu'après tant d'expériences & de malheurs, il n'eut pas plus de fermeté qu'il en eut, pour réſiſter au ſeul obſtacle, qui s'étoit juſques-là toûjours oppoſé à ſon bonheur.

Mais, aiant appris tout le détail de ce qui s'étoit passé, après que la Cueva eut enlevé la Reine, & voiant de plus, que ce Rival, tout banni qu'il étoit, avoit la commission de conduire cette Princesse, & de rester avec elle en Portugal, il sentit renaître ses anciennes jalousies; & le vain bonheur de la Cueva lui parut préférable à tout ce qu'on lui destinoit de solide à la Cour.

Cependant, s'il avoit voulu y faire réflexion, tout ce qui étoit arrivé, depuis que la Reine avoit été conduite à l'armée du Roi, auroit dû lui servir de motif pour profiter de sa fortune. Mais il est rare qu'un homme, qui n'a pas sçû se rendre maître d'une passion, ait un juste discernement des choses, qui méritent son attachement ou son indifférence. Il suit ce qui le frappe le plus; & toûjours dans l'agitation, ce qui lui servoit de régle aujourd'hui, le dérange demain. C'est-là ce qui arriva à Alfonse; car, pour reprendre les choses de plus haut, dès que Bertrand de la Cueva eut conduit la Reine au camp, & qu'il eut été rendre compte du succès de cet enlévement, le Roi fut embaraſſé sur le parti qu'il devoit prendre. „ Verrai-je, disoit-il à la Cueva, une Femme, qui a eu le front de me dire, qu'elle étoit „ la Femme d'Alfonse, & qui depuis a eu avec „ lui toutes les manières, qui l'ont décriée parmi les conjurez? „ Si la Cueva avoit eu un peu de délicatesse, il auroit aisément donné au Roi le conseil qui convenoit & à sa gloire, & à l'état de sa fortune: &. il n'y a point de doute, que ce Prince, qui ne pouvoit aimer la Reine, & qui voïoit qu'on ne conspiroit, que pour la faire bannir, auroit également trouvé du côté de sa gloire, & de son intérêt, des raisons non-seulement de ne la point voir, mais aussi de la chasser. Cependant, Bertrand de la Cueva étoit amoureux de cette Princesse; & cet Amant, semblable à ceux qui

ont

ont la vanité de vouloir paſſer pour heureux dans leurs amours, étoit ravi qu'on le crût Pere de la fille dont elle étoit accouchée. Il ſçavoit pourtant bien, que c'étoit Alfonſe ; & il ne pouvoit douter, que ce Rival ne fût aimé de la Reine. Les derniers bruits, qu'on avoit fait courir contre l'honneur de cette Princeſſe, le devoient confirmer encore dans cette penſée, & tout cela auroit dû lui ſervir pour l'engager, & à fuir la Reine, & à deſabuſer le Public de l'opinion où l'on étoit touchant ſes amours avec elle. Mais la Cueva étoit auſſi rempli de vanité que d'amour : & ſi l'on a vû dans Alfonſe les travers d'un amour ſans conduite ; on peut voir auſſi dans la Cueva le ridicule d'un amour vain qui cherche à éclater.

Il vouloit, qu'on le crût bien avec la Reine : & pour marquer qu'il y prenoit intérêt, il demanda la commiſſion de la retirer des mains d'Alfonſe, & il obtint celle de la voir à toutes les heures du jour, dès qu'elle fût arrivée au camp. Il prit d'abord pour prétexte de ſes viſites fréquentes le ſoin de lui rendre compte des diſpoſitions du Roi à ſon égard ; mais, en effet, il ne lui parla que de ſon amour. La Reine, qui n'étoit pas aſſez maîtreſſe, pour laiſſer agir le mépris qu'elle avoit pour lui, fit ſemblant de l'écouter. Cette complaiſance l'enhardit juſqu'à oſer lui propoſer le même deſſein qu'il avoit déja eu ; de lui faire donner un ſecond enfant au Roi de Caſtille. „ J'aurai ſoin, „ lui diſoit-il, que le Roi vous voïe, & vous „ avez intérêt de faire croire en devenant dans „ ces circonſtances Mere d'un ſecond enfant, que „ le Roi eſt le Pere du premier. „

Perſonne ne lira cette Hiſtoire, qui ne ſoit touché du malheur d'une Princeſſe, expoſée à de ſi violentes propoſitions ; mais, telle fut la Reine Jeanne de Portugal, dont nous parlons : aiant de la vertu, elle vécut ſans qu'on la crût vertueuſe,

& chacun, sous le règne d'Isabelle, prenant plaisir à la déchirer, en inventa & en repandit mille honteuses calomnies.

Cependant, elle n'avoit pourtant à se reprocher que le malheur d'être Femme d'un homme, qui ne pouvoit être son Mari, & d'avoir aimé un Amant qu'elle avoit trouvé aimable; & c'est ce qui doit faire voir, que la réputation de la vertu dépend quelquefois plus des circonstances, que de la vertu-même.

La Reine se défendoit du mieux qu'elle pouvoit des poursuites de la Cueva, quand le Conseil du Roi obligea ce Prince à faire les propositions de l'accommodement dont nous avons parlé: & la première chose que fit la Reine, se voïant la victime de cette paix, fut d'écrire à Alfonse; &, après lui avoir rendu compte de tout ce qui regardoit l'amour de la Cueva, elle finissoit en lui disant, qu'il ne devoit pas la laisser entre les mains de son Rival, & que s'il avoit pour elle tout l'amour dont il l'avoit flattée, il ne tarderoit pas à la suivre en Portugal, où ils pourroient faire enfin leur mariage, en apprenant à toute la terrre, que le Roi de Castille n'avoit pu être son Epoux.

Alfonse reçût cette lettre, dans le tems que l'Infante l'avoit choisi pour la grande Maîtrise, & que Catherine de Sandevalne pouvoit presque plus se défendre de l'épouser: cette funeste lettre acheva sa perte.

Il ne crut pas qu'il lui fût permis d'abandonner cette Reine: il fut ouvert de l'insolence de la Cueva; & peut-être se flatta-t-il, qu'il y auroit plus de gloire à épouser une Reine, qu'une Amante, qui n'avoit nulle autre distinction plus grande, que sa fidélité.

Etant donc résolu de faire ce que la Reine lui mandoit, il fit parler à Catherine de Sandeval. A la vérité, il ne lui dit pas, que son dessein étoit

étoit d'épouſer cette Reine ; il lui dit ſimplement qu'il vouloit aller tuer la Cueva.

Catherine, lui voïant une réſolution à laquelle elle s'attendoit ſi peu, crut ſentir éteindre le reſte d'amour, qu'elle avoit encore pour lui. Elle ſe contenta de lui demander froidement, s'il étoit devenu fou ; & voïant bien qu'elle avoit trop différé à prendre ſon parti avec un homme ſur lequel il y avoit ſi peu de fonds à faire, elle le quitta, & elle alla diſpoſer tout pour exécuter le deſſein qu'elle avoit de ſe faire Religieuſe à Tolede.

Elle ne communiqua ce deſſein, qu'à la jeune Marquiſe de Villéna, encore même ne lui en fit-elle la confidence, que ſur le point de ſon départ. Elle ne put, en lui découvrant cette réſolution s'empêcher de ſe plaindre d'Alfonſe, & de rendre compte à ſon Amie du deſſein où il étoit d'aller chercher la Reine en Portugal.

La Marquiſe, qui étoit touchée de perdre Catherine de Sandoval, & qui crut que le deſſein où elle étoit de ſe retirer, n'étoit cauſé que par l'inconſtance d'Alfonſe, avertit cet Amant de ce qui ſe paſſoit ; & elle lui dit en termes les plus touchans qu'elle put imaginer, que cette généreuſe Amante, ne pouvant ſoûtenir tous les chagrins qu'il lui donnoit, alloit pour jamais renoncer au monde.

Ce diſcours fit ſur le cœur de cet Amant tout l'effet que la Marquiſe avoit ſouhaité, & Alfonſe n'eut pas plus de force, pour ſe défendre de l'amour qui le rentraîna en ce moment vers Catherine, qu'il en avoit eu pour réſiſter à celui qui l'appelloit vers la Reine. Ainſi, ſacrifiant toûjours ſes intérêts à la dernière paſſion, qui faiſoit le plus d'impreſſion ſur ſon cœur, il différa ſon départ, & il ne chercha plus qu'à voir Catherine de Sandoval, & à la détourner de ſon deſſein.

Cependant, il avoit pris des meſures pour ſe

rendre en Portugal, qui avoient été découvertes, & qui le faiſoient paſſer pour criminel dans le Conſeil du Roi : car, voulant cacher le véritable motif qui lui faiſoit chercher la Reine, il avoit dit aſſez hautement, qu'il étoit honteux au Roi & au Roïaume de Caſtille d'avoir chaſſé cette Reine; & il avoit même tâché d'inſpirer à quelques gens du Conſeil le déſir de la rappeller. Ce deſſein étoit une eſpéce de crime de léze-Majeſté dans le gouvernement preſent, qui avoit déféré toute l'autorité à Iſabelle : & cette Princeſſe, apprenant qu'Alfonſe, dans le tems qu'il étoit comblé de ſes graces, formoit des deſſeins ſi contraires à ſes intérêts, fut la première à dire au Roi, que jamais il n'auroit de repos, qu'il ne ſe fût défait de lui. Le Roi, qui avoit tant d'autres raiſons de ſouhaiter la mort d'Alfonſe, la jura à ſa Sœur, & donna ſes ordres pour le faire arrêter.

Alfonſe en fut averti, & il auroit eu le tems de ſe ſauver, s'il avoit pu ſe réſoudre à laiſſer Catherine de Sandoval exécuter le deſſein de s'enfermer à Tolede. Il préféra donc le ſoin de détourner cette illuſtre fille d'une réſolution ſi violente à celui de ſa propre vie; ou, plûtôt, il ne délibéra point, & toutes ſes penſées le portérent vers Catherine.

Elle étoit déja partie, & Alfonſe, qui s'étoit mis à la ſuivre, ne la joignit qu'à Tolede. Il lui fit paroître tant de repentir de ſa conduite paſſée, & il lui donna tant d'aſſûrance d'une fidélité inviolable, qu'elle commençoit à voir chanceler la réſolution de ſe faire Religieuſe, quand on vint arrêter Alfonſe de la part du Roi.

Il vit bien, qu'il étoit perdu; & que le Roi, qui l'avoit toûjours haï, ne laiſſeroit pas échaper cette occaſion de le perdre. Il pria celui qui l'arrêtoit, de lui permettre de voir Catherine de Sandoval;

doval; &, en aiant obtenu la permiſſion, il lui dit adieu, perſuadé qu'il ne la reverroit jamais, & la conjurant, au lieu de ſe faire Religieuſe, d'épouſer le Marquis de Villéna.

Cet adieu fut ſi touchant, & Catherine fut ſi perſuadée qu'on alloit le faire mourir, que ſon amour ſe renouvella tout entier, & qu'elle oublia tous les ſujets qu'elle avoit eu de ſe plaindre de lui, pour ne plus penſer qu'à aller ſolliciter ſa grace.

En effet, elle ſçavoit bien qu'elle étoit la cauſe innocente de ce qu'Alfonſe avoit été arrêté, & qu'il auroit pu prendre la fuite, s'il n'avoit mieux aimé la ſuivre à Tolede.

Elle reprit donc pour lui, non-ſeulement tout l'amour, mais encore toute l'eſtime, qu'elle en avoit eue; & le dernier ſacrifice de ſon Amant effaça toutes ſes infidélitez & tous ſes crimes.

Elle retourna à Madrid, pendant qu'on conduiſoit Alfonſe à Médina del Campo.

Le Roi avoit une autre Maîtreſſe nommée Dona Béatrice de Guïomar, & il ne voulut jamais voir ni écouter Catherine ſur le ſujet d'Alfonſe. La Marquiſe de Villéna, qui s'accuſoit de ſon côté d'être cauſe de ſa perte, par l'avis qu'elle lui avoit donné de la retraite de Catherine, emploïa pour lui tout le crédit qu'elle avoit, & auprès de l'Infante Iſabelle, & ſur l'eſprit de ſon Beau-pere: mais ce fut inutilement; & Alfonſe fut condamné comme criminel de léze-Majeſté, ſans qu'on fît aucun détail de ſon crime.

Il ne reſta plus d'autre eſpérance à Catherine, que de faire propoſer ſon mariage avec le Marquis de Villéna; & elle tenta toutes les manières honnêtes qu'elle put emploïer, pour lui en faire reprendre le deſſein. Le Marquis lui répondit, qu'il admiroit ſon courage & ſa fidélité; mais, qu'il n'étoit plus en termes où il pût penſer à ce mariage,

qui d'ailleurs ne serviroit de rien pour sauver Alfonse, par la résolution où il voïoit le Roi de le faire périr. Il ne resta donc à Catherine que son désespoir & ses larmes.

Cependant, on s'avisa, par le Conseil de l'Infante qui vouloit s'affurer la Couronne, de faire proposer à Alfonse sa grace & sa liberté, à condition qu'il déclareroit le commerce qu'il avoit eu avec la Reine, & que c'étoit lui qui étoit Pere de la fille qu'elle avoit.

On choisit Catherine de Sandoval pour aller lui faire cette proposition : mais cette vertueuse fille refusa de s'en charger, aimant mieux que son Amant périt, que de lui faire avoir la vie par un aveu qui déshonoreroit la Reine. Elle fit même quelque chose de plus : car, craignant que cette proposition ne lui fût faite par un autre, & que la crainte de la mort n'obligeât Alfonse à l'aveu qu'on exigeoit de lui, elle trouva le moïen de lui écrire, & de le conjurer de mourir plûtôt, que de faire cette injure à la Reine.

Alfonse reçût la lettre de Catherine, presque en même tems que le même Paciéco dont nous avons parlé, alla lui faire cette proposition de la part du Conseil du Roi.

Alfonse la refusa constamment, soit qu'il fût encouragé par la lettre de Catherine, soit qu'il eût assez de grandeur d'ame pour ménager au péril de sa vie la réputation d'une Reine qu'il avoit aimée.

Il dit donc à Paciéco, que, bien loin de dire qu'il eût jamais eu aucun commerce avec la Reine, il étoit obligé de publier en mourant, qu'il n'avoit jamais remarqué dans cette Princesse que des sentimens & une conduite digne de son rang.

Paciéco rapporta cette déclaration, qui ne servit qu'à hâter le supplice & la mort d'Alfonse.

On

On lui prononça sa sentence, qui le condamnoit à perdre la tête. Il marcha au suplice avec toute la constance & la fermété d'un homme qui mépriſoit la vie: & on peut juger, par le courage avec lequel il mourut, qu'il auroit été un des plus grands-hommes de son siécle, sans le fatal amour qui le partagea toute sa vie, & qui fut la cause funeste de tous ses malheurs.

Catherine, aiant appris sa mort, retourna au Couvent de Tolede, où elle passa le reste de sa vie, après y avoir fait profession.

La jeune Marquise de Villéna pleura long-tems cette mort: mais personne après Catherine n'en fut plus touchée que la Reine, qui fut instruite des conditions auxquelles on lui avoit offert la vie.

FIN.

LA CHARTREUSE,

EPITRE

A. M. D. D. N.

POURQUOI de ma ſage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours ?
Soit raiſon, ſoit indifférence,
Dans une douce négligence,
Et loin des Muſes pour toûjours,
J'allois racheter en ſilence
La perte de mes premiers jours.
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates
J'allois joüir de ma raiſon,
Et m'arracher malgré moi-même
Aux délicieuſes erreurs
De cet art brillant & ſuprême,
Qui, malgré ſes attraits flatteurs,
Toûjours peu ſûr & peu tranquille,
Fait de ſes plus chers Amateurs
L'objet de la haine imbécille
Des Pédans, des Prudes, des Sots,
Et la victime des Cagots.
Mais, votre Epître enchantereſſe,
Trop prodigue d'un vain encens,

Des

Des douces vapeurs du Permeſſe
Vient encore enyvrer mes ſens.
En vain donc j'abjurois la rime,
L'haleine légére des vents
Emportoit mes foibles ſermens.
Aminte, votre goût ranime
Mes accords & ma liberté :
Entre Uranie & Terpſicore
Je reviens m'amuſer encore
Au Pinde que j'avois quitté.
Tel, par ſa pente naturelle,
Par une erreur toûjours nouvelle,
Quoiqu'il ſemble changer ſon cours,
Autour de la flamme infidelle
Le Papillon revient toûjours.
Vous voulez qu'en rimes légéres
Je vous offre des traits ſincéres
Du gîte où je ſuis tranſplanté ;
Mais, comment faire, en vérité ?
Entouré d'objets déplorables,
Pourrai-je de couleurs aimables
Egaïer le ſombre tableau
De mon domicile nouveau ?
Y repandrai-je cette aiſance,
Ce ſentiment, ces traits diſerts,
Et cette molle négligence,
Qui mieux que l'exacte cadence
Embellit les aimables vers ?
Je ne ſuis plus dans ces bocages,
Où, plein de riantes images,

J'aimai

J'aimai ſouvent à m'égarer ;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,
Ni vous-même pour m'inſpirer.
Quand, arraché de vos rivages
Par un deſtin trop rigoureux,
J'entrai dans ces manoirs ſauvages,
Dieux ! quel contraſte douloureux !
Au premier aſpect de ces lieux,
Penétré d'une horreur ſecrette,
Mon cœur ſubitement ſléeri,
Dans une ſurpriſe muette
Reſta long-tems enſéveli.
Quoiqu'il en ſoit, je vis encore,
Et malgré vingt ſujets divers
De regrets & de triſtes airs,
Ne craignez point que je déplore
Des infortunes en ces vers.
De l'aſſoupiſſante Elégie
Je mépriſe trop les fadeurs :
Phébus me plonge en léthargie,
Dès qu'il frédonne des langueurs.
Je ceſſe d'eſtimer Ovide,
Quand il vient, ſur de foibles tons,
Me chanter, pleureur inſipide,
De longues lamentations.
Un eſprit mâle & vraiment ſage,
Dans le plus invincible exil,
Dédaignant le triſte avantage
De ſe faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie

Foule aux pieds la terre & le fort,
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort.
Mais, ſans cette âpreté ſatirique,
Vainqueur du chagrin léthargique,
Par un heureux tour de penſer,
Je ſçais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer.
Ainſi l'aimable Poëſie,
Qui dans le reſte de la vie
Porte aſſez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'auſtérité,
Et nous ſauve au moins par la fable
Des ennuis de la vérité.
C'eſt par cette vertu magique
Du Téleſcope poëtique,
Que je retrouve encore les ris
Dans la lucarne infortunée
Où la bizarre deſtinée
Vient de m'enterrer à Paris.
Sur cette montagne empeſtée,
Où la foule toûjours crottée
Des Preſtolets provinciaux
Trotte ſans cauſe & ſans repos;
Vers ces demeures odieuſes,
Où régnent les longs ſegmens,
Et les humeurs tentaculeuſes,
Loin du ſéjour des agrémens;
Enfin (pour finir votre vûë)

Dans

Dans cette pédantesque rue,
Où trente faquins d'Imprimeurs,
Avec un air de conséquence
Donnent froidement audience
A cent faméliques Auteurs;
Il est un édifice immense,
Où dans un loisir studieux
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des Héros & des Dieux.
Là, du toit d'un cinquième étage,
Dominant avec avantage
Tout le climat grammairien,
S'éléve un antre aërien,
Un astrologique hermitage,
Qui paroît mieux dans le lointain
Le nid de quelque oiseau sauvage,
Que la retraite d'un Humain.
C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau,
Que votre ami, nouveau Stilite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un deshabillé d'Hermite,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hazard:
Et, tandis que pour vous je veille
Long-tems devant l'aube vermeille,
Empaquetté comme un lapon,
Cinquante rats à mon oreille

Ronflent

Ronflent encore en faux-bourdon.
Si ma chambre eſt ronde ou quarrée,
C'eſt ce que je ne dirai pas:
Tout ce que j'en ſçais ſans compas,
C'eſt que, depuis l'oblique entrée,
On peut former juſqu'à ſix pas
Dans cette cage reſſerrée.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une goutière livrée
A d'interminables ſabats,
Où l'Univerſité des chats
A minuit en robe fourrée
Vient tenir ſes bruïants Etats:
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats:
Six brins de paille délabrée
Treſſés ſur deux vieux échalats:
Voilà les meubles délicats,
Dont ma Chartreuſe eſt décorée,
Et que les freres de Borée
Bouleverſent avec fracas,
Lorſque ſur ma Niche éthérée
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer ſur vos climats;
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimats,
Qui verſent ſur chaque contrée
Les cathares & le trépas.
Je n'outre rien: telle eſt en ſomme
La demeure où je vis en paix,

Con-

Concitoïen du peuple gnome,
Des Silphides, & des Follets.
Telles on nous peint les tannières,
Où giſent ainſi qu'au tombeau
Les Pithoniſſes, les Sorcières,
Dans le donjon d'un vieux château:
Ou tel eſt le ſublime ſiége,
D'où, flanqué des trente-deux vents,
L'Auteur de l'almanach de Liége
Lorgne l'hiſtoire du beau tems,
Et fabrique avec privilége
Ses aſtronomiques Romans.
Sur ce portrait abominable,
On penſeroit, qu'en lieu pareil
Il n'eſt point d'inſtant délectable,
Que dans les heures du ſommeil.
Pour moi, qui, d'un poids équitable;
Ai peſé des foibles Mortels
Et les biens & les maux réels;
Qui ſçais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux;
Que le palais le plus pompeux
Souvent renferme un miſérable;
Et qu'un déſert peut être aimable
Pour quiconque ſçait être heureux;
De ce Caucaſe inhabitable
Je me fais l'Olympe des Dieux.
Là, dans la liberté ſuprême,
Semant de fleurs tous mes inſtans,
Dans l'empire de l'Hiver-même

J

Je trouve les jours du Printems.
Calme heureux, loisir solitaire !
Quand on rencontre ta douceur,
Quel antre n'a point de quoi plaire ?
Quelle caverne est étrangère,
Lorsqu'on y trouve le bonheur ?
Lorsqu'on y vit sans Spectateur
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun Jaseur;
Loin des froids discours du vulgaire,
Et des hauts tons de la grandeur;
Loin de ces troupes doucereuses,
Où d'insipides Précieuses,
Et de petits Fats ignorans,
Viennent, conduits par la Folie,
S'ennuïer en cérémonie,
Et s'endormir en complimens;
Loin de ces plattes Cotteries,
Où l'on voit souvent réunies,
L'ignorance en petit manteau,
La bigotterie en lunettes,
La minauderie en cornettes,
Et la réforme en grand chapeau;
Loin de ce Médisant infâme,
Qui de l'imposture & du blâme
est l'impur & bruïant écho;
Loin de ce Sots atrabilaires,
Qui, confus de petits mystères,
Ne vous parlent qu'incognito;
Loin de ces ignobles Zoïles,

De

De ces Enfileurs de dactiles,
Coëffez de phrases imbéciles
Et de classiques préjugés,
Et qui de l'enveloppe épaisse
Des Pédans de Rome & de Gréce
N'étant point encore dégagés
Portent leur petite sentence
Sur la rime & sur les Auteurs,
Avec autant de connoissance
Qu'un Aveugle en a des couleurs;
Loin de ces voix acariâtres,
Qui, dogmatisant sur des riens,
Apportent dans les entretiens
Le bruit des bancs opiniâtres,
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques,
Où l'on s'insulte à l'unisson,
Pour des miséres pédantesques,
Qui sont bien moins la vérité,
Que les rêves creux & burlesques
De la crédule antiquité;
Loin de la gravité Chinoise,
De ce vieux Druïde empesé,
Qui, sous un air simétrisé,
Parle à trois tems, rit à la toise,
Regarde d'un œil aprêté,
Et m'ennuïe avec dignité;
Loin de tous ces faux Cénobites,
Qui, voués encore tout entiers
Aux vanitez qu'ils ont proscrites,

Erra

Errant de quartiers en quartiers,
Vont dans d'équivoques viſites
Porter leurs faces paraſites
Et le dégoût de leurs moûtiers;
Loin de ces Fauſſets du Parnaſſe,
Qui, pour avoir glapi par fois
Quelque épithalame à la glace
Dans un petit monde bourgeois,
Ne cauſent plus qu'en folles rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégaſe, de Cupidon,
Et telles fadeurs ſynonimes,
Ignorant que ce vieux jargon,
Relégué dans l'ombre des Claſſes,
N'eſt plus aujourd'hui de ſaiſon
Chez la brillante fiction;
Que les tendres Lyres des Graces
Se montent ſur un autre ton;
Et qu'enfin de la foule obſcure,
Qui rampe aux marais d'Hélicon,
Pour ſauver ſes vers & ſon nom,
Il faut être ſans impoſture
L'Interprête de la nature,
Et le Peintre de la raiſon.
Loin, enfin, loin de la preſence
De ces timides Diſcoureurs,
Qui, non guéris de l'ignorance
Dont on a paîtri leur enfance,
Reſtent noïés dans mille erreurs,
Et damnent toute ame ſenſée,

Qui, loin de la route tracée,
Cherchant la perſuaſion,
Oſe ſouſtraire ſa penſée
A l'aveugle prévention.
A ces traits, je pourrois, Aminte,
Ajoûter encore d'autres mœurs;
Mais, ſur cette légére empreinte
D'un peuple d'ennuïeux Cauſeurs,
Dont j'ai nuancé les couleurs,
Jugez ſi toute ſolitude,
Qui nous ſauve de leurs vains bruits,
N'eſt point l'aſile & le pourpris
De l'entière béatitude.
Que dis-je? Eſt-on ſeul après tout,
Lorſque touché des plaiſirs ſages
On s'entretient dans les ouvrages
Des Dieux de la Lyre & du goût?
Par une illuſion charmante,
Que produit la verve brillante
De ces Chantres ingénieux,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux;
Non ſous ces vêtemens funébres,
Non ſous ces dehors odieux,
Qu'apportent du ſein des ténébres
Les fantômes des malheureux,
Quand vengeurs des crimes célébres
Ils montent aux terreſtres lieux;
Mais ſous cette parure aiſée,
Sous ces lauriers vainqueurs du ſort
Que les Citoïens d'Eliſée

Sa

Sauvent du souffle de la mort.
Tantôt de l'azur d'un nuage
Plus brillant que les plus beaux jours,
Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon, ce tendre Sage,
Le Nestor du galant rivage,
Le Patriarche des amours.
Epris de son doux badinage,
Horace accourt à ses accens,
Horace, l'ami du bon sens,
Philosophe sans verbiage,
Et Poëte sans fade encens.
Autour de ces ombres aimables,
Couronnés de roses durables,
Chapelle, Chaulieu, Pavillon,
Et la naïve Deshoulières,
Viennent unir leurs voix légères,
Et font badiner la raison;
Tandis que le Tasse & Milton
Pour eux des trompettes guerrières
Adoucissent le double son.
Tantôt à ce folâtre groupe
Je vois succéder une troupe
De morts un peu plus sérieux,
Mais non moins charmans à mes yeux.
Je vois Saint-Réal & Montagne
Entre Séneque & Lucien;
Saint-Evremont les accompagne.
Sur la recherche du vrai bien
Je les vois porter la lumière:

Dont l'erreur & les Sots divers
Ont infatué l'Univers,
Et, qui ſous le nom de ſcience
Semés & reproduits par-tout,
Immortaliſent l'ignorance,
Les menſonges, & le faux goût.
C'eſt ainſi que par la preſence
De ces morts vainqueurs des deſtins,
On ſe conſole de l'abſence
De l'oubli même des Humains.
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cîme de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages,
Qu'ils vont imprudemment chercher.
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir?
Leur eſtime, ni leur fortune,
Ne me coutent point un déſir.

Amuſer un Créſus ſtupide,
Et monſeigneuriſer un Fat?
Sur des eſpérances frivoles
Adorer avec lâcheté
Les chimériques fariboles
De grandeur, & de dignité;
Et, vil Client de la fierté,
A de mépriſables Idoles
Proſtituer la vérité?
Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des Palais faſtueux,
Languir dans de folles fatigues,
Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans ôſer être vertueux?
De la ſublime Poëſie
Profanant l'aimable harmonie,
Irois-je, par de vains accens,
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent Ignares importans,
Dont l'ame maſſive, aſſoupie,
Dans des organes impuiſſans,
Ou livrée aux fougues des ſens,
Ignore les dons du génie,
Et les plaiſirs des ſentimens?
Irois-je pâlir ſur la rime,
Dans un ſiécle inſenſible aux arts,
Et, de ce rien, qu'on nomme eſtime,
Affronter les nombreux hazards?
Et d'ailleurs, quand la Poëſie,

Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendroit le ſceptre, & la vie,
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pourrois-je au char de l'Immortelle,
M'enchaîner encor pour long-tems?
Quand j'aurai paſſé mon Printems,
Pourrois-je vivre encor pour elle?
Car, enfin, au Lyrique effort,
Fait pour nos bouillantes années,
Dans de plus ſolides journées.
Voudrois-je me livrer encor?
Perſuadé que l'harmonie
Ne verſe ſes heureux préſens,
Que ſur le matin de la vie,
Et que, ſans un peu de folie,
On ne rime plus à trente ans,
Suivrois-je un jour à pas peſans
Ces vieilles Muſes doüairières,
Ces Meres ſeptuagénaires
Du madrigal & des ſonnets,
Qui, n'aiant été que Poëtes,
Rimaillent encor en lunettes,
Et meurent au bruit des ſifflets?
Egaré dans le noir Dédale,
Où le fantôme de Thémis,
Couché ſur la pourpre & les lis,
Panche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris,
Irois-je, Orateur mercénaire

Du

Du faux & de la vérité,
Chargé d'une haine étrangère,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix & ma tranquillité;
Et, dans l'antre de la chicane,
Aux loix d'un tribunal profane
Pliant la loi de l'Immortel,
Par une éloquence Anglicane
Sapper & le thrône & l'autel?
Aux sentimens de la nature,
Aux plaisirs de la vérité,
Préférant le goût frélaté
Des plaisirs qu'a faits l'imposture,
Ou qu'invente la vanité,
Voudrois-je partager ma vie,
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oisiveté,
Et trouver la mélancolie
Dans le sein de la volupté?
Non, non, avant que je m'enchaîne
Dans aucun de ces vils partis,
Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.
Des mortels j'ai vû les chimères:
Sur leurs fortunes mensongères
J'ai vû régner la folle erreur,
J'ai vû mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur,
Mille Petitesses réelles
Sous une écorce de grandeur,

Et qui ne ſe voit point ſans ceſſe,
Joüet de l'aveugle Déeſſe,
Où dupe de l'aveugle Dieu!
A la ſombre Miſantropie
Je ne dois point ces ſentimens:
D'une fauſſe Philoſophie
Je hais les vains raiſonnemens,
Et jamais la bigotterie
Ne décida mes jugemens.
Une indifférence ſuprême:
Voilà mon principe & ma loi;
Tout lieu, tout deſtin, tout ſyſtême,
Par-là devient égal pour moi.
Où je vois naître la journée,
Là content j'en attens la fin,
Prêt à partir le lendemain,
Si l'ordre de la deſtinée
Vient m'ouvrir un autre chemin.
Pour oppoſer un goût rebelle

En promenant vos rêveries ;
Dans le ſilence des prairies,
Vous voïez un foible rameau,
Qui, par les jeux du vague Eole,
Enlevé de quelque arbriſſeau,
Quitte ſa tige, tombe, & vole
Sur la ſurface d'un ruiſſeau.
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer & de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante ;
Et, d'un mouvement étranger,
Souvent il paroît, il ſurnage,
Souvent il eſt au fond des eaux ;
Il rencontre ſur ſon paſſage,
Tantôt un fertile rivage
Bordé de coteaux fortunés,
Tantôt une rive ſauvage
Et des déſerts abandonnés.
Parmi ces erreurs continues,
Il fuit, il vogue juſqu'au jour,
Qui l'enſévelit à ſon tour
Au ſein de ces mers inconnues,
Où tout s'abîme ſans retour.
Mais, que fais-je ? Pardon, Aminte,
Si je viens de moraliſer :
Dans une lettre ſans contrainte,
Je ne prétendois que cauſer.
Où ſont, hélas ! ces douces heures,
Où, dans de plus chéres demeures,
Partageant vos diſcours charmans,

Je

Je partageois vos ſentimens?
Dans ces ſolitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes,
Qui retardez cet heureux jour!
Oui, dès que les déſirs aimables,
Joints aux ſouvenirs délectables,
M'emportent vers ce doux ſéjour,
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce Jardin ſi magnifique,
Embelli par les yeux des Rois,
Je regrette ce bois ruſtique,
Où l'écho repétoit nos voix.
Sur ces rives tumultueuſes,
Où les paſſions faſtueuſes
Font régner le luxe & le bruit
Juſques dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre aſile,
Où ſous des feuillages ſecrets
Le ſommeil repoſe tranquile
Dans les bras de l'aimable paix.
A l'aſpect de ces eaux captives,
Qu'en mille formes fugitives
L'art ſçait enchaîner dans les airs,
Je regrette cette onde pure,
Qui, libre dans nos antres verds,
Suit la pente de la nature,
Et ne connoît point d'autres fers.
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces ſons parfaits,

Où

Où le goût brillant d'Auſonie
Se mêle aux agrémens François,
Je regrette les chanſonettes,
Et le ſon des ſimples muſettes,
Dont retentiſſent les coteaux,
Quand vos Bergéres fortunées,
Sur le ſoir des belles journées,
Ramènent gaïement leurs troupeaux.
Dans ces Palais, où la molleſſe,
Peinte par les mains de l'Amour
Sur une toile enchantereſſe,
Offre les faſtes de ſa cour,
Je regrette ces jeunes hêtres,
Où ma Muſe plus d'une fois
Grava les loüanges champêtres
Des Divinitez de vos bois.
Parmi la foule trop habile
Des Beaux-diſeurs du nouveau ſtile,
Qui, par de bizarres détours,
Quittant le ton de la nature,
Répandent ſur tous leurs diſcours
L'académique enluminure
Et le vernis des nouveaux tours,
Je regrette la bon-hommie,
L'air loïal, l'eſprit non-pointu,
Et le pâtois tout ingénu
Du Curé de la Seigneurie,
Qui, n'uſant point ſa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons Aïeux,

Et

Et donneroit, je le parie,
L'hiſtoire, les Héros, les Dieux
Et toute la Mithologie,
Pour un cartaut de cendrieux.
Ainſi de mes plaiſirs d'Autonne
Je me remets l'enchantement;
Et de la tardive Pomone
Rappellant le règne charmant,
Je me redis inceſſamment,
Dans ces ſolitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes,
Qui retardez cet heureux jour!
Claire fontaine, aimable Iſore,
Rive où les Graces font éclore
Des fleurs & des jeux éternels;
Près de ta ſource, avant l'Aurore,
Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des ſoins & des mortels?
Dans cette gracieuſe attente,
Aminte, l'amitié conſtante
Entretenant mon ſouvenir
Elle endort ma peine preſente
Dans les ſonges de l'avenir.
Lorſque le Dieu de la lumière
Echapé des feux du Lion,
Des Dieux que couronne le lière,
Ouvrira l'aimable ſaiſon,
J'en jure le pélérinage:
Envolé de mon hermitage,

Je

Je vous apparoîtrai ſoudain
Dans ce parc d'éternel ombrage,
Où ſouvent vous rêvez en Sage,
Les lettres d'Usbeck à la main :
Ou bien dans ce valon fertile,
Où cherchant un ſecret aſile,
Et trouvant des périls nouveaux,
La Perdrix en vain fugitive
Rappelle ſa troupe craintive,
Que nous chaſſons ſur les coteaux.
Vous me verrez toûjours le même,
Mortel ſans ſoins, Ami ſans fard,
Penſant par goût, vivant ſans art,
Et vivant dans un calme extrême
Au gré du tems & du hazard.
Là, dans de charmantes parties
D'humeurs riantes, aſſorties,
Portant des eſprits déchargés
De ſoucis & de préjugés,
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau,
Loin de l'humaine comédie,
Et comme en un monde nouveau,
Dans une charmante pratique
Nous réaliſerons enfin
Cette petite République
Si long-tems projettée en vain.
Une Divinité commode,
L'amitié, ſans bruit, ſans éclat,

Fondera le nouvel Etat :
La franchiſe en fera le Code,
Les jeux en ſeront le Sénat ;
Et ſur un Tribunal de roſes,
Siége de notre Conſulat,
L'enjoûment jugera les cauſes.
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude :
La raiſon, quittant ſon ton rude,
Prendra le ton du ſentiment :
La vertu n'y ſera point prude,
L'eſprit n'y ſera point pédant,
Le ſçavoir n'y ſera mettable
Que ſous les traits de l'agrément :
Pourvû que l'on ſçache être aimable,
On y ſçaura ſuffiſamment.
On y proſcrira l'étalage
Des *Phraſiers*, des Rhéteurs bouffis :
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage ;
Mais, ſous le nom de badinage ;
Il ſera quelquefois permis
De rimer quelques chanſonettes,
Et d'embellir quelques ſornettes
Du Poëtique coloris,
En repandant avec fineſſe
Une nuance de ſageſſe
Juſques ſur Bacchus & les ris.
Par un arrêt en vaudevilles,
On bannira les Faux-plaiſans,
Les Cagots fades & rampans,

Les

Les Complimenteurs imbécilles,
Et le peuple des froids Sçavans.
Enfin, cet heureux coin du Monde
N'aura pour but dans ſes ſtatuts,
Que de nous ſouſtraire aux abus
Dont ce bon Univers abonde.
Toûjours ſur ces lieux enchanteurs
Le Soleil levé ſans nuages
Fournira ſon cours ſans orages
Et ſe couchera dans les fleurs.
Pour prévenir la décadence
Du nouvel établiſſement,
Nul Indiſcret, nul Inconſtant,
N'entrera dans la confidence:
Ce canton veut être inconnu.
Ses charmes, ſa béatitude,
Pour baſe aiant la ſolitude,
S'il devient peuple, il eſt perdu.
Les Etats de la République
Chaque Autonne s'aſſembleront;
Et là, notre regret unique,
Nos uniques peines ſeront,
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De Philoſophiques loiſirs,
Juſqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs, & nos plaiſirs.

De Paris, le 17 Novembre 1734.

LES OMBRES

II. EPITRE

A M. D. D. N.

DES régions de *Silphirie*,
De ce séjour aërien,
Dont ma douce Philosophie
Sçait bannir la mélancolie,
En rimant quelque aimable rien;
Salut, santé toûjours fleurie,
Solitude, & libre entretien;
A la République chérie,
Dont une tendre rêverie
M'a déja rendu Citoïen.
Dans votre épitre ingénieuse,
Vous prétendez que le pinceau,
Qui vous a tracé la Chartreuse,
N'en a point fini le tableau;
Et vous m'engagez à décrire,
D'un crayon léger & badin,
La carte du classique Empire,
Et les mœurs du peuple latin.
A la gaieté de nos maximes
Pour ajuster ce grave objet,

Et ne point porter dans mes rimes
La sécheresse du sujet,
Ecartons la Muse empésée,
Qui, se guindant sur de grands mots
Préside à la Prose toisée
Des Poëtes collégiaux.
Je vous ai dépeint l'Elisée,
Dans le plaisir pur & parfait
De mon hermitage secret:
Par un contraste assez bizare,
Dans ce nouvel amusement,
Je vais vous chanter le Ténare,
Non sur un ton triste & pésant.
Ennemi des Muses plaintives,
Jusques sur les fatales rives
Je veux rimer en badinant.
Un peuple de jeunes Esclaves,
Dans un silence rigoureux,
Des pleurs, des prisons, des entraves,
Un séjour vaste & ténébreux,
Des cœurs dévoués à la plainte,
Des jours filés par les ennuis,
N'est-ce point la fidéle empreinte
Du triste Roïaume des nuits?
N'en doutons point: ce que la fable
Nous a chanté des sombres bords,
Cette peinture redoutable
Du profond Empire des morts,
C'étoit l'image prophétique
Des manoirs que j'offre à vos yeux,

Et l'hiſtoire trop véridique,
De leurs habitans malheureux:
Avec l'Erébe & ſon cortége
Confrontez ces antres divers,
Et dans le portrait d'un Collége
Vous reconnoîtrez les Enfers.
Tel étoit le vrai parallelle
Que, dans cette dernière nuit,
Un ſonge offrit à mon eſprit;
Aminte, je me le rappelle.
Dans ce délire réfléchi,
Je croïois vous conduire ici,
Et ſi ma mémoire eſt fidelle,
Je vous entretenois ainſi.
Venez, de la docte pouſſière
Oſez franchir les tourbillons,
Perçons l'Infernale carrière
Des ſcholaſtiques Régions.
Là, comme aux ſources du Cocite,
On ne connoît plus les beaux jours.
Sur cette demeure proſcrite,
La nuit ſemble régner toûjours.
Là, de la charmante nature
On ne trouve plus les beautés:
Les eaux, les fleurs, ni la verdure,
N'ornent point ces lieux déteſtés;
Les ſeuls oiſeaux d'affreux augure
Y forment des ſons rédoutés.
Dès l'abord de ce gouffre horrible,
Tout nous retrace l'Achéron.

Voïez

Voïez ce Portier inflexible,
Qui, païé pour être terrible,
Et muni d'un cœur de Huron,
Réüni dans ſon caractére
La triple rigueur de Cerbére,
Et l'ame avare de Caron.
Ainſi que les ombres légéres,
Qui pour leurs demeures premières
Formoient des regrets & des vœux,
Les jeunes Captifs de ces lieux
Voltigent auprès des barrières,
Sans pouvoir échaper aux yeux
De ce Satellite odieux.
Entrons ſous ces voûtes antiques,
Et ſur les lugubres portiques,
De ces tribunaux renommés,
Au lieu de ces voiles funébres,
Qui de l'Empire des ténébres
Tapiſſoient les murs énfumés,
D'une longue ſuite de thèſes
Contemplez les vils monumens,
Archives de doctes fadaiſes,
Supplice éternel du bon ſens.
A la place des Tiſiphones,
Des Sphinx, des Larves, des Gorgones
Qui du Styx étoient les bourreaux.
J'apperçois des Titans nouveaux,
L'hyperbole aux longues échaſſes,
La Catachrèſe aux doubles faces,
Les Logogryphes effraïans,

L'impitoïable ſyllogiſme,
Que ſuit le ténébreux ſophiſme,
Avec les ennuis dévorans.
Quelle inexorable Mégére
Ici raſſemble, avant le tems,
Ces Manes jeunes & tremblans,
Et ravis au ſein de leur Mére!
Sur leurs déplorables deſtins,
Dans des Lieux voués au ſilence,
Voïez de pâles Souverains
Exercer leur triſte puiſſance:
Un ſceptre noir arme leurs mains.
Ainſi Radamante aux traits ſombres,
Balançant l'urne de la mort,
Sur le peuple muet des ombres
Prononçoit les arrêts du ſort.
Mais, quelles allarmes ſoudaines!
D'où partent ces longues clameurs!
Pourquoi ces priſons, & ces chaînes?
Sur qui tombent ces foibles vengeurs!
Tel étoit l'appareil barbare
Des tortures de Phlégeton,
Tels étoient les cris du Tartare,
Sous la fourche du vieux Pluton.
Près de ces cavernes fatales,
Quels ſont ces brûlans ſoupiraux?
Que vois-je? Quels nouveaux Tantales
Maudiſſent ces perfides eaux.....?
De ce parallèle grotteſque,
Moitié vrai, moitié romanteſque.

Amin-

Aminte, pour nous égaier,
J'aurois rempli le cadre entier,
Si, dans cet endroit de mon ſonge,
Un cruel ôſant m'éveiller
N'eût diſſipé ce doux menſonge,
Et le preſtige officieux,
Qui vous préſentoit à mes yeux.
Ce hideux bourreau, moins un homme,
Qu'un pâtibulaire fantôme,
Tels qu'on les peint en noirs lambeaux,
Et dans l'horreur du crépuſcule,
Tenant leur conciliabule,
Parmi la cendre des tombeaux:
Ce ſpectre, dis-je, au front ſiniſtre,
Du tumulte bruïant Miniſtre,
Affublé de l'accouerement
D'un Précenſeur d'enterrement,
Bien avant l'aube matinale,
Chaque jour troublant mon réduit,
Armé d'une lampe infernale,
M'offre un jour plus noir que la nuit;
Et d'une bouche ſépulchrale
M'annonce, que l'heure fatale
Ramène le Démon du bruit.
Par cet arrêt impitoïable,
Arraché du ſein délectable,
Et des ſonges, & du repos,
L'œil encor chargé de pavôts
Aux Cieux je cherche envain l'Aurore:
Un voile épais couvre les airs,

Et Phébus n'eſt point prêt oncore
A quitter les Nymphes des Mers.
Aſtre, qui réglas ma naiſſance,
Pourquoi ta ſuprême puiſſance,
En formant mes goûts & mon cœur,
Y verſa-t-elle tant d'horreur,
Pour la monachale indolence?
Plus reſpecté dans mon ſommeil,
Exempt des craintes du reveil,
J'eus dormi deux tiers de ma vie,
Sans diſtractions, ſans envie,
Dans un dortoir de Victorin.
Où ſur la couche rebondie
D'un Procureur Génovéfain,
Il eſt vrai, qu'un peu d'ignorance
Eût ſuivi ce deſtin flatteur.
Qu'importe? Le nom de Docteur
N'eût jamais tenté ma prudence:
Jamais d'un ſommeil enchanteur
Il n'eût violé la conſtance.
Une éternité de ſcience
Vaut-elle une nuit de bonheur?
Par votre miſſive charmante,
Vous me chargez de vous donner
Quelque nouvelle intéreſſante
Où quelque anecdote amuſante.
Mais, que puis-je vous griffonner!
Les politiques rêveries
Des vieux Chapiers des Thuilleries
Intéreſſant fort peu mes ſoins,

Vous

Vous amuseroient encor moins;
Et, d'ailleurs, selon le génie
De notre aimable Colonie,
Je ne dois point perdre d'instans,
Ni prendre une peine futile
A différter en grave stile
Sur les bagatelles du tems.
Qu'on fasse la paix où la guerre,
Que tout soit changé sur la terre,
Nos Citoïens l'ignoreront:
Exempts de soucis inutiles,
Dans cet Univers ils vivront
Comme des passagers tranquiles,
Qui, dans la chambre d'un vaisseau,
Oubliant la terre, l'orage,
Et le reste de l'équipage,
Tâchent d'égaïer le voïage
Dans un plaisir toûjours nouveau.
Sans sçavoir comment va la flote,
Qui vogue avec eux sur les eaux,
Ils laissent la crainte au Pilote,
Et la manœuvre aux Matelots.
A tout le petit consistoire,
Où ne sont échos imprudens,
Rendez cette lettre notoire,
Aimable Aminte, j'y consens;
Mais, sauvez la des jugemens
De cette Prude à l'humeur noire,
Au froid caquet, aux yeux bigots,
Et de médisante mémoire;

Et qui, voïant ces vers nouveaux,
Sur le champ iroit ſans repos,
Dreſſant la crête & battant l'aile,
Glapir quelque allarme nouvelle
Dans tous les poulaillers dévots:
Ou qui, pour parler ſans emblême,
Dans quelque parloir médiſant
Iroit afficher l'anathême
Contre un badinage innocent,
Et le noircir avec ſcandale
De ce fiel miſtique & couvert,
Que verſa ſouvent ſa cabale
Sur l'hiſtoire de Dom Vairvert.
Fait en cette critique année,
Où le Perroquet révérend
Alla jaſer publiquement,
Entraîné par ſa deſtinée,
Et ravi je ne ſçais comment
Au ſecret de ſon Maître abſent,
Selon la Gazette Neuſtrique,
Cet amuſement Poëtique
Surpris, intercepté, tranſcrit
Sur je ne ſçais quel manuſcrit
Par un Preſtolet famélique,
Se vend à l'inſçû de l'Auteur
Par ce Petit-Collet profane,
Et déja vaut une ſoutane
Et deux paſtors à l'Editeur.
Si ma main n'étoit par trop laſſe,
Ce ſeroit bien ici la place

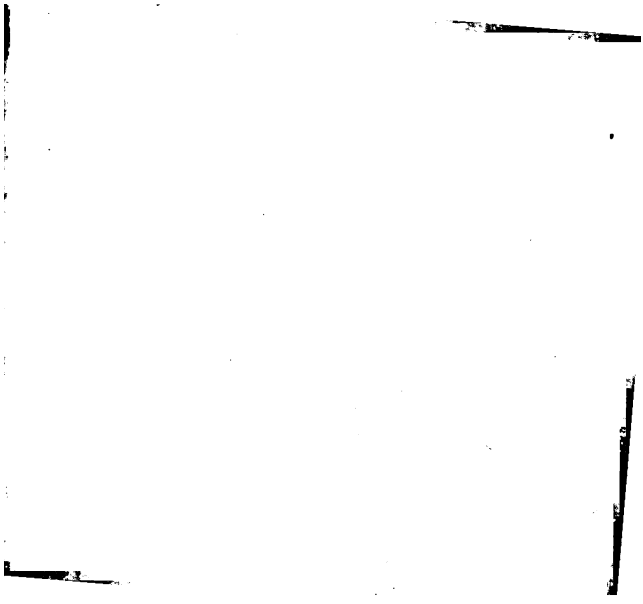
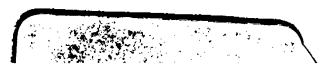
D'a-

D'ajoûter un tome nouveau
Aux mémoires du ſaint Oiſeau,
De narrer *Comme quoi* la piéce,
portée au ſortir de la preſſe
Au Parlement Viſitandin,
Cauſa dans leurs ſaintes brigues
Une ligue, des barricades,
Et ſonna par-tout le tocſin;
Comme quoi les Meres notables,
L'Etat-Major, les Vénérables,
Vouloient dans leur premier accès,
Sans autre forme de procès,
Brûler ces vers abominables,
Comme erronés, comme exécrables,
Janſéniſtes, impardonnables,
Et notoirement impoſteurs;
Mais, *comme quoi* des jeunes Sœurs
La juriſprudence plus tendre
A juſqu'ici paré les coups,
Ravi Vairvert à ce courroux,
Et ſauvé l'honneur de ſa cendre.
Suivant le lardon médiſant,
Les jeunes Sœurs d'un œil content
Ont vû draper les graves Méres,
Les révérendes Doüairiéres,
Et la Grand-Chambre du Couvent.
Une None ſempiternelle
Prétend prouver à tout fidelle
Que jamais Vairvert n'enfla,
Vû, dit-elle, qu'on ne pouſſe

Trop-

Trouver la lettre circulaire
Du Perroquet miſſionnaire
Parmi celles de ce tems-là.
Je crois que la remarque habile
De la cloitrière Sybile,
N'en déplaiſe à ſa charité,
Sera de peu d'utilité;
Car, dès que Vairvert eſt cité
Dans les archives du Parnaſſe,
Quel Incrédule auroit l'audace
D'en ſoupçonner la vérité?
Toutefois, ce procès miſtique
Au Carnaval ſe jugera.
Dans un chapitre œcuménique
L'Oiſeau défendeur paroîtra:
La vieille Mere Bibiane
Contre lui doit parler long-tems,
Et dans le fort des argumens,
Que heurlera ſon rauque organe,
Perdra ſes deux dernières dents.
Mais, la jeune Sœur Pulchérie,
Qui pour Vairvert perorera,
Si dans ce jour, comme on publie,
Les Directeurs opinent-là,
Très-ſûrement l'emportera
Sur l'octogénaire Harpie.
A plaider contre le Printems
L'Hiver doit perdre avec dépens.
Adieu. Voilà trop de folies.
Trop pareſſeux pour abréger,

Trop occupé pour rétoucher,
Je vous livre mes rêveries,
Que quelques véritez hardies
Viennent librement mêlanger.
J'abandonne l'exactitude
Aux gens qui riment par métier:
D'autres font des vers par étude,
J'en fais pour me desennuïer;
Ainsi, vous ne devez me lire
Qu'avec les yeux de l'amitié.
J'aurois encor beaucoup à dire:
L'esprit n'est jamais las d'écrire,
Lorsque le cœur est de moitié.

De Paris, le 21 Décembre 1734.

FIN.